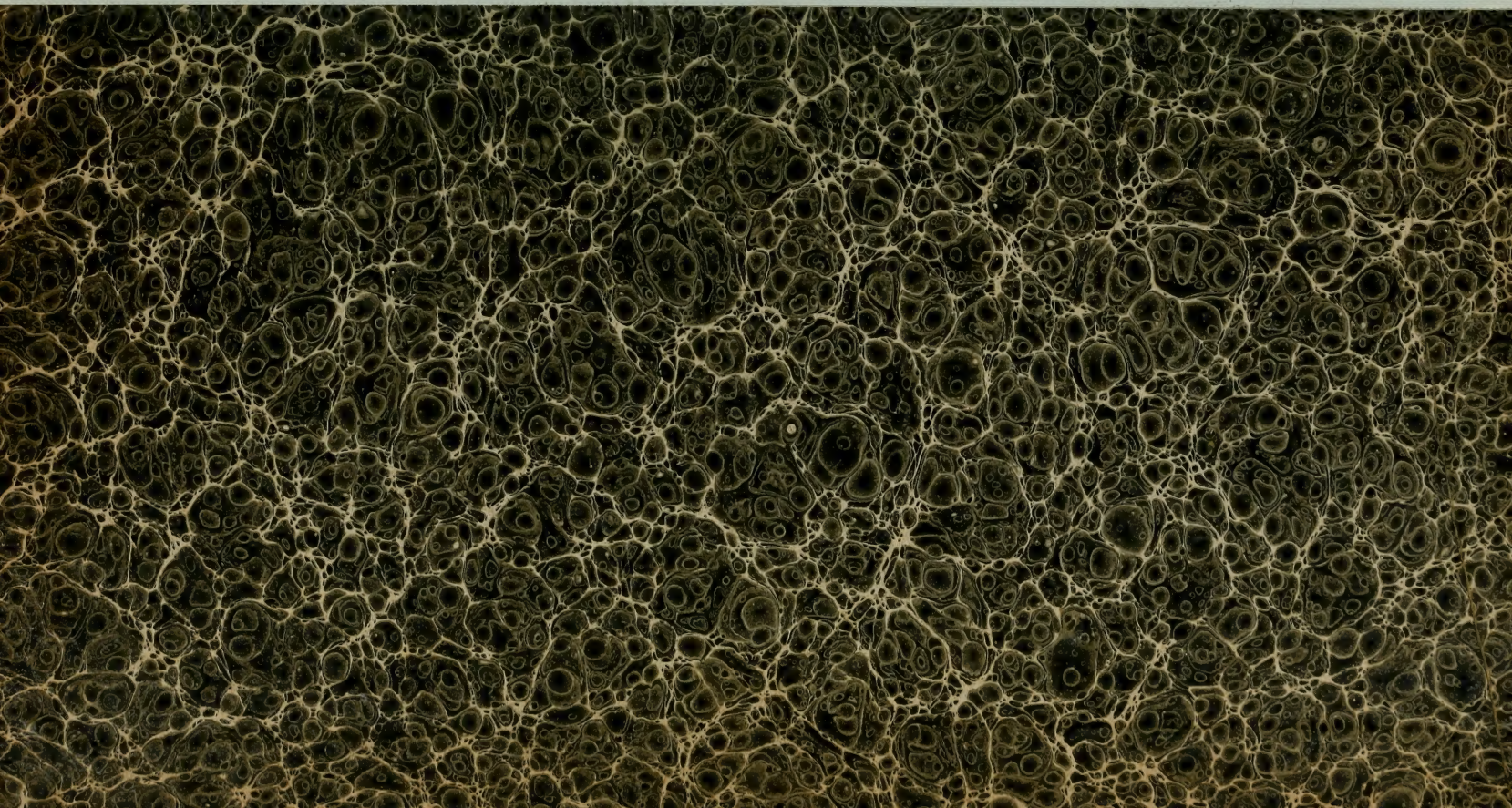
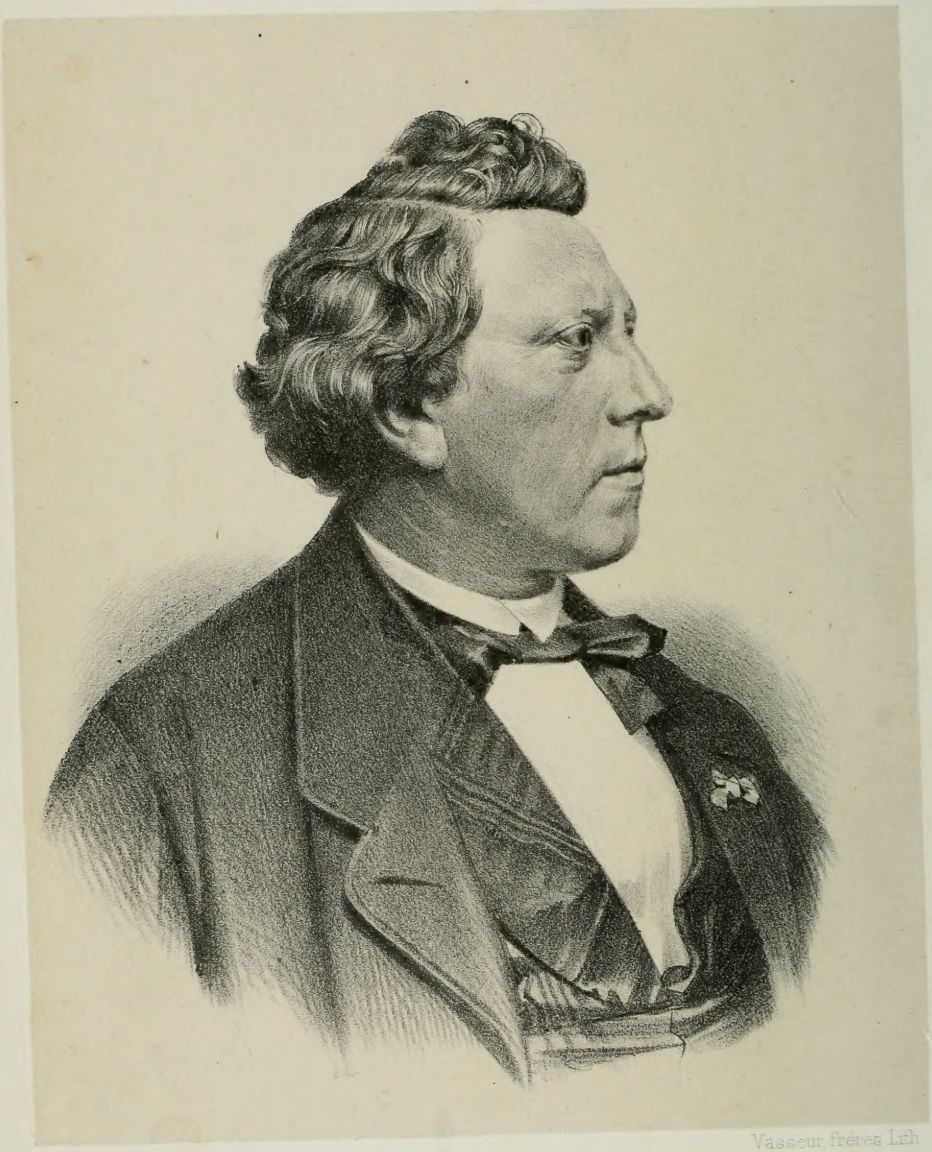
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 08617413 3



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chansonsdcompl00cles



Vasseur frères Lith

ANTOINE CLESSE.

ANTOINE CLESSE

CHANSONS

ÉDITION COMPLÈTE

AVEC LES AIRS NOTÉS ET LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

BRUXELLES
A. LEBÈGUE, ÉDITEUR
Rue de la Madeleine, 46

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Palais-Royal, 17-19, Galerie d'Orléans

TOURNAI
ADOLPHE DELMÉE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
1866

à Monsieur Felu, Inspecteur des Douanes, à Anvers.

Hommage très-sympathique de l'auteur

Antoine Clesse

Mons 15 juillet 1872.

M
1619
C63

PRÉFACE

DES PREMIÈRES CHANSONS.

Lorsqu'en 1841 je fis paraître un volume de poésies, je chantais le soir pour me délasser des travaux de la journée. Depuis j'ai publié deux recueils de chansons, dont quelques-unes ont obtenu du public un accueil qu'il ne m'était pas permis d'espérer. Je compris alors que, même en chantant pour moi, je pourrais peut-être aussi chanter pour les autres.

Ouvrier comme mon père, mes refrains trouvaient de l'écho dans le cœur du peuple. J'eus la pensée de composer, sous le titre de *Chansons populaires*, une série de petits poèmes, dans le but de donner à l'ouvrier les conseils d'un ami et d'élever son âme en y fortifiant les sentiments les plus sacrés : l'amour de Dieu, de la patrie, de la famille, et partant de l'humanité.

L'ouvrier ne lit pas les vers, il les chante. Le couplet, quand il est franc et simple comme son langage, est la poésie du peuple.

Je regrette de ne pouvoir exprimer ici toute ma gratitude aux hommes de cœur qui, depuis quelques années, et dans diverses circonstances, ont daigné me donner tant de preuves d'estime et d'affection.

La nature des sujets que je traite révèle le secret de leur sympathie.

Quelque faible que soit ma plume, elle est libre. Elle n'a jamais attaqué personne ; quand parfois elle a dû me défendre, elle l'a fait sans hésiter, franchement et sans fiel.

Je ne flatte pas l'ouvrier, je l'aime : si j'exalte ses vertus, je sais aussi flétrir ses vices. Puissent mes vers, en développant ses bons instincts, le consoler quelquefois dans ses mauvais jours.

Heureux dans la position que Dieu m'a faite, je vis en dehors des agitations du monde et chante avec indépendance au coin du feu. Je n'occupe qu'une place bien humble dans la littérature, mais jamais le désir de briller ne me fera subir les exigences des partis, le joug des coteries, qui trop souvent entraînent ou compriment les convictions personnelles.

Que la poésie soit l'expression de la vérité : qu'elle entre dans la vie réelle, si elle veut être utile! Sa véritable grandeur aujourd'hui, c'est sa moralité. Qu'elle éclaire les esprits qui s'égarent en ces temps de luttes et d'aspirations vers l'inconnu : voilà sa mission.

On ne dira pas en parcourant ce livre : « Ce sont les chansons d'un grand poète ; » j'espère qu'on pourra dire : « Ce sont les chansons d'un honnête homme. »

Mons, Décembre 1851.

PRÉFACE

DES CHANSONS NOUVELLES.

Je livre au public une édition complète de mes chansons. Le volume est divisé en deux parties, l'une intitulée : *Premières Chansons;* l'autre : *Chansons Nouvelles.* Ces dernières, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient jamais été réunies en recueil, débutent par la *Bière.*

Je n'ai pas un seul instant perdu de vue le but que je me suis proposé par mes *Chansons populaires;* mais, mieux que tout autre genre de littérature, la chanson permet la hardiesse et l'à-propos ; elle ne peut se circonscrire dans un cercle étroit, dans une tendance uniforme et spéciale : la politique, la philosophie, la satire sont de son domaine comme le sentiment. C'est un enfant terrible qui veut toucher à tout, mais dont la pétulante intervention est parfois nécessaire et toujours féconde, quand elle reste morale et qu'elle va puiser ses inspirations aux sources vivifiantes et pures de l'honneur et de la vérité.

Malgré la variété des sujets que j'ai traités, les attaques contre lesquelles j'ai dû me défendre, certaines aspirations que j'ai cru parfois de mon devoir de combattre, je pense que je puis réimprimer, à la première page de ce volume, ma préface de 1851.

Je laisse au public le soin de décider s'il a été donné,

depuis quelques années, à mes modestes chansons d'ouvrir plus largement leurs petites aîles et de prendre un essor plus vigoureux qu'autrefois. La sympathie de mes compatriotes, le puissant appui de la presse, le concours des cœurs dévoués qui ont popularisé mes couplets, m'ont inspiré souvent le désir de faire mieux qu'auparavant. Si j'ai réussi, c'est à eux seuls que j'en suis redevable.

Grâce à la généreuse initiative de mes amis, mes listes de souscriptions, dans quelques villes du pays, et surtout à Mons, se sont rapidement couvertes de signatures.

Merci à mes souscripteurs.

Merci surtout aux artisans qui ont jeté aux échos de l'atelier et de la rue, les refrains que leur adressait la muse du foyer. Sans m'en faire accroire sur le mérite de mes chansons, je suis fier d'avoir le peuple pour interprète; car, comme le dit Goethe : « Ce qui doit aller au » cœur doit venir du cœur. »

Mons, Octobre 1866.

PREMIÈRES

CHANSONS.

Nota. — L'indication de l'air, qui se trouve après le titre de chaque chanson, est suivie d'un chiffre. — Ce chiffre correspond au numéro d'ordre des airs notés, qui sont placés à la fin du volume.

JE NE SUIS PAS SAVANT.

Air *de l'Anonyme.* — 1.

Pourquoi crier que je manque d'étude,
Vous qui semblez me vouloir tant de bien ?
Épargnez-moi votre sollicitude,
Je sais assez que mon savoir n'est rien.
J'aime l'étude à laquelle on se livre
Quand ici-bas on passe en observant :
Le cœur humain se lit-il dans un livre ?
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant. } (*bis.*)

Oui, je sais peu ; mais je sens et j'espère
Malgré les traits du sceptique moqueur ;
L'homme sans foi doit blâmer ou se taire,
L'homme qui croit a des chants dans son cœur.
Lorsque j'exprime une douce croyance :
Elle remplit mon âme en l'élevant.
Le sentiment, c'est ma seule science :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Je vois les fleurs éclore sur ma route
Sans y fouiller d'une indiscrète main ;
Si le savoir est le chemin du doute,
Oh ! l'ignorance est le plus doux chemin.
Je crois encor, quand la fleur est flétrie,
Que son parfum, comme une âme d'enfant,
Remonte au ciel, sa première patrie :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Je fuis les gens au grave caractère,
Qui vont raillant la joie et les amours,
Et qui, le front incliné vers la terre,
Pensent sans cesse... et se taisent toujours.
Aux blonds enfants je me plais à sourire ;
Dans cette vie où nous pleurons souvent,
Je crois encor qu'on peut aimer et rire :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Eh ! que m'importe à moi, fragile atome
Dont un caillou peut arrêter les pas,
Que sur l'avis de tel ou tel grand homme
Le soleil marche ou bien ne marche pas ?
Quand je revois l'aurore tutélaire,
Sans demander ni pourquoi, ni comment,
Je vais sourire au ciel qui nous éclaire :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Si le savoir est la flamme féconde
Qui rend l'esprit plus vaste et plus profond,
Mes faibles yeux des choses de ce monde
Ne sont pas faits pour pénétrer le fond.
J'aime à chanter sans recherche importune,
Sans définir le feu, l'onde ou le vent,
Et sans chercher un monde dans la lune :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

L'homme prétend qu'il s'explique les causes;
Mais sa raison doit-elle l'éblouir ?
L'orgueil le porte à concevoir des choses
Dont il n'avait qu'un instant à jouir.
Sans m'arrêter, chétive créature,
En compassant, disséquant, dissolvant,
Je veux jouir des biens de la nature :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Pauvre ignorant, je noircis quelques pages,
Sans m'effrayer du plus puissant renom :
Quand sur un point j'interroge deux sages,
Si l'un dit oui, l'autre soutient que non.
Voilà pourquoi, sachant votre faiblesse,
Grands raisonneurs, moi qui vis en rêvant,
Je ris tout haut de l'humaine sagesse :
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

A MON PÈRE, JEAN-FRANÇOIS CLESSE,

ANCIEN MAITRE ARMURIER AU 65e DE LIGNE, SOUS L'EMPIRE.

AIR : *Te souviens-tu ?* — 2.

Tu l'as suivi ce héros populaire
Qui mit un terme à des jours de terreur,
Et qui bientôt du sabre consulaire
Osa se faire un sceptre d'empereur.
Repose en paix, vieux soldat du colosse,
Du monde un jour ton nom disparaîtra :
Repose en paix, ton fils peut sur ta fosse
Bénir ton nom que nul ne maudira. } (*bis.*)

Pendant longtemps on a vu la Victoire
A l'aigle altier prêter ses ailes d'or ;
Mais, quand ses preux souriaient à sa gloire,
La liberté maudissait son essor.
Repose en paix, etc.

Quand ses soldats, décimés mais fidèles,
Couraient aux rois, si prompts à se cacher,
La trahison vint lui briser les ailes,
Et l'aigle alla tomber sur un rocher.
Repose en paix, etc.

De son tombeau que la haine s'écarte :
Il meurt!... Chacun va révérer son nom...
Qu'entends-je? Hudson répond par *Bonaparte*
Au monde entier qui dit *Napoléon.*
Dors plus heureux, etc.

Napoléon !... Nom brillant de lumière
Qu'un frêle enfant, — odieux souvenir, —
Au sein des cours qui proscrivaient son père,
Dans sa prière à peine osait bénir.
Dors plus heureux, vieux soldat du colosse,
Du monde un jour ton nom disparaîtra :
Dors plus heureux, ton fils peut sur ta fosse
Bénir ton nom que nul ne maudira.

POURQUOI N'AURIONS-NOUS PAS DE LYRE ?

HOMMAGE DE L'AUTEUR A SES AMIS ET COLLABORATEURS DE LA *Revue de Liége.*

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?
EDOUARD WACKEN.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Fragile écho de ses accords puissants,
Si j'affaiblis les pensers du poëte,
Pardonnez-moi ces timides accents,
Où de mon cœur je me fais l'interprète.
Vous, mes amis, qui, dans un jour bien doux,
M'avez fait place en vos rangs que j'admire,
Bien que je sois le plus faible de tous,
Ah ! laissez-moi répéter avec vous :
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ? (*bis.*)

Les Belges sont les frères des Français :
Quand l'Empereur au loin portait ses armes,
N'avons-nous pas partagé leurs succès ?
N'avons-nous pas partagé leurs alarmes ?
Le souvenir de l'aigle audacieux
Plane sur vous, vieux Belges de l'empire !
Nous savons tous vos exploits glorieux :
Nos fils seront si fiers de leurs aïeux.
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Si le Midi, sous un beau ciel d'azur,
Offre à ses fils ses montagnes chenues,

Ses gais vallons, ses fruits d'or, son air pur,
Ses belles nuits sur nos bords inconnues;
S'il inspira tant de bardes fameux,
Les fils du Nord ont vu naître Shakspeare :
L'amour du beau nous exalte comme eux !
Belges, un jour sous notre ciel brumeux,
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Quand l'univers, las du joug de ses rois,
Fit un instant chanceler leur couronne,
Notre pays revendiquait ses droits,
Le sabre en main sur les débris d'un trône !
La Liberté terminait ses malheurs
Et souriait à son noble délire :
Couvert de sang, il essuyait ses pleurs ;
Il nous montrait enfin les trois couleurs !...
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Courage, amis, votre aile grandira ;
Que cet espoir aujourd'hui vous enflamme !
Courage, amis : l'avenir redira
Les chants si beaux qui germent dans votre âme.
De vos succès, puissé-je être témoin,
Moi qui chéris le sol qui vous inspire;
Le chansonnier, dans son tout petit coin,
Pourra crier en vous montrant au loin :
Belges, nous avons notre lyre!

1845.

COUPLETS A M. DUFAU,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AU COLLÉGE DE MONS,

qui m'avait fait l'honneur de dire en chaire que je ferais mieux de travailler à mes fusils que de m'occuper de poésie.

AIR *des Scythes et des Amazones.* — 1.

Grand professeur, votre critique amère
Part cependant d'un cœur vraiment chrétien ;
En me raillant du haut de votre chaire,
A votre nom vous attachez le mien. (*bis.*)
Dieu, quel honneur ! à peine j'ose y croire :
Tant de lauriers sont semés sous vos pas !
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
Grand professeur, ne m'illustrez donc pas, } (*bis.*)
Professeur, ne m'illustrez donc pas. (*bis.*)

Grand professeur, votre blâme lui-même
De mon renom peut remplir l'univers ;
Mais dans le coin où je chante, où l'on m'aime,
Laissez mourir et mon nom et mes vers.
L'obscurité, pour moi, pauvre pygmée,
Est le bonheur, car l'envie ici-bas
De son venin souille la renommée :
Grand professeur, etc.

Je suis heureux quand une voix touchante
Daigne avec moi répéter mes refrains ;
Je suis heureux quand le cercle où je chante
A mes accents daigne battre des mains.

Sans me bercer d'un triomphe illusoire,
D'humbles bravos ont pour moi tant d'appas !
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
Grand professeur, etc.

Grand professeur, aujourd'hui tout s'achète,
Tout, les honneurs, la gloire et les succès ;
Plus d'un Crésus qu'on érige en poëte,
En est encore à de méchants essais.
Tel qui me raille, en son humeur trop noire,
Me chanterait après un bon repas.
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
Grand professeur, etc.

Grand professeur, un homme de génie
Est parmi nous fort mal de son vivant :
Le feu sacré, que le sot lui dénie,
A l'hôpital le conduit trop souvent.
Il meurt, tout change : un fastueux grimoire
Le déifie à l'heure du trépas !
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
Grand professeur, etc.

Le jour paraît... et je laisse ma plume.
Il me restait tant à vous dire... Enfin !...
Si j'oubliais mon étau, mon enclume,
Bientôt, hélas ! je tomberais de faim.
De vos conseils sans perdre la mémoire,
Ce soir encor je chanterai tout-bas :
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,
Grand professeur, ne m'illustrez donc pas.
Professeur, ne m'illustrez donc pas.

Novembre 1844.

LA CHANSON DU PÊCHEUR.

Qu'un autre dont je plains la vie,
Regarde avec un œil d'envie
Ceux qu'environne la grandeur :
Jour et nuit en voguant sur l'onde,
Il n'existe rien sur le monde
Qui soit envié du pêcheur.

Loin de retentir dans l'espace,
Que mes chants restent sans échos :
Le pêcheur veut passer sans laisser nulle trace,
Comme sa barque sur les flots.

Qu'un autre, évitant les naufrages,
Vive loin des vents, des orages,
Dans le plus séduisant séjour :
Sa vie est un tableau sans ombre :
C'est le lendemain d'un jour sombre
Qu'on sent tout le prix d'un beau jour !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, à l'âme généreuse,
Craigne quand la mer est houleuse
Que je n'y trouve le trépas :
Son sort est-il donc plus prospère ?
Loin des flots où périt mon père
La mort ne passe-t-elle pas ?

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre parcoure les mondes
Pour voir les merveilles fécondes
Que Dieu fit surgir du néant :

J'ai, dans le calme ou la tempête,
Le ciel immense sur ma tête,
Sous mes pieds l'immense océan !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, dans son haut servage,
Cache les fers de l'esclavage
Sous l'or cher à sa vanité :
Fût-il un des menins du Louvre,
Je préfère à l'or qui le couvre
Mes haillons et ma liberté !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, que le monde encense,
Ose, au faîte de la puissance,
Aux hommes imposer sa loi :
Dieu, lorsqu'il fit la créature,
Lui dit : Règne sur la nature !
— Et sur l'Océan je suis roi.

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, en son erreur trop chère,
Prétende laisser sur la terre
Un livre du temps respecté :
Eh ! sur mille hommes, un d'élite
Qui le comprend et qui le cite,
Voilà son immortalité !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre soit dur et cupide,
Comme si le temps trop rapide
Allait l'oublier en ce lieu !
Il meurt : — « Ton or, ô vil avare,
Va-t-il de toi faire un Lazare,
Toi qui de l'or faisais un dieu ? »

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, que l'enfer inspire,
Veuille le monde pour navire,
Malgré son nocher primitif :
Nain ! tu veux diriger le monde !
Hélas ! lorsque l'orage gronde,
J'ai peine à sauver mon esquif.

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, à ces ducs, à ces princes,
Qui pour domaine ont des provinces,
Envie un titre colossal,
Quand demain peut-être la tombe,
Où chacun de nous un jour tombe,
Joindra le seigneur au vassal !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, jaloux de sa gloire,
Veuille qu'on dresse à sa mémoire
Un tombeau de marbre ou d'airain :
Aujourd'hui ma tâche remplie,
Que me fait que l'homme m'oublie,
Dans quelques siècles... ou demain !

Loin de retentir dans l'espace,
Que mes chants restent sans échos :
Le pêcheur veut passer sans laisser nulle trace,
Comme sa barque sur les flots.

LE CIEL EST SI BEAU.

Musique de M. J.-B. Stevens. — 5.

Pourquoi pleurer, ma bonne mère,
Quand l'aveugle ne pleure pas ?
— La vie est pour moi moins amère
Que pour ceux qui guident mes pas.
Puisque tout naît sur cette terre
Pour trouver un jour un tombeau,
Sans regrets je chante et j'espère :
On dit qu'au ciel tout est si beau !

Sans voir la bouche qui remue,
La main qui presse les ressorts,
Ne peut-on avoir l'âme émue
Au bruit d'harmonieux accords ?.
Puisque tout naît, etc.

Auprès des plus charmantes choses,
N'est-il pas d'objets importuns ?
Qu'ai-je besoin de voir les roses
Dont je respire les parfums ?
Puisque tout naît, etc.

Qu'ai-je besoin que ma prunelle
D'ici puisse admirer les cieux
Où l'âme vole grande et belle
Quand on ferme à jamais les yeux ?
Puisque tout naît sur cette terre
Pour trouver un jour un tombeau,
Sans regrets je chante et j'espère :
On dit qu'au ciel tout est si beau !

A FERDINAND GRAVRAND.

RÉPONSE A DES VERS QU'IL M'AVAIT ADRESSÉS.

L'avenir te nommera !
F. GRAVRAND.

AIR *d'Aristippe.* — 6.

Eh quoi ! déjà tu m'as chanté, poëte !
Moi qui n'ai pas un laurier sur le front,
Moi dont la voix pour le monde est muette,
Qui ne sais pas si les beaux jours viendront.
Nous n'avons rien encor que l'espérance :
Un souffle, hélas ! pourrait nous la ravir ;
Je n'ose croire à ta jeune croyance :
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ? (*bis.*)

Naguère encore aux grands jours de bataille
Où dans leur lutte avec la royauté,
Vieille déesse, indigne de leur taille,
Les nations ont crié : Liberté !
Le monde a dit, dans sa haine profonde
Pour tous ces rois qu'il a vus revenir :
La Liberté sera reine du monde !...
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Il eût voulu, ce soldat redoutable
Qui vit trembler l'univers à sa voix,
Et fit peser, en sa course indomptable,
Un bras de fer sur la tête des rois ;
Il eût voulu, dans son orgueil immense,
De cent États qu'il comptait réunir

En faire un seul qu'on eût appelé France !
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Lorsque la France un jour vit apparaître
Les Mirabeau pour changer ses destins,
Le peuple crut qu'il allait voir renaître
Tous les hauts faits des temps républicains.
Et nous tremblons au mot quatre-vingt-treize :
Date immortelle, on a pu la ternir !
La République a frappé Louis Seize.
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Le monde marche et croit à la lumière
De sa raison qui voudrait nier Dieu :
L'homme aujourd'hui se rit de la prière,
Toute croyance à l'homme dit adieu.
Si demain l'astre à la flamme féconde
Au front des cieux n'allait plus revenir...
Dieu créa tout, Dieu peut briser le monde :
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Oh ! plus de vers, Gravrand, ta voix amie
A des accords trop flatteurs pour mes sens ;
La vanité dans mon âme endormie
S'éveillerait peut-être à tes accents.
Cachons l'espoir qui dans nos cœurs s'élève,
Il peut prouver aux hommes à venir
Que, pauvres nains, nous faisions un grand rêve...
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Mars 1840.

HUMBLE HOMMAGE

A TOUS CEUX QUI ONT BIEN VOULU DIRE QUE JE NE SUIS PAS L'AUTEUR DE MES VERS.

AIR *de l'Anonyme.* — 1.

Vous allez rire, amis, on me dénie
Mon seul bonheur sur le monde, mes vers ;
Comme si moi, j'étais un grand génie
Dont les accents rempliraient l'univers.
J'ai bien pleuré d'abord, et je puis rire
En entonnant encore une chanson ;
Car tous ces vers que vous vîtes écrire,
Sont trop petits pour relever un nom.

Que dirait-on si ma voix plus sensée
Aux chants de gloire enlevait un laurier,
Lorsque l'on croit que ma faible pensée
Ne peut sortir du cœur de l'ouvrier ?
— On aura dit : « L'ouvrier est poëte. »
Soudain des voix auront répondu : « Non,
« Son bras travaille... et son âme est muette. »
J'en ris, amis, devais-je avoir un nom ?

Mai 1840.

MIEUX ENCORE QUE LA LIBERTÉ.

Musique de M. Alexis Delfosse. — 7.

On voit, dans les jours de tempête
Où le peuple en vain cherche un port,
Plutôt que de courber la tête
Des hommes affronter la mort !
— Devant le pouvoir qui m'enflamme
Mon front s'incline avec fierté !

Pour mon cœur le joug d'une femme
Est plus doux que la liberté !

Adam, en ce jardin superbe
Que Dieu parfumait sous ses pas,
A la fleur qui croissait dans l'herbe,
Libre, hélas ! ne souriait pas.
En pitié Dieu prenant son âme
Mit une reine à son côté.

Pour mon cœur, etc.

Le Christ, pour rendre à cette terre
La foi qui lui disait adieu,
Ainsi que nous eut une mère...
— Naître d'une femme, lui, Dieu ! —
Il voulait pour sa libre flamme
Un guide dans l'humanité.

Pour mon cœur, etc.

Ennemi du sceptre et du glaive
Mon cœur, sous le règne d'un cœur,
Loin de s'abaisser se relève ;
Esclave, il s'élance en vainqueur !
L'amour en subjuguant notre âme
Lui montre l'immortalité.

Pour mon cœur le joug d'une femme
Est plus doux que la liberté !

1843.

LE RÊVE DE L'ÉVEILLÉ.

Air *du Roi Dagobert.* — 8.

— Levez-vous, l'Éveillé,
J'ai déjà beaucoup travaillé.
— C'est vous, Nicolas;
Hier j'étais si las :
Un doux rêve d'or
Me berçait encor.

Morbleu ! dit l'Éveillé,
Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

Dans ce rêve divin,
Un laquais, d'un excellent vin
Versait coup sur coup :
J'en prenais beaucoup !
Maintenant, mon cher,
Je vais prendre... l'air.

Morbleu ! etc.

Pour moi plus de péril !
J'étais riche comme un Rothschild.
J'avais du crédit,
J'avais de l'esprit :
L'or sut en tout temps
En donner aux gens.

Morbleu ! etc.

Dans ce rêve enchanté,
Ami, comme j'étais vanté !
Chez moi dix rimeurs
Et dix prosateurs
Et dix avocats
Prenaient leur repas.

Morbleu ! etc.

Nos docteurs s'entendaient
Et sur tous les points s'accordaient.
Par leurs soins pieux,
L'homme jeune ou vieux,
Dans son heureux sort,
Mourait... de sa mort.

Morbleu ! etc.

Avocats et docteurs,
Grands rimeurs et grands prosateurs,
Bons vins et valets,
Trésors et palais,
La réalité
A tout emporté !

Morbleu ! dit l'Éveillé,
Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

A J.-B. V.

en réponse à un sonnet qu'il m'a adressé à propos d'une amère critique faite contre une pièce de vers dans laquelle je chante la Belgique.

Que toujours notre gloire inspire tes accents ;
Il est pour t'applaudir des cœurs reconnaissants ;
Car notre mère à tous, n'est-ce pas la Belgique ?
J.-B. V.

Octobre 1845.

Air *du Carnaval.* — 9.

Oui, notre mère, ami, c'est la Belgique :
Ce noble vers a remué mon cœur !
En répondant à ta voix sympathique
Qui brave ainsi le critique moqueur,
Je ne viens pas, quand ta lyre me loue,
Rendre ses coups au censeur irrité :
Le trait méchant qu'on trempa dans la boue
Salit toujours la main qui l'a jeté. (*bis.*)

Pauvre ouvrier, je laisse la colère
Frapper mes chants que l'honneur inspira :
Que suis-je ? — Un flot du torrent populaire ;
— Gouffre sans fond, l'oubli m'engloutira !
Mais au pays l'auteur qui se dévoue
Sait ennoblir sa médiocrité.
Le trait méchant, etc.

Qu'un rimailleur, ami, passe sa vie,
A dénigrer le mérite d'autrui ;

Un beau talent ne connaît pas l'envie :
Aimer et croire est son bonheur à lui.
Loin du bourbier d'où le sot le bafoue,
Sur l'Océan il vogue avec fierté.
Le trait méchant, etc.

Rendons justice au fort qui nous surpasse,
Mais pour le faible ayons quelque pitié ;
Plaignons l'auteur qui nous demande grâce,
Et n'allons pas le repousser du pied :
Son œuvre, hélas ! dont le public se joue,
Le punit trop de sa témérité !
Le trait méchant, etc.

Oui, la Satire, aussi noble que belle,
Veut sous son fouet voir le vice abattu ;
Mais le venin de l'infâme libelle
Cherche à flétrir l'honneur et la vertu !
L'écrit brûlant qu'un grand poëte avoue,
Pour frapper l'homme atteint l'humanité.
Le trait méchant, etc.

Je suis bien faible et tu le sais sans doute,
Toi qui pour peindre as de riches couleurs,
Qui par hasard me rencontras en route
Et sous mes pas daignas jeter des fleurs.
Si tu souris à l'écueil où j'échoue,
C'est que ton cœur s'est dit, dans sa bonté :
Le trait méchant qu'on trempa dans la boue
Salit toujours la main qui l'a jeté.

Octobre 1843.

LA SAGESSE DU FOU.

Air : *Rendez-moi mon cochon, démons!* — 10.

Poëte, chantons n'importe où,
Sans hauteur ni bassesse.
L'Hélicon est un casse-cou
Où le sage parfois se blesse !

Admirez la sagesse
Du fou !
Admirez ma sagesse !

Le jour où je n'ai pas le sou,
Je dis à mon hôtesse :
Faites entendre un doux glou-glou ;
Je suis plus sage dans l'ivresse.

Admirez, etc.

Un jour que j'avais bu mon soûl,
Je menace une altesse !
— Sage, on m'eût fait rompre le cou ;
Mais j'étais fort... de ma faiblesse.

Admirez, etc.

Le jour où quelque chantre mou
Entonnera ma messe,
Qu'on jette mon corps dans un trou :
Mon âme seule m'intéresse !

Admirez la sagessse
Du fou !
Admirez ma sagesse

DIEU FAIT LES FLEURS.

Air *de l'Anonyme.* — 1.

C'est jour de fête et je viens, jeune fille,
Heureux d'avoir une rose à t'offrir ;
Vite, prends-la : — tu souris, elle brille !
Entre mes doigts elle allait se flétrir.
Je rassemblais quelques strophes choisies,
Quand j'ai songé que nos chants étaient verts :
Auprès des fleurs que sont nos poésies ?
— Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers. (*bis.*)

Rien n'est plus beau que les fleurs en ce monde ;
Le ciel a seul de plus riches couleurs :
En y posant son aile vagabonde,
Le papillon semble jaloux des fleurs.
Elles ont tout : grâce, essence, harmonie,
Et le poëte a même ses travers
Lorsque ses chants ont l'éclat du génie :
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

Femme, humble fleur qui croissez sur la terre
Pour embaumer la route sous nos pas,
Qui nous donnez une épouse, une mère,
Et le bonheur... s'il existe ici-bas !
Au sein de Dieu vous puisez votre flamme :
Celui qui doute aux longs jours de revers,
Revoit le ciel dans l'amour de votre âme !
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

Qu'un astronome, un savant, un poëte,
Fier d'agiter son livre ou son compas,
Vienne me dire, en relevant la tête :
« Vois — et comprends que Dieu n'existe pas. »
— Moi, je réponds : Mon front sait peu de choses,
Mais pour mon cœur cent livres sont ouverts ;
J'y lis d'où vient le doux parfum des roses :
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

1841.

TU N'ES PAS LA.

Quand l'oiseau chante
Ses airs joyeux,
Et qu'il enchante,
L'âme et les yeux ;

Lorsque la rose
Offre à chacun,
A peine éclose,
Son doux parfum ;

Du pauvre même
Séchant les pleurs,
Quand tout dit : J'aime,
Oiseaux et fleurs ;

Loin de sourire
A tout cela,
Moi, je soupire :
— Tu n'es pas là !

LE PHRÉNOLOGISTE.

AIR *du Carnaval.* — 9.

— Je voudrais être imprimeur ou poëte ;
Répondez-moi, que puis-je devenir ?
Je vous en prie, examinez ma tête :
Un mot de vous, j'ai foi dans l'avenir.

— Quand l'imprimeur porte à sa boutonnière
La croix d'honneur qu'on doit à l'écrivain,
Deviens l'enfant d'un siècle de lumière
Où les beaux vers ne donnent pas du pain. (*bis.*)

— Moi, je suis veuve, et mère infortunée :
Ma fille Esther a la plus belle voix ;
La poésie en son âme est innée ;
Elle est auteur et chanteuse à la fois.

Vers le théâtre entraîne donc ta fille :
A ses accents le monde ému soudain
D'or et d'honneurs va combler ta famille :
Mais les beaux vers ne donnent pas du pain.

— Oh ! dites-moi, sorcier, que vous en semble ?
Mon fils, d'Homère a, je crois, le menton ;
A Cicéron par le nez il ressemble :
Que sera-t-il, Homère ou Cicéron ?

— Père, tu tiens le langage d'un cuistre :
Sur un tel choix tu serais incertain !
Un grand parleur peut devenir ministre,
Et les beaux vers ne donnent pas du pain.

— Moi, je suis pauvre et veux pourtant écrire ;
Mais vos avis viennent m'embarrasser,
Car selon vous, ô vieillard que j'admire,
Les malheureux ne devraient pas penser.

— Fabrique alors quelque sot vaudeville,
Quelque roman qu'on oublira demain,
Et fais de l'art une ressource vile,
Car les beaux vers ne donnent pas du pain.

LA CHANSON.

Air *d'Aristippe.* — 6.

Bien au-dessus de la strophe ïambique
Le franc couplet sera placé sous peu,
Si nous croyons à ce proverbe antique :
« La voix du peuple, oh ! c'est la voix de Dieu ! » (*bis.*)
Aux royautés qui trônent sur la terre,
Pour adresser une grave leçon,
La voix du peuple aux grands discours préfère
L'humble refrain d'une simple chanson. (*bis.*)

Plus l'orateur veut une ample victoire,
Plus on l'écoute avec sévérité ;
Le ridicule est si près de la gloire
Sur la tribune où l'orgueil l'a porté.
Moi, j'ai toujours, sans sortir de ma sphère,
Quand un ami se fait mon échanson,
L'esprit joyeux qu'on puise au fond d'un verre,
L'humble savoir que donne une chanson.

La république aux grands jours d'espérance
Vit se lever le monde épouvanté.
Les rois disaient : « Monde, brise la France
Qui te menace au cri de liberté !... »
Mais écoutez ! — la *Marseillaise* gronde :
Les rois bientôt devront changer de ton.
Il ne fallait pour arrêter le monde
Que le refrain d'une noble chanson !

Quand il s'efforce, en son orgueil extrême,
De s'élever, en élevant la voix,
Le sage est fou, car le pouvoir suprême
Fait taire un jour les manants et les rois.
Grand ou petit il faut que l'homme tombe,
Que dans sa route il ait tort ou raison,
Sa voix s'éteint à deux pas de la tombe,
Le même mot finit chaque chanson.

PAUVRE ET RICHE.

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.* — II.

Moi qui suis pauvre, et toi, ma bien-aimée,
Fille du peuple et pauvre comme moi,
N'envions pas la route renommée
Où l'enfant perd la pudeur et la foi.
Le luxe vain que l'opulent affiche
Blase son cœur sous l'or et le velours ;
Sous ton regard mon cœur est jeune et riche :
Ange aux doux yeux, rends-moi riche toujours ! (*bis.*)

Le monde hait ceux qui touchent au faîte
Où n'atteint pas son vulgaire cerveau :
Il est des jours où la plus haute tête
Tombe plus bas que le commun niveau.
— Fleur, cache-toi ; car la rose superbe
S'effeuille vite au vent des mauvais jours.
Les humbles fleurs s'aiment longtemps sous l'herbe :
Ange aux doux yeux, soyons humbles toujours !

Ah ! loin de moi tous ces bavards sans âme
Qui blâment tout d'un ton si rigoureux,
Pour obtenir, par un silence infâme,
Leur part de l'or qu'on gaspille sans eux !
Car moi, vois-tu, je veux rester le même,
Et si je hais de fastueux discours,
J'aime à parler pour te dire : Je t'aime :
Ange aux doux yeux, écoute-moi toujours !

Je crois en toi comme à la Providence ;
De ces mots-là je ne fais pas un jeu :
— On n'a jamais tant parlé de croyance
Que dans ce siècle où chacun croit si peu. —
Je crois en toi : par ta bouche de femme
Mon cœur comprit les célestes amours ;
Puisque ta voix vint éclairer mon âme,
Ange aux doux yeux, ô parle-moi toujours !

Si Dieu permet que le sort nous rassemble
Pour que ma main ne quitte plus ta main,
Et que plus tard nous soutenions ensemble
Nos pas tremblants dans le même chemin,
Le soir aura des reflets de l'aurore :
En reparlant de nos premiers beaux jours,
Oh ! n'est-ce pas, tu souriras encore ?...
Ange aux doux yeux, rends-moi riche toujours !

1842.

A LÉON PAULET,

EN RÉPONSE A SES VERS.

AIR *de la Colonne.* — 12.

Mon bon ami, tu me parles de gloire,
La gloire est loin de mon humble séjour ;
Nul de mes vers ne garde la mémoire ;
Ce sont des fleurs qui ne vivent qu'un jour. (*bis.*)
Tes chants si doux que tu feras connaître,
Auront le sort des lauriers toujours verts.
Ne m'adresse plus tes beaux vers,
Mon nom pourrait te compromettre. (*bis.*)

Des sots jaloux, que je voudrais combattre,
Jettent l'insulte à mon talent naissant ;
Faible, je lutte et ne puis les abattre :
Un sot qui tombe en fait renaître cent.
Hydre, à tes lois je vais donc me soumettre :
Les sots partout règnent dans l'univers.
Ne m'adresse plus, etc.

Je suis peu riche et, dans ce siècle infime,
Qui cependant est fier de son essor,
L'honneur n'est plus ce que le monde estime ;
Non, le seul Dieu de ce monde, c'est l'or.
Pauvres, passez ! Nul ne veut vous admettre.
Aux vils Crésus tous les bras sont ouverts.
Ne m'adresse plus, etc.

Ah ! n'attends pas, ami, qu'on te décrie ;
Rappelle-toi tout ce que j'ai chanté :
Si bien souvent j'ai chanté la patrie,
J'ai bien souvent chanté l'humanité :
En rêve, hélas ! j'ose aussi me permettre
De réunir tous les peuples divers.
Ne m'adresse plus, etc.

J'ai ri tout haut de la science humaine,
Caméléon, à la robe de feu,
Qui toujours change et qui parfois amène
L'homme à douter de la grandeur de Dieu.
La loi du Christ, que je crois à la lettre,
Est mon seul guide en ce monde pervers.
Ne m'adresse plus, etc.

Si quelque jour une œuvre impérissable
Allait partout répandre ton renom,
Pour t'en punir quelque nain misérable
Auprès du tien pourrait montrer mon nom.
Et l'on dirait : — « Est-ce bien là le maître ?
« A sa médaille il est donc un revers. »
Ne m'adresse plus tes beaux vers,
Mon nom pourrait te compromettre.

10 *juin* 1845.

TROP BIEN PORTANT.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.* — 13.

Eh ! gai, gai, gai, gai, sur ma foi,
Devant tout je m'arrête ;
Eh ! gai, gai, j'en perdrai la tête !
Tout tourne autour de moi.

Je n'ai plus de mémoire,
Le croirait-on jamais ?
Non, je ne veux plus boire...
Aussi peu désormais.
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

Je bénis ma folie,
Car, selon nos élus,
Un homme a du génie...
Dès qu'il ne pense plus !
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

L'excès nuit, je l'atteste,
Sans comprendre pourtant
Qu'il soit aussi funeste
D'être trop bien portant.
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

Auteur, cher à l'ivrogne,
Par quelque gai rondeau,
En chantant le bourgogne,
Vous buviez donc de l'eau !
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

Ivre, chacun renomme
Sa valeur ; mais, sandis !
Si je battais un homme,
J'en croirais battre dix !
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

Qu'il vienne l'ami tendre
Chez qui j'ai bien dîné,
Je suis prêt à lui rendre
Plus qu'il ne m'a donné.
Eh ! gai, gai, gai, gai, sur ma foi,
Devant tout je m'arrête ;
Eh ! gai, gai, j'en perdrai la tête !
Tout tourne autour de moi.

L'ENFANT DE LA NÉGRESSE.

Air *d'Aristippe.* — 6.

Ton fils est mort, ô jeune esclave noire !
Petit enfant, tu devais l'adorer :
Donne plus bas des pleurs à sa mémoire,
On t'a ravi le droit de le pleurer. (*bis.*)
Ici ta race est maudite sans cesse,
Elle gémit sous un joug odieux :
L'homme eût tué ton fils, pauvre négresse ;
Dieu pour jamais lui sourit dans les cieux. (*bis.*)

Ton maître approche... Il t'aperçoit peut-être :
Travaille, esclave, et cèle tes douleurs.
S'il te voyait, (ah ! crains le fouet du maître,)
Ton sang bientôt me cacherait tes pleurs.
Combien de fois sa main lâche et traîtresse
A flagellé ton corps si gracieux !...
L'homme eût tué ton fils, etc.

Qu'il a l'air tendre et que sa voix est douce,
Que son regard révèle de bonté !
Est-ce bien là l'être qui te repousse
En paria de la société ?
Au prix du sang, l'or qui remplit sa caisse
Étouffe en lui tout sentiment pieux,
L'homme eût tué ton fils, etc.

La femme blanche est là-bas qui folâtre
Avec son fils rose et plein de vigueur ;

Son jeune cœur, de ce fils idolâtre,
Ne croirait pas aux tourments de ton cœur.
Vois, son enfant l'embrasse et la caresse !
En sanglotant tu détournes les yeux...
L'homme eût tué ton fils, etc.

Dieu prend pitié de ta douleur cruelle :
Ton corps fléchit... En ce suprême instant
La mort sur toi vient étendre son aile
Et va te joindre à l'ange qui t'attend.
Ton beau visage où brille ton ivresse,
Offre à la mort un front tout radieux :
L'homme eût tué ton fils, pauvre négresse ;
Va lui sourire à jamais dans les cieux.

LES CENDRES DE NAPOLÉON.

AIR *du Dieu des bonnes gens.* — 14.

France, réponds, est-il vrai qu'on te rende
Les ossements de l'élu des élus,
Qui fut si grand et qui te fit si grande
Que grande encor tu ne le parais plus ?
Ah ! s'il est vrai, Béranger, qui l'adore,
De l'univers doit se faire écouter :
Le chansonnier va le chanter encore,
Béranger va chanter ! (*bis.*)

Ses ossements !... O France, tu tressailles
Comme en ces jours où ton peuple était roi,
Où l'Empereur rapportait, des batailles,
Vingt sceptres d'or qu'il jetait devant toi !
Les restes saints enlevés à l'esclave,
La liberté vient te les rapporter,
Car en trois jours tu te relevas brave :
Béranger va chanter !

Que de soldats, vieillis depuis la gloire
Qui si longtemps a plané sous nos cieux,
Comme jadis, après une victoire,
Vont relever des fronts plus orgueilleux !
Sous leur drapeau, rayonnant d'espérance,
Tous les partis reviendront s'abriter :
Un même esprit animera la France.
Béranger va chanter !

Et toi, Joinville, à qui l'ancienne armée
Sourit déjà du haut du Panthéon,
Ton nom sera brillant de renommée
Joint à ce nom si beau : Napoléon !
Et si la France un jour admet sa règle,
Elle verra sa grande ombre prêter
Au coq gaulois les ailes de son aigle !
Béranger va chanter !

Trois fois salut, ô puissante Angleterre,
Qu'on vit pâlir quand la France brillait;
Ta large main, aux regards de la terre,
Vient de laver le sang qui te souillait.
La France enfin que l'on voyait descendre,
Veuve du bras qui la faisait monter,
Va regrandir à genoux sur sa cendre :
Béranger va chanter !

1840.

EN ATTENDANT.

Air *d'Aristippe.* — 6.

Dans cette époque où règne la parole,
Où chacun parle et veut être écouté,
Fuyons, amis, ce ridicule rôle ;
Fi d'une fête où l'on n'a pas chanté.
Avec la nuit la gaîté descendue
Verra le jour suspendre nos ébats :
En attendant que l'heure soit venue,
Chantons, amis, et ne discutons pas. (*bis.*)

Il est encor des peuples sur la terre
Qui sous le knout rampent en gémissant,
Géants qu'on voit s'incliner et se taire
Devant des nains avides de leur sang.
Chaque géant, front haut, poitrine nue,
D'un knout vengeur pourrait armer son bras !
En attendant, etc.

Pourquoi ces camps que votre sang inonde,
Peuples soumis à des destins pareils ?
Un seul drapeau doit réunir le monde :
Existe-t-il deux Dieux et deux soleils ?
La sainte Paix à la terre inconnue
Mettrait un terme au joug des potentats :
En attendant, etc.

Dans le progrès, cette route infinie,
A pas trop lents marche l'humanité,

Dans le chaos des œuvres de génie
L'esprit humain sans cesse est ballotté.
Dieu seul, un jour, en dissipant la nue,
Peut éclairer notre route ici-bas :
En attendant que l'heure soit venue,
Chantons, amis, et ne discutons pas.

COUPLETS AU POÈTE B. Q.,

qui m'avait demandé des vers pour l'album de Mlle ***.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.* — 15.

Des vers de moi, des vers pour elle !
Daignerait-elle m'écouter ?
L'amour, cette flamme éternelle,
Te rend digne de la chanter.
Aux tendres accords de ta lyre,
Son cœur à ton cœur fut lié.
Loin des vers que l'amour t'inspire
Cache ces vers de l'amitié.

Oh ! chante et laisse-moi me taire ;
Chante en marchant vers l'avenir :
Ton nom peut vivre sur la terre
Comme elle dans ton souvenir.
L'hymne où tout un cœur se fait lire
Ne reste jamais oublié.
Loin des vers, etc.

Pétrarque allait chantant encore
Ses amis dans l'obscurité,
Quand un jour il rencontre Laure :
A sa vue il est transporté.
Soudain dans son brûlant délire
Pétrarque a grandi de moitié !
Loin des vers, etc.

Pour mes chants en vain je m'alarme ;
Ils auront un destin si beau !
Des tiens ils doubleront le charme :
Il faut toujours l'ombre au tableau.
A celle qui t'aime et t'admire,
Dût-elle me prendre en pitié,
Auprès des vers qu'elle t'inspire
Montre ces vers de l'amitié.

Mai 1845.

L'ANNIVERSAIRE.

Air *de l'Anonyme.* — 1.

C'est aujourd'hui le doux anniversaire
Où vingt bouquets pour toi vont se former.
Puis-je chanter cette époque si chère ?
Pour être époux, dois-je rougir d'aimer ?
De peu d'auteurs je suis ici l'émule ;
Chanter sa femme, oh ! c'est presqu'un travers :
L'amour jamais ne craint le ridicule :
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

J'ai cru longtemps une douce chimère
Ce bonheur vrai qui nous fuit trop souvent ;
Mais je comprends aujourd'hui qu'une mère
Peut voir le ciel dans les yeux d'un enfant.
Aux orgueilleux qui doutent dans nos fanges
Montre ta fille : aussitôt les pervers
Ne nîront plus l'existence des anges.
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

Cent fois heureux l'homme simple et tranquille
A qui l'amour verse à flots ses trésors ;
Tout est bonheur dans son riant asile :
Malheur à lui s'il le cherche au dehors !
Il pousse en vain sa course vagabonde,
Sans l'amour pur tous les lieux sont déserts :
Mon humble toit, pour moi, voilà le monde !
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

Octobre 1844.

AUX FRÈRES D'ARMES DE L'EMPIRE.

COUPLETS

chantés à la Société des Frères d'armes de l'Empire, établie à Mons, le 22 juin 1845, jour de son installation.

AIR *de la Brabançonne.* — 16.

Unissez-vous, preux que j'admire ;
La gloire a confondu vos rangs : —
Vous êtes soldats de l'Empire :
Quels titres vous semblent plus grands ?
Débris d'une invincible armée,
Vous fléchiriez, sans l'union,
Sous le poids de sa renommée,
Vieux soldats de Napoléon !

Pour abattre l'aigle si fière,
L'Europe allait tambour battant ;
Et, pour vaincre l'Europe entière,
Conscrits, vous partiez en chantant !
Quand la mort planait sur vos têtes,
Vous chantiez au bruit du canon :
Les batailles, c'étaient vos fêtes,
Vieux soldats de Napoléon !

Ardents acteurs de l'épopée
Que partout le Corse indompté,
Du fer de sa puissante épée,
Burina pour l'éternité !

Quel héros fut à votre taille !
Vous aviez, aux jours d'action,
Le monde pour champ de bataille,
Vieux soldats de Napoléon !

Combattre au soleil d'Algérie
Est le rêve de nos soldats.
Quelques-uns ont vu la patrie
Leur crier : Portez-y vos pas !
— A vos beaux fastes militaires
Ceux-là surent joindre leur nom :
Vos fils sont dignes de leurs pères,
Vieux soldats de Napoléon !

Vieux braves, mêlez quelques larmes
A vos épanchements si doux ;
Combien de vos compagnons d'armes
Déjà ne sont plus parmi vous !
Qu'ils vivent dans votre mémoire,
Que vos cœurs soient leur Panthéon :
Ces morts vous ont légué leur gloire,
Vieux soldats de Napoléon !

LORSQUE L'HIVER SE PROLONGEAIT.

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.* — II.

Quand l'indigent, pour terme à sa misère,
Appelle encore une douce saison,
Pour lui, bon Dieu, je t'offre ma prière ;
L'oiseau chétif t'offre bien sa chanson.
Mon faible gain c'est toute ma richesse :
Le malheureux souvent m'implore en vain.
Dieu de bonté, que le printemps renaisse !
Le pauvre attend du soleil et du pain. (*bis.*)

Que mes accents montent jusqu'à ton trône !
L'ouvrier chôme en ces temps rigoureux ;
Il est si dur de demander l'aumône
Pour le cœur franc, pour le bras vigoureux.
L'humble ouvrier, en travaillant sans cesse,
Avec fierté pourrait tendre la main...
Dieu de bonté, etc.

Songe, ô bon Dieu, que le riche lui-même,
Loin des salons qui l'abritent de l'air,
Sous ses habits, d'un confortable extrême,
Se plaint déjà des rigueurs de l'hiver.
Que souffre donc l'ouvrier en détresse
Sous ses haillons et pressé par la faim ?
Dieu de bonté, etc.

Le pauvre est grand dans sa bonté profonde,
Loin des plaisirs il existe à l'écart

Sans jamais dire aux heureux de ce monde :
De tous vos biens je veux aussi ma part.
Il sent qu'aux yeux de la toute-sagesse
Le mendiant est plus qu'un souverain.
Dieu de bonté, etc.

Rends-nous, bon Dieu, l'herbe et les fleurs nouvelles ;
Et qu'au soleil qui semble nous quitter
Le papillon puisse étendre ses ailes,
L'agneau bondir, l'alouette chanter.
Le malheureux, en ce jour d'allégresse,
En souriant pourra dire : A demain !
Dieu de bonté, que le printemps renaisse !
Le pauvre attend du soleil et du pain.

15 *mars* 1845.

LE REVENANT.

AIR : *Maman, ce p'tit bateau qui va sur l'eau.* — 17.

Du ciel j'ai pris congé,
Mon protégé,
Pour voir ce monde ;
O surprise profonde !
Je n'y trouve rien de changé.

C'est mon ange gardien,
Notre soutien
Sur cette terre ;
O suprême mystère !
L'ange parle ! — Écoutons-le bien :

— Du ciel, etc.

J'y vois des sots puissants
Qu'aux vrais talents
Chacun préfère.
Le monde de sa sphère
Semble proscrire le bon sens.

— Du ciel, etc.

Le pauvre honnête, hélas !
Passe ici-bas
Comme un infâme,
Mais le Crésus sans âme
Est abordé le chapeau bas.

— Du ciel, etc.

Mainte enfant, qu'un beau jour
Pour ce séjour
Dieu fit jolie,
Par le luxe avilie,
Va prostituer son amour.

— Du ciel, etc.

Et l'homme imberbe encor,
Grand esprit fort,
A l'âme impure,
En cherchant sa future
Veut moins de l'amour que de l'or.

— Du ciel, etc.

Le grand, le verre en main,
A l'humble humain
Promet merveille :
Sa bonté de la veille,
Il en rougit le lendemain.

— Du ciel, etc.

L'homme croit au progrès,
A ses succès,
A sa lumière,
Mais, s'il quitte une ornière,
Celle qu'il creuse est tout auprès.

— Du ciel, etc.

Mesurant ici-bas
A son compas
Le divin Être,
L'homme veut tout connaître...
Et l'homme ne se connaît pas.

— Du ciel, etc.

Enfin l'ange aux doux yeux,
Tout radieux,
Ouvrit son aîle,
Et sa voix éternelle
Répéta ces mots pour adieux :

— Du ciel, j'ai pris congé,
Mon protégé,
Pour voir ce monde ;
O tristesse profonde !
Je n'y trouve rien de changé

CHANTEZ, PETITS OISEAUX.

Air *d'Yelva*. — 18.

Petits oiseaux, dans ce bois solitaire
Mon seul aspect vous cause un triste émoi ;
Le ciel est pur, chantez : pourquoi vous taire ?
Petits oiseaux, n'ayez pas peur de moi.
Pour vous, hélas ! bardes au doux ramage,
Comme pour l'homme il est de mauvais jours.
Petits oiseaux, chantez sous le feuillage,
Je veux passer sans troubler vos amours. (*bis.*)

Aux doux accents de votre voix chérie,
Vous réveillez l'oiseau sous tous les cieux ;
Le monde entier, voilà votre patrie :
Tous vos pareils sont frères à vos yeux.
Et chaque peuple inventa son langage :
Les hommes sont divisés pour toujours.
Petits oiseaux, etc.

Loin des plaisirs et des clameurs du monde,
Lorsque l'amour vient aussi me charmer,
Dieu me sourit, dans sa bonté profonde,
Car le bon Dieu créa tout pour aimer.
Triste et jaloux, que le prétendu sage
Blâme nos jeux dans de sombres discours.
Petits oiseaux, etc.

Chaque beau jour, ô ravissants atomes,
Vous voit gaîment prendre vos longs ébats ;

Votre cerveau, comme celui des hommes,
En raisonnant ne déraisonne pas.
Sans voir le but où tend votre voyage,
En vous aimant vous en suivez le cours.
Petits oiseaux, chantez sous le feuillage,
Je veux passer sans troubler vos amours.

LAISSEZ-MOI CONTEMPLER LES CIEUX.

Air *du vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

Au beau ciel que Dieu montre à l'homme
Souvent je vais parler tout bas,
Mais je ne suis pas astronome,
Amis, ne vous effrayez pas.
Sans en pénétrer le mystère
Je vois les astres radieux.
Hommes attachés à la terre,
Laissez-moi contempler les cieux. (*bis.*)

Pour prouver à la créature
Et sa puissance et sa bonté,
Dieu fit tout grand dans la nature :
La main de l'homme a tout gâté.
Dieu seul de la céleste sphère
Guide le cours harmonieux.
Hommes attachés, etc.

Pauvre, obscur, ma foi, que m'importe
L'avare couché sur son or,
L'auteur que la gloire transporte,
Le nain vêtu de pourpre et d'or !
Le spectre au souffle délétère
Passe : — bonsoir, les demi-dieux.
Hommes attachés, etc.

Si les sots, cette engeance immonde,
Du globe étaient exclus demain,

Le coin le plus petit du monde
Contiendrait tout le genre humain.
Libres, dans ce lieu solitaire,
Les sages s'entendraient-ils mieux ?
Hommes attachés à la terre,
Laissez-moi contempler les cieux.

L'AVANTAGE D'ÊTRE MORT.

Air : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Écoute, ce peintre déchire
Ce tableau superbe et nouveau :
Maintenant, qu'entends-je ? il admire
L'œuvre d'un ancien peintereau.
— Je vais t'expliquer, jeune artiste,
Ce fait qui te surprend si fort :
L'auteur de ce chef-d'œuvre existe,
L'auteur de cette croûte est mort.

VIVENT LES FOUS!

Air : *Eh quoi! vous sommeillez encore?* (De Fanchon). — 21.

Qu'à mon refrain chacun réponde,
Quand un bon vin coule pour nous :
Vivent les fous!... En ce bas monde
Les plus sages sont les plus fous.
Fi de tout visage sévère!
Vivent les fous! car, en un mot,
La gravité, que l'on révère,
Est souvent le masque du sot.

LE PREMIER SOURIRE.

COUPLETS A MA PETITE MARIE.

AIR *de l'Anonyme.* — 1.

Petite enfant, le printemps va renaître,
Déjà l'oiseau reprend ses chants joyeux,
Un doux soleil vient réchauffer ton être,
Un ciel plus pur vient réjouir tes yeux.
Comme une fleur ta bouche qui m'inspire
S'épanouit aux rayons des beaux jours :
Le doux printemps eut ton premier sourire,
Ah ! puisses-tu lui sourire toujours. (*bis.*)

Petite enfant, aime toujours ta mère,
Ton seul amour calmera ses douleurs ;
Quand tu naquis, dans sa souffrance amère,
Pour te bénir elle essuya ses pleurs ;
A tous ses vœux sois fidèle à souscrire,
Car pour l'ingrat il n'est plus de beaux jours :
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, sache que dans la vie
Du plus obscur la paix est le trésor.
Les rois souvent connaissent l'insomnie
Sous leurs rideaux tissus de soie et d'or.
Qu'aux vains honneurs jamais ton cœur n'aspire,
Pour l'envieux il n'est plus de beaux jours...
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, que jamais à ton âme
Un malheureux ne fasse appel en vain :
Le pain qui vient de la main d'une femme
Semble si bon pour apaiser la faim.
Ne sois pas rude au pauvre qui soupire :
Pour le méchant il n'est plus de beaux jours.
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, je te parlais en père,
Et je comptais sans les coups du destin ;
Car dans un sort ou funeste ou prospère,
Nul ici-bas ne peut dire : A demain.
Demain, demain !... Oh ! je puis te le dire :
Il est des cieux et d'éternels beaux jours !
Le doux printemps eut ton premier sourire,
Ah ! puisses-tu lui sourire toujours.

1844.

LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

AIR : *Pour dot ma femme a cinq sous.* — 22.

Enfants roses et joufflus,
Dansez pour fêter saint Pierre ;
Au vieux *rondeau* populaire
Les hommes ne dansent plus.
Enfants joufflus,
Dansez pour fêter saint Pierre ;
Enfants joufflus,
Les hommes ne dansent plus.

Ils me rappellent, vos chants,
Une époque bien plus sage
Où les hommes de tout âge
Dansaient avec les enfants. (*bis.*)

— Enfants roses, etc.

Les tables s'ornaient le soir
De chandelles allumées ;
Au sein des *rondes* formées
Le plus jeune allait s'asseoir.

— Enfants roses, etc.

Riche et pauvre, et jeune et vieux
Ce soir oubliaient leur peine,
Pour chanter à gorge pleine
Les bons airs de nos aïeux.

— Enfants roses, etc.

Avec nos pères les ris
Tournaient autour de la table,
Du chanteur infatigable
Un vieux coq était le prix.

— Enfants roses, etc.

Tous chantaient à l'unisson :
Gaîment la jeune fillette
Apportait à cette fête
Son bouquet et sa chanson.

— Enfants roses, etc.

Et lorsque le vent lutin,
Parfois soufflait les chandelles,
Ce n'étaient pas les plus belles
Qui les rallumaient soudain.

— Enfants roses, etc.

Dans les plus pauvres séjours
L'orgueil maintenant pénètre :
Le peuple ne veut plus être
Du peuple en nos tristes jours.

— Enfants roses et joufflus,
Dansez pour fêter Saint Pierre ;
Au vieux *rondeau* populaire
Les hommes ne dansent plus !
Enfants joufflus,
Dansez pour fêter Saint Pierre ;
Enfants joufflus,
Les hommes ne dansent plus.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Air *de la République.* — 23.

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire
Quand il découvre un beau coin du ciel bleu,
Un petit coin où son âme peut lire
La poésie et la grandeur de Dieu.
Mais à l'aspect de ce monde de fange,
Où le bonheur ne peut que l'effleurer,
Où le démon est près de son bon ange,
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer. (*bis*).

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire
Lorsque l'été vient dorer les moissons,
Et vient charger de fruits que l'œil admire
L'arbre où l'oiseau module ses chansons.
Mais quand il voit le pauvre, en sa détresse,
Ainsi qu'un chien que la faim fait errer,
Manquer de pain devant tant de richesse,
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer.

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire
Quand l'univers en tremblant voit les rois,
Pour conserver un pied de leur empire,
Se défier du geste et de la voix.
Mais quand il voit, gaspillant leur courage,
Pour deux tyrans deux peuples s'abhorrer,
Et s'élancer l'un sur l'autre avec rage,
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer.

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire
Lorsqu'il entend un sublime exalté,
Comme le Christ dont l'exemple l'inspire,
Au genre humain prêcher l'égalité.
Mais il se dit, en voyant des atomes
Avec orgueil partout se mesurer :
Le tombeau seul rend égaux tous les hommes!
Et, mes amis, Jean se prend à pleurer.

Ah ! mes amis, Jean se prend à sourire
Quand loin du monde, en rêvant, il peut voir
Une forêt, comme une immense lyre,
Frémir d'amour sous les ailes du soir :
Au bruit léger du feuillage des chênes
Il croit ouïr les anges murmurer !
Mais aux clameurs des passions humaines,
Ah ! mes amis, Jean se prend à pleurer.

A NORBERT-JOSEPH PAGE,

JEUNE STATUAIRE,

qui m'a fait hommage d'un buste de mon père, d'une ressemblance frappante.

Sois heureux de mes pleurs, car je retrouve un frère
En toi qui viens m'offrir le buste de mon père,
Dans la tombe endormi.
Ah! tu l'aimais donc bien!... Ce portrait... Est-ce un rêve?
— Ce n'est point là le fruit des efforts d'un élève,
C'est l'œuvre du cœur d'un ami!

C'est mon père, c'est lui, je le vois, il existe!
En un jour l'amitié de toi fit un artiste :
C'est que tu le vis tant de fois
Alors qu'il me parlait du temps de la vendange,
Et que du sol natal il faisait la louange.
— Il me semble entendre sa voix.

« Antoine, tu verras ma Lorraine chérie!
(Tu sais, — comme il m'aimait il aimait sa patrie.)
« Tu verras tous mes vieux amis :
« Et, tandis que mes yeux se rempliront de larmes,
« Ton cœur d'un air plus pur pourra goûter les charmes
« Sous l'azur si doux du pays!

« Tu verras mon pays, tu verras mon village
« Avec son gai clocher dont le coq sans plumage
« Tourne sans cesse au gré du vent;

» Tu verras l'humble toit témoin de mon enfance :
» Je soupire, ô mon fils, chaque fois que j'y pense ;
» Et je soupire bien souvent !

» Tu verras la forêt dont l'ombre tutélaire
» S'étend sur les détours du sentier solitaire
» Qui mène aux vallons les plus beaux ;
» Tu verras, au soleil d'une douce nature,
» Des vignobles nombreux, attachant pour parure
» Leur pourpre aux flancs de nos côteaux.

» Tu verras les moineaux et les grives avides
» Se jeter ardemment sur ces grappes perfides
» Pour y puiser le jus divin ;
» Puis bientôt, aux vapeurs de la liqueur si chère,
» Chanceler et tomber sans force sur la terre
» Ainsi qu'un homme pris de vin.

» Tu verras le matin le chasseur téméraire
» Bannir le sanglier de sa sombre tanière
» Pour le poursuivre tout le jour ;
» Et le soir tu verras les loups sur les montagnes
» Bondir en adressant à leurs fauves compagnes
» D'horribles hurlements d'amour.

» Tu verras le ravin où, dans des jours d'alarmes,
» Nos paysans cachés en déchargeant leurs armes
» Aux Prussiens disaient : Nous voilà !
» Les Lorrains se cachaient, mais c'était pour combattre.
» A l'aspect de ces lieux comme nos cœurs vont battre :
» Enfant, ton grand-père était là !

» Les Lorrains s'armaient tous, dans leur civisme antique,
» Contre la royauté heurtant la république ;
» Et, dans nos vallons, sans dangers,

» Les loups auraient poussé leurs attaques fatales :
» Nos paysans n'avaient de la poudre et des balles
» Que pour chasser les étrangers.

. . . . . .
. . . . . .

» Et l'endroit où ma mère, exhalant sa souffrance,
» Pleura quand je partis pour défendre la France.
« Mais, en partageant ses douleurs,
» Mon âme avait pour baume un orgueil légitime :
» Le drapeau de la France était grand et sublime,
» C'étaient l'aigle et les trois couleurs !

» Antoine, tu verras ma Lorraine chérie !
(Tu sais, — comme il m'aimait il aimait sa patrie.)
» Tu verras tous mes vieux amis !
» Et, tandis que mes yeux se rempliront de larmes,
» Ton cœur d'un air plus pur pourra goûter les charmes
» Sous l'azur si doux du pays ! »

— Mais la mort lui ravit cette sainte espérance.
Mon père ne devait plus saluer la France :
Il est près de Charle aujourd'hui !
Ce souvenir me pèse et redouble ma peine,
Car si je dois un jour aller voir la Lorraine,
Hélas ! je partirai sans lui.

Mort !... Mais dans ce portrait dont tu me fais hommage,
Ton talent à mes yeux a rendu son image ;
Ami, laisse-moi te bénir.
C'est mon père, c'est lui, je le vois, il existe !
— L'avenir appartient à tous les cœurs d'artiste :
Va, tu peux croire en l'avenir !

1843.

COUPLETS A BÉRANGER,

après la lecture de la lettre où il daigne souscrire à mon petit recueil de chansons.

AIR *d'Aristippe.* — 6.

Je tiens l'écrit, ô chantre populaire,
Où tu traças des mots si doux pour moi.
De mes chansons tu veux un exemplaire :
Quoi ! mes refrains parviendront jusqu'à toi ! (*bis.*)
Roi des penseurs et roi de l'harmonie,
A l'ouvrier tu prêtes ton secours :
Ton cœur est grand, grand comme ton génie,
Le pauvre peuple a toutes tes amours. (*bis.*)

Lorsqu'un couplet de ton âme s'élance,
Le monde entier l'entonne à l'unisson.
Ton beau talent, dans son essor immense,
Sut jusqu'à l'ode élever la chanson !
Un vieux soldat, un gueux, un être infime,
Suffit pourtant, noble ennemi des cours,
Pour t'inspirer une page sublime :
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Un roi disait : « Ma main est assez forte :
» Qu'une prison étouffe enfin ses vers ! »
Mais le Français écoutait à la porte ;
Tu le chantais encore dans les fers.
Sans lui parler de ta propre souffrance
Tu regrettais l'éclat de ses beaux jours ;
Tu ne songeais qu'aux malheurs de la France :
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Quand tu nous peins ces jours où la victoire
Suivait partout l'Empereur radieux,
Quand ta chanson montre l'aigle en sa gloire,
« *Il semble encor dans le secret des dieux !* »
Mais en chantant le héros de nos armes
Ton cœur gémit et s'oppresse toujours :
Ses lauriers d'or ont coûté tant de larmes !
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Pour espérer aux accords de ta lyre,
Le pauvre peuple en vain attend encor ;
Dois-tu cacher les hymnes qu'il t'inspire ?
Sublime avare, étale ton trésor !
Ah ! que demain ta parole féconde
Vibre imposante à l'oreille des sourds ;
« *Plus près des cieux tu peux placer le monde !* »
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Octobre 1845.

MONSIEUR DOUSSART.

Air : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois* 24.

« Un jour que je m'étais glissé
Chez un seigneur très-haut placé,
Je fus reçu : quel jour de fête !
Je pris un air bête,
Un homme de tête
Porte ombrage à l'homme puissant.
— On s'élève en s'abaissant.

« Il dit : — Doussart, quels sont vos droits ?
— J'ai des droits à tous les emplois.
Si ma science est incomplète,
En marionnette
Je fais la courbette :
Jugez de mon talent naissant !
— On s'élève en s'abaissant.

« Je devins son premier commis,
Et fus bientôt de ses amis.
J'immole, à cet homme sublime
Qui m'aime et m'estime,
Ma croyance intime ;
Par lui seul mon cœur bat et sent.
— On s'élève en s'abaissant.

« Un mien commis, très-mal noté,
Chantait tout bas la liberté :

Je le prouvai de telle sorte,
Qu'il chante à la porte.
Pour ce fait je porte
De l'honneur le signe imposant.
— On s'élève en s'abaissant.

« En haut lieu je suis en faveur,
Vingt grands m'ont fait leur receveur.
De leur or prodigue à l'extrême,
Je suis un saint même ;
Le pauvre qui m'aime
Me croit tendre et compatissant.
— On s'élève en s'abaissant.

« En silence et sans embarras,
Sous mon habit à collet gras,
Je marche droit à la richesse :
Mes dupes sans cesse
Versent dans ma caisse
L'or qui m'enrichit en passant.
— On s'élève en s'abaissant.

« Garde longtemps tes bons emplois,
Doussart, tu dicteras des lois.
L'or mène à tout sur cette terre,
Même au ministère.
Chut ! vas-tu te taire ?
— Prends ton air prude et caressant.
— On s'élève en s'abaissant. »

LE LION DE WATERLOO.

Air : *Soldat français.* — 3.

Un vieux soldat d'Aboukir et d'Eylau,
En oubliant sa blessure profonde,
D'un pas égal marche vers Waterloo,
Ce coin de terre où l'on joua le monde.
Quel souvenir oppresse le vieillard :
Il voit ces bords où tomba l'aigle immense !
Il touche au but, effaré, l'œil hagard,
Car un lion a frappé son regard,
Ce lion menace la France ! (*bis.*)

Le preux s'écrie : — « Et notre aigle n'est plus !
» En se souillant quelle horde ennemie
» Pour des soldats, trahis et non vaincus,
» D'un champ d'honneur fait un champ d'infâmie ?
» Puis-je, martyrs, en ce lieu plein d'horreur
» Donner des pleurs à votre souvenance ?
» Oui, je venais pour pleurer ; mais mon cœur
» N'est maintenant ouvert qu'à la fureur :
» Ce lion menace la France !

» Belges amis, et c'est sur votre sol
» Que ce lion ose lever la tête,
» Vous qui longtemps suivîtes dans son vol
» L'aigle indompté de conquête en conquête.
» Dans nos revers comme dans nos succès,
» Aux jours de deuil comme aux jours d'espérance,
» A votre ardeur je vous reconnaissais :

» Ah ! vous étiez de vrais soldats français :
» Ce lion menace la France !

» Si le consul n'eût pris le sceptre en main,
» Verrais-je ici cet insolent trophée ?
» Non ! du hardi bonnet républicain
» La vieille Europe aurait été coiffée !
» La république aux feux de son soleil,
» Aux nations révélait leur puissance :
» Quand chaque peuple après un long sommeil,
» Dut à la France un magique réveil,
» Ce lion menace la France !

» Mais qu'ai-je dit ? Peuples, l'ordre des rois
» A fait surgir ce monument de haine :
» Ils sont encor puissants comme autrefois,
» Comme autrefois faible est la race humaine.
» Mais vous du moins vous êtes vraiment grands,
» Belges heureux de votre indépendance :
» Quoi ! vos couleurs réunissent vos rangs,
» Quoi ! vous avez su chasser vos tyrans.
» Ce lion menace la France ! »

Mais un vieux Belge, au Français en courroux,
Dit : — « En ces lieux j'ignore vos alarmes,
» Frère, et pourtant ma croix dit qu'avec vous
» J'ai partagé le destin de vos armes.
» Ce monument écrase ses auteurs :
» Peut-il marquer le jour de décadence
» Sans rappeler, même à nos détracteurs,
» Cette Iliade où nous étions acteurs ?
» Ce lion rehausse la France ! »

1845.

COUPLETS

chantés au *Cercle Lyrique Montois*, qui m'avait nommé président, lors de sa fondation.

Air : *Tout le long de la rivière.* — 25.

Eh quoi ! de ce cercle chantant
Vous me nommez le président.
Je l'ai dit et je le répète :
Mes amis, vous perdez la tête !
A-t-on jamais vu, n'importe où,
Des sages guidés par un fou ?
Dieu sait demain ce qu'on en pourrait dire !
Vraiment, mes amis, cela ferait trop rire,
Vraiment cela ferait trop rire !

Tout grand cercle avec gravité
Songe au bien de l'humanité.
Moi, c'est en sablant le champagne,
En battant même la campagne,
Que je rêve dans un refrain
La paix de tout le genre humain.
Et je serais l'élu de votre empire.
Vraiment, mes amis, cela ferait trop rire,
Vraiment cela ferait trop rire !

Je sais trop combien de nos jours
Nos lettrés font de grands discours ;
Leur président tousse et se lève,
Jusqu'au ciel son esprit s'élève ;

Enfin il s'élève si bien
Que chacun n'y comprend plus rien ;
Il parle, on bâille ; il se tait, on admire ;
Et moi, mes amis, je vous ferais trop rire,
Vraiment je vous ferais trop rire !

Grâce à votre vote flatteur,
J'aurais l'air d'un grave docteur.
Quoi ! je prendrais un ton sévère !
Et sans sourire au bruit du verre,
Je viendrais ici chaque soir
Guindé dans mon vieil habit noir ?
Allez au diable, ou cessez mon martyre.
Vraiment, mes amis, je viens ici pour rire,
Vraiment je viens ici pour rire !

5 *octobre* 1845.

LE VOLEUR.

Air : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

« A mon aspect dans la foule on a ri
En s'écriant : — Quel hypocrite : il pleure ! —
Je puis pleurer, car à ce pilori
Aux yeux de tous je vais rester une heure.
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas.

« Si vous saviez, mes enfants avaient faim :
(Pauvres enfants que le malheur vit naître !)
Pour les nourrir, oui, j'ai volé du pain :
Même en ce jour ils en manquent peut-être !
Peuple en tumulte, etc.

« Comme on se presse autour de ce poteau
Où la loi veut qu'aujourd'hui l'on m'attache !
Père, il est là sur l'infâme écriteau,
Ton nom, que toi tu me léguas sans tache.
Peuple en tumulte, etc.

« Si j'étais riche, en ce moment encor
Vous seriez fiers du nom dont on vous nomme,
O mes enfants ! Les poches pleines d'or
Il est aisé de rester honnête homme.
Peuple en tumulte, etc.

« Oui, j'ai volé ! — quelle étrange leçon
A l'indigent donne ce monde étrange !

On le nourrit quand il est en prison :
Mais, c'est avant qu'il faut lui dire : Mange !
Peuple en tumulte, etc.

« Dans le hameau, témoin de mon méfait,
J'en fais serment, mon cœur ne hait personne ;
Depuis trois mois que l'ouvrage manquait
On était las de nous faire l'aumône.
Peuple en tumulte, etc.

» L'homme volé ne m'eût point fait de mal
Mais, par malheur, surpris par deux gendarmes.
J'ai résisté, dans ce moment fatal,
Pour mes enfants qui m'attendaient en larmes !
Peuple en tumulte, etc.

» Je suis coupable, et la société
Pour me frapper a dit de me poursuivre :
C'était son droit : mais moi, de mon côté,
N'avais-je pas aussi le droit de vivre ?
Peuple en tumulte, etc.

» Un saint espoir charme encor ma douleur.
L'homme a jugé, c'est en Dieu que j'espère.
Le juge en moi n'a pu voir qu'un voleur,
Mais Dieu dira : Ce voleur était père !
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,
En me voyant ne me maudissez pas. »

A ALEXANDRE M.,

qui ne voulait pas publier ses chansons.

Air : *Cadet-Roussel a trois p'tits chiens.* — 27.

Un autre a dit avec esprit : (*bis.*)
Plus on est de fous, plus on rit ! (*bis.*)
Allons, fais résonner ta lyre ;
Je sais que nos sages vont rire :
Ah ! ah ! lutte avec nous
Pour faire triompher les fous.

Tu m'as chanté, Dieu sait pourquoi :
J'ai donc trouvé plus fou que moi.
Vite, au poète qui s'oublie,
Donnons un brevet de folie !
Ah ! ah ! etc.

Tu restes coi dans ton réduit
Quand chacun veut faire du bruit :
Éclipsons nos doctes apôtres
En criant plus fort que les autres !
Ah ! ah ! etc.

En Belgique on veut avant tout
Trouver des demi-dieux partout ;
Quand le sol étroit où nous sommes
Meurt sous le poids de ses grands hommes,
Ah ! ah ! etc.

Maints colosses prodigieux
Nous jettent de la poudre aux yeux :
Ces géants à deux ou trois faces
Seraient-ils grands sans leurs échasses ?
Ah ! ah ! etc.

Bon Dieu, que de sages dorés,
Et que de sages décorés !
Lorsqu'à la bourse populaire
Leur sagesse semble si chère,
Ah ! ah ! lutte avec nous
Pour faire triompher les fous !

LE BONHEUR C'EST D'OUBLIER.

Air *de la légère.* — 28.

Je veux boire, (*bis.*)
Boire à perdre la mémoire ;
Je veux boire, (*bis.*)
Pour être un instant
Content.

Un verre est si beau rempli
De cette liqueur vermeille :
Puisse venir la bouteille
Qui m'apportera l'oubli !
Je veux dans ma main avide,
Au bruit d'un couplet malin,
Voir mon verre toujours vide,
Toujours vide... et toujours plein !

Je veux boire, etc.

J'oublirai qu'on trouve écrit
Aux pages de l'Évangile
Cette phrase indélébile :
« Heureux les pauvres d'esprit ! »
Le bonheur fuit la sagesse :
Pour qu'il soit notre échanson,
Buvons : qu'est-ce que l'ivresse ?
Le sommeil de la raison.

Je veux boire, etc.

J'oublîrai que le pouvoir
Laisse le commis sans tache,
Pauvre, mourir à la tâche
Dont il s'est fait un devoir ;
Quand le haut fonctionnaire
Aux honneurs se voit porter
Avec l'or que pour rien faire
Sa grâce daigne accepter.

Je veux boire, etc.

J'oublîrai que de bons vers
Selon nos braillards d'élite,
Sont nuls si l'auteur n'habite
Bruxelles, leur univers ;
Tandis qu'un sot qui rimaille
Aux clartés de leurs fanaux
Est un grand homme à la taille
Des nains de nos grands journaux.

Je veux boire, etc.

J'oublîrai que maint chanteur
Roule en voiture élégante,
Et peut de l'œuvre qu'il chante
Éclabousser l'humble auteur ;
Car, loin d'offrir au poète
Les pensions et les croix,
La main du siècle les jette
A nos *ut* à pleine voix.

Je veux boire, etc.

J'oublîrai qu'en nos palais
Une race sans pareille
Refuse d'ouvrir l'oreille
Aux leçons des bons couplets ;

Race qui vend ses services
Et veut, dans ses intérêts,
A l'instar des écrevisses
Mener le peuple au progrès.

Je veux boire, etc.

Et que tout prédestiné
Que le présent crucifie,
L'avenir le déifie
Sur sa tombe prosterné ;
Que l'avenir seul profite
D'un sublime enseignement,
Car les siècles marchent vite
Et les hommes lentement.

Je veux boire, etc.

Puissiez-vous vous rallier
A mon avis salutaire.
Versez : souvent sur la terre
Le bonheur, c'est d'oublier !
Ah ! qu'à ma sage folie
Nul de vous ne pose un frein ;
Versez : qu'ici-bas j'oublie
Tout... excepté ce refrain :

Je veux boire,
Boire à perdre la mémoire ;
Je veux boire,
Pour être un instant
Content.

1846.

COUPLET

improvisé dans une soirée chantante donnée par des ouvriers montois qui, entre les deux parties de leur petit concert, ont fait une collecte au bénéfice des pauvres.

AIR *du Dieu des bonnes gens.* — 14.

Honneur à vous ! chantez, chantez encore ;
Frères, vos chants nous sembleront plus doux !
J'aime à parler d'un fait qui vous honore :
Ne suis-je pas ouvrier comme vous ?
De vos plaisirs quand cette heure est remplie,
En oubliant des travaux si nombreux,
Bons ouvriers, aucun de vous n'oublie
Ses frères malheureux ! (*bis.*)

21 *novembre* 1846.

LES LIVRES.

A L. W., PROFESSEUR.

AIR *d'Yelva*. — 18.

Lorsque chacun s'agite sur la terre
Pour obtenir des honneurs et de l'or,
Donnons à tous un avis salutaire,
C'est qu'un bon livre est le plus doux trésor.
L'orage en vain de sa voix importune
Vient réveiller les sages endormis :
On peut braver les coups de l'infortune
Lorsque l'on a ses livres pour amis. } (*bis.*)

Contre la neige et l'Arabe en furie
Un vieux Français veut lutter, vain espoir !
Pris sans défense, il songe à sa patrie,
A ses amis qu'il ne croit plus revoir ;
Mais de son sein sa pauvre main qui tremble
Tire un volume : il se sent raffermi.
C'est Béranger : ils causeront ensemble !
Le vieux grognard retrouve un vieil ami.

Dieu ! le héros d'une immense épopée
Tombe captif sur un rocher brûlant.
Naguère encor sous sa puissante épée
De la pensée il comprimait l'élan.
Eh bien, voyez : pour charmer sa souffrance,
Il lit Corneille ; il est libre à demi :
Dans un mirage il croit revoir la France,
Car du despote un penseur est l'ami.

C'est la terreur. La guillotine est prête :
Le monstre a soif. Barbares, soyez prompts.
Mais qu'ai-je vu ? Dans l'horrible charrette,
L'ivresse encor rayonne sur deux fronts :
Chénier, Roucher chantent. — Duo sublime ! —
A leur aspect tout un peuple a frémi.
Ils vont mourir : un livre les ranime :
Ils ont encor Racine pour ami.

Nous vieillirons. — Dieu nous laissera vivre,
Sans être seuls ici-bas désormais ;
Nous vieillirons, hélas ! mais un beau livre
Est un ami qui ne vieillit jamais.
Lorsque le soir l'homme ainsi qu'à l'aurore
Va feuilleter ses volumes soumis,
Son cœur s'exalte... il se croit jeune encore :
Le temps n'a pas changé ses vieux amis.

Avril 1846.

LE SAVOYARD.

Air : *A la Grâce de Dieu.* — 2e.

Un Savoyard, enfant encore,
Un léger bâton à la main,
Depuis le lever de l'aurore
Au hasard suit le grand chemin.
Il fait beau, mais la faim le gagne ;
Des pleurs voilent son doux regard :
Il est si loin de sa montagne !
Écoutons l'enfant savoyard :
« C'est la saison des fleurs,
» Dieu séchera mes pleurs !

» Quel beau jour le printemps ramène !
» Un de ces jours où Dieu bénit ;
» Le soleil inonde la plaine,
» Et les oiseaux refont leur nid.
» Pendant le long hiver qui cesse,
» J'endurai le froid et la faim ;
» Ah ! quelle serait mon ivresse
» Si j'avais un morceau de pain !
» C'est la saison des fleurs, etc.

» Quand je partis de la Savoie,
» Ma mère, hélas ! tout mon bonheur,
» Me disait : — Suis la bonne voie ;
» Notre richesse, c'est l'honneur.
» Mon fils, que n'ai-je en ma misère,

» Du pain pour mes enfants nombreux !
» Tu ne quitterais pas ta mère :
» Ah ! que les riches sont heureux !
» C'est la saison des fleurs, etc.

» Péniblement mon pied se lève.
» J'ai tant marché ; marchons encor :
» Pour que mon voyage s'achève,
» Il me faut pourtant si peu d'or.
» Ma bourse est vide. Le pain même
» Manque souvent aux mauvais jours ;
» En vain cette mère qui m'aime
» Doit-elle m'attendre toujours ?
» C'est la saison des fleurs, » etc.

Mais, ô rencontre fortunée,
Un grand, le voyant presque nu,
Le fit riche pour une année,
D'un seul jour de son revenu;
Il est au pays ; plus de peine :
» O mère, dit-il, tu m'attends !
» Sois heureuse, ma bourse est pleine,
» Mère, je reviens pour longtemps !
» C'est la saison des fleurs,
» Mère, sèche tes pleurs ! »

QU'ON S'EMBRASSE ET QUE ÇA FINISSE.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Quoi ! vous me priez de chanter :
A ce mot seul *chantez !* je tremble.
Si parfois j'ose m'écouter,
C'est quand nous chantons tous ensemble.
Contre ma muse à ce repas,
Je crains pourtant qu'on ne s'aigrisse :
Voisine, ne pourriez-vous pas
Me tirer ici d'embarras ?
Qu'on s'embrasse et que ça finisse ! *(bis.)*

Nos artistes au front brûlant
Ne vivent pas en bons apôtres :
Chacun d'eux se croit du talent
Et doute de celui des autres.
Et sans se rehausser en rien,
Il nuit aux autres dans la lice ;
Et les sots s'en trouvent fort bien.
Auteur, peintre et musicien,
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Que vois-je là-bas dans un coin ?
Narcisse et Léon qui soupirent.
Qu'il est plaisant d'être témoin
Du naïf amour qu'ils s'inspirent !
Narcisse contemple Léon,

Et Léon contemple Narcisse,
Les bras pendants comme un Caton :
Vraiment cela n'a pas de nom !
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Voyez-vous des sages nombreux
Dérouler leurs vastes systèmes,
Sans rendre l'homme plus heureux
Et sans se rendre heureux eux-mêmes !
Ah ! leur sagesse est un travers
Dont notre inconstance est complice :
A force de prose et de vers
Ils ont divisé l'univers.
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Nous souffrons de vos longs débats,
Rhéteurs d'opinion contraire
Qui vous livrez tant de combats
Pour emporter un ministère.
Pourquoi déployer deux drapeaux ?
Sous nos trois couleurs qu'on s'unisse !
Pourquoi déployer deux drapeaux,
Catholiques et libéraux ?
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Le sort des peuples malheureux
Inquiète fort peu les princes,
Car le monde finit pour eux
Aux limites de leurs provinces.
Là maint douanier en courroux,
Aux produits voisins peu propice,
S'écrie : « Ils n'entrent pas chez nous ! »
— Dieu ne fit-il pas tout pour tous ?
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Je m'aperçois que mes couplets
N'ont pas l'art d'égayer vos fêtes ;
C'est qu'ils ne sont ni beaux ni laids,
Ni spirituels ni bien bêtes.
Ils vous fatiguent ; et partant
Je me tais et Dieu vous bénisse !
Je serai trop heureux pourtant
Si vous criez en m'arrêtant :
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Novembre 1845.

L'ANGE ET LE VIEUX POËTE.

Air *de la Sentinelle.* — 31

« Sans moissonner depuis plus de trente ans
« Je sème, hélas ! aux champs de la pensée :
« Brisons ma lyre : en vain et trop lontemps
« Elle vibra sous ma main insensée ! »
— « La briser, je te le défends, «
Dit un ange à la voix sonore,
« Tu travailles pour tes enfants : (*bis.*)
« Sème, poëte, sème encore,
« Sème encore. »

— « J'irais au vent jeter mes faibles vers
« Quand les écrits de nos talents célèbres
« Du ciel brumeux de cent peuples divers
« N'ont pas encor dissipé les ténèbres ? »
— « Sous ces nuages étouffants
« Va poindre un astre qu'on ignore !
« Tu travailles, etc. »

— « Lorsqu'en courroux les peuples se levant
« Osent enfin déployer leur bannière,
« S'ils font un pas, un seul pas en avant,
« Ils vont bientôt retomber dans l'ornière. »
« Ils en sortiront triomphants
« Un jour du couchant à l'aurore !
« Tu travailles, » etc.

— « Qu'un grand génie, en son sublime essor,
» En devançant son siècle qu'il relève,
» Veuille ici-bas ramener l'âge d'or ;
» Il meurt, hélas ! Qu'a-t-il fait ? Un vain rêve ! »
— « Oui, mais de ces rêves brillants
» La réalité peut éclore !...
» Tu travailles pour tes enfants : (*bis.*)
» Sème, poëte, sème encore,
» Sème encore. »

A LA PETITE FILLE DE MADAME D. B.,

DE LOUVAIN.

J'aime à te voir, petite fille
Aux blonds cheveux, aux yeux d'azur,
Petit ange d'une famille
Où tout est si calme et si pur.

Regarde-moi. — Lorsque ton âme
Aura pris son vol sérieux,
Lorsque tu seras jeune femme,
Petite enfant, je serai vieux.

Regarde-moi. — Qui sait?... Peut-être
Ne devons-nous plus nous revoir :
Je suis homme, — tu viens de naître ;
Regarde-moi, j'aime à te voir!

J'aime à te voir... — voix éphémère,
Ma voix, qu'agite un doux émoi,
Prîra Dieu pour qu'il offre en toi,
Toutes les grâces de ta mère!

1844.

A MON AMI PIERRE DU MÉNIL,

PORTE - DRAPEAU DES VOLONTAIRES MONTOIS, EN 1830.

AIR *des Comédiens.* — 32.

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite
De son héros n'est digne qu'à demi :
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète,
Tu te diras : c'est l'œuvre d'un ami.

Depuis seize ans (espérance illusoire!)
J'attends, hélas! qu'un poète en renom,
Pour ajouter une palme à sa gloire,
Dans ses écrits signale enfin ton nom.

Mais ma chanson, étincelle de l'âme,
Que pour l'éteindre emportera le vent,
Peut, d'un génie électrisant la flamme,
Faire jaillir un hymne triomphant.

Il chanterait ce cygne aux larges ailes,
Dont les accents charmeraient l'univers,
Il chanterait en notes immortelles
Ton nom que j'aime au milieu de ses vers.

Il chanterait ta valeur héroïque
Et nos cinq jours qu'on rappelle trop peu :
Jours où l'on vit, au soleil de Belgique,
La Liberté surgir en sarrau bleu.

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite
De son héros n'est digne qu'à demi :
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète,
Tu te diras : C'est l'œuvre d'un ami.

On vit alors, phalange improvisée,
Des citoyens dont Dieu guidait les rangs,
Briser soudain de leur chaîne brisée
Les fers nouveaux qu'apportaient nos tyrans.

Pierre, tu sus, en la ligue formée
Par ton pays pour chasser ses bourreaux,
Être un héros même au sein d'une armée
Qui pour soldats n'avait que des héros !

Qu'il était beau le grand jour de bataille
Où tu montrais, avec tant de bonheur,
Ton étendard, brisé par la mitraille,
En indiquant le chemin de l'honneur (1) !

Le soir, de fleurs on fit une couronne,
On la posa sur ton front à grands cris :
Le lendemain sur les débris d'un trône
De ton drapeau nous plantions les débris !

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite
De son héros n'est digne qu'à demi :
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète,
Tu te diras : C'est l'œuvre d'un ami.

Septembre 1846.

(1) Au combat de Berchem (1830), Pierre Du Ménil, né à Mons, le 26 août 1811, planta, en avant des braves volontaires belges, le drapeau national qui fut brisé entre ses mains par la mitraille de l'ennemi. Il fut décoré pour ce fait d'armes en 1833.

MON FUSIL, MON CHIEN, MA MAITRESSE.

Air : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

Gai chasseur, j'habite un réduit
Assis au pied de la montagne ;
Maria, ma douce compagne,
M'y revoit quand descend la nuit.
Mais sous des cieux purs ou couverts
Chaque jour, fort de ma jeunesse,
Je poursuis, dans les genêts verts,
Le gibier que Médor y presse,
Que Médor y presse.
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse, } (*bis.*)
Pour mon cœur voilà l'univers !

Seulement quand c'est jour de tir
Je m'achemine vers la plaine ;
Bientôt de la lutte mondaine
Triomphant on me voit sortir.
Je fuis, porteur des prix offerts,
La foule dont l'aspect me blesse ;
En hâte à mes amis si chers
Je reviens avec allégresse,
Avec allégresse !
Mon fusil, etc.

L'homme, dans un endroit peuplé,
S'il n'est rampant perd l'équilibre ;
C'est isolé que l'homme est libre,
Et je veux rester isolé.
Loin du monde et de ses travers

Rarement mon âme s'oppresse :
Dieu seul règne dans les déserts ;
Nul mortel jamais ne m'abaisse,
Jamais ne m'abaisse !
Mon fusil, etc.

Mais si je rentre soucieux,
— Tout homme a ses jours d'humeur noire. —
Maria de ses bras d'ivoire
M'entoure, des pleurs dans les yeux.
Médor, qui voit ces pleurs amers,
Lèche nos mains avec tristesse...
Dans le monde aux jours de revers
Plus d'amis et plus de tendresse,
Et plus de tendresse !
Mon fusil, etc.

Le chagrin est vite oublié,
Médor à nos pieds vient s'étendre ;
Et nous soupons, sans plus attendre,
Entre l'amour et l'amitié.
A nos banquets de deux couverts
Que l'eau seule arrose sans cesse,
L'ivresse est de tous les desserts :
Et Dieu sait quelle douce ivresse,
Quelle douce ivresse !
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse,
Pour mon cœur voilà l'univers !

UNISSEZ-VOUS.

Air *d'Aristippe.* — 6.

Unissez-vous ! — Loin des partis contraires
Les gens de cœur doivent enfin s'unir ;
Car en tendant les deux mains à des frères
L'homme à grands pas marche vers l'avenir. (*bis.*)
Tel nous soutient lorsque notre corps tremble,
Qui dès demain s'affaisserait sans nous :
On marche mieux en marchant tous ensemble !
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous. (*bis.*)

Unissez-vous ! — Que ce cri vous anime
En réveillant vos plus nobles penchants ;
Unissez-vous d'un accord unanime
Pour opposer les justes aux méchants.
Oui, regardez, les méchants en cohortes
Vont menaçant les peuples de leurs coups :
Sans l'union nos mains seront peu fortes !
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Unissez-vous ! — Voyez, dans l'indigence,
Ce pauvre artiste est seul, abandonné ;
Et c'est un roi, car par l'intelligence
Ce malheureux n'est-il pas couronné ?
Il se compare aux sots que l'on honore
Et sent au cœur un sentiment jaloux :
Ah ! que par vous son cœur espère encore !
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Voyez là-bas, près de cette chaumine,
Un jeune enfant, pâle, faible et souffrant ;
Péniblement sans but il s'achemine,
Car sur la terre il n'a plus un parent.
C'est le printemps : tout sourit ; le ciel brille ;
Seul, cet enfant penche un front triste et doux :
Restera-t-il plus longtemps sans famille ?...
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Loin des salons où règne la folie,
Hommes de cœur, au modeste avenir,
Unissez-vous, quand plus d'un riche oublie
Que l'indigent pourrait se souvenir.
S'il exigeait un jour, en sa colère,
Sa part de pain qu'il implore à genoux...
Riche, à vos yeux, qu'un pauvre soit un frère !
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Notre planète, où l'orgueil et la haine
Font de la vie un lourd poids à porter,
L'ange du mal à sa perte l'entraîne :
Quel Josué viendra donc l'arrêter ?
D'un jour si beau verrons-nous poindre l'aube ?
Son pur soleil brillera-t-il sur nous ?
Hommes de cœur, sauvez notre vieux globe !
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

UN RAYON DE SOLEIL.

Air *des Scythes et des Amazones.* — 4.

Hier du nuage froid et sombre,
Qui sur nous pesa trop longtemps,
Rien encor ne dissipait l'ombre :
Le pauvre en pleurs appelait le beau temps. (*bis.*)
Mais aujourd'hui sur son pâle visage
La joie enfin éclatait au réveil :
Dieu d'un sourire a percé le nuage,
Voici venir un rayon de soleil ! (*bis.*)
Un rayon (*bis*) de soleil ! (*bis.*)

Bon villageois, ta porte est close,
Ouvre-la pour respirer mieux ;
Cueille la violette éclose
Sous un baiser de l'astre radieux.
Déjà l'oiseau chante dans le bocage ;
Tout nous promet un lendemain pareil.
Dieu d'un sourire, etc.

Hier tu maudissais la demeure
Où pour ta femme tu tremblais,
Jeune ouvrier, mais à cette heure
Ton humble abri se transforme en palais !
Un jour plus doux en ton pauvre ménage
Vient à l'amour donner enfin l'éveil !
Dieu d'un sourire, etc.

Lorsque la Flandre, à demi morte,
Nous menace en criant : J'ai faim !

Des soldats nous prêtent main-forte
Non pour frapper, mais pour donner du pain (1).
Naguère encore un aveugle courage
De nos guerriers était seul le conseil
Dieu d'un sourire, etc.

Pauvres, quand les cieux s'éclaircissent,
Pour mettre un terme à vos malheurs,
En vain les hommes bons s'unissent :
Ils manquent d'or pour sécher tant de pleurs !
Mais vos sanglots qu'il croit des cris de rage,
Du mauvais riche ont troublé le sommeil.
Dieu d'un sourire, etc.

Maint pauvre, fatigué d'attendre
Qu'un beau jour éclairât son sort,
Crispant la main qu'il n'osait tendre,
Les bras croisés se vouait à la mort.
Non, tu vivras, frère, reprends courage :
Le ciel est pur et l'horizon vermeil.
Dieu d'un sourire a percé le nuage,
Voici venir un rayon de soleil !
Un rayon de soleil !

Mars 1847.

(1) Quand M. Armand Plétain, l'homme si dévoué aux pauvres, eut la noble et généreuse idée d'ouvrir une liste de souscription en faveur de nos frères des Flandres, les sous-officiers du régiment du génie, alors en garnison à Mons, souscrivirent spontanément pour la somme de deux cents francs.

L'auteur voudrait avoir une voix retentissante pour publier de semblables faits. A ses yeux, une bonne action vaut bien un beau fait d'armes.

LE BON CURÉ.

Air : *Heureux climat, beau ciel de l'Italie.* — 34.

Le vieux curé fait peur, je le parie,
Car sa présence a glacé vos ébats :
Enfants, ma voix ne vous maudira pas...
— Sous ce ciel pur, sur cette herbe fleurie
Venez, venez parfois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Venez, bons villageois.

Reprenez donc vos longs éclats de rire.
Mon œil s'anime à vos ébats joyeux ;
Pour m'y mêler si je semble trop vieux,
Mon cœur est jeune et je puis vous sourire.
Riez, riez parfois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Riez, bons villageois.

Sur le gazon vous dansiez en cadence
Et vous cessez de vous donner la main ;
Peut-être, enfants, attendrez-vous en vain
Pendant six mois un nouveau jour de danse.
Dansez, dansez parfois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Dansez, bons villageois.

De loin j'ai vu couler ici la bière.
Chopes, cruchons, tout est mis de côté :

Si vous m'aimez pour boire à ma santé,
Chacun de vous retrouvera son verre.
Buvez, buvez parfois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Buvez, bons villageois.

Et tout s'est tu devant ma robe noire !
Je troublerais vos plaisirs d'un moment ?
Non, non, chantez : on boit bien plus gaîment
Aux doux accents d'une chanson à boire.
Chantez, chantez parfois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Chantez, bons villageois.

Jeunes amants, pourquoi ce trouble extrême ?
Qu'avez-vous fait que je puisse blâmer ?
D'un amour pur il est si beau d'aimer :
On est meilleur, mes amis, quand on aime.
Du Christ suivez les lois,
Vous dont la vie est pleine
De tant de jours de peine,
Aimez, bons villageois.

A vos plaisirs, dont l'aspect me transporte,
Dorénavant j'assisterai toujours ;
Mais en revanche, enfants, aux mauvais jours
N'oubliez pas de frapper à ma porte.
J'ouvrirai chaque fois
Et dans mon presbytère
Vous trouverez un père :
Venez, bons villageois.

ADOLPHE ROUSSEL, A LOUVAIN.

1830.

Air *des Trois Couleurs.* — 35.

Louvain est libre ! — Un soldat sans défense,
Un Hollandais, prisonnier impuissant,
Est mutilé par la foule en démence
Qui, l'œil hagard, se vautre dans son sang !
Roussel accourt, et, bravant la mort même,
Crie, en montrant un chêne aux verts rameaux :
« O Liberté, sous ton arbre suprême
» Tu ne veux pas (*bis*) abriter des bourreaux ! »

» Fuyez cet arbre : il appelle l'orage
» Sur l'assassin ! Monstres, retirez-vous !
» Sous ce haut chêne, au vigoureux feuillage,
» La Liberté pourrait vous broyer tous !
» N'approchez plus de son antique emblème :
» Il fut, hier, planté par des héros.
» O Liberté, sous ton arbre suprême
» Tu ne veux pas abriter des bourreaux ! »

» Pauvre étranger ! — Pour trouver tant de charmes
» A le frapper déjà mort à demi,
» Qu'avait-il fait ? — Un ennemi sans armes
» Pour un soldat n'est plus un ennemi.
» Vous, des soldats, des soldats ! quel blasphème !
» Vous nous feriez rougir de nos sarraus !
» O Liberté, sous ton arbre suprême
» Tu ne veux pas abriter des bourreaux ! »

Sublime instant ! — Bien que des cris de haine
Autour de lui retentissent partout,
La hache en main, Roussel abat le chêne :
Il est tombé ; Roussel seul est debout !
Au loin la foule est dans un trouble extrême :
L'arbre, en couvrant le cadavre en lambeaux,
Semblait lui dire en sa chute suprême :
« Je ne veux pas abriter des bourreaux ! »

Quand vint la nuit, tous ces êtres infâmes
Qui lâchement avaient donné la mort,
Dans leur sommeil, hommes, enfants et femmes,
Fuyaient, hideux, les rêves du remord.
Sanglants échos d'un sanglant anathème,
Les bois, les prés, les vallons, les coteaux,
Tout répétait, comme l'arbre suprême :
« Je ne veux pas abriter des bourreaux ! »

COUPLETS A T. D.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.* — 15.

Moi du génie ! oh ! certes tu veux rire ?
Mais non, je le lis dans tes yeux,
Ces mots que j'ose à peine écrire,
Tu les dis d'un ton sérieux.
Moi du génie ! ô tendre femme,
Quel pauvre nain pour un pareil fardeau !
Ah ! je le vois, l'amour remplit ton âme,
Et sur tes yeux il a mis son bandeau.
Et sur tes yeux (*bis*) il a mis son bandeau.

Lorsque la nuit couvre tout de son voile,
Souvent la plus faible clarté
Nous produit l'effet de l'étoile
Qui règne dans l'immensité :
Ainsi l'amour pur qui t'enflamme,
De mon talent fait un astre nouveau !
C'est que pour moi l'amour remplit ton âme,
Et sur tes yeux il a mis son bandeau.
Et sur tes yeux (*bis*) il a mis son bandeau.

1847.

LE NOM DE FAMILLE.

RÉPONSE D'UN BELGE AUX JOURNAUX ALLEMANDS.

AOUT 1847.

AIR *de la Sentinelle.* — 31.

Qu'ai-je entendu ? Des journaux allemands
Graves échos de basses infamies,
Pour diviser les Wallons, les Flamands,
En font soudain deux races ennemies.
Aristarques aux cheveux blonds,
Qu'à vos yeux la vérité brille :
Sachez-le bien : Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

Quoi ! des écrits publiés contre nous
Sont-ils venus des penseurs d'Allemagne ?
Sous vos tyrans, Allemands, garde à vous !
Plus de Pologne... et voyez la Romagne !
Partout de par vos rois félons,
C'est la liberté qu'on fusille !
Sachez-le bien, etc.

A notre sol vous faites le procès
Parce qu'il touche au sol de l'espérance.
Ne pouvons-nous, sans devenir Français,
Tourner les yeux du côté de la France ?

Pour les peuples de tous les noms
Un foyer de lumière y brille !
Sachez-le bien, etc.

Flamands, Wallons, en secouant les fers
Dont les chargeait un prince aux mains ridées,
Ont su traduire en langages divers
Les mêmes lois et les mêmes idées :
Sur la liste des nations
Un nom de plus se grave et brille.
Sachez-le bien, etc.

Nous désunir ! — moralement d'abord, —
Y songe-t-on au delà de Cologne ?
O mon pays, les potentats du Nord
Voudraient-ils donc faire une autre Pologne ?
Halte-là ! sur nos bataillons
Le même étendard flotte et brille !
Sachez-le bien, etc.

Pour agrandir quelques vastes États,
Si contre nous l'on brûlait une amorce,
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats
Au cri sacré : L'union fait la force !
Qui de nous craindrait les canons ?
Dans les cieux la liberté brille !
Sachez-le bien : Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

CHANSON A BOIRE.

Air *de la Catacoua.* — 36.

On dit que la chanson amuse,
— En appelant des jours meilleurs.
J'ai fait des chansons et ma muse
Souvent a fait couler des pleurs.
Aujourd'hui que ma coupe est pleine
D'un breuvage délicieux,
Pour boire mieux,
Pour rire mieux,
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,
En oubliant nos jours de peine,
Je ferai des couplets joyeux.

Buvons amis, fi de la bière !
Le vin est à l'ordre du jour :
Ce nectar est à la frontière
Prohibé pour l'humble séjour.
Mais nous trouvons dans ce domaine
Un amphitryon précieux :
Pour boire mieux,
Pour rire mieux,
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,
Chantons en chœur, à perdre haleine,
L'ami qui nous rend si joyeux.

A tort le gouvernement ferme
Nos portes à ce jus divin,
Car à le voir marcher si ferme,
On comprend qu'il aime le vin.

Laissez passer, douane hautaine,
Librement ce présent des cieux,
En buvant mieux,
En riant mieux,
En buvant mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,
Nous oublîrons nos jours de peine
Et ferons des couplets joyeux.

Buvons, amis, plus de souffrance !
L'amitié nous ouvre un tonneau :
Le vin est comme l'espérance :
Il vient nous montrer tout en beau.
Rien du cœur ne bannit la haine
Comme un bon flacon de vin vieux.
Pour boire mieux,
Pour aimer mieux,
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,
En oubliant nos jours de peine,
Chantons quelques couplets joyeux.

Buvons ! Le présent nous oppresse :
Ah ! perdons-en le souvenir ;
Et pour nos enfants, dans l'ivresse,
Osons penser à l'avenir !
Rêvons pour eux la paix prochaine
Que pour nous rêvaient nos aïeux :
Nous boirons mieux,
Nous rirons mieux,
Nous boirons mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,
Et, sans songer aux jours de peine,
Nous ferons des couplets joyeux.

Février 1847.

LE RÊVE D'UN CHINOIS.

Musique de J.-B. Stevens. — 37.

Élève
Encor,
O rêve
D'or,
Mon âme aux cieux dans ton essor !

Peuple chinois, la nuit dernière
J'ai vu du monde des esprits
Tous les grands hommes de la terre :
Que les grands hommes sont petits !

Élève, etc.

Tous offrent une route à suivre :
Aussi le pauvre genre humain
Erre partout comme un homme ivre,
Sans découvrir le bon chemin.

Élève, etc.

Se bercer de quelque vain songe
Est le lot de l'humanité :
L'existence n'est qu'un mensonge :
Et la mort c'est la vérité.

Élève, etc.

J'ai pu dans sa gloire immuable,
Avec les anges radieux,
Contempler le Dieu véritable :
L'homme ne croit qu'à de faux dieux !

Élève, etc.

Fou, j'ai craint la mort qui délivre
L'âme d'un corps fait pour souffrir :
J'ai vu les cieux, et pour y vivre
Aujourd'hui je voudrais mourir !

Élève
Encor,
O rêve
D'or,
Mon âme aux cieux dans ton essor !

VIVENT LES CHANTS DE NOS AIEUX.

Air : *Rendez-moi mon léger bâteau.* — 38.

Les refrains de nos bons aïeux
Chantaient le vin vieux
Et la folie :
Se peut-il qu'on les oublie
Pour des refrains plus sérieux ?
Vivent les chants de nos aïeux !

Qui le croirait ? la gaîté s'encanaille ;
Chez les gueux seuls ses grelots font ton-ton.
Rire à présent est du plus mauvais ton :
L'homme bien né s'amuse quand il bâille !

Les refrains, etc.

Dans nos banquets, maint envieux avide
Des libertés se pose en vrai soutien :
On l'applaudit... Mais le grand citoyen
S'évanouit quand la bouteille est vide.

Les refrains, etc.

Chacun, hélas ! pour cacher sa faiblesse,
Prend un air digne à l'approche d'autrui ;
Mais la gaîté, qu'on dédaigne aujourd'hui,
Du cœur humain n'exclut pas la sagesse.

Les refrains, etc.

Vous le voyez, même au doux bruit des verres,
Pour être gai, je m'évertue en vain :
Dieu de bonté, qui nous donnas le vin,
Rends à nos fils la gaîté de nos pères !

Les refrains de nos bons aïeux
Chantaient le vin vieux
Et la folie :
Se peut-il qu'on les oublie
Pour des refrains plus sérieux ?
Vivent les chants de nos aïeux !

1845.

APRÈS UNE VISITE A BÉRANGER.

OCTOBRE 1846.

AIR *de Taconnet.* — 39.

Le croirez-vous ? — J'en doute encor moi-même !
Le chansonnier, sans faste et sans orgueil,
Que l'on admire encor moins qu'on ne l'aime,
Me fit, à moi, le plus charmant accueil. (*bis.*)
Nos parvenus, fiers d'un titre illusoire,
Vont comme hier me dédaigner demain. (*bis.*)
Et Béranger reste peuple en sa gloire :
Le bon vieillard ! il m'a tendu la main. (*bis.*)

C'était bien là le chantre de Lisette,
Moins grand que bon, car pour me recevoir
Il se penchait, tandis que ma musette
Sur ses deux pieds se dressait pour le voir !
Les cheveux blancs dont son front se décore
N'ont pas glacé l'ami du genre humain ;
Jugez combien son cœur est jeune encore :
Le bon vieillard ! il m'a tendu la main.

Quand je quittai le poète sans tache,
Vous l'avoûrai-je, à mes yeux éblouis,
Le petit coin où sa gloire se cache
Était plus vaste et plus beau que Paris.
De son séjour j'emportais tant d'idées
Que sans songer à mon passé de nain,
Je me croyais grandi de vingt coudées :
Le bon vieillard m'avait pressé la main !

La nuit parut... — nuit d'extase infinie !
A ras du sol je volais en rêvant,
Quand Béranger vint comme un bon génie,
La flamme au front, les deux ailes au vent ;
Et, me montrant les plages éternelles,
Il m'emportait dans son vol surhumain :
Au sein des cieux je déployais mes ailes !
Le chansonnier m'avait tendu la main.

Le monde, vu du foyer de lumière,
S'offrait à nous comme un point sans clarté :
Béranger chante, et soudain de la terre
Un rayon d'or perce l'obscurité.
L'astre du peuple à l'horizon se lève :
Ses ennemis n'ont plus de lendemain !
— Ah ! puisse Dieu réaliser le rêve
Où le vieillard vint me tendre la main.

ENVOI.

Enfant du peuple, ami de la nature,
Tu m'apparais grand et simple comme eux,
Petit-Poucet de la littérature
Qui déchaussas bien des ogres fameux !
Toi qui flétris nos lâches Barbes-Bleues,
Pour qu'un beau jour je te suive en chemin,
Ah ! prête-moi tes bottes de sept lieues :
Je marcherai : tu m'as tendu la main !

LA CHANTEUSE AMBULANTE.

Air : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Mariette m'était chère :
Dieu l'a reprise d'ici.
Au cœur de défunt son père
Elle était bien chère aussi.
Il ne me reste que Laure,
Frêle enfant que je dois porter.
— Eh ! lon, lan, la, chantons encore :
Le pain nous manque, il faut chanter !

Je l'avoue, oh ! j'eus l'envie,
A cet affreux coup du sort,
D'en finir avec la vie.
Arrière, pensers de mort !
Arrière ! — Un enfant t'implore,
Mère, il faut encore exister.
— Eh ! lon, lan, la, etc.

Lorsqu'aux passants Mariette
Tendait sa petite main,
A la voir si joliette
Tous lui donnaient en chemin.
A sa voix fraîche et sonore
Quel cœur aurait pu résister ?
— Eh ! lon, lan, la, etc.

A mes maux quand je succombe,
Ai-je le temps, pauvre amour,

D'aller pleurer sur ta tombe ?
Il faut du pain chaque jour !
Les jours se pressent d'éclore
Sur qui n'a pas pour subsister.
— Eh ! lon, lan, la, etc.

Vieille chanteuse ambulante,
L'âge ralentit mon pas :
Aux chants de ma voix tremblante
Si l'on ne s'arrêtait pas !
Si de faim tantôt ma Laure
Sur mon sein allait sangloter !
— Eh ! lon, lan, la, chantons encore :
Le pain nous manque, il faut chanter !

LE FLAMAND

AUX PORTES D'UNE GRANDE VILLE.

Air : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

« J'ai faim ! j'ai faim ! Salut, grande cité !
» Amis, famille et toi Flandre chérie,
» Pour subsister, hélas ! j'ai tout quitté. »
Comme il disait, un gendarme lui crie :
— « Allez ailleurs pour mendier ainsi :
» Quand on a faim on n'entre pas ici ! » } (*bis.*)

« Ah ! laisse-moi poursuivre mon chemin ;
« Je viens ici pour mendier sans doute ;
» Mais j'ai si faim ! Pour tendre ainsi la main,
» A l'ouvrier sais-tu ce qu'il en coûte ? »
— » Allez ailleurs, » etc.

« Riche cité, loin d'être son appui,
« Vous repoussez le Flamand sans ouvrage :
« Dieu, tu le vois, l'homme peut aujourd'hui
« Manquer de pain sans manquer de courage ? »
— » Allez ailleurs, » etc.

« Pour châtier les méchants de nos jours,
« Dieu, de tes mains si la vengeance échappe,
« Que ta justice en suspende le cours,
« Car c'est nous seuls, nous pauvres, qu'elle frappe ! »
— » Allez ailleurs, » etc.

» Au pauvre il faut si peu pour se nourrir.
» La tombe attend le riche de la terre :
» Dieu lui dira, s'il me laisse mourir,
» Comme à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »
— » Allez ailleurs, etc. »

» Tremble ! mon sang bouillonne en ce moment ;
» Tremble ! la faim rend fort dans son délire !
» Mais, qu'ai-je dit ? il n'est qu'un instrument
» Et c'était lui, lui que j'allais maudire ! »
— « Allez ailleurs, » etc.

» De mes bourreaux sans troubler le bonheur,
» De mes tourments que la mort me délivre :
» Vienne la mort ! Pour vivre avec honneur,
» Il n'est pour moi plus de moyen de vivre ! »
— » Allez ailleurs, » etc.

Non loin de là le corps du malheureux
Était glacé quand reparut l'aurore,
Et sans pudeur à des frères nombreux,
Comme la veille on répétait encore :
« Allez ailleurs pour mendier ainsi :
» Quand on a faim on n'entre pas ici ? »

Mai 1847.

AUX SUISSES.

Air *de la Vieille.* — 40.

En vos champs, paisibles naguère,
Vieille Helvétie, au cœur tout neuf,
Quel démon suscite une guerre,
Digne des temps de Charles Neuf, } (*bis.*)
Vieille Helvétie, au cœur tout neuf?
Dieu vous fit libre, et vos enfants qu'il aime
De s'égorger font l'exécrable vœu.
Dieu vous fit libre! Oubliez-vous Dieu même? (*bis.*)
Restez en paix sous le ciel pur et bleu, } (*bis.*)
D'où vous bénit la main de Dieu!
D'où vous bénit la main de Dieu.

Eh quoi! de vos serres cruelles,
Aigle des monts républicains,
Vous déchirez vos propres ailes
Près des filets de nos Tarquins;
Aigle des monts républicains!
Quelle démence est aujourd'hui la vôtre?
Ces oiseleurs demain auront beau jeu:
Vite debout: ils ont peur l'un de l'autre!
Planez en paix sous le ciel pur et bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu!

Suisses, pour votre indépendance,
La force en main, nul n'a parlé;
Du képi que porte la France,
Le coq gaulois s'est envolé!
Silence, la France a parlé.

Qu'ai-je entendu ? Son pouvoir démocrate
Pour les trois czars promet de faire feu :
Suisse, espérez : souvent son fusil rate.
Restez en paix sous le ciel pur et bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Ah ! pour la cause populaire,
Le généreux peuple français
En vain a demandé la guerre
Au gouvernement de la paix,
Lui l'élu du peuple français !
Mais en ces jours quel courage il affiche !
Ses lourds canons font gémir leur essieu ;
Il marche enfin... pour vaincre avec l'Autriche !
Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Frères, malgré sa haute taille,
Non, le double aigle d'aujourd'hui
N'attendrait pas dans la bataille
Un champion digne de lui :
Il est bien trop lâche aujourd'hui !
Oui, sous son poids sa grande aile retombe.
Mais il retrouve encor son premier feu,
Pour mutiler le blessé qui succombe.
Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Les rois, dans leur orgueil immonde,
Du ciel se disent les élus :
Ils règlent les destins du monde
Comme si Dieu n'existait plus,
Eux qui du ciel sont les élus !
Lorsque du globe ils basent l'équilibre,
Qu'à l'Helvétie ils s'intéressent peu :
A ce prix-là son peuple sera libre.

Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Frères, comme les rois, en armes,
Faites un pacte d'union !
Ce n'est pas pour sècher vos larmes,
Qu'ils parlent d'intervention...
Faites un pacte d'union !
Les rois ! ils vont jouer quelque partie
Dont votre sol, hélas ! sera l'enjeu.
Soyez unis, frères de l'Helvétie !
Vivez en paix sous le ciel pur et bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Votre sang coule encor... Je tremble !
Les tyrans vont intervenir.
Ah ! que vos deux rites ensemble
Pour prier Dieu sachent s'unir :
Dieu ne peut-il intervenir ?
Au Créateur qu'importe la manière
Dont on lui fait son hommage et son vœu,
Quand c'est du cœur que monte la prière !
Tous à genoux, frères, sous le ciel bleu,
D'où vous bénit la main de Dieu !

Novembre 1847.

LE BON BERGER.

Air : *En revenant de Charenton.* — 41.

Bergère, mes seules amours,
Ne sois plus si fière :
Je te rencontre tous les jours
Dans les prés où j'erre.
La rencontre offre un grand danger :
Qu'en bonheur on peut changer :
Deviens ma bergère,
Je suis bon berger.

Je ne chante qu'un vieux rondeau
Anti-populaire ;
Aux autorités du hameau
Par là j'ai su plaire.
Tu peux m'accepter sans danger :
J'ignore tout Béranger.
Deviens, etc.

Tondre mes moutons sans pitié,
Voilà mon affaire !
De leur toison j'ai la moitié :
Nul ne me voit faire.
Chaque an ce produit, sans danger,
Agrandira ton verger.
Deviens, etc.

Et chaque fois qu'on crie au loup,
D'une main légère

J'abats un agneau d'un seul coup :
Nul ne me voit faire...
Tu peux m'accepter sans danger :
J'ai toujours de quoi manger !
Deviens, etc.

A la messe chaque matin
Je sers le vicaire,
Avant lui je goûte son vin :
Nul ne me voit faire.
Ce vin, que je bois sans danger,
Tu pourrais le partager.
Deviens, etc.

Chacun me croit un brin sorcier
Et te croit sorcière :
C'est encore un petit métier
Que nous pouvons faire.
Le cumul n'offre aucun danger,
Maint grand sait s'en arranger.
Deviens, etc.

Laisse-moi prendre un seul baiser
Sur ton front sévère.
Ah ! pourrais-tu le refuser ?
Nul ne nous voit faire !
Tu peux accepter sans danger,
Le soir vient nous protéger !
Deviens, etc.

Daigne échanger contre le mien
Ton cœur, ô ma chère !
Mon cœur est celui d'un chrétien :
Il cherche son frère.
Tu peux l'accepter sans danger :
J'ai besoin de l'échanger !
Deviens, etc.

On dit que l'homme en s'élevant
Devient moins sincère ;
Que l'or fait tourner à tout vent
Maint grand caractère.
Tu peux m'accepter sans danger,
Rien ne me fera changer :
Tu naquis bergère,
Je mourrai berger !

COUPLETS A M. F.-G. LEMERCIER.

après avoir vu l'un des modèles d'anatomie plastique du docteur Auzoux (1).

AIR *du Dieu des bonnes gens.* — 14.

Au seul aspect du modèle du maître
Où le mortel se voit et se comprend,
L'étonnement s'empara de mon être :
A mon esprit l'homme apparut plus grand.
L'orgueil alors en moi, chétif atome,
Fit pénétrer sa parole de feu,
En me disant : — Regarde combien l'homme
Peut s'approcher de Dieu ! (*bis.*)

Mais la raison en mon âme insensée,
Cria soudain à l'orgueil enivrant :
« Voilà le moule ! où donc est la pensée ? »
Et, s'il se peut, Dieu me parut plus grand !
Puis, bénissant sa puissance infinie,
Le front courbé, je compris en ce lieu
Tout le néant des œuvres de génie
Devant l'œuvre de Dieu !

Janvier 1847.

(1) Grâce aux admirables modèles du docteur Auzoux, ainsi qu'aux intéressantes leçons de M. Lemercier, son élève et son digne interprète, l'homme du monde, en huit séances seulement, peut voir et s'expliquer le mécanisme du corps humain dans son ensemble et dans ses principaux détails.

Au dire des hommes spéciaux, ces modèles reproduisent avec la plus exacte fidélité tous les ressorts par lesquels nous pouvons agir.

CHANSON

A PROPOS DU JOUR DE MA FÊTE.

AIR *des Scythes et des Amazones.* — 4.

Eh quoi ! c'est le jour de ma fête !
Malgré l'hiver et ses rigueurs,
Parents, amis, chacun s'apprête
A couronner mon front de fleurs. (*bis.*)
Dieu ! ma couronne a bouché mes oreilles :
Quelle distance entre mon peuple et moi !
Ah ! qu'on la comble à force de bouteilles ! } (*bis.*)
Obéissez : en ce jour je suis roi.
En ce jour (*bis*) je suis roi. (*bis.*)

Dans cette fête de famille,
Comme un monarque d'Orient,
J'aperçois mainte jeune fille
Qui me regarde en souriant.
Ce doux souris n'est point une grimace :
En l'amitié le cœur du pauvre a foi.
Je veux, je veux que mon peuple m'embrasse.
Obéissez, etc.

Vous hésitez. Mais qui s'oppose ?
Je comprends : ma femme, parbleu !
La femme, quand l'homme propose,
Dispose aussi souvent que Dieu.
Mais, moi du moins j'ai de la force d'âme,

Dans mon logis tout souscrit à ma loi ;
Je veux... je veux tout ce que veut ma femme !
Obéissez, etc.

Je porte déjà la couronne
Comme une vieille majesté :
Aujourd'hui je veux et j'ordonne,
Hier je chantais la liberté !
Qu'en cet instant le fouet de la satire
Essaie un peu de claquer devant moi !
Je veux... je veux vous voir chanter et rire.
Obéissez, etc.

J'ai fait quelques chansons nouvelles ;
Qu'on accueille bien mes couplets !
Si l'un de mes sujets rebelles
S'avise de les trouver laids,
Pour juste prix d'une trame si noire,
Je veux, je veux... — Ah ! qu'il tremble d'effroi !
Je veux... qu'il boive à perdre la mémoire !
Obéissez : en ce jour je suis roi
En ce jour je suis roi.

Janvier 1847.

COUPLETS A PIE IX.

Air *de la République.* — 23.

Un cri d'espoir du sein de l'Italie
S'échappe enfin après de longs malheurs :
Naguère encor sous le joug avilie,
Rome aujourd'hui peut essuyer ses pleurs.
Pape, sur toi ce cri d'espoir se fonde :
Ton nouveau règne offre un début si beau !
Comme le Christ, viens éclairer le monde :
Que ton sceptre soit un flambeau ! } (*bis.*)

Loin de frapper, la main ne doit qu'absoudre
Dans le chemin que le Christ a tracé :
Du Vatican ne brandis pas la foudre,
Depuis longtemps son grand rôle est passé.
Fort, comme Dieu, de ta bonté profonde,
Rends l'honnête homme ami de ton drapeau.
Comme le Christ, etc.

Plus de bannis, leurs voix reconnaissantes
Chantent celui qui les a rappelés.
C'est le bon Dieu qu'ici tu représentes,
Pour son amour il n'est pas d'exilés.
En gens de cœur que l'Italie abonde ;
Sa vieille gloire est un si lourd fardeau !
Comme le Christ, etc.

Quand le double aigle étend une aile sombre
Sur ta patrie au printemps éternel,

Dis au vieux peuple accroupi sous son ombre :
« Oublîrais-tu tes aïeux et ton ciel ?
» Que Rome libre enfin se lève et gronde,
» L'aigle fuira comme un frêle étourneau ! »
Comme le Christ, etc.

Pour entraver l'œuvre que tu commences,
Toi qui veux fuir un abîme profond,
De vils prélats font des efforts immenses,
Pardonne-leur, savent-ils ce qu'ils font ?
Brave leurs coups ! Le peuple te seconde :
De son amour il te fait un manteau !
Comme le Christ, etc.

La foi s'éteint ; pour qu'elle se rallume,
Montre en prophète aux deux mondes surpris,
Vastes vaisseaux égarés dans la brume,
La vérité, ce soleil des esprits !
Que Rome enfin, trop longtemps inféconde,
Pour l'univers soit un phare nouveau !
Comme le Christ, etc.

Un Dieu porta la couronne d'épines
(Depuis ce temps dix-neuf siècles ont fui) !
Pour rendre l'homme heureux par des doctrines
Qui sont encor des rêves aujourd'hui.
En avant donc ! que ton sceptre qu'on fronde
Dans le progrès n'ait rien à son niveau !
Comme le Christ, viens éclairer le monde :
Que ton sceptre soit un flambeau !

Novembre 1846.

FRÈRES & LIBRES !

CHANT BELGE.

Air *des Trois Couleurs.* — 35.

Le cœur nous bat au cri de délivrance
Que fait entendre un grand peuple debout.
Mais, mon pays, en saluant la France,
Que tes enfants soient Belges avant tout !
Depuis César, Belgique, noble terre,
Tu poursuivis l'œuvre que tu défends.
— La Liberté, Français, est votre mère,
Mais, comme vous (*bis*), nous sommes ses enfants.

Ah ! ne fais plus, France noble et féconde,
Trembler l'Europe au seul bruit de tes pas :
La liberté, ce vieil espoir du monde,
Le sabre en main on ne l'impose pas !
Laisse à chacun le choix de sa bannière :
Dieu montrera les peuples triomphants !
— La Liberté, etc.

Le Belge hait aussi la tyrannie,
Nul plus que lui n'est jaloux de ses droits ;
Pour conquérir des lois qu'on lui dénie,
Il sait aussi chasser les mauvais rois.
Mais aujourd'hui notre roi, c'est un frère,
Belge de cœur et digne de nos temps (1).
— La Liberté, etc.

(1) « Léopold Ier, roi des Belges, vient de donner un grand exemple aux têtes couronnées du monde. Le premier il a reconnu et proclamé ce grand principe : Que les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais bien les rois pour les peuples.

Le Belge est libre : il a brisé sa chaîne
Avec transport sous le feu du canon ;
Sur son beau sol, depuis vingt ans à peine,
Il peut enfin porter aussi son nom.
Cette faveur doit nous être bien chère :
Dieu nous l'a fait attendre si longtemps !
— La Liberté, Français, est votre mère,
Mais, comme vous, nous sommes ses enfants.

Mars 1848.

» Ainsi le roi a convoqué le conseil des ministres et leur a tenu ce noble langage :

» Si la Belgique, qui ne m'a appelé que parce qu'elle m'a cru capable de me » dévouer à son bonheur, si la Belgique était convaincue qu'elle ne peut sauve- » garder sa nationalité qu'en adoptant la forme de gouvernement triomphante en » France, qu'elle ne redoute aucune opposition de ma part, je ne ferai jamais » verser le sang du peuple ; mais si, au contraire, la Belgique compte sur la conti- » nuation de mon dévouement, ma vie et mon épée seront toujours consacrées à » la défense de sa nationalité et de son indépendance. »

» En présence de ces paroles, si simples et pourtant si magnanimes, le conseil des ministres n'a trouvé qu'une réponse, celle d'une muette et respectueuse admiration.

» Nous ne trouvons, nous, qu'un commentaire :

» C'est qu'il est digne de commander à un grand peuple, et surtout à un peuple libre, le roi qui est animé d'aussi nobles sentiments que Léopold Ier, roi des Belges »

(*Journaux belges des* 3 *et* 4 *Mars* 1848.

ME VOILA DONC UN PERSONNAGE!

COUPLETS

en réponse au journal *l'Argus* qui, dans une critique de la chanson précédente, me donne le titre de poëte adulateur.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

J'apprends, dans mon tout petit coin,
Que ma chanson patriotique,
Surprise d'aller aussi loin,
A fait le tour de la Belgique.
L'Argus, mon plus chaud partisan,
Dans un élégant badinage,
D'ouvrier me fait courtisan : (*bis.*)
Me voilà donc un personnage ! (*bis.*)

L'Argus, dans ce chant merveilleux,
Trouve des choses sans pareilles ;
C'est que l'*Argus* a de grands yeux :
Je n'ai jamais vu ses oreilles !
J'en voudrais parler en passant,
Je ne le puis, et c'est dommage :
Mon cœur est si reconnaissant,
Bien que je sois un personnage !

Depuis que je suis courtisan,
De par certaines créatures,
De mon tablier d'artisan
On a fait dorer les coutures,

On m'a décoré de deux croix :
Tant d'autres en ont davantage
Que je compte aller jusqu'à trois.
Me voilà donc un personnage !

Chaque jour, sans être plus beau,
Quelqu'heureux vilain se décrasse,
Jetons la lime et le marteau !
Lavons-nous : j'anoblis ma race !
Nouveau marquis de Carabas,
On me donne pour apanage
La côte de Santo Thomas :
Me voilà donc un personnage !

Nul bonheur ne me fait défaut ;
C'est que tous ont mes sympathies.
Les alouettes de là-haut
Tombent pour moi toutes rôties.
Le pouvoir que j'ai caressé,
Ébloui d'un pareil hommage,
M'exempte de l'emprunt forcé
Je suis un heureux personnage !

L'*Argus*, — j'en suis émerveillé, —
Au faite où son amour m'élève,
Me fait rêver tout éveillé :
Mais qui vient troubler mon beau rêve ?
On me sonne à mon atelier :
Croix, titre, honneurs, tout déménage.
Quel bonheur ! je suis ouvrier !
— Bonsoir, monsieur le personnage !

Mars 1848.

COUPLET

ÉCRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE DE L'ALBUM DE L. P.

AIR : *Eh quoi! vous sommeillez encore.* — 21.

Quoi ! sur cette première page
Tu veux que je signe mon nom ;
Ami, tu croyais, je le gage,
Que j'allais te répondre : Non !
Après tant d'auteurs, à la file,
J'aurais dû venir le dernier ;
Mais c'est comme dans l'Évangile :
Le dernier sera le premier.

1850.

LE CHRIST A PARDONNÉ !

COUPLETS A PIE IX.

AIR *d'Aristippe.* — 6.

Quand l'Italie à tes sujets naguère
Faisait appel pour chasser ses tyrans,
Tu répondis : « Non, je suis le saint-père :
Mes ennemis sont aussi mes enfants ! » (*bis.*)
Prêtre, en ton nom aujourd'hui le fer brille,
Fer étranger contre Rome tourné :
Rome est pourtant aussi de ta famille !
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné. (*bis.*)

Ne frappe pas : tu portes la tiare ;
Rome vers toi peut revenir. Attends.
Je comprends bien que son peuple s'égare :
Son esclavage a duré si longtemps.
A-t-il souffert ce peuple d'Italie !
Vieux chien de cour tout à coup déchaîné,
Sa liberté ressemble à la folie !
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné.

Le sceptre d'or que tu laissas dans Rome,
A tes regards doit-il sembler si beau ?
Tu le tenais d'un héros, mais d'un homme :
Tu tiens du Christ ton sceptre de roseau !
Pour toi le monde est-il dans la Romagne ?
Et le martyr d'épines couronné
N'était-il pas plus grand qu'un Charlemagne ?
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné.

En t'accueillant, le Bombardeur sans âme
Marqua ton front de sa lèvre de feu ;
Couvert de sang, il t'embrassait l'infâme
Qui se dit roi par la grâce de Dieu !
Voile ta face et fuis loin de ce lâche ;
L'esprit du mal en lui s'est incarné ;
Prince-bourreau, son sceptre est une hache :
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné !

Pour remonter sur ton trône, ô saint-père !
Vas-tu descendre au niveau de tels rois ?
Le Christ aimait, et pour régner sur terre
C'était son sang qu'il versait sur la croix.
Du faîte immense où son œuvre est dressée
Dix-huit cents ans ne l'ont pas détrôné !
Fais comme lui, règne par la pensée !
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné !

Mars 1849.

COUPLET

aux sous-officiers du 11me de ligne, qui donnaient une représentation dramatique au profit des indigents de la ville de Mons.

Air : *Soldat français.* — 3.

Autour de nous, lorsque de tous côtés,
Le canon gronde et frappe avec furie,
Lorsque le sabre abat les libertés,
Quand le héros déchire sa patrie ;
Sur notre sol au moins, dignes soldats,
Si vous luttez, c'est contre nos misères :
Loin de trembler au seul bruit de vos pas,
Le pauvre crie, en vous tendant les bras :
Nos soldats sont aussi nos frères ! (*bis.*)

7 *février* 1849.

BONS OUVRIERS, CHANTEZ PLUS BAS.

Air : *Bon ouvrier, voici l'aurore.* — 42.

Bons ouvriers, ces chants de fête,
Qu'avec plaisir mon cœur reçoit,
Non, non, ce n'est pas le poëte,
C'est l'ouvrier qui vous les doit.
Quand vous chantez à la nuit close
Mon tablier plaide ma cause,
A vos yeux il a tant d'appas !
Je suis sans lui si peu de chose :
Bons ouvriers, chantez plus bas ! } (*bis.*)

Parfois j'oublie, en mon ivresse,
Le prestige du tablier,
Quand votre voix enchanteresse
Redit *ce que veut l'ouvrier ;*
Je frémis, ma tête s'enflamme,
Mon cœur à des accents de flamme
Va-t-il donner l'essor ? Hélas !
Non, le bonheur trouble mon âme :
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Fi des concerts que l'on entonne
Pour exprimer un vain souhait,
Sérénade où la voix résonne,
Mais où le cœur reste muet !
Fi de la musique savante
Que pour les princes on invente ;
C'est souvent l'hymne de Judas !
Ouvrier, l'ouvrier me chante.
Mes bons amis, chantez plus bas !

Bons ouvriers, sans crainte aucune
Vous pourriez risquer ces accents,
Si vos chansons au clair de lune
Allaient flatter quelques puissants ;
Je ne suis rien. Prêtez l'oreille !
Lorsque l'autorité sommeille,
Amis, ne la réveillez pas :
Je vous écoute, moi qui veille.
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Bons ouvriers, de vous connaître,
Ah ! combien je serais jaloux !
Quand vous chantez sous ma fenêtre,
Mes refrains me semblent si doux !
La sérénade me transporte :
Tout au bonheur qu'elle m'apporte,
J'ouvre mon âme à vos ébats.
Quelque nuit j'ouvrirais ma porte.
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Que de gens, pour atteindre au faîte,
Flattent les peuples ou les rois ;
Je ne veux rien, faible interprète
De vos devoirs et de vos droits.
Sur moi qu'on lance l'anathème,
Je suis du peuple et je vous aime.
Ouvrier jusques au trépas
Je resterai toujours le même !
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Janvier 1849.

RÉPONSE D'UN BELGE

AU *Courrier Français.*

La Belgique, telle que l'a créée la révolution de 1830, est devenue une tentation, une provocation continuelles qui peuvent troubler la paix de l'Europe; la Hollande la conquerrait en une quinzaine de jours, la Prusse en huit jours, et la France en vingt-quatre heures.

C'est une nation sans nationalité...

(*Courrier Français, numéro du mardi 26 Février 1850*).

AIR : *Te souviens-tu ? — 2.*

Courrier Français, ta colère s'allume
Contre le Belge... un nom dont je suis fier !
On me l'a dit : soudain je prends la plume :
Que n'ai-je pu déjà la prendre hier !
Tu perds ton nom par ce trait de démence :
Le chansonnier te fera ton procès.
Mais malgré toi, le Belge aime la France ;
Car toi, *Courrier*, non, tu n'es pas Français ! } (*bis.*)

Sur son drapeau la jeune République
N'a-t-elle pas inscrit : Fraternité ?
Et ton journal outrage la Belgique :
Noble *Courrier*, c'est une lâcheté !
Du monde entier la France est la lumière :
Et, malgré toi, je l'aime avec excès ;
Car un Français n'outrage pas son frère !
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

Vain nautonier, lorsque gronde l'orage,
Tu laisses donc tes bras inoccupés ?

Ah ! qu'ai-je dit ? Pour montrer ton courage,
Noble *Courrier*, tes bras nous ont frappés !
Puisse, au milieu de l'orage qui gronde,
Ma faible voix partout trouver accès,
Pour répéter aux quatre coins du monde :
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

En quelques jours une horde étrangère
Nous briserait, dis-tu, sous le canon :
Pour qu'on l'osât, ô France grande et chère,
On t'aurait donc fait perdre aussi ton nom !
Deux cents contre un tu livrerais bataille
A mon pays ? Quels glorieux succès !
La France veut des lutteurs à sa taille.
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

L'aigle du Nord dans son impatience
Peut jusqu'à nous pousser son vol hardi ;
La lance au poing le Cosaque s'avance :
Serrons nos rangs, ô frères du Midi !
Serions-nous donc trop puissants tous ensemble,
Nous qui tenons le drapeau du progrès ?
Pour diviser ceux-là que Dieu rassemble,
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

Le Belge est libre et fier de sa patrie :
C'est en français qu'il te le dit tout haut :
Et, pour défendre une mère chérie,
Son bras, son cœur, ne feront pas défaut.
Belge est un nom que nul ne peut nous prendre :
Un peuple meurt, son nom ne meurt jamais !
Ce cri du cœur, tu ne peux le comprendre,
Car toi, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

14 *mars* 1850.

AH! SI JE SAVAIS LE LATIN.

Air : *Ah ! si Madame me voyait !* — 43.

De bons amis, j'en suis certain,
Disent, en termes très-honnêtes,
Que pour faire mes chansonnettes
J'aurais dû savoir le latin.
De bons amis, j'en suis certain.
Je voudrais pouvoir les confondre ;
Mais je n'ai, funeste destin !
Que le français pour leur répondre :
Ah ! si je savais le latin ! (*bis.*)

Ah ! si je savais le latin,
Les sots, sur cette vieille terre,
Seraient condamnés à se taire,
Dussent-ils crever de chagrin !
Ah ! si je savais le latin,
On formerait un vide immense
Autour de chaque Trissotin :
Bon Dieu, quel éloquent silence !
Ah ! si je savais le latin !

Je connaîtrais saint Augustin,
Juvénal, Horace et Virgile ;
J'en revendrais au plus habile
Par Horace et saint Augustin,
Et, fier du poids de mon butin,
Je croirais, chacun le devine,
Ainsi que l'âne du moulin,
Que j'ai fabriqué la farine.
Ah ! si je savais le latin !

Homère, hélas ! n'était qu'un Grec
Dont nous avons gardé mémoire ;
Aussi de son antique gloire
Le fleuve immense est-il à sec :
Le pauvre homme parlait le grec.
Au dire de maint camarade
Homère n'était qu'un crétin :
Il n'a rien fait que l'Iliade :
Ah ! s'il avait su le latin !

Ah ! si je savais le latin,
Je voudrais au fond de mon âme
Trouver de purs accents de flamme
Pour guider le faible en chemin.
Ah ! si je savais le latin,
Je voudrais consacrer ma vie
A combattre soir et matin
La haine, l'orgueil et l'envie.
Ah ! si je savais le latin !

Il est un langage plus grand
Que Dieu parle à la créature :
Partout j'entends dans la nature
Mille voix que mon cœur comprend :
Quel langage sublime et grand !
Ah ! que ne puis-je le traduire !
Aux échos de ce chant divin,
Je me tais, j'écoute et j'admire.
Eh ! que m'importe le latin !

CHANTONS NOTRE PAYS.

A MON AMI PIERRE DU MÉNIL.

Couplets chantés par l'auteur, à un banquet qui lui a été offert à Bruxelles, le 4 Mai 1850.

AIR *des Scythes et des Amazones.* — 4.

A ce banquet l'on me convie ;
Il est, dit-on, en mon honneur.
Ah ! parmi les jours de ma vie
C'est encore un jour de bonheur ! (*bis.*)
Au chansonnier des Belges veulent boire :
Pour me fêter ils se sont réunis.
Sur mon talent dois-je m'en faire accroire ?
Non, vous m'aimez : j'ai chanté mon pays ! } (*bis.*)
Mes amis,
Chantons notre pays ! } (*bis.*)

César paraît : sa main promène
Partout son glaive audacieux ;
Il brise sous l'aigle romaine
La liberté de nos aïeux !
Mais, attendez : il va leur rendre en gloire
Ce qu'en bonheur son fer leur avait pris :
Il en a fait des géants dans l'histoire (1) !
Avec fierté chantons notre pays !
Mes amis, etc.

(1) Dans le premier chapitre de ses Commentaires, César, en parlant des Gaulois, dit que de tous ces peuples les Belges sont les plus braves.

A chaque pas la tyrannie
Écrasait nos pères si grands :
La lutte n'était pas finie,
Car ces morts laissaient des enfants.
Les Artevelde aux soldats populaires
Montraient les droits que nous avons conquis :
Ce sont des fruits qu'avaient semés nos pères.
Avec fierté chantons notre pays !
Mes amis, etc.

Après tant de siècles d'attente,
De combats, de sang et de pleurs,
Voici venir mil huit cent trente
Et l'étendard aux trois couleurs.
Loin de l'orage il flotte dans l'espace ;
Maint exilé s'abrite sous ses plis.
Drapeau sacré, mon cœur bat quand il passe :
Mes bons amis, chantons notre pays !
Mes amis, etc.

Luttons-nous ? Sans donner l'alarme
La cloche sonne le matin ;
Le débat s'ouvre, et pour seule arme
Le Belge a pris son bulletin.
Et si jamais la lutte s'envenime,
Si la colère égare les partis,
Pour nous sauver, comme un phare sublime,
Dieu montrera le drapeau du pays !
Mes amis, etc.

Petit pays ! On le contemple :
Il est grand par la liberté.
Dieu le veut : nous servons d'exemple
Au sein du monde épouvanté.
Ah ! que la Paix, dont la lumière inonde
Le sol si cher à nos cœurs attendris,

Vienne éclairer tous les peuples du monde :
Il est si doux de chanter son pays !
Mes amis,
Chantons notre pays !

LE JOUR DES ROIS.

COUPLETS A MA PETITE JULIETTE.

AIR : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Jour des Rois ! — C'est grande fête,
Roi futur, futurs sujets,
C'est le soir, la table est prête :
Vite, prenons nos billets.
Dieu ! je suis Fol, Juliette est Reine :
Son trône sera mon genou :
O ma petite souveraine,
Je suis heureux d'être ton fou !

Nul n'est, en ce jour prospère,
Plus riche ou plus grand que moi,
Car la marotte d'un père
Vaut bien le sceptre d'un roi ;
L'amour qui près de toi m'enchaîne
Vaut bien les trésors du Pérou.
O ma petite souveraine,
Aimé toujours ton pauvre fou !

Sous ton règne plein de charmes
La Liberté nous sourit :
Point de garde tout en armes,
Pas d'homme de cœur proscrit ;
Sous ton règne enfin point de haine,
Point de geôlier, point de verrou.
O ma petite souveraine,
Que je suis fier d'être ton fou !

Qu'à mes vœux la Providence
T'accorde, dans son amour,
Les dons de l'intelligence
Et le pain de chaque jour !
Longtemps pour alléger ta peine
Dans ce bon siècle du gros sou,
Que Dieu, petite souveraine,
Laisse vivre ton pauvre fou !

Mais, à force de sagesse,
Si tu doutais en chemin,
Pour appui prends ma faiblesse :
Ton fou te tendra la main.
Souvent à la raison humaine
Un fol a crié : Casse-cou !
O ma petite souveraine,
Écoute bien ton pauvre fou !

Ta mère parle... silence !
Pour te conduire au bonheur
Ton père a peu de science,
Mais ta mère a tout son cœur.
Lorsque tu lui fais une chaîne
De tes petits bras à son cou,
O ma petite souveraine,
Je suis heureux d'être ton fou !

Janvier 1850.

A AUGUSTE PIOT,

PEINTRE D'HISTOIRE, A PARIS.

en réponse à la chanson qu'il m'a adressée.

AIR : *En amour comme en amitié.* — II.

Une chanson ! lorsque déjà par toi
Mon petit livre a franchi la frontière :
De ton pinceau dans ta plume pour moi
Tu fais passer ton âme tout entière !
Au doux refrain que tu m'as dédié,
Les yeux en pleurs... — qu'importe qu'on en glose ? —
J'ai dit soudain : Je suis donc quelque chose,
Puisque mes vers inspirent l'amitié. (*bis.*)

En ce moment je tressaille à ta voix,
Ancien ami... que je viens de connaître :
N'est-ce pas trop de bonheur à la fois ?
Hier l'ouvrier chantait sous ma fenêtre.
Quand les Judas s'en font un marchepié,
En l'ouvrier, oui, l'ouvrier peut croire :
Qu'ai-je besoin d'honneurs, quand j'ai la gloire
De voir mes vers inspirer l'amitié.

Longtemps Paris, à son foyer brûlant
Qui fait éclore et croître le génie,
Te déroula, pour grandir ton talent,
Des chants divins, ruisselants d'harmonie !
A ces trésors tu fus initié,
Et je croirais, — car je sais ma faiblesse, —

Que tes couplets se sont trompés d'adresse,
S'ils n'étaient point l'œuvre de l'amitié.

Contre l'envie, à l'instinct malfaisant,
Si j'ai lutté, dans ma modeste vie,
O mon ami, c'est que le ver luisant
Semble une étoile aux regards de l'envie.
Les envieux !... je les prends en pitié.
Si contre moi leur rage se rallume,
Je ne veux plus les frapper de ma plume,
Puisque mes chants inspirent l'amitié.

Pour me parler en vers délicieux
Le peintre un jour daigne quitter sa toile,
Et pour l'ami, comme pour l'envieux,
Le ver luisant se transforme en étoile.
Dans ta chanson l'éloge est de moitié.
C'est ta bonté qui t'aveugle et me nomme :
Toujours l'artiste est au niveau de l'homme,
Et je suis fier, fier de ton amitié.

O mon ami, mon père était Français :
Puis-je me plaindre, en ma reconnaissance,
Que ta chanson me loue avec excès ?
Elle m'apporte un écho de la France.
De tes couplets l'éloge est oublié :
Tout au bonheur que par toi Dieu me donne,
Mon cœur s'exalte et ma lyre résonne...
Et je bénis les vers de l'amitié.

Juillet 1849.

MON BON CURÉ, PRENEZ BIEN GARDE A VOUS!

Couplets à l'auteur de l'*Armonaque dé Mons*, qui, dans ses publications de 1849 et 1850, daigne parler avec éloge de mes chansons.

Air *du Carnaval*. — 9.

Dieu, qu'ai-je lu! L'*Armonaque* me nomme
Avec éloge une seconde fois.
Par ses amis on peut juger d'un homme :
Mon bon curé, vous aurez sur les doigts.
Poëte obscur qu'un mot de vous éclaire,
On veut me lire et j'en tremble pour nous.
Votre almanach m'a rendu populaire :
Mon bon curé, prenez bien garde à vous! (*bis.*)

J'aurais voulu vous parler, en poëte,
Dans ce patois que tout Montois chérit,
Mais, comme vous, pour être *simple et bête*,
Non, je n'aurai jamais assez d'esprit.
Sur des mots durs votre esprit se promène
Comme un ruisseau roulant sur des cailloux :
Je vais troubler son courant qui m'entraîne.
Mon bon curé, prenez bien garde à vous!

J'eus pour Sorbonne une école primaire.
Pauvre Campion, j'aime à penser à toi (1)!
Plein de savoir, cœur chaud, regard sévère,
Tel que je suis il était fier de moi.

(1) Pierre-Louis Campion, instituteur primaire, décédé à Mons le 26 décembre 1843, à l'âge de quarante-neuf ans.

Lorsqu'à des vers j'avais mis mon paraphe,
Plus que l'auteur il s'en montrait jaloux :
Il corrigeait mes fautes d'orthographe !
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

Pour me placer si haut, sans ironie,
Où votre goût va-t-il donc se nicher ?
Hier je planais avec maint grand génie
Juste au niveau du coq de mon clocher.
Robuste oiseau, dans son essor agile,
Votre almanach du vent brave les coups :
Descendez-moi, ma muse est si fragile :
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

Ah ! dans l'espace où l'amitié m'égare
Si vous saviez quel vertige est le mien !
Fol, éperdu, je crains le sort d'Icare :
Mon bon curé, là-haut tenez-moi bien !
Car si je tombe et ferme les paupières,
Pour mon repos vous devrez, entre nous,
Gratis, hélas ! dire tant de prières !
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

LA MÈRE DU SOLDAT.

Chanson écrite sur l'album d'ANDRÉ VAN HASSELT.

Musique de M. Jules Denefve. — 15.

« Charmants oiseaux que mon fils a vu naître,
« Charmante fleur qu'il planta de sa main,
« Pour le revoir en vain par la fenêtre
« Mon regard plonge au détour du chemin.
« On me l'a pris pour les rangs de l'armée :
« Je crois encore entendre le tambour ! »
— Et les oiseaux et la fleur embaumée
Avaient des chants et des parfums d'amour.

« Il était beau ! folle ! j'en étais fière !
« Que ne vint-il au monde contrefait !
« Quand il quitta notre pauvre chaumière,
« En l'embrassant chaque voisin pleurait.
« On l'aimait tant ! j'en étais tant aimée !
« Comme il plaisait aux filles d'alentour ! »
— Et les oiseaux, etc.

« Est-il vivant ? n'est-il plus ?... ô torture !
« De mon enfant j'entends toujours l'adieu !
« Non, ceux qui font tuer la créature
« Ne sont pas faits à l'image de Dieu.
« Dieu dit : Amour ! — Guerre ! dit un pygmée.
« Et moi, j'attends en ce triste séjour ! »
— Et les oiseaux, etc.

» Dans son enfance, ardente à le poursuivre,
» La mort semblait le marquer de son sceau,
» Passant les jours à travailler pour vivre,
» J'ai bien des nuits veillé sur son berceau.
» Vieille, à ses soins j'étais accoutumée
» Car il devait me soigner à son tour ! »
— Et les oiseaux, etc.

» Oiseaux, chantez : de vos chants, à cette heure,
» Vos gais petits se font les doux échos ;
» Fleur du printemps, parfumez ma demeure :
» Sur votre tige un bouton est éclos.
» Seule, au bonheur ma pauvre âme est fermée !
» Mon cher enfant reviendra-t-il un jour ? »
— Et les oiseaux et la fleur embaumée
Avaient des chants et des parfums d'amour.

1849.

A MM. HENRI CARION, BARROIS DE GRAMMONT ET A. MARULAZ,

venus de Cambrai pour me voir avec mon ami AUGUSTE PIOT, qui leur avait dit mes chansons.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Écho puissant de mes timides sons,
La voix d'Auguste est d'un prestige immense :
A des Français il a dit mes chansons,
Et pour me voir ils sont venus de France !
S'ils m'ont trouvé pour me tendre la main,
C'est qu'un ami les guidait en chemin. } (*bis.*)

Pour me grandir, au plus faible couplet,
Il aura mis un rayon de son âme.
L'artiste alors m'entourait d'un reflet
Qu'on aura pris de loin pour une flamme.
Vous qui veniez pour me tendre la main,
Sa voix encor vous charmait en chemin.

On voit la mousse aux vins les plus brûlants,
Mousse aux flots purs qu'avec peine on apaise ;
Ainsi le cœur a les plus chauds élans
Sous le léger de la gaîté française.
Un ami parle, et pour m'offrir la main,
De bons Français le suivent en chemin.

Sans hésiter j'acceptai tant d'honneur.
A mon orgueil au moins n'allez pas croire !

Vous m'apportiez la gloire et le bonheur :
J'étais heureux : je n'ai point vu la gloire !
Il me semblait rencontrer en chemin
D'anciens amis qui me prenaient la main.

Non, ce n'est pas l'orgueil qui m'animait !
Vous arriviez de la France si chère.
Je sais combien mon vieux père l'aimait :
Si vous saviez combien j'aimais mon père !
Du haut des cieux, il guidait en chemin
Ces bons Français qui m'ont tendu la main.

A ces amis dans mon âme, avec feu,
Je veux garder un souvenir suprême :
Point n'ai besoin qu'on m'admire, ô mon Dieu !
Mais, ô mon Dieu ! j'ai besoin que l'on m'aime !
S'ils m'ont trouvé pour me tendre la main,
C'est que leur cœur les guidait en chemin.

Décembre 1849.

COUPLETS

chantés au banquet offert à l'auteur, à Mons, le 20 mai 1850.

Air : *En amour comme en amitié.* — 44.

Je viens m'asseoir à ce banquet nouveau :
Il m'est offert dans ma cité chérie.
Ma mère vint y poser mon berceau :
Je n'ai jamais connu d'autre patrie.
Jugez pour moi combien ce jour est doux :
Vous m'appelez ! — Mon cœur bat, mon œil brille,
Car en ces lieux je me crois en famille :
Je suis heureux de chanter avec vous. (*bis.*)

Nul parmi vous ne m'accueille à demi
A cette fête où ma joie est immense,
Où dans chacun je rencontre un ami,
Et dans plusieurs un compagnon d'enfance.
L'émotion ici plane sur nous,
Car nous avons, nous que le sort rassemble,
Aimé, souffert, espéré tous ensemble :
Je suis heureux de chanter avec vous.

Un verre, amis, un verre à l'ouvrier :
Chacun ici voudra vider son verre.
Couvrons d'honneur l'honnête tablier :
Moi, je suis fier de celui de mon père !

Les ouvriers par moi vous chantent tous :
Ils ont au cœur un orgueil légitime
Quand à l'un d'eux vous montrez tant d'estime :
Je suis heureux de chanter avec vous.

19 *mai* 1850.

RÉPONSE

a un toast porté par des officiers de l'armée aux honnêtes ouvriers.

AIR *de la Sentinelle.* — 31.

Quoi ! vous buvez aux dignes travailleurs,
Et c'est le cri d'une âme grande et vraie :
Dès qu'un chômage a fait couler des pleurs,
Chacun de vous offre un jour de sa paie.
A votre toast, nobles soldats,
Je répondrai sans flatterie :
Du pays vous êtes le bras,
Mais comme nous, n'êtes-vous pas
Aussi le cœur de la patrie,
De la patrie !

Dans mes refrains j'ai tant chanté la paix,
Dans mes refrains j'ai tant maudit la guerre ;
Mais croyez bien que je l'appellerais
Pour conserver la liberté si chère !
Ma lyre, en de pareils combats,
Du canon aurait la furie.
Alors nous serions tous soldats :
La tête, le cœur et le bras,
Ah ! tout serait à la patrie,
A la patrie !

3 *juin* 1850.

LES ÉPIS.

FABLE.

AIR : *Tout le long de la rivière.* — 25.

Un haut épi, des plus hautains,
Traitait tous les autres de nains :
Bien qu'en tout il parût burlesque,
C'était un épi gigantesque !
Il eût fait honte, en son essor,
Au plumet d'un tambour-major.
Mais (à ces mots mon œil devient humide),
Cet épi si haut n'était qu'un épi vide,
Hélas ! c'était un épi vide.

— « Qui là-bas marche de travers
» Sous le lourd fardeau de ses vers ?
» C'est un fruit de l'Académie :
» Adieu donc, Moisson, ô ma mie ;
» Je vais rejoindre cet auteur
» Qui sut se mettre à ma hauteur !
» De parvenir aussi je suis avide. » —
Ainsi s'exprimait cet épi fier et vide,
Ainsi parlait cet épi vide.

Un faucheur vint (c'était la Mort,)
Et dit : « Pourquoi crier si fort ?
» Réponds, ô vaine créature,
» A quoi sers-tu dans la nature ?

« Au sein de ton vaste néant,
« Dieu ne t'aperçoit pas, géant !
« Mais il sourit au plus humble qui passe
« Quand d'un peu de bien il laisse ici la trace,
» Dieu sourit à l'humble qui passe ! »

24 *juin* 1850.

AH! LAISSEZ-MOI CHANTER AU COIN DU FEU.

Air *du Carnaval.* — 9.

Je le sens bien, c'est trop de sérénades,
Trop de banquets donnés par l'amitié :
O mes amis, mes anciens camarades,
Tel que je suis laissez-moi par pitié ;
Pour moi toujours votre cœur est le même :
Faut-il tout haut m'en faire ainsi l'aveu ?
Par trop d'élan on nuit à ceux qu'on aime :
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu. (*bis.*)

Oui, laissez-moi mon humble solitude ;
Dans vos banquets trop vite mon cœur bat.
Vous me forcez à tant de gratitude
Que malgré moi vous me rendrez ingrat.
Jusqu'à présent du mot reconnaissance
Le chansonnier ne s'est pas fait un jeu :
Dieu ! j'oubliais ceux qui m'aiment en France !
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Bons ouvriers, épargnez-moi de grâce.
Vous m'avez fait un manteau de géant :
Dans ses longs plis si mon pied s'embarrasse,
Je vais, hélas ! rentrer dans le néant.
N'étouffez pas les accords de ma lyre ;
Je voudrais tant vous éclairer un peu :
Quand j'ai pour vous tant de choses à dire,
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

De nos soldats la voix aussi me crie
Qu'en moi l'auteur remplit bien son mandat,
Pour quelques vers donnés à la patrie :
Non, rien n'est bon comme un cœur de soldat !
Pour me fêter ils déposent leurs armes.
Ils sont du peuple encor sous l'habit bleu.
A leurs accents j'ai versé tant de larmes :
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Bons ouvriers, soldats de notre armée,
J'entends encor vos hymnes si touchants :
Deux autres voix dans mon âme charmée
Mêlent soudain leurs échos à vos chants.
Tendres échos ! quel doux nom ils épellent !
Plus que la gloire ils sont chers, ô mon Dieu !
— Ce sont, amis, mes enfants qui m'appellent :
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Un faible oiseau chantait sur une branche,
Près de son nid, à quelques pieds du sol ;
Un aigle approche, il écoute et se penche,
Et sur les monts l'emporte dans son vol.
L'aigle s'écrie : « Au sein de l'étendue
Règne avec moi : chante près du ciel bleu. »
— Si loin du nid sa voix était perdue !
— Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

LA PLUME D'OR.

A LA SOCIÉTÉ DE CHŒURS : *Les Ouvriers montois.*

Musique de M. Hippolyte Héro. — 46.

Bons ouvriers, leur cœur est d'or aussi !
Présent si noble et si digne d'envie,
O plume d'or, pour leur dire merci,
Je veux te prendre une fois dans ma vie :
Plume chérie, écris entre mes doigts
Pour la première et la dernière fois. } (*bis.*

Ma main hésite et te guide en tremblant ;
Et c'est pourtant le bonheur qui m'anime.
Non, je ne puis élever mon talent
A la hauteur d'un tel gage d'estime !
Plume chérie, etc.

Le peuple, lui, ne fait rien à demi :
En écrivant la *chanson populaire*,
A l'ouvrier je parlais en ami,
Et l'ouvrier me répond comme un frère.
Plume chérie, etc.

Des travailleurs je tiens ma plume d'or.
De leur famille elle est aussi l'hommage :
Les braves gens ! pour payer ce trésor,
Ils épargnaient dans leur petit ménage.
Plume chérie, etc.

Du calme heureux qui charme mon séjour,
Si Dieu voulait que je dusse descendre,
Relique sainte, on me verrait un jour
Mourir de faim plutôt que de te vendre !
Plume chérie, etc.

Si par mon nom tu ne peux ici-bas
Sortir du coin où ma muse t'entraîne,
Mon nom du moins ne te flétrira pas :
Ma voix jamais ne prêchera la haine.
Plume chérie, etc.

Je te suspens, haute marque d'honneur,
Dans l'humble asile où mon étau résonne :
Quand l'ouvrier y trouve le bonheur,
Garde toujours la place qu'il te donne.
Plume chérie, écris entre mes doigts
Pour la première et la dernière fois.

1851.

LES CHANTS DU PAYS.

COUPLETS A ACHILLE JUBINAL.

Air *du Carnaval.* — 2.

Dans ton pays ta voix noble et puissante
Se fait l'amie et l'écho de nos voix :
Le chansonnier, muse reconnaissante,
Te parle au nom des poëtes montois.
Pour le plus faible on a plus d'indulgence :
Mon cœur me dit de parler : j'obéis.
Écho si doux qui les portes en France,
Redis encor les chants de mon pays. (*bis.*)

De nos auteurs daigne élargir la route :
Ne sont-ils pas nos frères bien-aimés ?
Flamands, Wallons, dans le cercle du doute
Pendant longtemps on les a renfermés.
Brise autour d'eux la froide indifférence :
Révèle au jour leurs trésors enfouis :
Écho si doux, etc.

Que de frondeurs à légère nature,
Gens qui de tout décident sur un mot,
Avaient nié notre littérature,
Ou la montraient dans les strophes d'un sot !
Mais ta justice a repris la balance,
Et la Belgique est fière de ses fils !
Écho si doux, etc.

Petit ou grand, nul peuple sur la terre
N'a seul le lot des talents merveilleux ;
Pour le génie il n'est point de frontière :
Dieu n'a pas mis de douane dans les cieux !
Sa main splendide ouvre à l'intelligence
L'immensité du monde des esprits.
Écho si doux qui les portes en France,
Redis encor les chants de mon pays.

LE RETOUR DE PARIS.

COUPLETS A MON AMI ACHILLE JUBINAL.

AIR : *Mon père était pot.* — 47.

Ami, voilà mon nom, par toi,
Lumineux comme un phare ;
Ta renommée a fait pour moi
Retentir sa fanfare.
Grand Dieu ! si l'orgueil
Était mon écueil,
Sur moi quel anathème !
Non, non, me voici :
Dieu m'a fait ainsi,
Je suis toujours le même.

Tes amis, glorieux succès,
Dans ta France chérie,
M'ont sacré poëte français
Aux yeux de ma patrie.
Près de mon étau,
Au bruit du marteau,
Après un tel baptême,
Moi, je chante ici :
Dieu, etc.

J'étais, au retour de Paris,
Bien que j'aime la France,
Heureux de revoir le ciel gris
Des lieux de mon enfance.

Mon cœur y renaît,
Chacun m'y connaît,
J'en sais plus d'un qui m'aime.
Je les aime aussi :
Dieu, etc.

Ce monde est plein d'infirmités,
De natures informes :
Pour dix petites qualités,
J'ai vingt défauts énormes.
Mais Dieu, par bonheur,
M'a donné du cœur
Dans sa bonté suprême.
O mon Dieu, merci !
Tu m'as fait ainsi ;
Je suis toujours le même.

1851.

LA FOURMILIÈRE.

Air : *A coups d' pied, à coup d' poing.* — 48.

A tout Dieu donnait une voix.
Seul, je rêvais au fond du bois,
Assis sur l'herbe printanière,
Quand je vis d'un tout petit trou,
Vingt fois moins grand qu'un petit sou,
Sortir, amis,
Un peuple de fourmis :
Oh ! la drôle de fourmilière !

Jusque dans le moindre détail
L'ordre présidait au travail
De la peuplade tout entière ;
N'ayant pas d'intérêt jaloux,
Chacun songeait au bien de tous.
O mes amis,
Les drôles de fourmis,
Oh ! la drôle de fourmilière !

Un autre peuple indépendant
Non loin travaille, et cependant
Point de douaniers à la frontière ;
Chacun échange librement
Houille, bétail, vin et froment.
O mes amis, etc.

Un insecte avec son fardeau
Glissa dans une goutte d'eau :
Pour lui c'était une rivière.

Soudain tout le monde arrivé
Fait la chaîne : un frère est sauvé !
O mes amis, etc.

La mort frappe un des travailleurs
Et son enfant verse des pleurs :
Le voilà sans père ni mère.
L'enfant, sublime charité !
Par la peuplade est adopté.
O mes amis, etc.

Au souper un vieil ouvrier
Qui ne pouvait plus travailler
Des parts de tous eut la première ;
Plein de respect pour ses vieux ans,
On soutenait ses pas tremblants.
O mes amis, etc.

Puis, le soir venu, les fourmis
Avant de rentrer au logis
En commun ont fait la prière :
C'était un petit chant si doux
Que je me suis mis à genoux.
O mes amis, etc.

Et le cœur tout gros je me dis :
Mais les infiniment petits
Aux grands porteraient la lumière.
Ah ! que nous sommes loin de Dieu !
Quand pourrons-nous vivre en ce lieu
Heureux, amis,
Ainsi que les fourmis
Dans chaque humaine fourmilière ?

1851.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT.

1851.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

De beaux enfants, au regard triste et doux,
Disaient entre eux en allant à l'école :
« Notre curé n'invoque point pour nous
« Le Saint-Esprit, par sa haute parole.
« Nul de nous, dans l'ardeur du jeu,
« Ce matin n'a peiné sa mère !
« Et l'on nous ferme le saint lieu :
« Qu'avons-nous donc fait au bon Dieu
« Pour refuser notre prière,
« Notre prière ? »

« Priez, enfants, leur dis-je alors tout bas.
« Un jour le Christ, toujours bon pour les autres,
« Vit des enfants qui couraient sur ses pas
« Et que voulaient repousser ses apôtres.
— « Les chasser, je vous le défends,
« Dit le Christ : auprès de mon père
« Les faibles seront triomphants !
« Venez à moi, petits enfants,
« J'accueillerai votre prière,
« Votre prière ! »

« N'accusez point de l'erreur des prélats
« L'humble pasteur qui vous guide et vous aime ;

« Priez, enfants, ne leur en voulez pas :
« Soyez chrétiens malgré leur anathème.
« Plaignez-les, ils sont malheureux :
« Que Dieu leur rende la lumière !
« Enfants, cœurs vrais et généreux,
« Ah ! priez le bon Dieu pour eux :
« Il entendra votre prière,
« Votre prière ! »

COUPLET.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

Grands discoureurs, géants de la raison,
Qui, du chaos d'une lutte inféconde,
Faites surgir des chartes à foison,
Changez les mœurs, vous changerez le monde.
Qu'un frère demande son lot,
De son honneur pesez la somme ;
L'honneur seul régnera bientôt
Et vos chartes n'auront qu'un mot :
Notre peuple, c'est l'honnête homme,
L'honnête homme !

1848.

CE QUE VEUT L'OUVRIER.

Musique de M. Hippolyte Héro. — 19.

Que l'ouvrier, en sa rude sagesse,
Montre le but qu'il poursuit aujourd'hui :
Qu'on sache bien qu'il maudit la paresse
Et ne veut pas ce qui n'est point à lui.
Son cœur l'éveille à l'heure de l'ouvrage :
Il ne pourrait vivre sans travailler ;
Manger le pain qu'il doit à son courage,
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier. } (*bis.*)

Sans se jeter avec des cris de haine,
Comme un fléau sur la société,
L'ouvrier pur n'exclame à gorge pleine
Que deux mots saints : travail et liberté !
Mais dans ses yeux lorsque la fièvre brille
Ou quand l'hiver a fermé l'atelier,
Un peu de pain pour nourrir sa famille,
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Honte à ce siècle ! Il fait encor la guerre.
Quand le tambour les appelle en passant,
Le fils du pauvre, hélas ! quitte sa mère ;
Le fils du riche achète un remplaçant.
Coutume horrible, à jamais sois flétrie :
Que riche ou pauvre on doive tous payer
L'impôt du sang qu'exige la patrie !
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Si l'artisan veut sortir de sa sphère,
De vos grands airs, siècle, c'est là le prix :
L'enfant rougit du métier de son père,
Car ce métier n'obtient que vos mépris.
Loin que ce soit l'habit seul qu'on renomme,
Ou sous la toge, ou sous le tablier,
Dans l'homme enfin qu'on n'estime que l'homme !
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Non, l'ouvrier ne veut pas de l'époque
A son profit absorber les pouvoirs ;
Enfant de Dieu, lorsque sa voix l'invoque,
Comme ses droits il comprend ses devoirs.
L'erreur flétrit, la lumière féconde :
A ses regards, hommes, laissez briller
La vérité qui sauvera le monde !
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Maints généraux qui n'ont point vu la guerre,
Maints remplisseurs d'inutiles emplois,
Si grassement payés pour ne rien faire,
Devenus vieux ont pensions et croix.
Et dans cet or qu'on gaspille sans cesse
Trouver un jour, sans l'aller mendier,
Le pain sacré qu'on doit à sa vieillesse,
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Oui, l'ouvrier sait bien que la souffrance
Est notre lot à chacun ici-bas ;
Que le bonheur est tout dans l'espérance,
Qu'à l'homme enfin le pain ne suffit pas.
Ah ! de son cœur n'étouffez pas la flamme,
Au joug des sens n'allez pas le lier :
Jusques à Dieu faites monter son âme !
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Puissants du jour, de la commune cause
N'écartez pas l'ouvrier en sarrau ;
Qu'il soit par vous compté pour quelque chose :
Faites enfin un chiffre d'un zéro !
Ne craignez rien en lui que l'ignorance,
Dans son cœur pur l'honneur est tout entier :
Donnez l'essor à son intelligence :
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier !

Juin 1848.

L'IVROGNE.

Air : *En avant*, *Fanfan la Tulipe*. — 50.

Hier, malgré notre détresse,
Jérôme, encor tu r'vins gris ;
Et des coups de ton ivresse,
Vois... mes bras sont tout meurtris.
Tes enfants, en ta pauvre demeure,
Pour leur mèr' te suppliaient en vain !
Ils d'mandaient du pain,
Du r'vers de ta main
Tu frappais,
Je pleurais
Comm' je pleure !
— Ouvrier,
Agis comme
Un brave homme,
Pour crier :
Honneur au tablier !

Loin que ton retour amène
Le bonheur en ce séjour,
Le prix de six jours de peine
Tu le bois en un seul jour !
Chaque soir tes enfants et ta femme,
Comm' si tu n' pouvais plus travailler,
S'en vont mendier
L' pain qu' tu sais gagner :
Artisan,
Conviens-en,
C'est infâme !
— Ouvrier, etc.

Tes actions sont contraires
Aux princip's que tu défends :
Tu dis qu' les homm's sont tous frères
Et tu frappes tes enfants.
Ton garçon et ta petite fille
Devant toi tremblent à mon côté :
Par fraternité,
J'aim' l'humanité ;
Mais, sans r'mord,
J'aim' d'abord
Ma famille.
— Ouvrier, etc.

Tu veux qu' celui qui sait lire,
Riche ou pauvr', soit électeur ;
Jérôme, il faut donc t'instruire
Et surtout former ton cœur.
Au lieu d' boir', lis avec moi, Jérôme,
L'Evangil' que je lis si souvent ;
Tu diras content :
« Tout comme un savant,
» Sans m' flatter,
» J' puis voter :
» J' suis un homme ! »
— Ouvrier, etc.

Au commenc'ment d' notr' mariage,
Tu n'avais pas c' vice affreux :
Song' dans notr' petit ménage
Combien nous étions heureux.
Nous avions, pour nous prom'ner l' dimanche,
C' que pour vivr' nous avons mis en plan :
Ton pantalon blanc,
Ta montre d'argent,
Ton castor,
Ma croix d'or,

Ma rob' blanche !
— Ouvrier, etc.

Quéqu' Judas, pour mes alarmes,
Aura gâté ton cœur d'or...
Quoi, Jérôm', tu vers's des larmes :
J' puis donc espérer encor !
Cach' tes pleurs, car nous te ferions grâce !
Est-c' possibl', quoi ! Jérôm' nous r'viendrait ?
On te chérirait,
On t'embrasserait...
Tout est dit :
On t' chérit,
On t'embrasse !
— Ouvrier, etc.

— Enfants, bénissez votr' mère.
J' n'irai plus, comme autrefois,
Puiser dans le fond d'un verre
L'éloquence de nos droits !
Plus de coups, car plus de liqueurs fortes !
A chaqu' frèr' qu'abrutit la liqueur,
Je crîrai du cœur :
« Rehauss' par l'honneur,
» Ouvrier,
» L' tablier
» Que tu portes !
» — Ouvrier,
» Agis comme
» Un brave homme,
» Pour crier :
» Honneur au tablier ! »

Avril 1849.

FLAMANDS, WALLONS.

CHŒUR. (1)

Belges, chantons : Dieu reçut nos serments!
Les vieux échos de basses infamies,
Pour diviser les Wallons, les Flamands,
En font encor deux races ennemies
Halte-là! sur nos bataillons
Le même étendard flotte et brille.
Soyons unis!... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille!

Flamands, Wallons, en secouant les fers
Dont les chargeait le Temps aux mains ridées,
Ont su traduire en langages divers
Les mêmes lois et les mêmes idées :
Sur la liste des nations
Un nom de plus se grave et brille.
Soyons unis, etc.

Pour agrandir quelques vastes États,
Si contre nous l'on brûlait une amorce,
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats
Au cri sacré : L'union fait la force!

(1) Ces trois couplets, dont M. Delannoy a fait un chœur, devenu populaire à Mons et dans le Borinage, sont extraits de la chanson intitulée : *Le Nom de Famille*, reponse d'un Belge aux journaux allemands.

Qui de nous craindrait les canons ?
Dans les cieux la liberté brille !
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille.

LE PARESSEUX.

AIR : *Suzon sortait de son village.* — 51.

Pierre, dans ta fainéantise,
En priant d'un air inspiré,
Tu viens mendier dans l'église.
Pierre, crois-en ton vieux curé :
Fuis la paresse,
Dans ta jeunesse
Relève-toi comme un homme de cœur ;
Remplis ta tâche,
La voix d'un lâche
N'arrive pas au trône du Seigneur !
Même prosterné sur la pierre
Tu fais la honte du saint lieu :
Le travail est aux yeux de Dieu
La meilleure prière ! (*bis.*)

Jean, ton frère est mort, et sa veuve,
Hélène, pour manger du pain,
Sous le poids d'une telle épreuve,
N'a pas encor tendu la main.
Suis son exemple,
Quand dans ce temple
Dans tes haillons sans pudeur tu t'étends,
Par fierté d'âme
La sainte femme
S'épuise, hélas ! pour nourrir ses enfants.
Elle mourra, la pauvre mère,
Si tu ne vas l'aider un peu.
Le travail, etc.

A l'enfant que l'on abandonne,
A l'ouvrier tout mutilé,
Songes-y, le pain qu'on te donne,
O Pierre, c'est du pain volé !
Ce mot te peine :
Vite, d'Hélène
Sois le soutien, et tout est pardonné !
Qu'en ton délire
Tu puisses dire :
Comme il est bon le pain qu'on a gagné !
Et de ton bonheur sur la terre
Tu me feras bientôt l'aveu.
Le travail, etc.

Et quand la mort viendra te prendre
Tu verras, avant de finir,
Un ange de paix pour t'attendre
Et des parents pour te bénir !
De leurs alarmes
Les chaudes larmes
En t'attristant charmeront tes douleurs :
Ton mot suprême
Sera : « L'on m'aime ! »
Et tes neveux s'écrîront tout en pleurs :
« Travaillons pour réjouir Pierre,
» Pierre qui nous a dit adieu !
» Le travail est aux yeux de Dieu
« La meilleure prière ! »

Mai 1849.

LES CAISSES DE RETRAITE

ou

LES OUVRIERS NE SONT PAS DES INGRATS.

Musique de M. Jules Denefve. — 52.

Bons travailleurs, chantons ; ma lyre est prête ;
Écho du peuple elle doit tressaillir :
On a voté nos caisses de retraite :
Les ouvriers pourront enfin vieillir. (*bis*).
Quand le pouvoir à nos vœux est propice,
Lorsque pour nous il ouvre les débats,
Nous bénissons un acte de justice.
Les ouvriers ne sont point des ingrats. } (*bis.*)

Répondez tous au transport qui m'anime :
Lorsque sa voix monte à l'autorité,
Dans l'apostrophe où l'artisan s'exprime,
Avec rudesse il dit la vérité.
Puisque tout haut il lance la satire,
Pourquoi tout haut ne dirait-il donc pas
La vérité quand elle est douce à dire ?
Les ouvriers, etc.

Les ouvriers furent, dans un autre âge,
Déshérités comme les pauvres noirs :
Quand de leurs droits on déchirait la page,
On surchargeait celle de leurs devoirs.
Mais le présent a des jours plus prospères :
Que nos enfants soient heureux ici-bas,
Nous oublions les tourments de nos pères.
Les ouvriers, etc.

Maint peuple encor doit souffrir et se taire
Ou le canon répond à ses accents ;
Mais la Belgique est une bonne mère
Qui veut donner du pain à ses enfants.
Qu'on la menace, et que sa voix chérie
Fasse un appel à nos cœurs, à nos bras :
Le sang d'un Belge est tout à la patrie !
Les ouvriers, etc.

— « Sois la fourmi qui jamais ne gaspille.
» Tu vieilliras : fonde ton capital ;
» Car l'ouvrier qui chérit sa famille
» Ne devra plus mourir à l'hôpital. » —
Ah ! chaque mot de ce penser nous charme :
Un ange au cœur nous le chante tout bas,
Et pour réponse il reçoit une larme !
Les ouvriers, etc.

Vous dont la main tient la puissance humaine,
Puisez toujours au sentiment chrétien ;
L'ange du mal s'accroupit dans sa haine
Quand vous suivez ainsi l'ange du bien.
Dans le chemin où sa voix vous appelle
Avec ardeur allez porter vos pas :
Dieu vous sourit, et la route est si belle !
Les ouvriers ne sont point des ingrats.

1849.

LA TIREUSE DE CARTES.

Air : *Une fille est un oiseau.* — 53.

« O Marthe, voyons ce soir
» Si le sort m'est favorable :
» Les cartes sont sur la table
» Ainsi que le café noir.
» A mes vœux rien ne s'oppose :
» Ma fille en son lit repose,
» Marthe, et ma chambre est bien close.
» Si j'en dois croire Thomas,
» Au cabaret il s'amuse,
« Et je crains qu'il ne m'abuse.
» Marthe, ne me trompe pas ! (*bis.*)

» Thomas semble m'aimer tant
» Et tu m'appris, chose étrange,
» Que mon mari se dérange :
» Il m'embrassait en partant !
» Thomas a beaucoup d'ouvrage,
» C'est un homme de courage ;
» Depuis notre mariage
» Le bonheur suivait mes pas.
» Mais, par toi, Marthe, je doute :
» Parle, parle, je t'écoute :
» Marthe, ne me trompe pas ! »

Marthe dit d'un ton moqueur :
— « L'homme est plus léger que l'onde :
» Votre époux aime une blonde :
» Voici la dame de cœur.

» Trois valets, ma pauvre Adèle,
» M'apprennent que l'infidèle
» Pour la blonde se querelle :
» Que les hommes sont ingrats !
» Vite, finissons nos tasses :
» Le café laisse des traces
» Qui ne me tromperont pas. »

— » Buvons, Marthe, car il faut
» M'éclairer par ta science.
» Marthe, un moment de silence :
» Ma fille parle tout haut,
» Que son sommeil se prolonge.
» Pour moi l'enfant prie en songe.
» Ta science est un mensonge
» Qui m'égarait ici-bas.
» Dans ce rêve Dieu m'envoie
» Un rayon qui fait ma joie.
» Mon mari ne revient pas !

— » Femme je suis revenu.
» On m'accusait de la sorte
» Et j'écoutais à la porte :
» Adèle, on m'a prévenu.
» Ma tristesse était profonde !
» Mais Dieu d'un rayon t'inonde.
» Quand par malheur en ce monde
» Désormais tu douteras,
» Songe à notre fille, Adèle,
» Fais ta prière comme elle :
» Le bon Dieu ne trompe pas ! »

LE PAYSAN.

Air *d'Aristippe.* — 6.

O paysan à l'allure virile,
Nerveuse main, pas pesant, humble front,
Avec transport au milieu de la ville
Les ouvriers, frère, te chanteront. (*bis.*)
Ta joue est rouge et notre joue est blême ;
Toi, c'est la force, et nous sommes l'élan ;
Dieu nous unit, car notre âme est la même.
— Bons ouvriers, chantons le paysan. (*bis.*)

L'homme esprit fort, hautaine créature,
Dans son orgueil se consume en ce lieu ;
Mais l'homme simple, enfant de la nature,
Pénètre loin dans les œuvres de Dieu.
La foi suprême à son âme ingénue
Par le ruisseau révèle l'océan :
Il a le don de la seconde vue.
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

La cloche sonne au hameau : c'est dimanche.
Un beau vieillard semble ouvrir le chemin
A deux époux, à la figure franche,
Tenant chacun deux enfants par la main.
La cloche sonne, et la famille entière
Vient en commun, aux pieds du Tout-Puissant,
S'agenouiller dans sa sainte prière.
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Un paysan, dont le pauvre ménage
Comptait déjà cinq filles, un garçon,
Un soir d'hiver trouve sur son passage
Un nouveau-né tout près de sa maison.
Prenant l'enfant qui gémit sur la terre
Et dont un crime est le sombre artisan :
« Femme, dit-il, tiens... il n'a pas de mère ! »
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Roi de l'Éden, sa première patrie,
Autour d'Adam rien ne devait périr.
Au souffle impur sa grande âme est flétrie :
Comme elle, hélas ! tout semble se flétrir.
La terre en vain veut rester inféconde.
Tant de sueurs tombent du front d'Adam !
Sublime engrais, tu nourriras le monde :
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Quand sa charrue et ses bœufs dans les herbes
Fouillent le champ qu'il a le droit d'aimer,
Que sont pour lui les rêves des superbes
Si Dieu féconde où ses mains vont semer ?
Mais, en héros, quand la guerre, en furie,
Fond sur le sol ainsi que l'ouragan,
Il dit soudain : « Le sol, c'est ma patrie ! »
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Quand d'un pays l'arbre immense s'incline
Las de porter ses rameaux amaigris,
C'est le plus humble, ainsi que la racine,
Qui rend la sève à l'arbre du pays.
Loin des cités où l'âme est asservie,
Le peuple fort, libre, simple et puissant,
De son cœur pur sent déborder la vie.
— Bons ouvriers, chantons le paysan

1850.

LA PARTICULE.

Air : *L'autre jour le biau Colas.* — 51.

» Vieux gardien de la maison,
Colas, toi qui m'as vu naître,
Je vais, en changeant mon nom,
Te grandir avec ton maître.
— Changer, dit tout bas Colas,
L' nom d' son père,
Ça n' grandit guère,
Changer, dit tout bas Colas,
L' nom d' son père, ça n' grandit pas.

» Mon père avait nom Dument,
C'est du Ment que je me nomme :
J'obtiens, par ce changement,
Un faux air de gentilhomme.
— Changer, etc.

« J'illustre un nom roturier,
Sans craindre le ridicule ;
Quand mon voisin l'épicier
Tranche de la particule.
— Changer, etc.

» Devant certain malotru
(T'avoûrai-je ma faiblesse ?),
Pour faire passer mon *du*,
Je décrîrai la noblesse.
— Changer, etc.

» Dans cette époque en renom,
Les hommes, (progrès étrange,)
Lorsque tout change de nom,
S'imaginent que tout change.
— Changer, etc.

» Quelques-uns me railleront :
Quel jour brillant n'a son ombre ?
Mais les sots m'admireront :
Les sots sont en si grand nombre !
— Changer, etc.

» Peste soit des ignorants
Qui blâmeraient mon paraphe ?
Les noms propres, de tout temps,
N'ont jamais eu d'orthographe. »
— Changer, etc.

Puis Colas, les yeux en eau :
« Pourquoi singer l' gentilhomme ?
L' nom d' vot' pèr' m' semblait si beau :
C'était l' nom d'un honnête homme.
Changer, dit le vieux Colas,
L' nom d' son père,
Ça n' grandit guère ;
Monsieur, dit le vieux Colas,
Croyez-moi, ne l' changez pas. »

Septembre 1848.

L'HIRONDELLE.

A BENOIT QUINET.

Air *des Trois Couleurs.* — 35.

C'est l'Italie !... hirondelle légère,
D'un sol plus froid l'automne te bannit :
Tu vas toucher à l'Éden de la terre :
Dieu ! le canon vient d'y briser ton nid.
Tu viens de loin et tout endolorie,
Tu renaissais sous un ciel radieux ;
Console-toi, le monde est ta patrie !...
— Le pauvre oiseau (*bis*) volait vers d'autres cieux.

C'est l'Ibérie et ses riches campagnes.
Petit oiseau, vois ses fleurs, ses fruits d'or ;
Repose-toi sous l'azur des Espagnes...
Eh quoi ! du sang... partout du sang encor !
Guerre civile, au bûcher fanatique,
Pourquoi viens-tu succéder en ces lieux ?
Le doigt de Dieu montre encor l'Amérique !
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

C'est l'Allemagne !... Un destin plus tranquille,
Petit oiseau, t'attend de ce côté.
Quoi ! le Germain, si longtemps immobile,
Brise ses fers au grand cri d'unité.
De ce mot saint un Dieu s'est fait l'apôtre ;
Mais à la voix des czars, ces demi-dieux,
Les Allemands s'arment l'un contre l'autre ..
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

C'est l'Angleterre, une noble retraite ;
Ses hauts barons, des noirs aux bras sanglants,
Par un décret abolissent la traite :
C'est bien assez de la traite des blancs.
Sa liberté, liberté de commande,
Rude aux petits, douce aux lords orgueilleux,
Tu la connais, ô peuple de l'Irlande !...
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

La France enfin... C'est la France héroïque,
Libre à l'abri de nouveaux étendards.
Libre ! qui sait, hélas ? — sa République
Semble un coursier tout prêt pour les Césars.
France, ton sang doit-il couler sans cesse
Pour n'arroser qu'un cercle vicieux ?...
Peuple chinois, serais-tu la sagesse ?
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

Non, l'homme marche et l'univers enfante.
De ce volcan de pleurs, de sang, de feu,
La Liberté sortira triomphante :
La Liberté, c'est la cause de Dieu.
Fille du ciel, cette vierge féconde,
Peuples souffrants, pour s'offrir à vos yeux,
Vient de choisir un petit coin du monde...
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

L'oiseau volait, faible et l'aile meurtrie ;
Ce coin de terre il le cherchait encor...
Mais le voilà planant sur ma patrie :
La Liberté sourit à son essor.
Il hésitait : — l'hiver allait paraître : —
Quand une femme, un ange gracieux,
En l'appelant entr'ouvrit sa fenêtre ;
Le pauvre oiseau s'abrita sous nos cieux.

Novembre 1848.

COMMENT JOSEPH ENTEND LE COMMUNISME.

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.* — 55.

— Paul, j'apporte de Paris
Cheveux et barbe d'artiste ;
J'ai lu tant de bons écrits
Que je reviens communiste.
— Avec nous, Joseph, viens-tu travailler ?
— Paul, j'étoufferais dans un atelier ;
Dans les champs je sens que j'existe
Et je vais m'étendre au soleil d'été.
Dans l'humanité,
Par fraternité,
Je voudrais bien vivre en communauté.

Voyez ces moines barbus,
En commun au monastère,
Devenir gras et dodus
Dans le jeûne et la prière.
Puisqu'on peut ainsi grossir en jeûnant,
Pourquoi s'échiner le tempérament?
En commun vivons sur la terre
Et je bénirai la société...
Dans l'humanité, etc.

Inutile en son chemin
De chercher à trouver femme :
On prend celle du voisin
Dès qu'on a l'amour dans l'âme :
Tout sera pour tous et rien pour chacun ;
Et, quand nous aurons tous le sens commun.

Du génie étouffons la flamme :
Ce serait contraire à l'égalité.
Dans l'humanité, etc.

Plus de révolutions :
On pourra suivre, sans guerre,
Ses goûts et ses passions :
J'ai du goût... pour ne rien faire.
Paul, en travaillant tu te dis heureux :
Double ton bonheur, travaille pour deux ;
Ma part de tes travaux, mon frère,
Moi, je boirai tout... mais à ta santé !
Dans l'humanité, etc.

— Tu veux que le genre humain,
Joseph, te nourrisse et t'aime,
Dieu dit : « Pense à ton prochain. »
Tu ne penses qu'à toi-même.
Si chacun de nous faisait comme toi,
Que deviendrais-tu, Joseph, réponds-moi?
Qu'on pratique un jour ton système,
On aura, Joseph, la félicité
Dans l'humanité,
Par fraternité,
De se voir mourir en communauté.

Juin 1849.

LA CHANSON PENDANT L'ORAGE.

Air *des Trois Couleurs.* — 35.

L'orage éclate !... et la guerre, la guerre
Mêle sa voix aux voix de l'ouragan...
Au bruit des vents, du canon, du tonnerre,
Le globe entier semble sur un volcan.
Mais, quel espoir ! le plus sombre nuage
Cache des cieux que rien ne peut ternir...
Chantons, amis, au plus fort de l'orage :
Il est un Dieu : (*bis*) buvons à l'avenir !

C'est aux clartés de la foudre qui gronde
Qu'on voit lutter dans notre humanité
Deux champions aussi vieux que le monde :
Le bien, le mal, l'erreur, la vérité !
Le jour, la nuit se disputent la terre...
L'obscurité pourrait-elle venir ?
Non, c'est du ciel qu'arrive la lumière...
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Tout conquérant croit qu'une grande armée
Suffit pour mettre un peuple en interdit :
Résiste-t-il, la poudre est enflammée,
Le boulet passe, il tue... et tout est dit.
Tout n'est pas dit !... De sa tombe glacée
Quelque penseur se lève pour punir ;
Car le boulet n'atteint pas la pensée :
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Chantons au feu des éclairs, de la poudre ;
Chantons ensemble et le verre à la main.
Si c'est sur nous que doit tomber la foudre :
Pour nous du ciel qu'elle ouvre le chemin !
Le vin au cœur sait réveiller la flamme
Qu'un monde froid s'efforce à contenir.
Un ange alors vient sourire à notre âme :
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Depuis que l'homme, un nain de trois coudées,
N'a plus pour guide un sentiment pieux,
En mille sens un déluge d'idées
Roule partout son cours impétueux.
Battu des flots, si le monde en sa marche
Un jour encor menaçait de finir,
Quelque Noé reconstruirait une arche...
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

L'HÉRITAGE,

ou

COMMENT L'OR PEUT FAIRE LE BONHEUR.

AIR : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

« Pierre, quand j'étais ouvrier,
« Que je menais joyeuse vie !
» Chacun m'appelait, sans envie,
« Le rossignol de l'atelier.
« Aujourd'hui je suis un Crésus ;
» Dans les Indes j'avais un frère :
« Héritier de tous ses écus,
« Me voilà sorti de ma sphère,
» Sorti de ma sphère !..
« Depuis que je vis à rien faire,
« O Pierre, je ne chante plus. (*bis.*)

« Au faubourg quand il faisait bon,
« Ma femme et moi, chaque dimanche,
» Nous prenions de la bière blanche,
« Le petit pain et le jambon.
« Heureux bras dessous, bras dessus,
» Nous fredonnions dans la campagne...
« On me sert des mets superflus
« Et des vins de France et d'Espagne,
» De France et d'Espagne !...
« Depuis que je bois du champagne,
« O Pierre, je ne chante plus.

» Et même devant du pain noir
» Jeanne chantait à gorge pleine !
» Après tout un long jour de peine,
» Comme on était heureux le soir !
» Heureux !... je croyais l'être plus
» Quand je quittais avec ma femme
» Le coin où par l'amour reclus
» Nul chagrin ne troublait notre âme
» Ne troublait notre âme !
» Depuis que Jeanne est grande dame,
» O Pierre, elle ne chante plus.

» Adieu, Pierre : Jeanne m'attend.
» Adieu ! j'attriste ceux que j'aime !
» Ton ami Paul n'est plus le même :
» Tu soupires en l'écoutant...
» Redis les doux airs que j'ai sus :
» Je pars, moi qui te désenchante... »
En chemin, les traits abattus,
Paul disait d'une voix touchante,
D'une voix touchante :
» Devant moi personne ne chante,
» Depuis que je ne chante plus.

Mais Paul voit, au cri d'un huissier,
Au seuil d'une triste demeure
Toute une famille qui pleure :
On va vendre son mobilier !
Et Paul soudain : « Mais mon trésor
» Pour moi peut donc avoir des charmes !...
» Ne vendez pas, voici de l'or :
» Braves gens, ici plus d'alarmes,
» Ici plus d'alarmes !
» Au revoir, et séchez vos larmes :
» Ah ! vous pourrez chanter encor ! »

Paul rentre, et ses yeux triomphants
De Jeanne ont fait rayonner l'âme.

A leurs pieds bientôt une femme
S'agenouille avec ses enfants :
« Dieu, fit-elle, entendra nos voix :
» Du pauvre il aime la prière ! »
Et Paul dit : « Jeanne, tu le vois,
» Le bonheur nous revient, ma chère,
» Nous revient, ma chère !
» En faisant du bien sur la terre
« Nous chanterons comme autrefois. »

1850.

VIVE LE MÉTIER DE NOS PÈRES

AIR *de la belle fermière.* — 36.

Il faut chanter : eh bien, vivat !
Aujourd'hui, puisque c'est dimanche,
Portons un toast à notre état,
Un toast à notre amitié franche !
Bèche, lime, aiguille ou ciseau,
Truelle, maillet ou marteau,
L'outil d'un père est le plus beau !
Amis, vidons nos verres,
Vive le métier de nos pères ! (*bis.*)

Le travail donne la gaîté,
La paix, le sommeil, la sagesse ;
Le travail donne la santé,
Et la santé, c'est la richesse.
Le travail qu'il fait de bon cœur
De l'homme double la vigueur.
Le travail donne le bonheur.
Amis, vidons nos verres,
Vive le métier de nos pères !

Il est des hommes, des enfants,
Qu'un horrible labeur rassemble
Dans des cloaques étouffants ;
Pour eux réclamons tous ensemble !
Qu'on leur fasse un destin plus doux,
Plein d'air pur que Dieu fit pour tous !
Heureux, qu'ils disent comme nous
Le dimanche, à pleins verres :
Vive le métier de nos pères !

J'entrevois un siècle plus beau,
Où, pour honorer son courage,
Chacun ôtera son chapeau
A l'ouvrier sur son passage.
Travailleur de l'éternité,
Dieu réserve à l'humanité
Le saint travail pour royauté
Dans des jours plus prospères !
Vive le métier de nos pères !

Ange de la rébellion,
Nous secoûrons ta chaîne immonde...
Formons la chaîne d'union :
Que l'amour embrase le monde !
Que, brisant le fer des combats,
Le travail seul ait des soldats,
Et que nos enfants ici-bas
Puissent crier en frères :
Vive le métier de nos pères !

Amis, c'est assez de chansons ;
C'est le soir, l'étoile scintille ;
Partons, nous qui nous amusons
Sans nuire au pain de la famille.
Mais, avant de nous dire adieu,
Au travail buvons en ce lieu ;
Boire au travail, c'est boire à Dieu !
Amis, vidons nos verres :
Vive le métier de nos pères !

1851.

L'AÏEULE.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Du travail de tes jolis bras,
Rose, tu nourris ton aïeule,
Car Dieu, mon enfant, ici-bas
Pour te guider me laissa seule.
Arthur vient ici chaque jour :
Il est riche et roule équipage !
Qui donc l'amène en ce séjour ?
Rose, il doit te parler d'amour :
Te parle-t-il de mariage ? (*bis.*)

Comme tu n'as que dix-sept ans,
Je vais te conter, pour t'instruire,
L'histoire de mon jeune temps :
Rose, à mon âge on peut tout dire :
A seize ans un jeune seigneur
M'adressa tendre verbiage ;
Mais ma mère, pour mon bonheur,
M'avait si bien parlé d'honneur,
Que je parlai de mariage.

Ce mot a fait fuir l'amoureux...
— Je trouvai bientôt sur ma route
Un joaillier si généreux,
Rose, qu'il a fait banqueroute :
« D'un amour qui m'a rendu fou,
» Dit-il, qu'un joyau soit le gage ! »
— « Monsieur, eussiez-vous le Pérou,

» Je n'accepterais qu'un bijou :
» C'est un anneau de mariage. »

Ce mot fit fuir le joaillier :
Mais, tentation sans pareille,
La voix et l'or d'un financier
Retentissent à mon oreille.
— » Voyez, dis-je, vers le saint lieu
» Cheminer couple jeune et sage :
» Votre or peut résonner... Adieu !
» J'entends là-bas la voix de Dieu :
» C'est la cloche du mariage. »

Puis vint un honnête ouvrier :
Cet ouvrier fut ton grand-père ;
Et Dieu daigna nous envoyer
Une fille qui fut ta mère.
Ta mère... J'y pense toujours :
En toi Dieu me rend son image.
Comme elle, crois en mes discours :
Je voudrais tant dans mes vieux jours
Bénir aussi ton mariage !

2 *février* 1850.

LA LOI.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

« Bon gré, mal gré, je prendrai ton moulin, »
Dit Frédéric. — Sans-Souci répond : « Sire,
« Oui, s'il n'était des juges à Berlin ! »
— Mot populaire, on aime à le redire.
Pour qu'un pays dans l'avenir ait foi,
Nul n'y doit être au-dessus de la loi. } (*bis.*)

Que de la loi rien n'arrête le cours :
Malheur à qui nous la rendrait suspecte !
Grands, avant tout, respectez-la toujours,
Pour que toujours le peuple la respecte.
Pour qu'un pays, etc.

Jamais l'épée avec impunité
Ne doit oser menacer la parole ;
De la tribune ôtez la liberté
Et du pays la liberté s'envole !
Pour qu'un pays, etc.

Le code en main, qu'on se montre indulgent
Pour l'ignorant que la misère accable.
Mais l'homme riche ou l'homme intelligent,
Plus il est grand et plus il est coupable.
Pour qu'un pays, etc.

Oui, du puissant qui manque à son devoir,
Que sans pitié la faute soit flétrie !

Nous ne donnons tant de force au pouvoir
Que pour garder les droits de la patrie.
Pour qu'un pays, etc.

Devant la loi qu'on s'incline en tout lieu,
Lorsque du peuple elle est la voix suprême.
Tous les mortels sont égaux devant Dieu :
Devant la loi qu'ils soient égaux de même !
Pour qu'un pays dans l'avenir ait foi,
Nul n'y doit être au-dessus de la loi.

1851.

LA RICHESSE DU PAUVRE.

Air *d'Yelva*. — 18.

— « Mon oncle est riche et sa fille à la ville,
» Père, tu sais, m'a fait rester huit jours ;
» Mon oncle voit par les yeux de Cécile :
» Ses moindres vœux sont exaucés toujours. »
— « Instituteur dans ce petit village,
» J'ai, chère enfant, peu d'or à dépenser,
» Mais de l'amour nul n'en a davantage :
» Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! » } (*bis*).

— « Père, en ce jour je partage ta joie :
» De te revoir quel bonheur est le mien !
» Bon petit père, en sa robe de soie
» Si tu voyais comme Cécile est bien ! »
— « Ma pauvre enfant, mais n'as-tu pas comme elle
» Robe d'honneur qu'un ange aime à tisser ?
» Vêtue ainsi, que tu me sembles belle !
» Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! »

— « Bon petit père, avec impatience
» Mon oncle attend ses parents adorés :
» Dans ses salons quelle magnificence :
» Rideaux de pourpre et lambris tout dorés ! »
— « Je te revois et le printemps te fête :
» Son doux soleil qui vient nous caresser
» De pourpre et d'or remplit notre retraite :
» Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! »

« O mon enfant, garde-toi de l'envie,
« Son souffle impur flétrit tous nos plaisirs.
« L'humble ouvrier est riche en cette vie
« Quand sur son gain il règle ses désirs.
« J'ai pour trésor et ma femme et ma fille ;
« (Quels biens plus grands pourraient les remplacer ?)
« Et j'ai du pain pour nourrir ma famille :
« Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser !

« Le pauvre est riche au sein de la nature
« Alors qu'il sait aimer, entendre et voir.
« Écoute : oiseaux, arbres, fleurs, onde pure,
« Font en commun leur prière du soir.
« Vois, l'horizon est frangé de lumière :
« Vers d'autres bords le soleil va passer...
« Ta mère t'aime et tu chéris ta mère :
« N'es-tu pas riche, enfant ?... viens m'embrasser ! »

Avril 1850.

COUPLET

ADRESSÉ A ANTOINE-JOSEPH PRUD'HOMME,

ouvrier typographe chez M. J. Moujot depuis cinquante-quatre ans, le jour où il reçut la décoration des travailleurs.

Air *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

L'ouvrier que l'on récompense
Par l'ouvrier sera chanté.
Deux mots disent son existence :
Le travail et la probité.
Et du Pays la main chérie
Met la croix à son tablier...
Honneur, honneur à la patrie
Qui récompense l'ouvrier !

23 *février* 1851.

LE TYPOGRAPHE PRUD'HOMME.

A ANTOINE-JOSEPH PRUD'HOMME,

doyen de la typographie montoise, ouvrier chez M. L. Monjot depuis cinquante-quatre ans et qui, le lendemain du dimanche 23 février 1851, où la décoration industrielle lui fut remise, arrivait le premier à l'imprimerie, bien qu'âgé de soixante et onze ans.

AIR *de la Colonne.* — 12.

Le cœur rempli d'un orgueil légitime,
Le vieux Prud'homme avait reçu la croix ;
Nos imprimeurs par leur marque d'estime
Le décoraient une seconde fois ! (*bis.*)
Un long cortége indiquait son passage...
— Le lendemain à l'atelier
Prud'homme arrivait le premier
Toujours le premier à l'ouvrage. (*bis.*)

C'est un dimanche. Au loin l'écho répète,
Par un beau jour du plus doux des hivers,
Les airs joyeux, les cris, les chants de fête :
Au décoré l'on adresse des vers ;
Des pleurs de joie inondent son visage.
— Le lendemain, etc.

C'est un dimanche. Un peuple avide, immense,
Pour voir Prud'homme est partout sur ses pas ;
Et le patron dont il berça l'enfance,
Avec transport le presse dans ses bras !
Et quel accueil le soir dans son ménage !
— Le lendemain, etc.

Oui, le premier : exemple populaire.
C'était pourtant le grand jour du lundi :
Que d'ouvriers, pour boire leur salaire,
Le font durer jusqu'au soir du mardi.
Du vieux Prud'homme admirons le courage,
Et les lundis à l'atelier
Que chacun de nous le premier
Soit fier de se mettre à l'ouvrage.

Février 1851.

LE TRAVAIL, C'EST LA SANTÉ.

AIR *des Comédiens.* — 32.

« Dieu m'a donné ce petit coin de terre,
Par mon travail j'y vis en liberté.
Fouille-le bien, ainsi que fait ton père :
J'y trouve, enfant, un trésor : la santé.

» Sur cette côte, à l'écart du village,
L'air le plus pur coule en toute saison ;
J'ai soixante ans et suis fort pour mon âge :
Longtemps encor je dirai ma chanson.

» Pour travailler l'ouvrier qui s'éveille
Des passions n'a rien à redouter,
En vain Satan veut charmer son oreille
Il n'a jamais le temps de l'écouter.

» L'homme ici-bas marche en semant sans cesse,
Et ce qu'il sème il doit le recueillir,
J'ai soutenu mon père en sa vieillesse :
Ton père, enfant, n'a pas peur de vieillir.

» Tes dix-huit ans pensent au mariage.
Si la raison peut conduire au bonheur,
Fais comme moi : l'amour est le plus sage
Et par raison n'écoute que ton cœur.

» Pour le souper ta mère nous appelle :
Quel doux regard vous avez échangé !
Comme à tes yeux, aux miens ta mère est belle :
En vieillissant nos cœurs n'ont point changé.

« Que mon labeur soit pour toi plein de charmes ;
Et puisses-tu, dans le coin où je vis,
Heureux, les yeux remplis de douces larmes,
Vieux comme moi dire un jour à ton fils :

« Dieu m'a donné ce petit coin de terre,
Par mon travail j'y vis en liberté.
Fouille-le bien, ainsi que fait ton père :
J'y trouve, enfant, un trésor : la santé. »

1851.

LE BRACONNIER.

Air *de Lantara*. — 57.

« Quoi ! tu cours encore à la chasse !...
» Écoute un père en cheveux blancs :
» Le travail te pèse et te lasse ;
» Tu braconnes depuis deux ans. (*bis.*)
« Sans ton labeur notre terre est aride ;
« Je suis trop vieux, hélas ! pour travailler ;
« L'hiver approche et notre bourse est vide ;
» Brise l'arme du braconnier ! } (*bis.*)

» Abattre le lièvre qui passe
» Lorsque sur son champ on le voit ;
» Tirer la perdrix dans l'espace,
» Ma raison me dit : C'est un droit.
« Mais le devoir me parle davantage :
« Pour un plaisir fatal à l'ouvrier
« Dois-tu risquer le pain de ton ménage ?
» Brise l'arme du braconnier ! »

« On me l'a dit, mon fils, prends garde :
» Jacques, qui t'entraîne avec lui,
« Hier de mort menaça le garde :
» Ne va pas chasser aujourd'hui.
« Mon nom du moins est un nom qu'on estime :
« Il deviendrait celui d'un meurtrier !
« Ta passion peut te pousser au crime....
» Brise l'arme du braconnier ! »

« — Du riche, père, je me fiche ;
» Et contre moi tu le défends ! »
— « Non, je ne défends pas le riche :
» Je songe à tes petits enfants.
» A Madelon, femme qui pleure et t'aime,
» Et de tes fils allaite le dernier ;
» Je te défends enfin contre toi-même :
» Brise l'arme du braconnier ! »

« Mon champ, mon logis sont à vendre :
« Le travail nous les a donnés !
» Un autre viendra nous les prendre :
» Tous les deux nous y sommes nés !
» La pauvreté pourra peu me poursuivre :
» Vieux, j'entrevois un ciel hospitalier...
» Mais tes enfants ont tant de jours à vivre !
» Brise l'arme du braconnier ! »

— « Quoi ! mes enfants dans la misère !
» Insensé ! je partais joyeux...
» Père, je garde ta chaumière :
» Le bonheur fermera tes yeux.
» Prends mon fusil... C'est le fusil d'un maître :
» Que de perdrix il mit dans mon carnier !
» Père, demain je chasserais peut-être...
» Brise l'arme du braconnier ! »

Juin 1851.

LE CONSCRIT.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

« Quel bruit fatal... Il t'appelle au combat !
» Je le savais : depuis hier je veille.
» Vite debout, enfant, le tambour bat,
» Mais ce n'est pas le riche qu'il éveille.
» Le fils du riche ne doit pas
» Quitter une mère chérie...
» Dieu seul sait si tu reviendras
» Sourire encore dans mes bras :
» Adieu !... défends bien la patrie,
» La patrie. »

L'enfant partit. Loin d'elle avec fierté
Il put songer à sa mère éplorée :
Il combattait, mais pour la liberté ;
C'était du moins une guerre sacrée !
Chaque jour la vieille au saint lieu,
Priant comme une mère prie,
Disait : « Tu ne veux pas, mon Dieu !
» Que ce soit un dernier adieu :
» Sauve mon fils et la patrie,
» La patrie ! »

Dieu l'entendit... La vieille mère un jour
Soudain tressaille à des chants de victoire !
Qui donc pénètre en son pauvre séjour ?
L'heureuse mère ose à peine le croire :

Un jeune officier sur son cœur
La presse, sourit et s'écrie :
« O mère, vois ma croix d'honneur !
» Plains ceux qui n'ont pas le bonheur
» D'avoir défendu la patrie,
» La patrie ! »

CE QUE JE VIS SUR LA GRAND'PLACE DE MONS

UN JOUR DE FOIRE.

Air : *Ce que je vis.* — 58.

Au son de la musique,
Pauvre enfant inconnu,
Sur la place publique
Tu danses presque nu.
C'est l'hiver : sur tes planches
Le froid rougit et fend
Tes mains que Dieu fit blanches.
Pauvre petit enfant ! } (*bis.*)

Tout son corps se dessine
Sous un mince coton ;
Clinquant et mousseline
Lui forment un jupon.
Quelle bise à cette heure !...
En vain je m'en défend :
Il danse, et moi je pleure !
Pauvre petit enfant !

Paillasse sur la caisse
Appelle les badauds,
Et la foule s'empresse
Autour de ses tréteaux.
C'est d'un heureux augure :
Paillasse est triomphant !

Il presse la mesure :
Danse, mon pauvre enfant !

Mais Paillasse s'arrête
Essoufflé, Dieu merci !
En inclinant la tête,
L'enfant s'arrête aussi.
Dieu ! son corps qui transpire
Se glace au froid du vent...
Il doit pourtant sourire :
Pauvre petit enfant !

L'annonce est commencée :
L'enfant ne s'en va pas,
Nulle mère empressée
Ne le prend dans ses bras.
A ses petits l'hyène
Offre un sein réchauffant :
Quelle mère est la tienne,
Pauvre petit enfant ?

Un homme en blouse passe
Et dit, tout près de moi,
A son fils qu'il embrasse :
« Je travaille pour toi.
« Tu grandiras, j'espère ;
« Ah ! quand tu seras grand,
« Travaille pour ton père,
« Heureux petit enfant ! »

Décembre 1850.

NUL NE DOIT ROUGIR DE SON PÈRE.

AIR *de la Sentinelle.* — 31.

« Jacques, vois donc : l'air triste, l'œil hagard,
Dans son sarrau, c'est ton père qui passe.
Quoi ! pas un mot, un geste, un seul regard :
Ton bel habit te fait un cœur de glace !
Te voilà, grâce à ton savoir,
Sous-chef d'une école primaire.
Je te rappelle à ton devoir :
Ah ! déchire ton habit noir
S'il t'empêche d'aimer ton père,
Ton vieux père !

» J'ai bien le droit de te parler ainsi :
Ne suis-je pas ton vieux maître d'école ?
Quand tes parents t'ont fait instruire ici,
Du pauvre, hélas ! ils m'apportaient l'obole.
Ils me disaient d'un ton si doux,
Lorsqu'ils me donnaient mon salaire :
— « Notre cher fils sera, par vous,
Plus riche et plus heureux que nous ! »
— « Ingrat ! tu rougis de ton père,
De ton père !

» Ta mère meurt ; pour toi ton père, un jour,
Ne pouvait plus payer, dans sa détresse.
— Je l'instruirai, lui dis-je, avec amour :
Jacques sera l'appui de ta vieillesse. —
Mais il n'obtient que ton mépris :
En qui faut-il donc qu'il espère ?

De tant de soins voilà le prix :
Ingrat, t'ai-je jamais appris
A rougir ainsi de ton père,
De ton père ?

» Jacques, en pensant à ce digne ouvrier,
Quand tu rougis, ah ! rougis de toi-même.
Si son langage est un patois grossier,
Il est divin pour te dire : Je t'aime !
La loi sublime du chrétien
Dans chaque homme te montre un frère.
C'est ton père, songes-y bien :
Pauvre, il sait être homme de bien,
Et tu ne chéris pas ton père,
Ton vieux père !

» Ta mission, bien qu'on l'honore peu,
Est haute et sainte, apprends à le connaître :
L'instituteur est aux yeux du bon Dieu,
O fils ingrat, presqu'au niveau du prêtre !
Soyons purs, nous qui sommes grands :
Grandeur oblige sur la terre ;
Soyons moraux plus que savants :
Nul n'instruira bien les enfants,
S'il n'est pas béni de son père,
De son père !

» Pour t'éclairer à la voix du remord,
C'est de là-haut ta mère qui m'inspire.
Ton père est vieux... A l'heure de la mort,
Malheureux fils, s'il allait te maudire !
On nous voit du ciel radieux.
Juge des tourments de ta mère :
Au sein de la splendeur des cieux,
Des larmes coulent de ses yeux,
Lorsque tu rougis de ton père,
De ton père !

— Mais Jacques pleure... Et son maître aussitôt
Se dit : « Les pleurs ont sauvé Madeleine ! »
Soudain il sort, il s'élance, et bientôt
Suivi d'un homme il revient hors d'haleine.
Jacques à genoux, tremblant d'émoi,
S'écrie, en sa tristesse amère :
« O mon père, pardonne-moi ! »
L'homme répond : « Jacques, tais-toi,
» Et viens dans les bras de ton père,
» De ton père ! »

Janvier 1850.

MON ÉTAU.

Air : *Mon lit, mon lit, mon pauvre lit.* — 39.

Ne t'use pas, mon vieil étau :
Le sort nous rassemble,
Travaillons ensemble.
Sous ma lime et sous mon marteau,
Ne t'use pas, mon vieil étau !

Tu servis longtemps à mon père
Et sembles faiblir aujourd'hui ;
Tu me resteras, je l'espère :
Quand je te vois, je pense à lui !
T'aurais-je blessé par mégarde ?
Je te chéris... et cependant
Parfois, quand nul ne nous regarde,
Moi je pleure en te regardant !

Ne t'use pas, etc.

Mil huit cent vingt est une date
Que mon père grava sur toi :
Te voilà donc, je le constate,
De quatre ans plus jeune que moi.
Mon père, bras et cœur d'élite,
Sur toi s'escrimait en chantant :
Il t'a donc fait vieillir bien vite ?
Pauvre père, il travaillait tant !...

Ne t'use pas, etc.

Comme il se plaisait à me dire
Ces airs qu'il n'a pas assez dits :
Vigoureux refrains de l'Empire
Et doux refrains de son pays !
Guidant l'outil d'une main sûre,
Sa voix se réglait sur tes sons :
Au bruit de ta franche mesure
Je crois entendre ses chansons !

Pan pan, pan pan, etc.

Notre mission n'est pas mince :
Pour notre labeur journalier,
Baron, comte, marquis et prince
S'empressent à notre atelier.
Ils ont, aux grands jours de tapage,
Chasseurs que le cor appela,
Coursier, chiens, piqueur, équipage...
Je te préfère à tout cela !

Ne t'use pas, etc.

Mon père t'aimait et je t'aime.
Tu sais mes rêves d'avenir,
Et m'apportes ce bien suprême
Qu'on appelle le souvenir.
Ami, que ta vigueur renaisse !
Tu sus, en tes jours triomphants,
Gagner le pain de ma jeunesse :
Gagne celui de mes enfants !

Ne t'use pas, etc.

Laissons l'ambitieux avide,
Peu jaloux d'être homme de bien,
Au sein de l'océan du vide
Voguer vers quelqu'immense rien !

Comme aux bords la vague profonde
Se brise et retombe à la mer,
Le flot des vanités du monde
Se brise sur ton pied de fer.

Ne t'use pas, mon vieil étau :
  Le sort nous rassemble,
  Travaillons ensemble.
Sous ma lime et sous mon marteau,
Ne t'use pas, mon vieil étau !

1850.

LE BON & LE MAUVAIS RICHE.

Air *des Louis d'or.* — 60.

Au-dessus de tous le ciel brille :
Dieu l'ouvre tout large aux petits,
Mais c'est par le trou d'une aiguille
Que les grands vont en paradis.
Ouvrier, prêchons la sagesse,
Injustement ne frappons pas :
C'est un poids lourd que la richesse
Pour qui croit au ciel ici-bas.
L'homme passe et Dieu le regarde.
Agissons tous selon son vœu :
Dans le salon ou la mansarde
Les justes sont enfants de Dieu !

Tenez, voilà le mauvais riche :
Crésus au vieil habit râpé,
Il spécule, brocante et triche,
Toujours fripon, jamais dupé ;
Son dieu, c'est la bourse qu'il cache ;
Il est si dur pour l'indigent !
Tous les ans pour vivre il s'arrache,
Sou par sou, quelque peu d'argent.
Il meurt : son fils jamais ne compte
Un or qui lui coûte si peu ;
Mais il l'engloutit dans la honte...
Ces riches sont maudits de Dieu !

Place au riche en grand équipage
Avec ses laquais galonnés,

Au sein d'un fastueux tapage
S'il entend Dieu qui dit : « Donnez ! »
Homme, il comprend que sur la terre
De son magnifique trésor
Il n'est que le dépositaire
Et qu'il doit faire rouler l'or.
Son or, c'est pour le pauvre monde
Le pain, la lumière et le feu ;
C'est une source qui féconde :
Ce riche est un enfant de Dieu !

Veut-on combler l'immense abîme
Qu'ouvrent les révolutions,
Réaliser un vœu sublime :
La sainte paix des nations ?
Partout que le riche dépense
Avec honneur son revenu :
Le pain arrive en abondance,
Il n'est plus un seul pauvre nu.
Plus de misère, plus de haine :
Le travail seul règne en ce lieu :
De l'amour nous formons la chaîne ;
Les hommes sont enfants de Dieu !

Décembre 1851.

CHANSONS

NOUVELLES.

LA BIÈRE.

Musique de l'auteur. — 61.

A plein verre,
Mes bons amis,
En la buvant, il faut chanter la bière.
A plein verre,
Mes bons amis,
Il faut chanter la bière du pays!

Elle a vraiment d'une bière flamande
L'air avenant, l'éclat et la douceur;
Joyeux Wallons, elle nous affriande
Et le faro trouve en elle une sœur.

A plein verre, etc.

Voyez là-bas la kermesse en délire :
Les pots sont pleins : jouez, ménétriers !

Quels jeux bruyants et quels éclats de rire :
Ce sont encor les Flamands de Téniers !

A plein verre, etc.

Aux souverains portant tout haut leur plainte,
Bourgeois jaloux des droits de la cité,
Nos francs aïeux tout en vidant leur pinte,
Fondaient les arts avec la liberté.

A plein verre, etc.

Quand leurs tribuns, à l'attitude altière,
Faisaient sonner le tocsin des beffrois,
Tous ces fumeurs, tous ces buveurs de bière
Savaient combattre et mourir pour leurs droits.

A plein verre, etc.

Belges, chantons ! à ce refrain à boire,
Peintres, guerriers qui nous illustrent tous,
Géants couchés dans leur linceul de gloire,
Vont s'éveiller pour redire avec nous :

A plein verre, etc.

Salut à toi, bière limpide et blonde !
Je tiens mon verre et le bonheur en main :
Ah ! j'en voudrais verser à tout le monde
Pour le bonheur de tout le genre humain.

A plein verre,
Mes bons amis,
En la buvant, il faut chanter la bière.
A plein verre,
Mes bons amis,
Il faut chanter la bière du pays !

1852.

UN SOIR D'HIVER.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

Ce soir le froid est rigoureux :
Mon Dieu, que nous sommes heureux ! (*bis.*)

C'est le soir ; il neige, et la bise
S'engouffre dans le corridor ;
Soupons, puisque la table est mise,
Joyeux ainsi qu'à l'âge d'or.

Ce soir, le froid est rigoureux :
Mon Dieu, que nous sommes heureux !

Dans l'âtre le charbon pétille
Et notre lampe éclaire bien.
Comme l'existence en famille
Ouvre le cœur et porte au bien !

Ce soir, etc.

A ce repas la ménagère
Nous fait sourire à peu de frais :
On nous sert de la bonne bière,
Du pain, du beurre et des œufs frais.

Ce soir, etc.

Au risque de casser mon verre,
Mes enfants sont mes échansons ;
Si je veux prendre un ton sévère
Ils me gazouillent mes chansons.

Ce soir, etc.

Pendant le jour sur son ouvrage
Votre mère eut le front penché.
Enfants, elle a tant de courage :
Vente et travail ont bien marché.

Ce soir, etc.

Bise du nord, en vain tu souffles
Dans le corridor près de nous ;
Les pieds fourrés dans nos pantouffles,
Ce soir d'hiver nous semble doux.

Ce soir, etc.

Mais c'est l'heure de la prière,
Mon cœur a tressailli soudain :
Enfants, il est tant de misère !
Combien de gens ont froid et faim !

Ce soir le froid est rigoureux :
Prions Dieu pour les malheureux.

1852.

LE VEAU D'OR.

Air *des Trois Couleurs*. — 35.

Tremble, Israël ! vois ce nuage sombre,
Entends ce bruit formidable, inouï !
La nue est là ; Dieu se cache à son ombre :
Il a parlé sur le mont Sinaï.
Tenant en main la sainte loi promise,
Moïse au peuple apporte son trésor ;
Mais les Hébreux ont oublié Moïse :
L'humanité (*bis*) rampe aux pieds du veau d'or.

L'homme se crée une atmosphère infâme
Pleine d'orgueil, de doute et de mépris ;
Il a fermé les ailes de son âme ;
Il veut de l'or, il en veut à tout prix.
Sa soif d'honneurs, c'est de la frénésie ;
L'agiotage est son triste mentor ;
Plus de grandeur, de foi, de poésie !
L'humanité rampe aux pieds du veau d'or.

Le vent du soir entraîne le nuage,
Et l'océan, aux flots audacieux,
Et la forêt, au sublime langage,
Font retentir leurs échos jusqu'aux cieux.
L'herbe frissonne et l'insecte murmure ;
Un chœur immense enfin a pris l'essor :
C'est l'Hosanna de toute la nature !
L'humanité rampe aux pieds du veau d'or.

Quels cris d'effroi, de douleur, de furie !
C'est le maudit qui hurle en se tordant :
Il vient d'entendre un jeune enfant qui prie,
Un laboureur qui travaille en chantant.
Simples de cœur vers Dieu leur vœu s'élance,
Car le travail est la prière encor :
Labeur du pauvre, oraison de l'enfance
Pour nous sauver renversez le veau d'or.

1852.

UN JOUR D'ÉTÉ.

Musique de l'auteur. — 63.

Comme tout semble heureux au sein de la nature!
C'est que déjà l'été vient dorer les moissons ;
Il donne une autre vie à chaque créature :
Les bois sont pleins d'amour, de parfums, de chansons.
Mon cœur avec transport bénit la Providence.
Aux clartés du soleil, roi du ciel pur et bleu,
La terre ouvre ses flancs, ô splendide abondance :
Tout rayonne et fleurit sous le regard de Dieu.

De mes pensers si doux qui vient troubler le charme,
Lorsque vers la cité je m'achemine enfin?
C'est un vieil ouvrier qui me cache une larme :
Devant tant de splendeurs un homme dit : j'ai faim!
Partout l'homme a semé, mais c'est Dieu qui féconde :
Songez, riches, songez que son regard de feu
Fait croître dans les champs le blé pour tout le monde :
Les grands et les petits sont frères devant Dieu.

Quelle est donc cette femme! Elle est vieille avant l'âge ;
Veuve, Dieu lui laissait un enfant bien aimé ;
Pour y gagner son pain elle allait au village
Et l'enfant restait seul : le feu l'a consumé....
Regardez maintenant : la pauvre mère est folle
Et vient errer ainsi chaque jour en ce lieu ;
Et, lorsque la pitié lui donne son obole,
Elle dit, l'œil hagard : « N'approchez pas du feu! »

Au nom du Dieu de tous, beaux messieurs, grandes dames,
Qui trouvez ici-bas un destin triomphant,
Ouvrez, par vos trésors, en magnanimes âmes,
Un hospice au vieillard, une crèche à l'enfant.
Riches, quand sonnera votre heure solennelle,
A tous vos biens si chers il faudra dire adieu.
Fondez-vous dans les cieux une crèche éternelle :
La prière du pauvre ouvre un chemin vers Dieu !

1852.

L'ÉTUDIANT.

Air *de la Treille de sincérité.* — 61.

« De la plus humble des chambrettes
« Pour faire un ravissant séjour,
« Deux étudiants, deux grisettes,
« Nous voilà quatre; en ce beau jour
« Le vin coule et vive l'amour !
« Regarde-moi : le meilleur livre,
« Suzette, vaut-il ta beauté ?
« C'est près de toi que je veux suivre
« Les cours de l'université.
« Aimer et boire,
« Voilà ma gloire !
« Demain la mort peut nous saisir :
« Vivent le vin et le plaisir ! (*bis.*)

« Quand j'arrivai de mon village,
« Réservé, studieux, actif,
« Je comptais l'être davantage;
« J'étais alors simple et naïf
« Ainsi que l'homme primitif.
« Mais un jour vient où la chenille
« Au papillon donne l'élan :
« Secouons comme une guenille
« L'enveloppe du paysan !
« Aimer et boire,
« Voilà ma gloire !
« Demain la mort peut nous saisir :
« Vivent le vin et le plaisir !

» La terre tourne... en conscience
« Elle nous fait ses confidents...
« La peste soit de la science,
» Des discours froids et redondants ;
» Le diable emporte les pédants !
» L'œil en feu, la face rougie,
» Le verre en main, l'ivresse au cœur,
» Echevelés comme l'orgie,
« Tous quatre répétons en chœur :
» Aimer et boire,
» Voilà ma gloire !
» Demain la mort peut nous saisir :
» Vivent le vin et le plaisir ! »

La porte s'ouvre, le chant cesse,
Un vieillard, vêtu d'un sarrau,
Entre, et murmure avec tristesse :
« Pour te faire un destin plus beau,
» Mon fils, j'ai vendu mon troupeau.
» Pour t'instruire, du nécessaire
» Nous nous privons, ta mère et moi,
» Car tu fais l'orgueil de ta mère
» Et j'arrivais si fier de toi !
» Comme au village,
» Joyeux et sage,
» Mon fils, moi qui croyais te voir
» Aimant l'honneur et le devoir... »

Mais un étrange éclat de rire
Du vieillard étouffe la voix :
A ses compagnons de délire
Le fils de notre villageois
Dit : « Silence, ou tremblez tous trois !
» Ce rire insolent m'exaspère
» Et me dégrise, Dieu merci !
» Vous oubliez que c'est mon père :
» C'est mon père !... sortez d'ici !

» Parle, mon père,
» Ta voix m'éclaire !
» Me voilà seul, seul avec toi :
» Bientôt tu seras fier de moi. »

Et maintenant de sa famille
L'étudiant est le soutien ;
Comme avocat, il plaide et brille ;
Ses vieux parents se portent bien ;
Un enfant sourit : c'est le sien.
Son cœur a fait choix d'une femme
De tendresse riche surtout.
A l'or qu'offre une cause infâme,
Il répond : « L'honneur avant tout ! »
Dans son ménage,
Joyeux et sage,
Il s'écrie, aux jours de loisir :
» Vivent le vin et le plaisir ! »

1852.

LE BON PRÊTRE & LE MOURANT.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

« Je vais mourir, mon père ; en ce moment
« Délivrez-moi d'une charge importune.
« C'est un trésor, et par ce testament
« Je vous le lègue : acceptez ma fortune. »
— « Mon fils, êtes-vous sans parents?
» Ils vous ont offensé peut-être :
» Oubliez leurs torts les plus grands,
« Au nom du Dieu que je comprends :
« Je suis chrétien et je suis prêtre,
« Je suis prêtre. »

« Non, je n'ai plus de parents ici-bas,
» Et ma fortune est dignement acquise.
« Votre vieux temple est petit, n'est-ce pas ?
» Prenez mon or et fondez une église. »
— « Mon fils, pour ce hameau chrétien
« Ce temple est tout ce qu'il doit être :
« Nul bonheur n'est égal au mien
» S'il est rempli d'hommes de bien
» Quand j'invoque Dieu comme prêtre,
» Comme prêtre. »

» Vous refusez ; et moi qui dans ce lieu
« Jetais le blâme à celui qui gaspille...
» Mon or est là : qu'en ferai-je, mon Dieu?
« Ah ! c'est affreux de mourir sans famille ! »
— « Sans famille ! Et l'humanité ?
» D'Adam Dieu nous a tous fait naître.

« Ouvrez à votre parenté
« L'asile de la charité
« Et je vous absous comme prêtre.
« Comme prêtre. »

Le moribond accepte ; et de ses yeux
Jaillit soudain un rayon de lumière !
C'était son âme : en montant vers les cieux
Elle bénit le prêtre en sa prière.
Nous aussi nous le bénissons :
Celui-là de son divin maître
Suit les admirables leçons.
Ah ! sur la terre où nous passons
Rien n'est plus grand que le bon prêtre,
Le bon prêtre.

1852.

COUPLETS

A BARTHÉLEMY FRISON,

à propos de la statue de Roland de Lattre (Lassus).

Musique de M. Hippolyte Héro. — 65.

C'est bien Lassus : il semble qu'il existe !...
Vers l'avenir marche, Barthélemy !
Ton œuvre est belle : aujourd'hui dans l'artiste
Je suis heureux de trouver un ami.
Comme à Gallait, Tournai, ta ville chère,
Donna le jour à ton talent si vrai ;
Elle se dit, en son orgueil de mère :
C'est l'œuvre encor d'un enfant de Tournai.

Avec bonheur j'aime à le reconnaître
Et nul ici ne voudrait le cacher :
Nous chérissons le lieu qui nous vit naître
Sans nous borner à l'esprit de clocher.
Par ce Lassus, dont tu créas l'image,
Le nom montois fut élevé si haut
Et nous disons, fiers de te rendre hommage :
C'est l'œuvre encor d'un enfant du Hainaut.

C'est bien Lassus, prince de l'harmonie,
Front ceint de gloire et d'immortalité :
Il va noter une œuvre de génie,
Au livre d'or de la postérité !

En ce beau jour la voix de la patrie
Fait tressaillir nos cœurs épanouis :
Avec amour je l'entends qui s'écrie :
C'est l'œuvre encor d'un enfant du pays !

1853.

LES TITANS.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.* — 66.

Quel nuage plane sur nous?
Frères, le temps est sombre :
L'œuvre des Titans en courroux
Sur nous projette une ombre.
Ces géants, comme les démons,
Veulent entasser sur les monts,
Les monts !
L'esprit sombre comme le temps,
Lorsque j'écoute les Titans,
J'entends :

— « Titans, sous notre joug d'enfer
» S'égarent les pygmées ;
» A nous l'airain, le plomb, le fer,
» Innombrables armées ;
» Fusils, canons, grondez en feu
» Pour étouffer la voix de Dieu.
» De Dieu !
» Allons, Titans audacieux,
» Il faut escalader les cieux,
» Les cieux !

» Le monde est un vieillard courbé
» Dont la grandeur s'efface ;
» Son Dieu n'est qu'un soleil tombé :
» Que notre or le remplace !
» Les siècles s'écoulent en vain,
» L'homme espérait : il doute enfin,

» Enfin !
» Allons, Titans audacieux,
» Il faut escalader les cieux,
» Les cieux ! » —

— Il est sur ma tablette, en haut,
Un petit christ de cuivre :
Le matin je prie, aussitôt
Ce christ me semble vivre !
Et sa croix, symbole infini,
Porte un rameau de buis béni,
Béni !
Et, dans son martyr glorieux,
Il dit, en me montrant des yeux
Les cieux :

« Les siècles de l'humanité
» Sont pour la Providence
» Un instant dans l'éternité :
» L'œuvre de Dieu commence.
» A travers le nuage épais
» J'entrevois l'olivier de paix,
» De paix !
» Homme, travaille, prie, attends :
» Dieu va foudroyer les Titans ! »
— J'attends !

1853.

PRIÈRE AU PRINCE ROYAL

A L'OCCASION DE SA MAJORITÉ.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — II.

A te fêter tout le pays s'apprête ;
Il voit en toi le premier de ses fils :
Prince, au milieu de ces accents de fête,
J'entends pleurer des enfants du pays.
La voix d'un fils, d'une femme, t'implore :
Ils ont parlé des prisonniers de Huy...
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

Prince, c'était pendant des jours d'orage.
Pris de vertige, en un fiévreux transport,
Près de l'écueil, témoin de leur naufrage,
Les malheureux croyaient toucher au port.
En revoyant le drapeau tricolore,
Ils comprendront leur devoir aujourd'hui !
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

Ta mère et Dieu t'inspirent la clémence.
Ton cœur est noble et ton père est si bon !
Songe aux captifs : par cinq ans de souffrance,
Prince, ils ont bien mérité le pardon.

Dans le beau jour qui pour nous doit éclore,
Que sur des pleurs le soleil n'ait pas lui !
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

1853.

LES BORDS DE LA MEUSE.

Musique de l'auteur. — 67.

O terre heureuse,
Heureux pays,
Salut, beau vallon de la Meuse !
O terre heureuse,
Heureux pays,
Ah ! c'est vraiment un paradis.

J'aime à voir, de Namur à Liége,
Ces rochers vieux comme le temps :
Ils semblent les débris du siége
Où l'on foudroya les Titans !

O terre heureuse, etc.

Tout à coup, un site sauvage
Change et déroule à l'œil surpris
Riche villa, joyeux village :
Puis reviennent les rochers gris.

O terre heureuse, etc.

Souvent un roc, géant d'audace
Que parfois couronne un château,
Tient, dans sa plus sombre crevasse,
Un arbuste où chante un oiseau.

O terre heureuse, etc.

Là-bas quelle gaîté s'épanche ?
Mon cœur en est tout réjoui :
Le peuple y fête le dimanche
Avec le petit vin de Huy.

O terre heureuse, etc.

Le sol qu'on laboure, ou qu'on creuse,
Produit des trésors en ce lieu ;
Pour leur transport, voici la Meuse,
Chemin que créa le bon Dieu.

O terre heureuse, etc.

Quel feu le noir charbon de terre
Fait jaillir de ce soupirail...
Le saint travail tûra la guerre :
Honneur au foyer du travail !

O terre heureuse, etc.

Hommes qui voulez en ce monde
Du passé remonter le cours,
Torturez votre œuvre inféconde
Quand la Meuse coule toujours.

O terre heureuse, etc.

Si les ruisseaux font les rivières
Qu'à la mer Dieu veut réunir,
Les peuples, malgré leurs frontières,
Marchent vers un même avenir.

O terre heureuse,
Heureux pays,

Salut, beau vallon de la Meuse !
O terre heureuse,
Heureux pays,
Ah ! c'est vraiment un paradis.

1853.

LE CHANT DU LABOUREUR.

Musique de l'auteur. — 68.

Ma charrue entame la terre :
Tirez, chevaux, couple si beau ;
Le vent agite leur crinière,
Il s'engouffre dans mon sarrau ;
Et les feuilles qu'il éparpille
A mes pieds tombent en sifflant ;
L'oiseau se tait sous la charmille :
Quelle musique que le vent !

La moisson, mon Dieu, c'est si frêle :
Quand la grêle passe dans l'air,
Ah ! préserve-nous de la grêle
Pour que le pain ne soit pas cher.

Nous labourons pendant l'automne,
Quand le terrain est bien fumé,
Pour que la récolte soit bonne
Où notre main aura semé.
En guidant ses bêtes de somme,
L'homme, en sueur, fouille en tout lieu ;
Mais après le travail de l'homme,
Laissons faire au travail de Dieu.

La moisson, etc.

Sous la neige l'hiver protége
Le germe, trésor immortel ;
Vient le printemps qui fond la neige,
Et le blé croît sous un beau ciel.

La nature, douce et superbe,
Met, dans cette heureuse saison,
Un rubis à chaque brin d'herbe,
Un oiseau dans chaque buisson !

La moisson, etc.

Le soleil dans un ciel limpide
Nous rend les vastes horizons ;
Les cieux, les champs, tout est splendide,
Quand l'été dore les moissons.
Salut, Dieu de l'agriculture !
Automne, hiver, printemps, été,
Dans l'atelier de la nature
Tu fais tout pour l'humanité !

La moisson, mon Dieu, c'est si frêle :
Quand la grêle passe dans l'air,
Ah ! préserve-nous de la grêle
Pour que le pain ne soit pas cher.

1853.

LE PÈRE FARO.

Musique de l'auteur. — 69.

Je suis le Père Faro !
Mon verre est plein, ma pipe est bonne...
Vive la bière, au diable l'eau !
Je suis content et rond comme une tonne :
Je suis le Père Faro ! (*bis.*)
Je suis content et rond comme une tonne ;
Au diable l'eau !
Je suis le Père Faro !

Mon père ne savait pas lire ;
Brave homme, il chérissait son fils :
Il me fit instruire gratis,
Mais enfin il me fit instruire :
Ah ! comme il chérissait son fils.
Par l'ordre et par l'économie,
D'ouvrier je devins bourgeois ;
Et, bon homme comme autrefois,
Le bon sens, voilà mon génie.

Je suis le Père Faro !
Mon verre est plein, etc.

Sous mon épaisse corpulence,
Fils du peuple, j'ai le cœur fier :
J'ai su gagner la croix de fer
Jadis pour notre indépendance :
J'ai su gagner la croix de fer.

Mon cœur bat et mon œil rayonne
Lorsque je vois nos trois couleurs ;
Oui, mais je sens couler mes pleurs
Lorsque j'entends la Brabançonne !

Je suis le Père Faro !
Mon verre est plein, etc.

Bon ! voilà que je m'émancipe
Au souvenir national :
Ça fait plus de bien que de mal,
Remplissons ma pinte et ma pipe :
Ça fait plus de bien que de mal.
La pipe et la bière écumante
Viennent exalter mes esprits...
Tant mieux ! je sens, quand je suis gris,
Mon ardeur de mil-huit-cent-trente !

Je suis le Père Faro !
Mon verre est plein, etc.

Il part. La rue est solitaire.
Notre buveur allait bon train,
Quand une femme dit : « J'ai faim !
» Pitié, Monsieur, pour une mère :
» O Monsieur, mes enfants ont faim !... »
Père Faro suspend sa course
Et lui donne tout son argent...
Il s'éloigne, et dit, en marchant,
Le cœur léger comme la bourse :

Je suis le Père Faro !
Comme à présent ma pipe est bonne...
Vive la bière, au diable l'eau !
Je suis content et rond comme une tonne :
Je suis le père Faro ! (*bis.*)
Je suis content et rond comme une tonne !
Au diable l'eau !
Je suis le Père Faro !

LE VIEIL OUVRIER.

Musique de l'auteur. — 70.

Je n'ai jamais fait de mal à personne ;
Vieil ouvrier je vous implore tous !
La charité sauve celui qui donne ;
Jadis aussi j'ai donné comme vous.
Pour l'homme fort mendier c'est un vice ;
L'âge affaiblit et mes yeux et ma main :
En attendant que l'on m'ouvre un hospice,
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Dans les beaux jours, quand la jeunesse amie
A mon travail me trouvait si joyeux,
Je n'ai pu faire aucune économie ;
Je soutenais mes parents déjà vieux.
Il me souvient quelle fut leur souffrance
Quand une balle a déchiré mon sein :
J'ai combattu pour notre indépendance !
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Que de tourments cet hiver nous amène !
Quand il fait froid les besoins sont plus grands.
Le pain est cher. L'ouvrier peut à peine
Gagner assez pour nourrir ses enfants.
J'avais un fils, bras de fer, âme pure,
Dieu l'a repris... Je suis seul et j'ai faim !
Les chiens partout trouvent leur nourriture...
N'ai-je pas droit de mendier mon pain !

Retirez donc les ouvriers, vos frères,
Partout du bouge où leur misère entra ;
Fondez, puissants, des cités ouvrières :
Craignez encor, craignez le choléra !
Dieu l'a voulu, nous sommes solidaires ;
Tremblez, palais, car le bouge est malsain ;
Le mal se gagne : oh ! les hommes sont frères !
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Oui, j'ai ce droit ; tête et cœur, tout l'affirme :
Le Christ un jour l'inscrivit dans sa loi.
Sous mes haillons, vieillard caduc, infirme,
Je suis un homme aussi bien que le Roi !
Rayon divin, mon âme est immortelle
Ma pauvreté s'illumine soudain :
En attendant qu'aux cieux Dieu la rappelle,
J'ai bien le droit de mendier mon pain.

1854.

LE DOUDOU.

Air populaire Montois. — 71.

Montois, à pleine gorge,
Chantons à l'unisson
Le dragon et saint George
Sur l'air du vieux Lumçon (1) !
Ce refrain
Plein d'entrain
Invite aux jeux, à la danse ;
Et tout refrain heureux
Réveille au cœur les instincts généreux.

Chantons, mes amis,
Cet air du pays
Si cher à notre enfance ;
Montois, sage ou fou,
Chantons le doudou ;
Rien n'est plus charmant que le doudou.

Quand Gilles prend sa lance (2)
Et presse son coursier,
L'affreux dragon balance
Une queue en osier...
On se bat :
Quel combat !
Le dragon faiblit, je pense...

(1) C'est ainsi qu'en langage populaire on appelle le combat du dragon et de saint George.

(2) Gilles de Chin et saint George sont pour le peuple montois un même personnage.

Grâce à Gilles de Chin
Le voilà mort... jusques à l'an prochain.

Chantons, mes amis, etc.

Des soldats intrépides,
Avec les Du Vivier,
Au pied des Pyramides
Ont dit ce chant guerrier.
Une fois,
Un montois,
Blessé là-bas pour la France,
Sans fléchir un instant,
Avec transport disait en combattant :

« Chantons, mes amis, etc. »

Quand, héroïque épée,
Un Du Vivier passait (1)
C'est *saint George et l'poupée* (2)
Que tout gamin chantait.
Dans les mains
Des gamins
Tombait une récompense ;
Et les malins gaillards
Disaient gaîment en se montrant leurs liards :

« Chantons, mes amis, etc. »

On peut montrer encore
A tous nos chabourlets (3)

(1) Les généraux Vincent et Louis Du Vivier.

(2) L'poupée c'est la statue de la Vierge. Il n'y a pas si longtemps encore, cette statue précédait saint George à la procession, ainsi que le dit ce couplet populaire :

Nos irons vir l'car d'or
A l'procession de Mon;
Ce s'ra l'poupée saint Georg'
Qui no' suivra de lon.

(3) On donne à Mons le nom de chabourlets et chabourlettes aux étrangers et étrangères invités aux fêtes de la kermesse.

Un drapeau tricolore
Troué par les boulets.
Ce lambeau
De drapeau,
Gage saint d'indépendance,
Au plus fort du péril
Qui le portait ? c'est Pierre Du Ménil (1)

Chantons, mes amis, etc.

Quand se tait la parole
Sous un joug détesté,
On voit par un symbole
Surgir la vérité :
Le dragon
Du Lumçon,
C'est le joug, l'intolérance ;
Et saint George indompté,
O mes amis, c'est bien la liberté !

Chantons, mes amis,
Cet air du pays
Si cher à notre enfance ;
Montois, sage ou fou,
Chantons le doudou :
Rien n'est plus charmant que le doudou.

1853.

(1) Au combat de Berchem (1830), Pierre Du Ménil, né à Mons le 26 Août 1811, planta, en avant des braves volontaires Belges, le drapeau national qui fut mutilé entre ses mains par le canon de l'ennemi. Il fut décoré pour ce fait d'armes en 1855.

L'OUVRIER DÉCORÉ.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

Un gai refrain s'envole avec mon nom :
Le peuple chante et l'on me récompense.
Puis-je blesser maint poète en renom
Ou quelqu'auteur dont la gloire commence ?
Petite muse du foyer,
Doucement ma chanson résonne.
Ma croix, nul ne doit l'oublier,
En la donnant au chansonnier,
C'est à l'ouvrier qu'on la donne.
Qu'on la donne.

Soyez bénis, ô mes faibles couplets !
Aux travailleurs vos refrains ont su plaire ;
Et, pour franchir les marches d'un palais,
Votre soutien fut la voix populaire.
Le pouvoir songe à l'atelier
Où pour lui l'avenir rayonne !
Ma croix, nul ne doit l'oublier,
En la donnant au chansonnier,
C'est à l'ouvrier qu'on la donne,
Qu'on la donne.

Le tablier du modeste artisan
N'est pas taillé pour de vaines parades,
Et je suis fier d'y placer ce ruban
Pour faire honneur à tous mes camarades !
Ce ruban prouve à l'ouvrier
De quelle estime on l'environne.

Ma croix, nul ne doit l'oublier,
En la donnant au chansonnier,
C'est à l'ouvrier qu'on la donne,
Qu'on la donne.

Juin 1854.

LE CHARBON DE TERRE.

Musique de l'auteur. — 72.

Quand Dieu créa le ciel, la terre et l'onde,
Satan mina notre sol par le feu ;
Mais ce volcan qui menaçait le monde
Devint charbon par un souffle de Dieu.
Et le maudit, dans cette mine éteinte,
Cacha le gaz au tonnerre pareil ;
Mais le travail en fait la flamme sainte
Qui du foyer, l'hiver, est le soleil.

Charbon de terre,
Diamant noir,
Du peuple ta force est l'espoir :
Ton feu porte aussi la lumière !
Salut, charbon de terre,
Salut, diamant noir.

En instruments de guerre, sur l'enclume,
Si le charbon peut transformer l'acier,
De tous côtés, regardez, il s'allume
Et le progrès attise le brasier ;
En concentrant ses chaudes étincelles,
On fait mouvoir, avec un bruit d'enfer,
Le remorqueur par qui l'homme a des ailes,
Et l'industrie aux mille bras de fer.

Charbon de terre, etc.

Le teint jauni par le travail sous terre,
La lampe au front et l'outil dans la main,

Le charbonnier, simple et grand caractère,
A consacré sa vie au genre humain.
Voilà le puits étroit, profond et sombre :
Hommes, enfants descendent, tour à tour,
La longue échelle aux échelons sans nombre...
Dieu permettra qu'ils reviennent au jour !

Charbon de terre, etc.

Voyez, l'été, ces campagnes superbes
Que des forêts enrichissent encor ;
Voyez partout les bestiaux dans les herbes
Et les bluets dans les grands épis d'or.
D'un puits béant le mineur énergique
Fait arriver le charbon au dehors :
Le sol wallon, c'est un château magique
Dont les caveaux sont remplis de trésors !

Charbon de terre,
Diamant noir,
Du peuple ta force est l'espoir :
Ton feu porte aussi la lumière !
Salut, charbon de terre,
Salut, diamant noir.

LA MUSETTE & LE CHANSONNIER.

A M. CHARLES ROGIER.

AIR : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Ils ont mis Rogier par terre :
Chacun veut ses intérêts...
Tout haut, musette, ma chère,
N'exprime pas tes regrets ;
Tu vois son étoile qui file
Et tu pleures le nez au vent !
Allons donc, musette inhabile,
Regarde le soleil levant.

Que nous fait mil huit cent trente,
Que nous font les trois couleurs,
Quarante-huit et sa tourmente,
Quand se courbaient les trembleurs ?
Que font les caisses de retraite,
Les lois qui marchent en avant ?
Allons donc, maudite musette,
Regarde le soleil levant.

Je serai l'homme sinistre,
Fait pour la corde et le feu !
Quand Rogier n'est plus ministre
Pourquoi le chanter, morbleu ?
Je te le passerais, pécore,
S'il était riche en s'en allant...
Mais tu sais qu'il est pauvre encore :
Regarde le soleil levant.

Eh ! musette insupportable,
Rogier, ce suppôt d'enfer,
Dans un temps épouvantable
Créa le chemin de fer ;
Et le progrès, par cette route,
Va plus vite qu'auparavant :
On veut qu'il déraille sans doute :
Regarde le soleil levant.

1834.

RÉPONSE DE M. CHARLES ROGIER

A LA CHANSON PRÉCÉDENTE.

Merci, c'est bien à vous, ô mon loyal poète :
D'autres vont aux vainqueurs ; vous venez au revers ;
Ils flattent le succès, vous flattez la défaite,
Votre cœur généreux a passé dans vos vers.

Mais pourquoi ces regrets comme au bord d'une tombe ?
Qu'importe une blessure après tant de combats !
Qu'importe à l'édifice une pierre qui tombe !
L'édifice est debout, et ne tombera pas.

Sans craindre que jamais leur triomphe s'achève,
Laissons les conquérants d'un jour à leurs transports.
C'est pour nous, non pour eux que le soleil se lève,
Il luit pour les vivants et non pas pour les morts.

Dieu ne vous versa pas au cœur la poésie,
Les généreux instincts et les nobles penchants,
Pour garder de ses dons la richesse enfouie,
Pour briser votre lyre ou renier vos chants.

Non, vous n'éteindrez pas en vous les pures flammes
Qui de notre avenir éclairent le chemin ;
A la foi qui chancelle, aux défaillantes âmes
Vous montrerez le but et vous tendrez la main.

Vous chanterez encor la liberté féconde,
La patrie et ses lois, septembre et ses couleurs,

La Justice qui règle, et le Progrès qui fonde,
Et le travail par qui les hommes sont meilleurs.

Pieusement vouée aux artisans vos frères,
Votre muse leur doit ses chants consolateurs.
Hirondelle joyeuse au toit de leurs chaumières,
Elle rend plus léger le poids des durs labeurs.

Que cette muse aimée, à la voix fraîche et vive,
De ses refrains connus égayant l'atelier,
Soit pour l'humble famille une sœur attentive,
Et charme en l'élevant le cœur de l'ouvrier.

Juillet 1854.

Charles Rogier.

LES SABOTS NEUFS.

A M. LOUIS TROYE, GOUVERNEUR DU HAINAUT.

Musique de l'auteur. — 73.

Hier à l'école, triste et sombre,
J'étais honteux comme un hibou ;
Je cachais mes deux pieds dans l'ombre :
Mes sabots avaient un grand trou.
Mais aujourd'hui, l'allure franche,
Je veux sortir à tout propos...
Ah ! quel bonheur que c'est dimanche :
J'ai de nouveaux et beaux sabots ! } *bis.*

Hier soir, au retour de la classe,
Je chantais le long du chemin ;
En jouant, un enfant qui passe
Tombe à l'eau, tout près du moulin.
Tout habillé dans la rivière
Je plonge et le sauve des flots...
J'oubliais, en voyant sa mère,
Que j'avais perdu mes sabots.

Ma mère, femme déjà d'âge,
Est veuve, et je ne suis pas grand ;
Quand elle revint de l'ouvrage,
J'avouai la chose en pleurant.
Et loin de me gronder, ma mère
M'embrasse et dit, le cœur tout gros :

« C'est tout le portrait de son père :
« Je vais t'acheter des sabots...
« C'est tout le portrait de son père. »
— J'ai de nouveaux et beaux sabots !

1854.

EN AVANT !

Air : *Plus on est de fous, plus on rit.* — 74.

Amis, en ce temps redoutable
Où l'intérêt seul est sacré,
Vous l'avoûrai-je ? à cette table
Je vins m'asseoir le cœur serré.
Aux amis j'ai vidé mon verre,
Et mon âme s'ouvre en buvant
L'égoïsme crie : en arrière !
Et mon cœur répond : en avant !...

Aux lueurs de sa décadence,
Faible guide pour notre esprit,
L'Inde nous légua la science
Que vint illuminer le Christ.
Dieu de paix, il flétrit la guerre ;
Il meurt ; mais le verbe est vivant.
En vain César pousse en arrière,
Le verbe répond : en avant !

Petits hommes, raisons bridées,
Armés de vos vieux arguments,
Vous faites la guerre aux idées :
Arrêtez donc les éléments !
L'eau remplit une ample chaudière,
Le feu pétille en la chauffant :
Et quand vous criez : en arrière !
La vapeur répond : en avant !

Eh quoi ! lutterez-vous sans cesse
Contre la suprême raison ?
Le génie est une noblesse
Dont Dieu seul donne le blason.
L'électricité nous éclaire :
Un grand penseur, en observant,
A la foudre a pris la lumière
Qui doit nous conduire en avant !

Le travail par qui tout se fonde
Préoccupe chaque cerveau ;
Tout fermente, et notre vieux monde
Voit éclore un monde nouveau.
Chaque peuple aux autres sur terre,
Ouvrit la route en s'élevant :
C'est l'humanité tout entière
Qui va s'écrier : en avant !

Amis, à la famille humaine
Portons un toast en ce beau jour :
Les petits n'auront plus de haine
Quand les grands auront plus d'amour.
Cet avenir en qui j'espère
Semble m'apparaître en buvant :
Que chacun remplisse son verre
Et répète en chœur : en avant !

1855.

JOCRISSE.

Air : *Mon père était pot.* — 47

Loin de prendre pour parvenir
La plume ou la palette,
Jocrisse, en garçon d'avenir,
Choisit la clarinette.
Quinze ans des échos
Ses deux concertos
Furent le long supplice :
Messieurs, écoutez
Les difficultés
Que sait vaincre Jocrisse.

Son oncle était, selon son vœu,
Valet d'une princesse ;
L'oncle, enchanté de son neveu,
En parle à son altesse.
Voilà qu'un beau jour
Il joue à la cour,
Grâce à sa protectrice ;
Chaque souverain
Veut l'ouïr soudain :
— Voyez grandir Jocrisse.

Jocrisse, lancé par les rois
Sur la grand'route humaine,
Pour les nobles et les bourgeois
Devint un phénomène.
Jocrisse ici bas
Trouve sous ses pas

Sans y mettre malice,
Un double trésor :
Des fleurs et de l'or.
— Voyez grandir Jocrisse.

Notre homme avec ses deux solos
Fit le tour de la terre ;
La Fortune, image des flots,
Le porte en Angleterre.
Il est applaudi :
Sensible lady
Lui donne un cœur novice :
L'enfant d'Albion
Vaut un million.
— Voyez grandir Jocrisse.

Jocrisse, par ce million,
Revint un homme unique ;
On le fit chef de bataillon
De la garde civique.
Vingt fois décoré,
Il sera titré :
Quel acte de justice !
L'or rend orateur :
Il est sénateur.
— Voyez grandir Jocrisse.

Vieux, Jocrisse un jour dit : « Je meurs !
» Ma conscience est nette ;
» Adieu ma femme et les honneurs,
» Adieu ma clarinette ! »
Il fait le grand saut...
Trop souvent au sot
Ce vieux monde est propice ;
Et le ciel sourit
Au pauvre d'esprit :
Ainsi finit Jocrisse.

Quelle rumeur dans la cité !
Comme chacun s'agite !
Un convoi vient de ce côté ;
Rangeons nous au plus vite.
Quel riche convoi !
Les chantres, je croi,
Seront lents à l'office ;
Résonnez, tambours,
Feu, cloches, discours :
On a perdu Jocrisse !

1855.

LE DRAPEAU DU SOLDAT.

Musique de l'auteur. — 75.

Vivre ou mourir pour son drapeau,
C'est le cri de guerre
D'un bon militaire.
Est-il au monde un sort plus beau :
Vivre ou mourir pour son drapeau !

C'est un troupier qui vous conseille,
Soldat, sous mes habits bourgeois ;
Je suis un ancien de la vieille :
Austerlitz m'a valu la croix.
En vrai Belge j'ai l'âme ardente
Et vigoureux comme autrefois,
J'ai joint, grâce à mil huit cent trente,
La croix de fer à l'autre croix.

Vivre ou mourir, etc.

Soldat qu'une fougue guerrière
Entraîne à courir au danger,
Ne déserte point ta bannière
Pour le drapeau de l'étranger.
Quand la patrie est en alarmes,
C'est ta mère que tu défends :
Cette mère en criant : aux armes !
Doit réunir tous ses enfants.

Vivre ou mourir, etc.

Savoir pardonner une offense,
C'est la force dans la bonté ;
Pour ton pays, pour sa défense
Tu portes le sabre au côté.
Un camarade de jeunesse
En duel tomba sous mon bras ;
Depuis lors je vieillis sans cesse
Mais le remords ne vieillit pas !

Vivre ou mourir, etc.

Un soldat qui dans la bataille
Court braver le fer et l'airain,
Ne doit-il pas être de taille
A combattre aussi le chagrin.
Dieu montre le prix de la tâche ;
Luttons, la vie est un combat :
Celui qui se tue est un lâche
Indigne du nom de soldat !

Vivre ou mourir, etc.

Soldat, le devoir en Belgique
Pour l'avenir donne des droits ;
L'honneur peut mettre à ta tunique
Des étoiles d'or et la croix.
Soldat, songe qu'à la frontière
S'il fallait affronter la mort,
Tu verrais notre armée entière
Chanter en chœur avec transport :

Vivre ou mourir pour son drapeau,
C'est le cri de guerre
D'un bon militaire.
Est-il au monde un sort plus beau :
Vivre ou mourir pour son drapeau !

1855.

LE CHANT DE L'ATELIER.

Musique de l'auteur. — 76.

Ouvrier
A l'atelier,
Fais ton ouvrage
Avec courage !
Dieu t'a donné bon cœur, bon bras :
Sois honnête homme, et tu réussiras.

Pour prendre femme, attends que ta jeunesse
Sache un métier pour nourrir tes enfants ;
Place l'honneur plus haut que la richesse :
Les hommes purs sont les plus grands.

Ouvrier, etc.

Prends pour compagne une sincère amie
Qui, brave femme et fille d'artisan,
Sache qu'un sou par jour d'économie
Donne trente-six francs par an.

Ouvrier, etc.

Puis au métier que ta main rude exerce
Ce capital peut prêter son appui :
Tel commença par un petit commerce,
Qui se trouve riche aujourd'hui.

Ouvrier, etc.

Si tes parents vieillissent sur la terre
Qu'en l'avenir par toi seul ils aient foi.
Travaille bien pour ton père et ta mère :
Ils ont tant travaillé pour toi.

Ouvrier, etc.

Fuis l'insensé qui s'adonne au genièvre,
Horrible fou qui se tue en buvant,
Car ce poison, dans une ardente fièvre,
En fait un cadavre vivant.

Ouvrier, etc,

Emprunte un livre où la pensée abonde,
Tu le liras aux heures du repos ;
L'instruction, c'est le niveau du monde :
Deux hommes instruits sont égaux !

Ouvrier, etc.

Si tu parviens, il faut, en homme sage,
De ton passé garder le souvenir :
Par le travail, l'honneur et le courage
Il est si beau de parvenir !

Ouvrier
A l'atelier,
Fais ton ouvrage
Avec courage !
Dieu t'a donné bon cœur, bon bras :
Sois honnête homme, et tu réussiras.

LES PETITS AIRS ET LES PETITES CHANSONS.

Musique de l'auteur. — 77.

Par la chanson notre enfance est bercée ;
Dans notre cœur elle incruste ses vers ;
La mélodie en charme la pensée,
Et la chanson doit tout aux petits airs.
Ainsi que l'aigle on voit les hirondelles
Franchir aussi les vastes horizons !
Les petits airs, sur leurs petites ailes,
Portent bien loin les petites chansons. (*bis*).

Muse du peuple à sa voix apparue,
La chanson passe : elle parle tout haut !
Dans le salon, la mansarde ou la rue,
Franche d'allure, elle arrive bientôt.
Le cabaret redit ses ritournelles :
Chacun écoute et reçoit ses leçons.
Les petits airs, sur leurs petites ailes,
Portent partout les petites chansons.

Un vieux soldat, en inclinant la tête,
Vient appuyé sur le bras de son fils ;
Un enfant chante, et le vieillard s'arrête :
C'est un refrain qu'il a connu jadis !
C'est un bouquet fait de fleurs immortelles,
C'est Béranger, l'écho des plus doux sons :
Toujours, toujours, sur leurs petites ailes,
Les petits airs porteront ses chansons !

Plus d'un génie à la mâle éloquence,
S'adresse à tous et n'est pas écouté.
Du chansonnier le devoir est immense
Quand il obtient la popularité :
Semant le bien par ses chansons nouvelles,
De l'avenir il prédit les moissons !...
Les petits airs, sur leurs petites ailes,
Portent longtemps les petites chansons.

Oui, la chanson du peuple est l'épopée :
C'est le discours des tribuns en sarrau.
La poésie en a fait son épée,
Au jour d'alarme elle sort du fourreau !
Aux droits sacrés ses refrains sont fidèles ;
Et, pour répondre à la voix des canons,
Les petits airs élargissent leurs ailes :
Le peuple alors marche au bruit des chansons.

LE PLAISIR ET LA CHARITÉ.

Chœur chanté pendant la marche de la cavalcade historique, en l'honneur des grands musiciens Montois *Roland de Lattre* (*Lassus*), *Philippe de Mons*, et organisée à Mons par la *Société Lyrique*, au profit des pauvres, à l'époque du carnaval de 1857.

Musique de M. Eyckens.

Joyeux chanteurs, cavalcade historique,
Nous invoquons, sûrs de leur noble appui,
Ceux qui jadis illustraient la Belgique,
Pour secourir les pauvres d'aujourd'hui.

Pour rendre hommage aux rois de l'harmonie
Dont s'enorgueillit la cité,
Faisons, amis, marcher de compagnie
Le plaisir et la charité.

Honneur à vous, escorte triomphale !
Roland de Lattre et Philippe de Mons
Sont des noms chers à la ville natale
Qu'avec ardeur, en frères, nous aimons.

Par la gaîté quand notre âme est remplie,
Eparpillons les ris comme des fleurs :
Sonnez, grelots ! La main de la folie
Demain du pauvre ira sécher les pleurs.

Pour rendre hommage aux rois de l'harmonie
Dont s'enorgueillit la cité,
Faisons, amis, marcher de compagnie
Le plaisir et la charité.

Février 1857.

L'ENFANT DU PAYS.

A S. A. R. LE DUC DE BRABANT, A L'OCCASION DE SA MAJORITÉ.

(9 AVRIL 1853).

Chœur composé par M. Bender.

Le peuple a béni ton enfance,
Prince, et le peuple espère en toi :
Sois toujours prêt pour sa défense
Comme ton Père, notre Roi.
Par tes bienfaits sur cette terre,
Au ciel fonde ta royauté ;
Pour les pauvres, comme ta mère,
Sois l'ange de la charité ! } *bis.*

CHŒUR.

Du ciel un ange sympathique
Nous crie, en nous montrant son fils :
« Ce prince, enfant de la Belgique,
» Sera digne de son pays ! »

La Belgique entière te fête !
Brabançons, Wallons et Flamands,
Les Belges sont un peuple honnête
Qui garde la foi des serments.
Que ton cœur aux nôtres ressemble :
Peuple et Roi, double Majesté,
Soyons fiers de porter ensemble
Le drapeau de la liberté.

Du ciel un ange sympathique
Nous crie, en nous montrant son fils :
« Ce prince, enfant de la Belgique,
» Sera digne de son pays ! »

Avril 1853.

UNE MARINE.

COUPLETS

à M. Aimé Quinet qui m'a offert une jolie marine, d'après Donny, en échange d'une chanson.

Air *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

J'accepte une page parfaite
Pour une imparfaite chanson :
Moins encore que le poète
Le peintre a-t-il de la raison ?
Ta marine est large et charmante ;
En s'approchant de ce tableau,
Ma chanson timide et tremblante
Craint, hélas ! de tomber à l'eau.

La plage est immense et dorée
Des reflets du déclin du jour ;
Toute une famille adorée
Du marin attend le retour.
De ta toile calme et profonde,
J'aime l'horizon radieux
Où l'on voit l'infini de l'onde
S'unir à l'infini des cieux.

La lumière, l'air et la vie
Animent l'œuvre que voilà ;
Il semble, en voyant la copie,
Que le maître a passé par là.

Après une telle peinture,
Prends ton essor, âme de feu :
Inspire-toi de la nature,
Cette œuvre éternelle de Dieu.

Février 1865.

LE ROI & CHARLES ROGIER.

Air : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Le Roi passait ; dans la foule, en chemin,
Il voit Rogier, s'approche et le salue ;
Le fils royal vient lui tendre la main :
Vive le Roi ! répond la foule émue.

Nous confondons ces cris avec fierté :
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Sur chaque peuple et chaque royauté
Lorsque grondait un orage sinistre,
Charles Rogier, qui n'est plus député,
Du souverain fut le digne ministre.

Nous confondons ces cris avec fierté :
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Rogier, des nains veulent couvrir d'affronts
Les sages lois que ta voix fit éclore ;
Ton œuvre existe et nous la défendrons,
O vieux soldat du drapeau tricolore !

Nous confondons ces cris avec fierté :
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Jusqu'aux honneurs élevé, malgré toi,
Des envieux méprise la colère.
Le peuple Belge, à l'exemple du Roi,
A consacré ta gloire populaire.

Nous confondons ces cris avec fierté :
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Vive le Roi ! vive l'homme de bien
Qui, sans fléchir, répond à notre attente :
En saluant l'humble et grand citoyen
Il saluait encor mil huit cent trente !

Nous confondons ces cris avec fierté :
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

15 *Novembre* 1855.

LE LILAS DE MA COUR.

AIR *de la Treille de sincérité.* — 61.

Tu vieillis, et sous ta verdure,
Tu sembles rajeunir toujours,
Lilas qui montres pour parure,
Aux baisers des premiers beaux jours,
La fleur des premières amours.
Des moineaux au logis fidèles,
Quand tu fleuris, chantent soudain ;
J'entends le cri des hirondelles :
Ma cour se transforme en jardin !

On pourrait rire
Si j'osais dire
Combien je te porte d'amour,
O petit arbre de ma cour !

T'inondant de perles humides,
De toi le matin est jaloux ;
Et tes grappes, en pyramides,
Semblent, en se penchant vers nous,
Exhaler des parfums plus doux.
Tu viens, comme la poésie,
Arbuste pour moi sans pareil,
Des vallons riants de l'Asie,
Pays des fleurs et du soleil.

On pourrait rire
Si j'osais dire
Combien je te porte d'amour,
O petit arbre de ma cour !

Mes enfants, à l'âme naïve,
Te font témoin de leur gaîté ;
Ainsi qu'une source d'eau vive,
De leur grande simplicité
Dieu fait jaillir la vérité.
Et, cœur ouvert, bouche muette,
Je les écoute bien souvent...
C'est alors que je suis poète :
Comme eux je redeviens enfant.

On pourrait rire
Si j'osais dire
Combien je te porte d'amour,
O petit arbre de ma cour !

Le vent du soir dans ton feuillage
Passe et fuit plus suave encor ;
Avec lui mon esprit voyage :
Vers l'Orient prenant l'essor,
Son rêve lui montre un trésor.
Je crois voir, douce Providence !
D'une corne d'or et d'émail,
Les Péris verser l'abondance
A tous les enfants du travail.

On pourrait rire
Si j'osais dire
Combien je te porte d'amour,
O petit arbre de ma cour !

Avril 1856.

LA MORT DU LILAS.

Air *du Credo du Chansonnier.* — 93.

Le choléra passait ouvrant ses ailes sombres,
Et sa main sans pitié moissonnait chaque jour ;
Lorsqu'au printemps dernier, sous des cieux chargés d'ombres,
Il vint planer soudain sur ma petite cour.
Et le lilas lui dit, dans sa candeur sublime :
« De ma chère maison daigne épargner le sort ;
» A tes horribles coups s'il faut une victime,
» Me voici : frappe-moi ! » — Le petit arbre est mort.

Septembre 1866.

LE NOUVEAU CADET-ROUSSELLE.

Air : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.* — 78.

Mon Cadet-Rousselle est là
Qui flaire
Un bon ministère ;
Gauche ou *droite*, le voilà :
Prenez ce cadet-là !

Son profil de Polichinelle
A la Chambre est tout radieux ;
De ce nouveau Cadet-Rousselle
Le savoir-faire est merveilleux.
Devant Rogier et Frère
Il fut s'agenouiller ;
Mais souffle un vent contraire :
A bas Frère et Rogier !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Par ses intrigues il sut plaire
A maint faiseur électoral ;
Un tripotage tutélaire
Le fit député libéral.
En faux frère sans cesse
Quand notre homme a voté,
Il vient avec adresse
Prôner la liberté !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Si par le journal qui le loue
Cadet jadis fut compromis,
L'auteur qui lui jetait la boue
Est maintenant de ses amis.
Oui, de Cadet, ce cuistre
Est le cœur et la voix :
Si l'un devient ministre,
L'autre obtiendra la croix.

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Quand manœuvrant avec prudence,
Il semble accomplir son mandat,
Un faux manteau d'indépendance
Cache son cœur de rénégat.
Grâce à cette malice,
Un vote *indépendant*
L'a fait nommer le vice
Le vice-président.

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Ses nombreux tours de passe-passe
En font un homme curieux ;
De la Chambre il est le paillasse,
Mais le paillasse sérieux.
Orateur, il déride
Public et Parlement ;
Veut-on rire ? Il préside :
Entrez : c'est le moment !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Très-habile dans la pratique,
Notre homme est vraiment sans pareil !
Nouvel Icare politique,
Il veut s'approcher du soleil.

Il pourrait dans la lutte
Retomber sur le sol :
Qu'il prenne un parachute
Au lieu d'un parasol !

Mon Cadet-Rousselle est là
Qui flaire
Un bon ministère ;
Gauche ou *droite* le voilà :
Prenez ce cadet là !

Juin 1856.

LE PILOTE DE TOURNAI.

Air : *Suzon sortait de son village.* — 51.

J'ai vu le Pilote dimanche
Passer le regard plein de feu,
Echarpe rouge sur la hanche,
Chapeau marin, bourgeron bleu.
Quelle carrure,
Quelle tournure !
A son aspect se taisent les railleurs ;
Rien qu'à sa vue,
J'ai l'âme émue,
Car les plus forts sont souvent les meilleurs.
Dans ce type-là tout dénote
L'homme du peuple simple et vrai.
Salut, Pilote de Tournai,
Salut, joyeux Pilote !

Sur l'Escaut, son champ de batailles,
Comme il s'expose avec bonheur ;
Pilote, montre tes médailles
Plus belles que nos croix d'honneur.
Sa gloire brille
Sur sa famille,
Qui doublement se plaît à le bénir ;
Cet honnête homme
Est économe :
Pour ses enfants il songe à l'avenir.
C'est le cœur chaud d'un patriote
Toujours aussi brave que gai.
Salut, Pilote de Tournai,
Salut, joyeux Pilote !

Un écolier qui s'émancipe,
Est entraîné par le courant ;
Un Pilote pose sa pipe,
S'élance et repêche l'enfant.
Mais vers la rive
Sa mère arrive
Et tombe en pleurs dès qu'elle l'aperçoit ;
Il se ranime :
Simple et sublime,
Son sauveur dit en lui montrant le doigt :
« Cours vers ta mère qui sanglotte
« Et ne viens plus seul sur le Quai ! »
Salut, Pilote de Tournai,
Salut, brave Pilote !

Son courage est à toute épreuve :
Quand fondent les neiges d'hiver,
Parfois l'eau déborde, et le fleuve
Est effrayant comme la mer !
L'onde s'amasse,
Gronde et menace
D'humbles maisons qu'elle va submerger...
Cris lamentables !
Pour ses semblables
L'homme s'élève au niveau du danger :
« Je veux, en l'abîme où je flotte,
« Périr, ou je les sauverai ! »
Salut, Pilote de Tournai,
Salut, vaillant Pilote !

ENVOI.

Ma Muse qui sans crainte fronde
Les fourbes de tous les partis,
Sans haine pour les grands du monde,
Aime à chanter pour les petits.

Franche et sincère,
Tournai m'est chère :
L'*Echo*, la *Lyre* (1), Artilleur et Pompier.
Orphéoniste,
Pilote, Artiste,
Tous ont montré du cœur au chansonnier,
Du peuple reste la marotte,
O Muse, et je te bénirai...
Ah ! pour remercier Tournai,
J'ai chanté son Pilote.

Septembre 1856.

(1) L'*Echo de l'Escaut*, la *Lyre Ouvrière*, sociétés de chœurs.

XXV^E ANNIVERSAIRE.

Musique de l'auteur. — 79.

Les cris du cœur sont toujours éloquents :
Un peuple entier fête l'anniversaire
Du souverain qui depuis vingt-cinq ans
A gouverné les Belges comme un père.

Bruit du canon, carillon du beffroi,
Accompagnez la voix de la patrie :
C'est la liberté qui s'écrie :
VIVE LE ROI !

On nous a vus, calmes dans nos débats,
Avec le Roi que la Belgique honore,
Vers le progrès marcher d'un même pas :
Sans reculer nous marcherons encore !

Bruit du canon, etc.

Ce noble Roi, cœur plein de loyauté,
Est tout puissant par sa haute sagesse ;
Il couvrira de son nom respecté
Nos droits sacrés : la tribune et la presse !

Bruit du canon, etc.

Aux yeux surpris des grandes nations,
Lorsque l'orage éclatait sur nos têtes,
On vit briller nos institutions
Ainsi qu'un phare au milieu des tempêtes.

Bruit du canon, etc.

Son règne est beau ! le Roi prend pour appui
La Loi, le Droit et le Peuple lui-même ;
Il fit monter sur le trône avec lui
La liberté, cette force suprême !

Bruit du canon, carillon du beffroi,
Accompagnez la voix de la patrie :
C'est la liberté qui s'écrie :
VIVE LE ROI !

1856.

LA PRIÈRE EN COMMUN.

Musique de l'auteur. — 80.

C'est l'heure où les enfants disent les choses saintes
Que porte vers les cieux leur petite oraison ;
Leur mère est auprès d'eux à genoux, les mains jointes,
Et le bonheur alors plane sur la maison.
Pour louer le Seigneur la famille s'assemble
Et le Seigneur répond : « Mains jointes, à genoux,
» Lorsque vous êtes trois qui me priez ensemble,
» Mon cœur et mon esprit sont au milieu de vous ! »

— Enfants, voici le soir : l'étoile a sa lumière,
L'oiseau son chant joyeux, la fleur son doux parfum ;
Pour rendre gloire à Dieu nous avons la prière :
Faisons, ô mes enfants, la prière en commun.

L'homme est souvent mauvais et je ne suis qu'un homme
Par les méchants instincts à la terre lié ;
Dans vos élans pieux votre bouche me nomme :
Par vous, ô mes enfants, je suis purifié.
Parlez de votre mère aux sphères éternelles ;
Une mère ici-bas est un si grand trésor :
C'est un ange gardien qui nous cache ses ailes,
Mais qui voudrait en vain nous cacher son cœur d'or.

— Enfants, voici le soir, etc.

Priez : et si quelqu'un vous a fait de la peine,
N'écartez pas son nom de votre hymne d'amour,
Car la prière, enfants, peut dissiper la haine
Comme se fond la neige au soleil d'un beau jour.

La charité, l'espoir et la foi vous inondent :
Que le vœu des petits là-haut soit entendu,
Afin que le travail et la paix qui fécondent
Nous rendent pour jamais le paradis perdu !

— Enfants, voici le soir, etc.

La main du créateur montre à la créature
Les vallons, les forêts, l'océan, le ciel bleu ;
Partout l'univers parle et dit que la nature,
Mère du genre humain, est la fille de Dieu !
Dieu, c'est, mes chers enfants, la sagesse profonde
Qui règne sur l'espace et remplit l'infini ;
C'est le souffle éternel, c'est la splendeur du monde :
Par la terre et les cieux que son nom soit béni !

— Enfants, voici le soir : l'étoile a sa lumière,
L'oiseau son chant joyeux, la fleur son doux parfum ;
Pour rendre gloire à Dieu nous avons la prière :
Faisons, ô mes enfants, la prière en commun.

1856.

LES LIONS & LES OURS.

Musique de l'auteur. — 81.

Du bruit de leur nom formidable
Deux cercles remplissent Courtrai ;
L'un savant, l'autre charitable,
Tous deux amis du bon, du vrai.
L'un s'appelle *Lion de Flandre;*
Sous la peau de l'*Ours* redouté,
L'autre cache à la pauvreté
Les bienfaits qu'il a su répandre.

Que je voudrais vivre toujours
Avec les Lions et les Ours ! (*bis.*)

Méritant leur surnom de bête,
Pour combler mon désir ardent,
Ils m'ont fait, par un jour de fête,
Ours et Lion *correspondant.*
Je suis un Lion très-informe,
Je suis un Ours très-mal léché ;
Mais, par le plaisir alléché,
Je viens ici pour qu'on me forme.

Que je voudrais vivre toujours
Avec les Lions et les Ours !

On disait : la littérature
En Belgique n'existe pas ;
Quand un jour, charmante aventure,
Vers Courtrai je guidai mes pas ;

J'y vis un cœur plein de science
Que l'Europe entière a compris.
Je m'écriai : Gloire au pays
Qui possède Henri Conscience !

Que je voudrais vivre toujours
Avec les Lions et les Ours !

2 *Mars* 1861.

BALLADE.

A M. LE BARON DE W.

Air *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

Le fils était digne du père.
On restaurait leur vieux château
Que l'on crut voir sortir de terre
Offrant un aspect tout nouveau.
L'architecte était un artiste
Qui ne pouvait se fourvoyer ;
Pourtant le château semblait triste :
Il était un vide au foyer.

Mais Fernand rencontra Marie...
Fernand, d'une tremblante voix :
« Père, veux-tu? Je me marie :
» Nous serons trois comme autrefois. »
Pour l'épouse et la mère absente,
Un pleur à leurs yeux vint briller.
Une femme jeune et charmante
Fut bientôt l'âme du foyer.

Des pauvres vers Dieu la prière
Monta lorsqu'ils furent unis ;
Car dans la plus humble chaumière,
Ces grands seigneurs étaient bénis.

Ni cœurs serrés, ni fronts moroses ;
Leur bonheur vint tout égayer :
Que de beaux enfants blancs et roses
Viennent sourire à leur foyer !

Janvier 1866.

LE PRINCE DE LIGNE & SIR ROBERT PEEL.

« Puis, l'ambassadeur du plus petit royaume d'Europe, la Belgique, Mgr le prince de Ligne, le type complet de la pompeuse vanité et de la nullité arrogante, » etc., etc.

(*Discours prononcé par Sir Robert Peel au dîner public donné le 5 janvier 1857, à l'inauguration de la nouvelle Bibliothèque d'Adderley-Park, à Birmingham.*)

Traduction de l'ETOILE BELGE.

AIR : *On dit partout que je suis bête.* — 82.

Pourquoi donc, ô prince de Ligne,
A Moscou parus-tu si digne?
En arrogance, en nullité,
Peel transforme ta dignité.
Dans un grand banquet, dit l'histoire,
Il te fit injure... après boire.
Sir Robert n'a pas ton défaut :
Prince, sois donc moins comme il faut.

Tu mérites ce trait bacchique ;
Ambassadeur de la Belgique,
Tu fus l'envoyé d'un pays
Moins grand que les États-Unis :
A ce mot, je vois l'Angleterre
Soudain se troubler et se taire...
Sir Robert n'a pas ton défaut :
Prince, sois donc moins comme il faut.

Aux yeux de la diplomatie,
Prince, tu dus être, en Russie,

Fier de représenter, je croi,
Un peuple honnête, un sage Roi.
Sir Robert Peel tout haut décrie
Ceux qui rehaussent leur patrie.
Sir Robert n'a pas ton défaut :
Prince, sois donc moins comme il faut.

Est-ce un ministre d'Angleterre,
Au nom illustré par son père,
Qui vient parler, en casse-cou,
De son ambassade à Moscou?
Le malheureux bat la campagne
Dans des discours pleins de champagne.
Sir Robert n'a pas ton défaut :
Prince, sois donc moins comme il faut.

Sir Robert, reprends l'équilibre :
Le ministre d'un peuple libre
Doit savoir que la liberté
A pour flambeau la vérité.
Honte à l'ivresse qui le plonge
Dans l'indécence et le mensonge !
Sir Robert n'a pas ton défaut :
Prince, sois donc moins comme il faut.

Janvier 1857.

LA LOI SUR LA CHARITÉ.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.* — 78.

Quel vertige affreux vous porte
A rétablir la main morte ?
Plus que moines et couvents,
Nous aimons nos enfants !

Chanter est aussi du courage
Quand l'éclair brille à l'horizon ;
Souvent pour conjurer l'orage,
Le peuple n'a que la chanson.
Lorsqu'à l'erreur qui passe
Il sent qu'il faut un frein,
Le peuple dans l'espace
Va jeter son refrain.

Quel vertige affreux, etc.

Quoi ! le pouvoir cherche à défendre,
En invoquant la liberté,
La main morte qu'on veut nous rendre
Sous prétexte de charité !
S'il est tant de misère,
Empêchez, par vos lois,
L'offrande populaire
Pour les petits Chinois.

Quel vertige affreux, etc.

On verrait chez un peuple sage
Les vieux abus remis à neuf ?

Mais refaire le moyen-âge,
C'est refaire quatre-vingt-neuf.
Les lois sont en Belgique
Les mêmes pour chacun :
Le prêtre et le laïque
Sont dans le droit commun.

Quel vertige affreux, etc.

Enrichir par un privilége
Les gens d'une communauté,
C'est protéger un sacrilége :
Ils ont fait vœu de pauvreté !
L'Etat se suicide
Si l'on vote la loi,
Mais il a pour égide
La sagesse du Roi.

Quel vertige affreux, etc.

Loin de l'arène politique,
Quand le prêtre monte à l'autel,
Pour l'avenir de la Belgique,
Nos vœux s'élancent vers le ciel.
Dieu vrai dont la lumière
Pénètre nos esprits,
Entends notre prière
Et sauve le pays !

Quel vertige affreux vous porte
A rétablir la main morte ?
Plus que moines et couvents,
Nous aimons nos enfants.

Mai 1857.

TU FAIS HONNEUR AUX OUVRIERS MONTOIS.

A M. FRANÇOIS DECLERCQ,

Fondateur de la fabrique de Porcelaines du faubourg de Nimy, après une visite faite à son établissement.

AIR *d'Aristippe.* — 6.

Je veux chanter : la muse est indiscrète ;
Mon cher Declercq, je te trouve en chemin :
Sans hésiter, tu sais que le poète
Prend tous les fruits qui tombent sous sa main. (*bis.*)
Où recueillir une moisson plus ample ?
Aux ouvriers, indulgents à ma voix,
Ta vie est là qui peut servir d'exemple :
Tu fais honneur aux ouvriers Montois. (*bis.*)

La tâche est rude à celui qui commence :
Heur et malheur suivent l'homme de près ;
Tu te jetas seul dans la lutte immense
Toujours ouverte à tous les intérêts.
Au premier gain que t'offrit la partie,
Joignant bientôt du cœur et tes dix doigts,
Tu vins ici fonder une industrie :
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Dieu te rendra le bien que tu sus faire,
Car les meilleurs sont pour lui les plus grands ;
Tu lui parais, dans ta modeste sphère,
Bien au-dessus de tous nos conquérants.

C'est par la mort que leur gloire est suivie...
Dans un faubourg, chez d'humbles villageois,
Tu répandis l'abondance et la vie :
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Ton industrie en chefs-d'œuvre est fertile,
Par tes émaux les yeux sont éblouis ;
En citoyen de plus en plus utile,
D'un produit neuf tu dotes le pays (1).
D'autres travaux vont t'arracher peut-être
A la fabrique où l'on chérit tes lois :
Tes ouvriers n'oublîront pas leur maître !
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Pour débuter, ici, dans ta jeunesse,
Tu fus, dit-on, serviteur quelque part ;
Au préjugé point d'indigne faiblesse :
Sois fier surtout de ton point de départ.
Tu répondrais, si, dans ton existence,
Quelqu'un raillait ton métier d'autrefois :
« Par le travail j'ai comblé la distance ! »
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Novembre 1858.

(1) Après de longues recherches, M. Declercq a découvert, près de Beaumont, une terre dont il a fait de la très-belle pâte de Porcelaine.

LE LENDEMAIN DE LA FIN DU MONDE.

(14 JUIN 1857.)

AIR *du Carnaval.* — 9.

L'astrologie a parlé : point de grâce !
Pour nous plonger dans l'éternelle nuit,
Une comète, en dévorant l'espace,
Doit tout brûler, le treize, avant minuit.
Le créateur de la grande famille
Va-t-il user la foudre à nous punir ?...
Non, l'ombre fuit, regardez, le ciel brille :
Le monde, amis, n'est pas près de finir. (*bis.*)

Une comète (1) a marqué son passage
En ravivant la vigne et les moissons ;
Le cœur rempli du plus heureux présage,
Le travailleur a repris ses chansons.
Un beau soleil vient féconder la terre ;
La main de Dieu s'étend pour nous bénir,
Le riche admire et l'indigent espère :
Le monde, amis, n'est pas près de finir.

La charité, c'est la vertu sublime
Qui dit aux grands : Secourez les petits.
Sous son manteau la main-morte et la dîme
Voudraient cacher leurs vastes appétits.

(1) La comète de 1811.

Loin d'enrichir le froc ou la barbette,
Tout legs pieux au travail doit s'unir
Pour mieux fonder les caisses de retraite.
Le monde, amis, n'est pas près de finir.

Le citoyen, quand il est honnête homme,
Met la patrie au dessus des partis ;
Nous lutterons contre les fils de Rome
S'ils ne sont plus les enfants du pays.
Droits et devoir y trouvent l'équilibre ;
Le Roi, le peuple ont foi dans l'avenir :
C'est pour longtemps que la Belgique est libre !
Le monde, amis, n'est pas près de finir.

Loin des Judas soucieux et moroses,
Dans un verger aux arbres ravissants,
Pommiers fleuris, ainsi qu'eux blancs et roses,
Je vois courir et jouer des enfants.
Dans la nature il est tant de ressource :
Chaque printemps revient la rajeunir ;
Le genre humain se retrempe à sa source.
Le monde, amis, n'est pas près de finir.

Aux sombres jours, on voit surgir des sages
Pour éclairer la vieille humanité ;
Si tout périt, dans l'océan des âges,
Tout doit périr, hormis la vérité !
Du haut des cieux un Dieu la fit descendre ;
Le fer, le feu n'ont pu l'anéantir :
C'est le Phénix qui renaît de sa cendre !
Le monde, amis, n'est pas près de finir.

COUPLET A M. CHARLES ROGIER

Air : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Rogier, la voix populaire
S'élève pour te venger ;
On t'appelle au ministère :
La patrie est en danger !
— Musette, ainsi qu'un astronome,
Je te revois le nez au vent ;
C'est l'étoile d'un honnête homme :
Regarde le soleil levant.

Novembre 1857.

UNE CHAUMIÈRE DANS LES ARDENNES.

Musique de l'auteur. — 83.

Pittoresques Ardennes,
Au milieu de tes plaines
Déjà le soleil luit ;
Et de cette chaumière,
Qu'inonde sa lumière,
Ne s'échappe aucun bruit.

Elle reste fermée,
Sans jeter sa fumée
Comme un panache au vent;
Un beau jour la rend belle :
Et pourtant autour d'elle,
Pas un être vivant.

En ce lieu solitaire,
Dieu seul sait quel mystère
Tient fermé ce séjour.
Quant à moi, je suppose
Que la chaumière close
Est ouverte à l'amour.

RÉPONSE A SANCHO

(Voir son n° du 27 Décembre 1857.)

COUPLETS DÉDIÉS A M. VICTOR JOLY.

Oui, je suis né à La Haye, le 30 mai 1816, d'une mère belge et d'un père français qui vinrent habiter Mons six mois après ma naissance. — Oui, j'ai le cœur belge : je l'ai prouvé par mes chansons patriotiques, et je suis fier de dire que, seul en Belgique jusqu'à ce jour, M. Victor Joly a songé à faire de moi un étranger dans le pays que je regarde comme ma patrie. — Oui, je me suis fait une position par mon travail.

Sancho me reproche tout cela comme un crime. Pourquoi ?

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter* (1).

Sancho, dans des lignes fleuries,
Démasquant mes vastes projets,
Dit que j'ai choisi trois patries,
Afin de mordre à trois budgets.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Du Hollandais j'ai l'avarice ;
Et, pour te rendre ton encens,
Du Français je tiens la malice,
Du Belge je tiens le bon sens.

(1) Donner de l'argent à un pamphlétaire de bas étage pour acheter son silence. (Dictionnaire de poche à l'usage de M. Victor Joly).

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Je suis le plus adroit compère
Car, longtemps avant d'être né,
Je me faisais un sort prospère :
Quel destin je me suis donné !

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Je pose, régente, administre :
Guillaume m'a fait commandeur,
Léopold m'a nommé ministre,
Et Napoléon sénateur.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Sancho, trêve aux plaisanteries ;
Pour te placer, j'ai résolu
De t'offrir à mes trois patries :
Nulle d'elles ne t'a voulu.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Pour vivre selon ta coutume,
On te voit, d'un air menaçant,
Sur sa gorge mettant ta plume,
Gueuser l'aumône du passant.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Le sublime touche au grotesque :
Quand passe un homme vert encor,

Sur ton échine gigantesque
Il ne pleut pas toujours de l'or.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Fesse-Mathieu pour me pourfendre
Près de toi s'épuise à rimer :
Vous êtes faits pour vous entendre
Et pour ne pas vous estimer.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Contre moi désormais ta rage
Peut se vautrer dans tes écrits :
Je n'aurai plus pour ton *chantage*
Que le silence et le mépris.

Sancho, cesse de t'irriter :
Tu ne me feras pas *chanter*.

Janvier 1858.

LES GRENOUILLES & LES OISEAUX.

Air *du Vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

En ce monde étrange, l'envie,
Pour faire taire les oiseaux,
Aux grenouilles donna la vie
Dans les herbes et les roseaux.
Qui donc salûrait dans l'espace,
Dieu, la nature et les beaux jours ?
En vain la grenouille croasse :
Les oiseaux chanteront toujours !

Janvier 1858.

LA CHANSON DU BERCEAU.

A MADAME ACHILLE JUBINAL.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Sur ton berceau le refrain d'un ami
Voltigera, dit ta mère qui veille.
Comme un oiseau sur la branche endormi,
Pour te chanter ma muse se réveille.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Autour de toi tout semble s'égayer
Sous le regard d'une mère ravie :
Sa douce voix t'apprend à bégayer
Des mots touchants qui charmeront ta vie.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Ta mère est là prompte à sécher tes pleurs :
Pour réjouir son âme qui rayonne,
Que ton printemps, comme un arbuste en fleurs,
Donne à rêver aux beaux fruits de l'automne.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Dieu veuille alors que l'ange du berceau,
Qui verse en nous des trésors d'harmonie,

De ton cœur pur, ainsi qu'un frais ruisseau,
Fasse jaillir la source du génie.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Dans le chemin s'il te faut un appui,
Pour te guider vers l'avenir prospère,
J'en connais un, tu peux compter sur lui :
C'est le savoir et l'amour de ton père.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Faible d'abord, un monde bienveillant
Va t'accueillir sur la grand'route humaine ;
Fort, tu verras dénigrer ton talent :
L'envie un jour a fait naître la haine.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui te dira ta première chanson.

Si Dieu te fit pour un destin si beau,
Dans le combat, comme après la victoire,
Les ailes d'or de l'ange du berceau
S'élargiront pour abriter ta gloire.

C'est un ami, cher petit nourrisson,
Qui t'aura dit ta première chanson.

1857.

LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR.

(Plaine de Groeninghe, près de Courtrai.)

MERCREDI 11 JUILLET 1302.

Musique de A. Gevaert. — 84.

Vers Courtrai d'orgueilleuses bandes
Accourent au bruit des clairons ;
Contre les communes flamandes
Philippe (1) a lancé ses barons.
Ce n'est pas le peuple de France,
Serf sous la féodalité,
Non, c'est contre la liberté
Le despotisme qui s'avance !

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Mais le tocsin se fait entendre...
Les chevaliers, fléau d'enfer,
Passent en ravageant la Flandre
Et par la flamme et par le fer.
Bénis par leur famille en larmes,
Dans leur sainte rebellion,

(1) Philippe-le-Bel roi de France.

Au cri sacré : « Flandre au lion ! » (1)
Peuple et bourgeois ont pris les armes.

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Nos châteaux-forts et nos églises
Se sont ouverts à deux battants ;
La noblesse, pour nos franchises,
Est au milieu des combattants. (2)
Et la religion chérie
Vient servir, dans sa majesté,
La cause de l'humanité
Sous les drapeaux de la patrie.

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Gloire au transport qui vous anime
Juliers, Borluut, Coninck, Breydel, (3)
Pour une défaite sublime
Ou pour un triomphe immortel !
Le champ d'honneur est leur tribune,
Ils électrisent nos soldats :
Les Flamands ne souffriront pas
Qu'on touche aux droits de la commune.

(1) Vlanderen den Leuw.

(2) Mais il faut surtout signaler la part que la noblesse flamande prit à la défense de la Flandre. (*Histoire de Flandre*, Kervyn de Lettenhove).

(3) Guillaume de Juliers, Borluut, chef des Gantois. Conynck, Breydel, chefs des corporations de Bruges.

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Aux flamands un prêtre héroïque,
En disant : « Dieu, sois avec nous ! »
A montré le saint viatique :
Tous nos guerriers sont à genoux.
Puis, prenant un peu de poussière,
Chacun, devant les ennemis,
Donne à la terre du pays
Le baiser d'un fils à sa mère.

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Les chevaux font trembler la terre ;
Et, lance au poing, bannière au vent,
Des chevaliers l'armée entière
Roule vers nous comme un torrent !
Ainsi qu'aux flots dans la tempête
Dieu, notre suprême témoin,
Leur dit : « Vous n'irez pas plus loin. »
Soudain un fossé les arrête !

Flandre, combats avec fierté :
Cette lutte sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

En vain chaque ennemi s'élance
Afin d'atteindre à l'autre bord :

Le *goedendag* brise la lance, (1)
Le *goedendag* donne la mort !
La Flandre venge ses injures :
Nobles, prêtres, gens des métiers
Renversent les barons altiers
Dans leurs magnifiques armures.

Flandre, triomphe avec fierté :
Ta victoire sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Enfin de la chevalerie
Les vainqueurs, plus pieux encor,
Sur les autels de la patrie
Déposent les éperons d'or.
Et les nations opprimées
Se disent : — A nous l'avenir :
Pour nous sauver et nous unir
Il existe un Dieu des armées !

Flandre, triomphe avec fierté :
Ta victoire sera féconde,
Car, de ton sol ensanglanté,
Le germe de la liberté
Va poindre et transformer le monde.

Les peuples sont une famille :
La France, en sa virilité,
A, sous les murs de la Bastille,
Brisé la féodalité.
Belgique, dans l'histoire humaine,
Tes fils ont des titres plus beaux,

(1) *Goedendag* : Massue hérissée de pointes de fer. Nos soldats appelaient par ironie *bonjour* ou *goedendag*, cette arme dont ils allaient faire un si terrible usage. (*Histoire de Belgique*, Théodore Juste).

Car ils ont des temps féodaux
Les premiers secoué la chaîne !

Flandre, triomphe avec fierté :
Ta victoire est toujours féconde,
Car sur ton sol ensanglanté,
La moisson de la liberté
Germa pour transformer le monde.

LA SAINT-HUBERT.

A S. A. R. M^GR LE COMTE DE FLANDRE

Musique de l'auteur. — 85.

En se préparant dès la veille
Pour la traque du lendemain,
Il semble qu'on fera merveille ;
Joyeux, on se met en chemin.
Voici le rendez-vous de chasse :
Les gardes, les traqueurs sont prêts...
L'automne répand dans l'espace
La bonne senteur des forêts.

Nos souvenirs ont plus de charmes
Quand le vin pétille au dessert ;
Au bruit des verres et des armes,
Il faut gaîment fêter la Saint-Hubert. (*bis.*)

Au poste ! La chasse commence :
La trompe a donné le signal !
Les chasseurs font un long silence,
Les traqueurs un bruit infernal.
Les fusils tonnent presqu'ensemble :
Lièvres, lapins sont aux abois...
Le gibier mort, on se rassemble
Pour traquer plus loin dans le bois.

Nos souvenirs, etc.

Au repos, la pipe allumée
Enflamme bruyère et bois mort ;
On ouvre, en fuyant la fumée,
Un grand panier plein jusqu'au bord.
Chacun s'assied : la flamme brille ;
Le feu, le vin rendent du ton.
Maîtres et gardes en famille
En riant cassent le croûton.

Nos souvenirs, etc.

Après la chasse, un garde cherche
Dans un noir carré de sapins,
Une longue et solide perche
Pour pendre lièvres et lapins.
Autour du *Roi* faisant tapage,
On revient, fier de son gibier,
Par la grand' route du village :
On est parti par le sentier.

Nos souvenirs, etc.

On trouve un repas confortable
Chez l'un des chasseurs de l'endroit ;
Le plus mauvais tireur, à table,
Le verre en main, devient adroit.
Le vin aux têtes échauffées
Donne de magiques clartés :
Au pays des contes de fées
Les convives sont transportés.

Nos souvenirs, etc.

Puis, rêvant aux chasses prochaines,
La nuit, partout dans les halliers,
On voit les lièvres par centaines,
On voit les lapins par milliers.

Vite on fait feu : chaque coup porte ;
De Nemrod on a le coup d'œil.
Quand le réveil frappe à la porte,
On allait abattre un chevreuil !

Nos souvenirs ont plus de charmes
Quand le vin pétille au dessert ;
Au bruit des verres et des armes,
Il faut gaîment fêter la Saint-Hubert.

1858.

LA CHANSON DES ENFANTS.

Air *de la Bière.* — 61.

L'airain sonne
Au vieux beffroi;
L'écho joyeux redit la Brabançonne.
L'airain sonne
Au vieux beffroi;
Heureux enfants, chantons : Vive le Roi!

Dès le matin, notre mère attendrie,
Qui des vertus nous enseigne la loi,
Disait : « Mon fils, sois fier de ta patrie,
» Tu vas tantôt passer devant le Roi! »

L'airain sonne, etc.

Rendons hommage au bon maître d'école :
Contre l'erreur il lutte corps à corps;
A notre front il met une auréole,
Dans notre cœur il sème des trésors.

L'airain sonne, etc.

Pour le savoir, qu'on soit moins économe :
L'instituteur est l'ouvrier du bien :
Par ses leçons, l'enfant devient un homme
Qui sent en lui l'âme du citoyen.

L'airain sonne, etc.

L'instituteur, simple et patriotique,
C'est le ruisseau qui, sans bruit dans son cours,
Donne la source au fleuve magnifique
Où le progrès navigue pour toujours.

L'airain sonne, etc.

En ce grand jour dont parlera l'histoire,
Nous réclamons par nos cris triomphants,
L'*instruction gratuite, obligatoire :*
Tout l'avenir est au cœur des enfants!

L'airain sonne, etc.

Gloire à l'élu qui porte la couronne!
De la jeunesse il entendra le vœu :
Nos faibles voix monteront jusqu'au trône,
Pour s'élancer du trône jusqu'à Dieu!

L'airain sonne
Au vieux beffroi;
L'écho joyeux redit la Brabançonne.
L'airain sonne
Au vieux beffroi;
Heureux enfants, chantons : Vive le Roi!

Septembre 1858.

MONSIEUR DU FLAFLA.

Air : *Cette chaumière-là vaut un palais.* — 86.

Je suis Monsieur Du Flafla !
De l'espace,
Quand je passe ;
Faites place, me voilà :
Je suis Monsieur Du Flafla,
Oui, je suis (*bis*) Monsieur Du Flafla.

Tout haut personne ne proteste
Contre moi qui trafique en grand :
Les millions, je vous l'atteste,
Sont toujours bons à qui les prend.
Que le vulgaire honnête
Aille rampant au sol :
J'ai su rester au faîte
Depuis mon premier vol.

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

Ces gens dont l'honneur est la sphère,
Ils travaillent : dédaignons-les.
Ces fripons vivent à rien faire :
Soyez à leurs ordres, valets !
Je défends que l'on ouvre
A mes pauvres parents ;
Au vice que l'or couvre,
Ouvrez à deux battants !

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

Je lance, par l'agiotage,
Les actions de mes journaux,
Mes actions de charbonnage,
De chemins de fer et canaux.
Le succès légitime
Mes opérations.
On entoure d'estime
Les bonnes actions.

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

Je pris pour femme une héritière
Dont le père, illustre pied-plat,
Sut consacrer sa vie entière
A spéculer avec éclat.
C'est un Crésus d'élite
Qui fait tout à propos :
Sa troisième faillite
Triple ses capitaux.

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

De moi bien fol est qui se moque ;
Le monde m'a glorifié :
Le vice commun de l'époque
En moi s'est personnifié.
Roulant mon impudence
Comme un paon radieux,
Je suis ma Providence :
C'est l'or qui fait les Dieux !

Je suis Monsieur Du Flafla !
De l'espace,
Quand je passe ;
Faites place, me voilà :
Je suis Monsieur Du Flafla,
Oui, je suis (*bis*) Monsieur Du Flafla !

1853.

L'ŒIL DE FOURRIER.

Air *de la Sentinelle.* — 31.

Le grand Fourrier, fourrant le nez partout,
Et de Dieu même improuvant la sagesse,
Dit qu'une queue avec un œil au bout
Doit un beau jour compléter notre espèce.
Le bon Dieu, sans être savant,
Fit tout d'une sage manière,
Car c'est pour marcher en avant
Que l'homme a deux yeux par devant
Et qu'il n'en a pas par derrière,
Par derrière.

Février 1859.

COUPLETS A MON FILLEUL, ANTOINE DELMÉE,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

AIR *du vaudeville de la Petite Gouvernante.* — 19.

Je te donne le nom d'Antoine,
Mon parrain m'a donné ce nom
Qui fut celui d'un très-grand moine
Célèbre par son compagnon.
Le saint qui m'est toujours prospère
M'inspire pour toi ce refrain :
Mon filleul, ressemble à ton père, } (*bis.*)
C'est le souhait de ton parrain.

Il est aujourd'hui journaliste, (1)
Lui qui fut un simple ouvrier ;
N'est-ce pas le cœur d'un artiste
Qui battait sous son tablier ?
Comme lui, sois bon pour ta mère
Qui t'aime et répète soudain :
« Mon enfant, ressemble à ton père,
C'est le souhait de ton parrain. »

Ennemi des basses manœuvres,
Fuyant les tortueux chemins,
Ton père est le fils de ses œuvres ;
L'honneur, voilà tes parchemins !

(1) Adolphe Delmée, rédacteur et propriétaire de l'*Economie*, de Tournai.

A l'ouvrage vaillant compère,
Au plaisir joyeux boute-en-train !...
Mon filleul, ressemble à ton père,
C'est le souhait de ton parrain.

O Benjamin d'une famille
Fière de ses premiers enfants,
Dans ton étoile qui scintille
Je lis des destins triomphants !
Dieu seul sait tout ; mais l'homme espère :
L'espoir est un présent divin.
Rehausse le nom de ton père,
C'est le souhait de ton parrain.

11 *Janvier* 1859.

Je chantais l'hymne d'espérance
Et rêvais un chemin de fleurs
Pour mon filleul, quand la souffrance
L'enlève à sa famille en pleurs.
Il reste à nos peines cruelles
La foi, ce baume souverain :
Je chantais ! — L'enfant a des ailes :
Un ange au ciel est son parrain !

Mai 1866.

LA CRUCHE.

Air : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

« Les miliciens quittent nos champs ;
» Des mères je sens le martyre !
» Je veux faire une tirelire
» Pour le dernier de mes enfants.
» C'est un fils !... En guidant ses pas,
» Déjà mon âme s'inquiète ;
» Les riches ne sont point soldats !
» Ma cruche sera ma cachette,
» Sera ma cachette.
» A prix d'or puisque tout s'achète,
» Mon garçon ne partira pas. »

Un jour la mère en cheveux blancs,
Tressaille d'espoir et de crainte ;
Elle casse la cruche sainte,
Et soudain, de ses doigts tremblants,
Elle compte en priant tout bas,
Et s'écrie, après sa prière :
« C'est le paradis ici-bas
» Que Dieu fait de notre chaumière ;
» De notre chaumière ;
» J'ai compté, la somme est entière :
» Mon garçon ne partira pas ! »

Une cocarde à son chapeau,
Le fils que le bonheur transporte
Chante et saute en ouvrant la porte :
Il a pris un bon numéro!

— « Epargne, tu nous resteras
» Pour acheter ce coin de terre ;
» O mon fils, où tu sèmeras,
» Dieu voudra féconder, j'espère,
» Féconder, j'espère....
» Mon enfant, embrasse ton père
» Qui pleure en nous tendant les bras ! »

Février 1859.

LE CHATEAU DE BON ACCUEIL.

A DEVISME.

Musique de l'auteur. — 87.

Devisme, mon bon camarade,
J'ai bien reçu ton vin de choix. (1)
Avec les ouvriers Montois,
Quand ils m'offrent leur sérénades,

Nous buvons ton vin d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

Ta nature vaillante et franche
Invente et progresse toujours ;
Mais l'armurier des autres jours
Devient grand seigneur le dimanche !

Il faut boire un coup d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

Ici-bas, sainte Providence,
Le paradis n'est pas perdu,
Car le travail nous l'a rendu :
Le travail donne l'abondance.

Il faut boire un coup d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

(1) Devisme a choisi et m'a envoyé en cadeau la meilleure pièce de vin de sa récolte de 1857.

De ce château qui nous rassemble,
L'humble atelier n'est point jaloux ;
Le cœur du peuple bat en nous,
Lorsque nous chantons tous ensemble :

Il faut boire un coup d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

Quoi ! c'est l'empereur de Russie
Qui t'a décoré le premier...
La croix que porte l'ouvrier
Honore la démocratie.

Il faut boire un coup d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

Notre amitié, dès son aurore,
Fut pour nous le vin bienfaisant
Qui toujours est, en vieillissant,
En vieillissant, meilleur encore.

Il faut boire un coup d'Argenteuil,
Clos du château de bon accueil.

Argenteuil, 17 *Avril* 1859.

LES SOLDATS DE L'INDUSTRIE.

Mgr le duc de Brabant croit fermement, et avec raison selon nous, que les progrès énormes faits depuis 1830 par la Belgique dans la voie de la prospérité matérielle, ne la dispensent pas de suivre l'exemple des autres peuples nos voisins, sans cesse occupés à créer des débouchés nouveaux à leur activité croissante. Les marchés que nous avons jusqu'ici trouvés à nos portes vont se rétrécissant chaque jour : nous trouvons maintenant des concurrents où nous ne comptions jadis que des consommateurs. Faut-il, dans cet état de choses, rester inactifs et attendre, pour nous décider, que nos rivaux aient pris possession de tous les marchés de l'Orient et du Nouveau-Monde ?

Séance du Sénat, 17 *février* 1860 (INDÉPENDANCE).

AIR *de ma vigne*. — 88.

L'océan caresse nos bords ;
Notre sol produit des trésors ;
L'usine, au moteur énergique,
Chante auprès du chemin de fer ;
De ses travaux le peuple est fier :
Courage, enfants de la Belgique !
Vieux, nous resterons au sillon ;
Partez sous notre pavillon.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses du genre humain,
La mer offre un vaste chemin ;
Ouvrez le monde (*bis*) à la patrie,
Jeunes soldats (*bis*) de l'industrie.

Quoi ! nous laisserions enfouis
Les dons précieux du pays...
Belges, marchons ; l'Europe marche.
Nos ports ont de bons matelots ;

Dieu semble dans le bruit des flots
Nous crier de construire une arche.
Pavoisons de nos trois couleurs
La marine des travailleurs.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Dans l'histoire des anciens temps,
Je vois passer, drapeaux flottants,
Les nombreux vaisseaux de la Flandre.
De cette opulente grandeur,
Nous pouvons voter la splendeur
D'où nos aïeux ont dû descendre.
Un peuple est-il déshérité
S'il possède la liberté ?

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Pour atteindre aux bords étrangers,
L'océan est plein de dangers,
Vous dira sans doute une mère.
Mais, pour extraire nos produits,
Nos ouvriers, au fond du puits,
Sont-ils sûrs de sortir de terre?
Gloire au marin, gloire au mineur
Qui sont toujours au champ d'honneur.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Au-dessus des voix des partis,
Faisons résonner nos outils.
Mais, après des luttes splendides,
Puisque sa vie est un combat,

L'ouvrier comme le soldat
A droit au pain des invalides.
C'est le budget de l'avenir
Que les nations vont bénir.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses du genre humain,
La mer offre un vaste chemin ;
Ouvrez le monde (*bis*) à la patrie,
Jeunes soldats (*bis*) de l'industrie.

Février 1860.

TOUT VIEILLIT.

Air *de la Treille de sincérité.* — 64.

Tu me fuis, jeunesse adorée,
D'un pas, hélas! trop diligent;
Dans ma chevelure dorée,
J'aperçois plus d'un fil d'argent. (*bis.*)
L'hymne de ma reconnaissance
Vers le Seigneur monte toujours;
La richesse? non, mais l'aisance
Charme l'automne de mes jours.
Le temps s'envole,
Je m'en console;
Oui, je vieillis; mais, Dieu merci,
Mon vin, mon vin vieillit aussi! (*bis.*)

Le vin gagne, gagne sans cesse,
L'âge le rend délicieux;
L'homme perd tout par la vieillesse :
Mais, grâce au philtre précieux,
J'entends résonner dans mon âme
Les voix si douces du printemps;
Ma muse a des ailes de flamme,
Et, le verre en main, j'ai vingt ans!

Le temps s'envole, etc.

Dans une fête de famille,
Riche de travail et d'honneur,
Comme le vin, l'esprit pétille :
A lui l'espace et le bonheur!

En plantant la vigne féconde,
Noé fut inspiré du ciel :
C'était le breuvage du monde
Pour le banquet universel.

Le temps s'envole, etc.

Dans le mirage salutaire
De ces vins généreux et francs,
Pour l'homme chaque homme est un frère ;
Mais il est des pauvres souffrants.
Bouteille à l'indigent promise,
Rends-lui la force et la santé :
En robe noire, coiffe grise,
C'est une sœur de charité.

Le temps s'envole, etc.

De ta prison qu'on te délivre,
Rubis charmant, flot parfumé ;
Le cœur me bat, je me sens vivre :
Comme toi j'étais comprimé.
La vérité doit luire aux sages
Dans les vapeurs du jus vermeil :
Ce n'est qu'à travers les nuages
Qu'on peut regarder le soleil.
Le temps s'envole,
Je m'en console ;
Oui, je vieillis; mais, Dieu merci !
Mon vin, mon vin vieillit aussi ! (*bis.*)

1860.

LES ANGES DU FOYER.

COUPLETS

offerts à Mlle Alice P. et à Georges C., avocat à la cour impériale de Paris, le jour de leur mariage.

AIR : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Les grâces ont entouré son berceau,
M'écrivait George, en me parlant d'un ange ;
Alice, après un éloge si beau,
Je n'ose plus chanter votre louange.

Et cependant aussi le chansonnier
Sait qu'une fille est l'ange du foyer.

George a tracé le plus charmant portrait
Tout rayonnant des beautés de votre âme ;
Dans mes écrits, que n'ai-je le secret
De faire, Alice, un ange de la femme !

Et cependant aussi le chansonnier
Sait qu'une femme est l'ange du foyer.

Vous la verrez, George, plus triomphant,
Si Dieu parfait votre union bénie ;
O mon ami, la mère pour l'enfant
A des trésors de tendresse infinie.

Car par bonheur aussi le chansonnier
Sait qu'une mère est l'ange du foyer.

Vous dont la vie est tout en son printemps,
Soyez heureux : c'est Dieu qui vous rassemble.
Que vos beaux jours puissent durer longtemps :
Vieillir n'est rien quand on vieillit ensemble.

Rappelez-vous les vers du chansonnier
En ravivant la cendre du foyer.

Paris, 12 *Décembre* 1861.

COUPLET A VAN DE STEENE,

Lithographe à Courtrai, qui m'avait demandé d'ajouter une recommandation à des couplets destinés à être vendus au profit d'un ouvrier Courtraisien, pour le libérer de la milice.

Air *de la Sentinelle*. — 31.

A ta chanson pour le milicien,
Mon apostille est la mouche du coche ;
J'ai lu tes vers ; mon cœur a dit : c'est bien !
Et mes gros sous ont sauté dans ma poche.
Quelques-uns d'eux qui m'ont quitté
Sont mon offrande populaire.
Cher Van de Steene, en vérité,
Tes couplets, pleins de charité,
Vont laisser un fils à sa mère,
A sa mère.

Mons, 19 *Mars* 1860.

NOËL.

Musique de l'auteur. — 89.

Partout des enfants en prière,
En m'invoquant, disent : Noël !
Les petits m'appellent sur terre,
Et pour eux je descends du ciel.
Leur cœur est rempli de lumière :
En vérité, je vous le dis,
Je suis le roi du paradis,
Je suis le bon Dieu, j'aime les petits. } (*bis.*)

Chers enfants, de vos doux ramages
Les anges sont les messagers.
L'étoile qui vint luire aux mages,
Avait lui d'abord aux bergers.
Des humbles j'aime les hommages.
En vérité, je vous le dis,
Je suis le Roi du paradis,
Je suis le bon Dieu, j'aime les petits.

Comme sur la croix qui féconde,
J'ouvre encor mes bras triomphants
A ceux que ma croyance inonde :
Venez à moi, petits enfants !
Je voudrais embrasser le monde.
En vérité, je vous le dis,
Je suis le roi du paradis,
Je suis le bon Dieu, j'aime les petits.

Riches, à l'âme charitable,
Pour fêter ce jour solennel,
Que chaque indigent sur sa table
Trouve le gâteau de Noël.
Moi qui suis né dans une étable,
En vérité, je vous le dis,
Je suis le roi du paradis,
Je suis le bon Dieu, j'aime les petits.

Bien au-dessus de l'opulence,
Le ciel place la pauvreté ;
Riche, le pauvre a la souffrance,
Mais vous avez la charité :
Elle peut combler la distance !
En vérité, je vous le dis,
Je suis le roi du paradis,
Je suis le bon Dieu, j'aime les petits.

Décembre 1860.

CANTATE DES ORPHELINS,

Chantée par la Société Royale Lyrique, le 24 août 1865, lors des fêtes du troisième jubilé séculaire de l'Hospice des Orphelins de Mons, fondé en 1565, par Mme Louise de Bonzanton.

AIR *du chœur des soldats, de Faust.*

Dieu, voix féconde,
Suprême amour,
Aux grands du monde
Dit chaque jour :
« Que l'or abonde
« Pour les souffrants ;
« Aimez les petits et vous serez grands. »

Lorsqu'au héros qui tue,
Le glaive à la main,
On dresse une statue
De marbre ou d'airain,
Ah ! que l'on perpétue
Le grand souvenir
Des noms vénérés que l'on doit bénir.

Dieu, voix féconde,
Suprême amour,
Aux grands du monde
Dit chaque jour :
« Que l'or abonde
« Pour les souffrants ;
« Aimez les petits et vous serez grands. »

O Bouzanton, fille des Cieux,
A ce Jubilé séculaire,
Les orphelins, le cœur joyeux,
Font entendre leurs chants pieux ;
Gloire à ton nom si précieux
Qu'ils joignent au nom de leur mère,
Gloire à ton nom si précieux
Béni sur terre et dans les cieux.

Dieu, voix féconde,
Suprême amour,
Aux grands du monde
Dit chaque jour :
« Que l'or abonde
« Pour les souffrants ;
« Aimez les petits et vous serez grands. »

FAITES GRACE AUX PAUVRES CHARBONNIERS.

COUPLETS AU ROI.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — II.

Sire, vers vous que ma chanson s'élève !
Nos charbonniers retravaillent enfin.
Quelques-uns d'eux, égarés par la grève,
Sont en prison... et leurs enfants ont faim.
Respect aux lois comme au drapeau qui passe ;
Mais si la loi punit les prisonniers,
N'avez-vous pas, Sire, le droit de grâce ?
Ah ! faites grâce aux pauvres charbonniers.

Sire, voyez cette triste demeure ;
Naguère encore où souriait l'amour ;
C'est maintenant la famille qui pleure :
Du prisonnier elle attend le retour.
Roi généreux, élu de la patrie,
Le premier tort vient-il des ouvriers ?
C'est par ma voix le pays qui vous prie
De faire grâce aux pauvres charbonniers.

Le charbonnier, rude et franche nature,
Dans son labeur sans pitié pour ses fils,
Enfants encor les descend dans la bure :
Leur apprend-t-on les lois de leur pays ?
L'instruction *gratuite*, *obligatoire*,
Transformerait les peuples routiniers...
Sire, ajoutez ce titre à votre gloire,
Et faites grâce aux pauvres charbonniers.

Patrons, mineurs, plus d'intérêts contraires ;
Si vous aimez de cœur le sol natal,
Votre devoir est de vivre en bons frères :
Soyez unis, *travail* et *capital !*
Et Dieu sur tous répandra l'abondance ;
Mais les derniers sont pour lui les premiers :
Sire, un bon Roi, c'est une Providence !
Ah ! faites grâce aux pauvres charbonniers.

Juillet 1861.

COUPLETS DE NOCE.

Air : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 25.

A cette noce une simple chanson
De l'amitié sera l'épithalame ;
Mais, croyez-le, mes couplets sans façon
Seront du moins l'interprète de l'âme.

Dieu bénira l'hymen en ce beau jour
Où l'amitié vient sourire à l'amour.

Parmi les siens comme un enfant de plus
L'un compte un fils, l'autre compte une fille ;
Des deux côtés ils sont les bien-venus :
Que le bonheur augmente la famille.

Dieu bénira, etc.

Jeunes époux, un ange aux ailes d'or
Déroulera pour vous des jours prospères ;
Cet ange vient doubler votre trésor :
Heureux enfants, embrassez vos deux mères.

Dien bénira, etc.

A pleine voix, amis, chantons en chœur
Pour célébrer ce moment plein de charmes...
Quoi ! vous pleurez ! — Je le sens à mon cœur,
La joie aussi fait répandre des larmes.

Dieu bénira, etc.

L'espoir brillant éclate dans vos pleurs,
Il embellit la paupière arrosée :
C'est le soleil qui, caressant les fleurs,
En diamants transforme la rosée.

Dieu bénira, etc.

Aux mariés, mes amis, buvons tous ;
Et qu'à ce toast on fasse des merveilles !
Ici pour boire à nos jeunes époux,
On a choisi les plus vieilles bouteilles.

Dieu bénira, etc.

Chantez, amours ; coulez, vins précieux !
Ah ! si j'avais la splendeur poétique,
La coupe en main et le front vers les cieux,
Je chanterais comme la muse antique.

Dieu bénira l'hymen en ce beau jour
Où l'amitié vient sourire à l'amour.

COMMENT VOUS PORTEZ-VOUS?

A MON AMI FRÉDÉRIC THOMAS, DU *Siècle*.

AIR *du Carnaval*. — 9.

Mon cher Thomas,
C'est en guise de lettre,
Quelques couplets assez mal conformés,
Qu'entre vos mains la poste va remettre :
Elle se charge aussi des bouts-rimés.
Pour vous offrir ces fruits de mon génie,
J'ai dû payer un timbre de huit sous.
Mon cher Thomas, répondez, je vous prie :
Je vis encor! Comment vous portez-vous?

En prose un jour, je fis votre louange
Et vous priai d'accepter, sans façon,
Mon portrait-carte, espérant, en échange,
Avoir le vôtre et celui de Masson.
Enrichissez enfin ma galerie :
Vos deux portraits feront tant de jaloux!
Mon cher Thomas, répondez, je vous prie :
Je vis encor! Comment vous portez-vous?

Lorsqu'au foyer notre amitié rassemble
Les noms aimés que nous n'oublîrons pas,
Au premier rang nous plaçons, tous ensemble,
Michel Masson et Frédéric Thomas.
Ah! dit alors ma famille chérie,
Ces nobles cœurs quand viendront-ils chez nous?

Mon cher Thomas, répondez, je vous prie :
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

Dans quelques jours, Pâques va faire éclore
Chansons d'oiseaux sur les arbres fleuris ;
Et pour Paris nous partirons encore :
Permettez-nous de vous voir à Paris.
Entendez-vous un ami qui s'écrie,
Quand à la porte il a frappé trois coups :
Mon cher Thomas, répondez, je vous prie :
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

Ici le *Post-Scriptum* de la reconnaissance.
Le *Siècle*, immense voix, me nommait à la France,
Par vous, naguère encore, en imprimant mes vers.
Mon cœur bénit Bourla (1), mon cœur bénit Anvers !
Sur cela, priant Dieu qu'il vous garde sans cesse,
Je reste votre ami sincère

ANTOINE CLESSE.

Mons, 1862.

(1) Bourla, architecte dont Frédéric Thomas et moi nous fûmes les hôtes, lors du Congrès d'Anvers, en août 1861.

UNE IMMORTELLE.

Air *du Credo des quatre saisons.* — 90.

Avril, de sa main adorable,
Ouvrait les fleurs sur mon chemin,
Quand à mon être misérable
Apparut un être divin.
Elle parlait la vierge blonde :
Il semble encor que je l'entends :
« Je suis vieille comme le monde
» Et jeune comme le printemps. (*bis.*)

» Oui, je suis vieille et démocrate,
» Malgré de longs espoirs déçus ;
» J'étais là quand mourait Socrate,
» J'étais là quand mourait Jésus ;
» Contre sa loi la haine immonde
» En vain croit triompher un jour :
» Je suis vieille comme le monde
» Et jeune encor comme l'amour.

» Le despotisme et l'ignorance,
» Ces deux sinistres compagnons,
» M'opposent, fous d'intolérance,
» Echafauds, bûchers ou canons.
» Quand ils ont fait la nuit profonde,
» Je plane à l'horizon vermeil :
» Je suis vieille comme le monde
» Et jeune comme le soleil !

« J'ai lutté contre l'esclavage
« Avec les martyrs de la croix ;
« J'ai lutté contre le servage
« Avec les Flamands d'autrefois !
« Je lutte avec tout ce qui fonde
« Les droits saints de l'humanité :
« Je suis vieille comme le monde,
« Jeune comme la liberté ! »

Elle parlait. Dans la nature,
Tout l'écoutait silencieux,
Quand la divine créature
Monta lentement vers les cieux.
« Adieu ! disait la vierge blonde,
Eblouissante de clarté :
« Je serai la Reine du monde,
« Je m'appelle la Vérité ! »

1862.

PROMENADE DU SOIR.

Musique de l'auteur. — 91.

Tout révélait d'un Dieu la suprême existence.
Vers la fin d'un beau jour d'un été sans pareil,
L'ombre des peupliers, de distance en distance,
Zébrait le grand chemin doré par le soleil.
Je quittai la grand'route et gravis la montagne :
Les perdrix s'appelaient dans nos riches moissons,
Murmures et parfums remplissaient la campagne :
Je marchais tout joyeux, le cœur plein de chansons.

De là, je voyais Mons dont l'habitant que j'aime
Comme le vieux gaulois est malin et moqueur ;
S'il est railleur souvent, parfois vaniteux même,
Nul n'entend mieux que lui le langage du cœur.
Mons où je vins enfant dans les bras de ma mère,
Où je voudrais que Dieu bénît chaque maison,
Puisqu'il me fut donné de t'offrir la première,
Je veux te consacrer ma dernière chanson.

Passe une paysanne, à l'allure superbe,
Vers la ferme, le soir, ramenant le bétail ;
Elle portait en mains la faucille et la gerbe,
Elle avait la beauté de l'ange du travail :
C'était l'agriculture, aux fécondes mamelles,
Qui sut donner la vie à tant de nourrissons,
Par qui nos fils sont forts et nos filles sont belles !
Je revins au logis le cœur plein de chansons.

Tout-à-coup je tressaille à l'odeur de la poudre :
De longs murs en débris roulent de toutes parts !
Où la foudre a passé je dois bénir la foudre :
C'est la main de la paix qui brise nos remparts.
Ah ! que l'instruction répande ses caresses
Sur ceux qui vont nous suivre au monde où nous passons.
L'amour et le progrès seront leurs forteresses !
Je rentrai tout joyeux, le cœur plein de chansons.

1862.

LA PATRIE & LE ROI.

Chanté devant S. M. Léopold II, par les Chasseurs-Éclaireurs de Liége, le 16 juillet 1866.

Musique de M. Toussaint Radoux. — 92.

Enfants de la Belgique,
Voici le Souverain !
D'une voix énergique,
Répétons, frères, ce refrain :

— Wallons, têtes de houille,
Et Flamands, cœurs pleins de fierté,
En nos mains jamais ne se rouille
Le fer de la liberté.
Si le pays nous crie :
« A moi ! soldats de la loi ! »
Pour sauver la patrie,
Nous défendrons le Roi.

Tous nos aïeux en armes,
Aux lieux où nous passons,
Dans leur sang et leurs larmes
Du progrès semaient les moissons.

— Wallons, etc.

Que les peuples déroulent
Le pacte fraternel !
Les empires s'écroulent,
Le bon droit seul est éternel.

— Wallons, têtes de houille,
Et Flamands, cœurs pleins de fierté,
En nos mains jamais ne se rouille
Le fer de la liberté.
Si le pays nous crie :
« A moi, soldats de la loi ! »
Pour sauver la patrie,
Nous défendrons le Roi.

RIEN QUE VINGT ANS.

Air : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Nous sommes au neuf février,
Et la famille est réunie
Afin de fêter au foyer
Une date par nous bénie.
Ma femme a pris tous les printemps,
Moi tous les hivers du ménage ;
Jugez si nous sommes contents,
Tous deux nous n'avons que vingt ans,
Rien que vingt ans de mariage. (*bis.*)

On croit en vain que la raison
A l'âge mûr sourit plus vive ;
Quand je suis loin de la maison,
Savez-vous bien ce qui m'arrive ?
A travers l'espace et le temps
Mon cœur sur mon esprit voyage,
Et si bien qu'en ces doux instants,
Je me crois encore à vingt ans,
Après vingt ans de mariage.

Lorsqu'on parfume mes cheveux,
Que fraîchement ma barbe est faite ;
Quand ma femme, selon mes vœux,
Fait un simple bout de toilette,
Tous deux coquets et séduisants,
Nous rajeunissons, je le gage,
D'un bon lustre aux yeux des passants,
Ce qui nous reporte à quinze ans,
Après vingt ans de mariage.

L'union, c'est notre secret :
Le bonheur, c'est l'eau de jouvence.
Ah ! si rien ne vient faire arrêt
Dans le cours de notre existence,
Nouveaux phénomènes vivants,
Qui rajeunissent avec l'âge,
On pourra nous voir triomphants,
Tous deux redevenir enfants
Dans les vieux jours du mariage.

9 *Février* 1863.

LA CHANSON DES PETITS.

Air : *Je partis simple militaire.* — 93.

Rappelant la source commune
Dont tous les hommes sont sortis,
Aux courtisans de la fortune
Disons la chanson des petits.
Je suis le courtisan sincère
Des opprimés et des souffrants ;
Souvent sur cette vieille terre
Les plus petits sont les plus grands.

Au fils du pauvre l'indigence
N'est pas le plus pesant fardeau ;
Aveugle de l'intelligence,
Il faut déchirer son bandeau.
Ne pas l'instruire, c'est un crime !
Dans la crèche et d'obscurs parents
Dieu fit naître l'enfant sublime :
Les plus petits sont les plus grands.

C'est dimanche, et dans la campagne
Un groupe d'enfants vient là-bas ;
Mais un homme les accompagne :
C'est l'instituteur : chapeau bas !
Il est dans son humble existence
Bien au-dessus des conquérants :
Il fait la guerre à l'ignorance ;
Les plus petits sont les plus grands.

Pourquoi des couvents magnifiques
Quand on fait vœu de pauvreté ?
Arrière, moines fanatiques...
Place à la sœur de charité !
Loin des somptueux monastères,
Veillant les blessés, les mourants,
Tous les malheureux sont ses frères :
Les plus petits sont les plus grands.

Le peuple consacre sa vie,
Par son labeur de chaque jour,
Au saint progrès qui nous convie
Au banquet de paix et d'amour.
Pour sauver de pauvres familles
Il brave le feu, les torrents :
C'est lui qui brise les bastilles !
Les plus petits sont les plus grands.

Depuis Adam, œuvre infinie,
Où l'homme a fouillé de sa main,
Il sème, et la terre est bénie :
Elle nourrit le genre humain.
César opprimait la Judée,
Et les proscrits allaient errants,
Mais en route ils semaient l'idée !
Les plus petits sont les plus grands.

LE 10 SEPTEMBRE.

COUPLETS

chantés au banquet offert à M. Charles Rogier par les électeurs libéraux de l'arrondissement de Tournai.

(*Les Tournaisiens sont là!*
ADOLPHE DELMÉE.)

AIR *du Dieu des bonnes gens.* — 14.

Mon cher Delmée, honneur à ton courage :
Du Tournaisis tu sers les intérêts.
De saints journaux t'ont prouvé, par leur rage,
Que dans Rogier on défend le progrès.
Dans le combat, lorsqu'à ta voix sonore,
De nobles cœurs répondaient : Nous voilà !
Le 10 septembre on a pu dire encore :
Les Tournaisiens sont là ! (*bis.*)

Montalembert, le fameux catholique,
Prétend qu'il marche au but où nous allons,
En respirant l'air pur de la Belgique
Que n'a-t-il vu nos villages wallons.
Avec Rogier, dont le pays s'honore,
Aux vieux abus pour crier : Halte là !
Le 10 septembre on a pu dire encore :
Nos paysans sont là !

T'injurier comme l'on t'injurie,
Charles Rogier, type de loyauté,

C'est insulter les lois de la patrie,
C'est insulter aussi la liberté,
C'est insulter le drapeau tricolore...
Laissons l'injure aux fils de Loyola.
Le 10 septembre on a pu dire encore :
Les libéraux sont là !

Nous serons là, tant qu'un rayon de vie
Animera nos cœurs et nos cerveaux ;
A bas la haine et l'orgueil et l'envie :
Ouvrons le monde à des chrétiens nouveaux !
L'instruction à nos yeux fit éclore
Un jour splendide où Dieu se révéla.
Instruisons-les ; et, pour lutter encore,
Nos enfants seront là !

1863.

LES INONDÉS DE LA HOLLANDE.

Air : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Comme un torrent les vagues en fureur
Brisent la digue et roulent sans entraves ;
Entendez-vous ? de longs cris de terreur
Viennent vers nous du pays des Bataves !

Aux inondés, Belges, portons secours
Lorsque le flot monte, monte toujours.

Les Hollandais, quand Belges insoumis,
Nous réclamions nos droits et nos frontières,
Dans les combats furent nos ennemis :
Dans le malheur ils deviennent nos frères.

Aux inondés, etc.

Les voyez-vous arrachés à la mort
Par les héros dont la barque s'avance :
Sont-ils sauvés en atteignant le bord ?...
Comme la mer leur détresse est immense !

Aux inondés, etc.

Les pauvres gens ! Nul pouvoir en ce lieu
N'arrêtera le fléau dans sa marche...
En attendant l'assistance de Dieu
La charité peut leur former une arche.

Aux inondés, etc.

De nos soldats, pour cette adversité,
C'est aujourd'hui la voix qui nous implore.
Belges, donnons, lorsque la charité
A déployé le drapeau tricolore !

Aux inondés, Belges, portons secours
Lorsque le flot monte, monte toujours.

Février 1861.

LE JUBILÉ DE CINQUANTE ANS.

A M. ET M^me^ R.

AIR *de la Brabançonne.* — 16.

Ah ! si j'avais l'art de bien dire,
Je vous dirais avec bonheur :
Ces deux vieillards, au franc sourire,
C'est le travail et c'est l'honneur.
Autour d'eux leur famille entière
Vient s'unir en ces doux instants
Afin de fêter à plein verre
Leur jubilé de cinquante ans.

Aux saints devoirs du mariage
Jamais aucun d'eux n'a failli ;
Aucun d'eux ne paraît son âge :
C'est que leurs cœurs n'ont pas vieilli.
L'hiver à leur noble carrière
Semble aussi beau que le printemps.
Mes amis, fêtons à plein verre
Leur jubilé de cinquante ans.

Jeunes gens qui, l'âme ravie,
Chantez à ce repas joyeux,
Vous venez d'entrer dans la vie :
Imitez vos sages aïeux.

Aimez-les et que sur la terre
Dieu vous les conserve longtemps !
Comme eux un jour puissiez-vous faire
Un jubilé de cinquante ans.

Juillet 1863.

LE RETOUR DES ENFANTS

CHEZ LEUR MÈRE CONVALESCENTE.

Lazarre mort ne peut renaître...
Je vous le dis en vérité,
Il vit, répond le divin maître :
Et Lazarre est ressuscité !

Chère femme, il n'est plus d'obstacle ;
Nos enfants sont auprès de toi.
Tu vis, mais c'est par un miracle :
Dieu prit pitié d'eux et de moi.

Il permet, du haut de sa gloire,
Que tu recouvres la santé
Grâce au docteur, à la sœur noire,
Sublime sœur de charité.

Et grâce encore à la bonne âme,
Type de calme et de douceur,
Qui pour te veiller, sainte femme,
Un jour vint se joindre à la sœur.

Tu souffrais d'horribles souffrances ;
Le mal était contagieux
Et, de deux chères existences,
Menaçait les jours précieux.

Lorsque Marie et Juliette
Durent quitter notre maison,

Je crus, hélas ! pauvre poète,
Que j'allais perdre la raison.

Chacune, le cœur gros de peine,
Pieusement se résigna...
Le médecin les éloigna,
Mais le bon Dieu te les ramène !

6 *Décembre* 1863.

AU CERCLE MONTOIS.

Air *de la treille de sincérité.* — 64.

Pour présider à chaque fête,
Cercle Montois, est-ce bien vous
Qui venez d'élire un poète ?
Mais les poètes sont des fous. (*bis.*)
Non, le peuple est sage quand même ;
Il se souvient d'un mot vainqueur :
Venez à moi, c'est vous que j'aime,
Simples d'esprit, simples de cœur.
Ce jour vous lie
A ma folie ;
Cercle Montois, je vous le dis,
Nous irons tous en paradis. (*bis.*)

Amis, qui dans ce lieu champêtre
Faites honneur au chansonnier,
Votre égarement est peut-être
L'effet d'un charme printanier.
Les champs ont repris leur parure
Et promettent riche moisson ;
Quand tout chante dans la nature,
Sonnez, grelots de la chanson.

Ce jour vous lie, etc.

Plus de remparts ! Mons qui respire
Prend l'essor des grandes cités :
Là, c'est le Vauxhall que j'admire ;
Ici, nos jardins enchantés.

Des débris de la forteresse,
Surgit l'usine aux bras de fer ;
Partout travail, gaîté, richesse :
C'est l'Eden qui sort de l'enfer.

Ce jour vous lie, etc.

Rêves de ma jeunesse blonde,
Vous inspirez encor mes vers ;
Mais à tous les fous de ce monde
Puisqu'un jour les cieux sont ouverts,
Si notre amitié reste forte,
Unis, même après le trépas,
Nous prîrons Dieu d'ouvrir la porte
A tous les sages d'ici-bas.
Ce jour vous lie
A ma folie ;
Cercle Montois, je vous le dis,
Nous irons tous en paradis.

Mai 1864.

RESTEZ UNIS, O CHERS PETITS ENFANTS.

COUPLETS A M. ET M^me^ H. B.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — II.

C'était un soir. Près d'une jeune femme,
De beaux enfants chantaient à l'unisson ;
J'étais ému jusques au fond de l'âme
En écoutant leur naïve chanson.
L'oncle était là qui battait la mesure ;
Le père avait des regards triomphants...
Chastes auteurs d'une gaîté si pure,
Restez unis, ô chers petits enfants.

Cette chanson me semblait ravissante :
C'était le bruit des limpides ruisseaux ;
C'était charmant comme une hymne naissante ;
C'était joyeux comme les chants d'oiseaux.
De Dieu leur voix célébrant les louanges
Portait plus haut que la voix des savants :
Elle trouvait des échos chez les anges !
Restez unis, ô chers petits enfants.

Ce chant si doux que l'amour fit éclore
De la maison faisait un paradis ;
Devenus grands, enfants, songez encore
A ces beaux jours où vous étiez petits.

Loin du foyer, la joie est éphémère ;
Dieu permettra que vous puissiez longtemps
Chanter ensemble auprès de votre mère :
Restez unis, ô chers petits enfants.

Paris 1862.

HOMMAGE AU COMTE DE HAINAUT,

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES CHŒURS *les Ouvriers Montois.*

Chœur chanté à Mons, en présence du Duc de Brabant, le 3 Juin 1864.

Musique de M. Hippolyte Héro.

Enfant, espoir du trône, espoir de la patrie,
Que l'ange du pays ne te laisse point seul ;
Qu'il protége toujours ta famille chérie,
Qu'il protége l'enfant, qu'il protége l'aïeul !
Il t'a donné le nom de la vieille province
Dont les fastes brillants furent portés si haut ;
Plus fiers d'être Montois, nous acclamons, ô Prince,
Le président d'honneur, le comte de Hainaut.

Vive le Roi, le Roi qui sait comprendre
La liberté, source des saintes lois ;
Vive le Roi qui ne croit pas descendre
En patronant les ouvriers montois.
Si le danger menaçant la frontière,
Il nous montrait le drapeau du pays,
Les ouvriers de la Belgique entière
Transformeraient en armes leurs outils.

Jusqu'aux cieux qu'il s'élance et vibre
Ce cri de l'ouvrier loyal :
Nous acclamons l'enfant royal,
Nous, les enfants d'un peuple libre !
Nous acclamons l'enfant royal !

Enfant, si Dieu t'appelle, après ton noble père,
A régner sur un peuple heureux de ton bonheur,
Sans oublier jamais ton titre populaire,
Préside à nos destins avant tout par l'*honneur*.
Garde nos droits sacrés comme un trésor suprême ;
Point de sincère amour sans réciprocité :
Si nous aimons le Roi, c'est que le Roi nous aime,
Si ton aïeul est grand, c'est par la liberté.

A MON AMI BERTRAM

(EUGÈNE LANDOY.)

« A l'anonyme d'Ostende, qui me demande combien j'ai reçu de M. Frère pour » mes « flagorneries » : Autant que de la commune ostendaise pour mes chroniques » sur Ostende et pour la souscription ouverte par moi en faveur des victimes du » dernier désastre maritime.

BERTRAM.

» *Office de Publicité*, 31 Juillet 1864. »

AIR *du Carnaval.* — 9.

Un anonyme, envieux ou morose,
De ta médaille a montré le revers ;
Mon cher ami, tu t'enrichis en prose,
Lorsque toujours je m'appauvris en vers.
En dissipant une rumeur sinistre,
Qu'une chanson vienne nous égayer :
Mon cher Bertram, pour flatter un ministre,
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Je sais enfin comment tu deviens riche,
Toi que j'ai cru l'apôtre du devoir ;
La houppelande où ta vertu s'affiche,
Cache en ses plis les faveurs du pouvoir.
Des tout petits toi qui prends la défense,
Ange gardien du plus pauvre foyer,
Ah ! pour ouvrir des crèches à l'enfance,
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Une autre fois manœuvre avec adresse :
Entre eux, tout bas, les sots se font un jeu

De dénigrer les hommes de la Presse,
Qui donnent tant et demandent si peu.
Des songe-creux loin d'allonger la liste,
A l'agio tu pouvais t'essayer ;
Mon cher Bertram, pour rester journaliste,
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Mon vieil ami, tu serais un autre homme,
Nos droits sacrés étant par toi trahis,
Si tu plaçais les intérêts de Rome
Bien au-dessus du drapeau du pays.
La vérité dans ton cœur trouve asile :
Dis à combien lui revient son loyer ?
Mon cher Bertram, pour flageller Basile,
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Ton anonyme, au fond de sa cachette,
Semble un Jocrisse envieux de Judas.
Il est des gens qui croient que tout s'achète,
Et pour lesquels l'honneur n'existe pas.
La même honte aujourd'hui nous rassemble ;
Tu chantas Frère et j'ai chanté Rogier :
Ami, comptons et partageons ensemble,
C'est à prix d'or qu'on a dû nous payer.

Mons. 5 *Août* 1864.

LE BANQUET.

Musique de l'auteur. — 94.

Grâce à ma muse vagabonde,
A cette table où tout abonde
Du globe où nous nous coudoyons
Je vois les révolutions.
Armé d'une faim dévorante,
J'attendis une heure ; et l'attente
Pour l'estomac, gouffre béant,
C'est le vide, c'est le néant.

Pour moi tout se métamorphose
A ce banquet que l'on arrose
D'un vin généreux et vermeil,
Fils de la terre et du soleil.

Voici l'huître qui me rappelle
Dans la nature encor rebelle
Les rochers battus par les flots,
Un monde surgi du chaos.
Des fleurs, des fruits chargent la table
Près du potage confortable ;
Leurs parfums semblent le trésor
Du cœur de l'homme à l'âge d'or.

Pour moi tout se métamorphose, etc.

Viennent les viandes succulentes
Qui laissent des traces sanglantes ;
C'est la guerre et l'œuvre de sang :
Loin de grandir, l'homme descend !

Entre les plats le vin qui passe,
C'est un esprit qui dans l'espace
Eclaire le sombre chemin
Où se traîne le genre humain.

Pour moi tout se métamorphose, etc.

Au dessert le passé s'oublie :
Vivent le vin et la folie !
On trinque, on s'anime et bientôt
Les convives pensent tout haut.
Je vois, en buvant le champagne,
Le présent qui bat la campagne...
Hélas ! sans faire de faux pas,
Les hommes n'avanceraient pas.

Tout me paraît couleur de rose
A ce banquet, etc.

Vient le café, divin breuvage,
Fruit que cultive l'esclavage ;
Par lui le cerveau transporté,
Rêve pour tous la liberté !
Le bien ressort du mal lui-même...
Au petit verre comme on s'aime !
On s'embrasse avant de finir :
C'est l'âge d'or de l'avenir.

Tout me paraît couleur de rose
A ce banquet que l'on arrose
D'un vin généreux et vermeil,
Fils de la terre et du soleil.

Mai 1855.

MON PORTRAIT.

AU PEINTRE HENRI DAURIAC, D'ANVERS.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

Ne le dis pas, c'est un secret :
Je suis tout fier de mon portrait.

Ce portrait me métamorphose ;
Car, bien qu'il soit très-ressemblant,
J'ai presque l'air de quelque chose,
Mon ami, grâce à ton talent.

Ne le dis pas, etc.

En restant simple et réaliste,
Comment donc m'as-tu transformé ?
D'un rayon de ton cœur d'artiste
Ce tableau me semble animé.

Ne le dis pas, etc.

Dès notre rencontre première
Tu me parus bien hasardeux :
Je m'éclairai de ta lumière :
Tu montras de l'esprit pour deux.

Ne le dis pas, etc.

C'est à Bruxelles, côte à côte,
Qu'après avoir manqué le train,

Nous allâmes, à table d'hôte,
Nous consoler le verre en main.

Ne le dis pas, etc.

Au bout d'une heure, chose étrange,
L'amitié fut notre échanson ;
Et nous convînmes d'un échange :
Un portrait pour une chanson.

Ne le dis pas,

Quand ma muse qui s'égosille
Est impuissante à te payer,
Ton œuvre obtient dans ma famille
La place d'honneur au foyer.

Ne le dis pas, etc.

Tes amis vont, dans leur franchise,
Bien que ton cœur seul ait péché,
Dire, en voyant ma marchandise :
Peut-on faire un pareil marché ?

Ne le dis pas, etc.

Une moralité fort sage
Ressort pourtant de ce refrain :
C'est que le peintre qui voyage
Ne doit jamais manquer le train.

Ne le dis pas, c'est un secret :
Je suis tout fier de mon portrait.

Février 1865.

LES VOLONTAIRES BELGES A TACAMBURO

(MEXIQUE.)

11 AVRIL 1865.

AIR *de la Sentinelle.* — 31.

Admirons tous les Belges-Mexicains,
Fougueux enfants que trop d'ardeur exile :
Dans un vieux cloître, en des climats lointains,
Trois cents d'entr'eux luttaient contre trois mille.
Ils disaient : « Ne nous rendons pas ! »
Dans leur glorieuse furie...
Belgique, à de pareils combats
Tu peux juger de tes soldats
S'ils combattaient pour la patrie,
Pour la patrie !

La mort ne sait où sont les plus vaillants ;
Car nos soldats, affrontant la mitraille,
Sept fois, dit-on, chargent les assaillants,
Tout noirs de poudre, au fort de la bataille.
La terre tremble sous leurs pas :
Au canon se joint l'incendie...
Belgique, etc.

La flamme monte au dôme qui se tord...
Des ennemis pour repousser la foule,

Les survivants font un suprême effort
Quand, tout en feu, le vieux dôme s'écroule.
Et l'ombre de Léonidas
Apparaît sanglante et s'écrie :
Belgique, à de pareils combats
Tu peux juger de tes soldats
S'ils combattaient pour la patrie,
Pour la patrie !

Mons, 6 *juin* 1865.

LE CREDO DU CHANSONNIER.

Musique de l'auteur. — 95.

L'athéisme a parlé : quel sublime langage !
Le blasphème à la bouche et le cœur plein de fiel,
C'est entre l'homme et Dieu la lutte qui s'engage :
Vite, nouveaux titans, escaladez le ciel !
A de pareils penseurs ces choses sont faciles.
Moi, j'ose en faire ici le ridicule aveu,
Je me range humblement parmi les imbéciles :
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Dans vos rêves de sang une hécatombe humaine
De l'âge d'or perdu doit hâter le retour ;
Vous croyez arriver au bonheur par la haine
Tandis que le bonheur est une œuvre d'amour.
De la fraternité le Christ fut le Messie,
Et sa loi pour jamais est vivante en tout lieu ;
J'espère en l'avenir de la démocratie :
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

L'homme est un grain de sable en face de ce globe,
Qui lui-même est un point jeté dans l'univers ;
Il n'est pas de secret pourtant qu'il ne dérobe
A la splendeur des cieux, aux profondeurs des mers.
J'admire, en m'inclinant, la science superbe
Qui, pour franchir l'espace, unit l'onde et le feu :
Priez-la seulement de créer un brin d'herbe...
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Qui féconde la terre, ô sainte agriculture,
Dans les larges sillons qui tracent ton chemin ?
La nature : d'accord. — Mais qui fit la nature ?
Ce n'est pas moi, ni vous, n'est-ce pas, mon voisin ?
Chaque jour nous apporte une faveur insigne ;
Le progrès paraît lent à l'homme qui vit peu.
Adam sema le blé, Noë planta la vigne.
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Les jurons s'élançaient de la mer à la nue,
Le rhum coulait à flots des flancs d'un vieux baril...
Tout à coup les marins, dégrisés, tête nue,
Tombent à deux genoux : c'est l'heure du péril !
Otez donc la prière aux douleurs maternelles :
Je pense que la mort est un ange à l'œil bleu,
Qui reprend les enfants pour leur donner des ailes.
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Novembre 1865.

VERS RÉCITÉS AU THÉATRE DE MONS

Par Mme Corès-Delamarre, devant les Bustes du Roi et de la Reine, le 24 décembre 1865.

Les drapeaux noirs disaient le deuil de la patrie ;
Les Belges s'abordaient des larmes dans les yeux ;
C'est l'âme d'un bon prince, ô liberté chérie,
Que dans tes bras sacrés tu reportais aux cieux!

Dans un discours royal, buriné pour l'histoire,
Léopold Deux promet de respecter nos droits ;
A peine sur le trône, il aspire à la gloire
De Léopold Premier, le plus sage des rois.

Des jeunes souverains nous saluons l'image :
S'ils ne sont les plus grands, ils seront les meilleurs.
Lorsqu'à la liberté les rois rendent hommage,
La liberté les couronne de fleurs.

Le pays plein d'espoir, vient d'essuyer ses larmes ;
Son drapeau tout joyeux flotte au haut du beffroi,
Nos soldats citoyens, en agitant leurs armes,
Criaient tantôt : Vive le Roi !

PROMENADE DU MATIN.

Musique de l'auteur. — 96.

L'herbe était blanche de gelée ;
Un long brouillard à l'horizon
Cachait le fond de la vallée ;
Le coq finissait sa chanson ;
Le soleil perçait le nuage ,
C'était le matin d'un beau jour ;
Et, sur l'arbre encor sans feuillage ,
Déjà l'oiseau chantait l'amour. } (*bis.*)

Le ciel sur la plaine éclaircie
Rayonne et rend les prés fumants ,
Le givre fond , et la prairie
Est couverte de diamants.
La rivière longe , profonde ,
Le chemin au pied du coteau ;
Et , fier de saluer le monde ,
Le soleil se mirait dans l'eau.

Dans tout je lisais le présage
Du doux printemps que nous aimons :
Un vent frais frappait mon visage :
J'aspirais l'air à pleins poumons !
Faible et chétive créature ,
Au loin mon âme s'envolait...
Dans le calme de la nature
C'était Dieu même qui parlait !

Mars.

LA FILLE DE L'OUVRIER.

Air *des Trois Couleurs.* — 35.

Depuis longtemps les sarcasmes du monde
De nos enfants se font les oppresseurs ;
Pour flageller l'injustice qui fronde ,
Je viens à vous , ouvrières , mes sœurs.
Sans grand mérite on peut vivre à rien faire ;
Devant ceux-là qui t'osent dédaigner ,
Toi dont les mains combattent la misère ,
Lève le front , (*bis*) fille de l'ouvrier.

La vanité, ce monstre sans entrailles,
Est un fléau qui s'accroît tous les jours ;
Elle te frappe , enfant , toi qui travailles
Sous l'œil d'un Dieu qui travaille toujours.
Mais , en dépit du blâme ou des louanges ,
Pour tes parents sois l'ange du foyer :
Tous les cœurs purs sont au niveau des anges !
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Tel qui fait fi des vertus sous la bure ,
Admet sous l'or la fraude et l'impudeur ;
Le luxe vain qui cache une souillure
Vaut-il l'habit tout simple de l'honneur ?
Honte aux ingrats dont la voix te décrie ,
Fille des champs , fille de l'atelier :
Le pauvre peuple enrichit la patrie.
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Loin d'abaisser la vaillante ouvrière
Qui porte au cœur l'instinct du bon, du beau,
Il faut l'instruire afin que sa lumière
De ses enfants éclaire le berceau.
Des hauts penseurs la gloire plébéïenne
Montre à nos yeux l'avenir tout entier :
Il appartient à la femme chrétienne.
Lève le front, fille de l'ouvrier.

Honneur à toi, sœur qui tiens la faucille
Pour récolter de tes robustes bras ;
Honneur à toi qui fais courir l'aiguille,
Outil de fée en tes doigts délicats.
La femme obtient un si faible salaire ;
Jugez combien elle doit travailler
Lorsque son pain nourrit sa vieille mère...
Lève le front, fille de l'ouvrier.

L'honnête femme a droit de bourgeoisie,
Droit que rehausse encor l'adversité ;
Que la vertu soit l'aristocratie,
Ne proscrivons que l'immoralité.
Dieu nous créa tous de la même espèce ;
Des grands parents Adam fut le premier :
Le genre humain est d'antique noblesse.
Lève le front, fille de l'ouvrier.

Ah ! que partout soudain le travail cesse ;
La terre en deuil ne rend plus de trésor :
Tous ces Crésus, si fiers de leur richesse,
Au lieu de pain mangeront-ils de l'or ?
C'est le travail qui féconde la terre,
C'est le travail qu'il faut glorifier :
Jésus sortit de la classe ouvrière !
Lève le front, fille de l'ouvrier.

Novembre 1856.

A VICTOR HUGO.

A l'illustre poète qui, après une soirée passée chez Camille Berru, de l'*Indépendance*, m'a donné son portrait avec une magnifique dédicace.

Air : *Ce que je vis.* — 58.

Victor Hugo, je jure
De n'être pas discret :
Avec ta signature
Tu m'offres ton portrait.
La grandeur est unie
A la simplicité :
Ton front, c'est le génie ;
Ton cœur, c'est la bonté.

Juillet 1866.

AUX TIREURS ANGLAIS & FRANÇAIS.

TIR INTERNATIONAL DE 1866.

AIR *de la Sentinelle.* — 31.

Qu'ai-je entendu ? Des Anglais, des Français
Sur notre sol sont accourus en armes !
Vont-ils prétendre à de sanglants succès ?
Point de clairons, point de tocsins d'alarmes.
Nos cibles les ont réunis,
Et chacun d'eux nous semble un frère.
— Vers nous vous venez en amis :
Pour le bon droit restez unis,
Peuples de France et d'Angleterre
Et d'Angleterre.

Rivaux géants, dans d'horribles combats
Vous avez su montrer votre vaillance ;
Ah ! du progrès soyons tous les soldats :
« *Peuples, formons une sainte alliance.* »
En respectant chaque pays,
Supprimons et douane et frontière.
— Vers nous vous venez en amis :
Pour le bon droit restez unis,
Peuples de France et d'Angleterre
Et d'Angleterre.

Flamands, Wallons, nous serons glorieux
De partager votre tâche féconde,

Nous resterons dignes de nos aïeux :
Ils ont semé la liberté du monde.
O liberté, lègue à nos fils
Tes moissons par toute la terre.
— Vers nous vous venez en amis :
Pour le bon droit restez unis,
Peuples de France et d'Angleterre
Et d'Angleterre.

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE.

CANTATE

chantée en présence de S. M. le Roi et la Famille Royale, lors de la cérémonie de la pose de la première pierre du monument à élever au Roi Léopold Ier.

5 AOUT 1866.

Musique de M. Jules Denefve.

LES HOMMES.

La vérité devint puissance
Quand les bardes harmonieux,
Dans leur merveilleuse licence,
Tutoyaient les rois et les dieux.
Si le grand souffle poétique
A fui la vieille humanité,
Il nous reste du barde antique
Le fier accent de vérité.

Viens poser la première pierre,
Sire, dans ce jour solennel,
Du monument qu'à la frontière
Nous vouons au mort immortel.
Nous montrerons, par la Statue
D'un Prince qui revit en toi,
Que le lien se perpétue
D'un peuple sage au sage Roi.

A peine ton règne commence
Que tu veux, soldat du progrès,
« *Elever l'édifice immense*
» *Basé sur l'œuvre du Congrès.* » (1)
A ces glorieuses paroles,
Laissons parler, pour te bénir,
Tous les enfants de nos écoles,
Le cœur, la voix de l'avenir.

LES ENFANTS.

Dieu protége toujours l'aimable Souveraine
Et du foyer royal les anges gracieux.
Nos cris d'amour monteront jusqu'aux cieux :
VIVE LE ROI ! VIVE LA REINE !

LES HOMMES.

Noble enfant du pays, en qui nous avons foi,
Tu reviens visiter notre belle Province :
En toi, naguère encor nous acclamions le Prince.
En toi dans ce beau jour nous acclamons le Roi !
Salut, salut au Roi ; salut à vous, Madame :
C'est Dieu qui réunit les êtres généreux :
Salut, salut au Roi, « *Belge de cœur et d'âme,*
« *Et dont l'ambition est de nous voir heureux.* » (1)

Honneur au Souverain que le penseur inspire,
Et qui veut élargir le pacte social.
Nous disons, faible écho de son discours royal :
C'est le peuple qu'il faut instruire
Pour que, digne ouvrier du bien,
Tout honnête homme qui sait lire
Ait tous les droits du citoyen.

(1) Voir le discours mémorable prononcé par le Roi LÉOPOLD II le 17 Décembre 1865, après avoir prêté, devant les Chambres, le serment d'observer la constitution et les lois du peuple belge.

Sire, tu peux compter sur le peuple qui t'aime :
Nous serions tous soldats dans un moment suprême.
Eh ! que nous fait à nous le baptême du feu ?
N'avons-nous pas reçu ton auguste baptême,
O liberté, sainte fille de Dieu !

Les Enfants.

Fils d'un peuple énergique,
Nous qui chantons ici,
Pour servir la Belgique
Nous grandirons aussi.

Tous.

Dieu protége toujours l'aimable Souveraine
Et du foyer royal les anges gracieux.
Nos cris d'amour monteront jusqu'aux cieux :
Vive le Roi ! Vive la Reine !

PRÈS DE LA RIVIÈRE.

Musique de l'auteur. — 97.

On avait fauché la prairie ;
La rivière, au cours éternel,
Partout dans sa route fleurie
Était de la couleur du ciel.
Sur la rive, aux vertes épaules,
Quelques chèvres broutaient encor ;
L'ombre vigoureuse des saules
Tranchait sur l'eau d'azur et d'or.

C'était un jour du mois de juin :
Quel babillage
Dans le feuillage !
L'air embaumé portait au loin
La bonne senteur du foin.

Des enfants, au rouge visage,
Pour jouer s'étaient rassemblés :
Ils animaient le paysage ;
La caille chantait dans les blés.
Les ravissantes demoiselles
Voltigeaient autour des roseaux,
Et d'innombrables étincelles
Tremblaient sur les rides des eaux.

C'était un jour du mois de juin, etc.

Tout paraissait heureux de vivre
Au sein de ces calmes douceurs :

La nature est le divin livre
Qui des pâtres fait des penseurs.
Loin des montagnes infécondes
Dont le faîte au ciel semble uni,
J'admire nos plaines profondes
Qui font rêver à l'infini.

C'était un jour du mois de juin :
Quel babillage
Dans le feuillage !
L'air embaumé portait au loin
La bonne senteur du foin.

1866.

LA PRESSE.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE A TOUS MES AMIS DE LA PRESSE.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Sans rayonner en dehors des couvents,
Que de recueils, aux clartés infinies,
Etaient cloîtrés : quelques moines savants
Possédaient seuls l'œuvre des grands génies.
Mais en pitié Dieu prenant nos esprits :
« Il faut qu'enfin la lumière paraisse ! »
Et Guttemberg de sublimes écrits
Au monde entier ouvre les manuscrits :
Gloire au créateur de la presse !

Dans un passé plein d'ombre et de terreur,
Le bon vieux temps, enchanté de bien vivre,
Lorsqu'un ouvrage attaquait une erreur,
Faisait brûler et l'auteur et le livre.
L'âme du corps vient de se détacher :
Nouveau Phénix, à l'aile vengeresse,
L'esprit du livre, ardent à s'épancher,
Semble surgir des cendres du bûcher,
Aux vaillants échos de la presse.

Bien que la presse ait servi, tour à tour,
Le pour, le contre, et les fous et les sages,
Elle ressemble à la splendeur du jour
Qui nous éclaire à travers les nuages.

Elle a lutté, la lutte dure encor,
Malgré torture, exil et forteresse :
Quatre-vingt-neuf a béni son essor ;
Nous avons tous notre part du trésor
Qu'ont semé les mains de la presse.

A l'homme Dieu donne la terre à bail,
Du genre humain éternelle ressource.
Le capital est l'enfant du travail :
Un fleuve altier peut-il nier sa source ?
Fraternité, pénètre dans nos lois :
Emancipons l'ouvrier ; le temps presse !
C'est le bon sens et la force à la fois ;
Il veut s'instruire et conquérir ses droits
Par la grande voix de la presse.

Certains journaux, remplis de lâchetés,
Sont, au mépris d'une chose sacrée,
Toujours à vendre et toujours achetés :
Des gerbes d'or nous séparons l'ivraie.
La plume inspire un salutaire effroi
Au despotisme, au vice, à la bassesse ;
C'est un levier puissant comme la foi,
Quand l'écrivain se sent digne de toi,
Sainte liberté de la presse !

1866.

UNE OMBRE ANTIQUE.

Air : *On dit partout que je suis bête.* — 82.

En rêve, ô nuit enchanteresse,
Je vivais dans l'antique Grèce,
Terre du génie et de l'art,
Lorsque m'apparut un vieillard.
S'inspirant des plus douces choses,
Il chantait, couronné de roses ;
En souriant à sa chanson,
L'amour était son échanson. (*bis.*)

Chantre des fleurs et de la tonne,
A lui le printemps et l'automne ;
Il ne célébrait dans ses vers
Ni les étés, ni les hivers.
Comme tout grand vin a sa lie,
Toute sagesse a sa folie :
En reniant Mars et Plutus,
Il consacrait trop à Bacchus.

Il vidait une coupe neuve
Comme la mer avale un fleuve,
Le beau vieillard, au front divin,
Qui chantait l'amour et le vin.
Père de la chanson à boire,
Aux nombreux rayons de sa gloire,
Je vis s'ouvrir le Panthéon :
C'était l'ombre d'Anacréon.

1866.

RÉPONSE D'UN BELGE

A MONSIEUR GRANIER DE CASSAGNAC,

Rédacteur du *Constitutionnel* de Paris.

AIR *du Carnaval.* — 9.

Votre journal au pays de Belgique,
Selon qu'il va voter ou blanc ou noir,
Montre la France hostile ou sympathique
Et vous daignez pour nous vous émouvoir.
En politique ici le goût varie :
L'un veut du froc et l'autre veut du frac ;
Mais avant tout nous aimons la patrie :
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac (*bis.*)

Vous l'avouez : pour nous faire la guerre,
Vous nous ferez la guerre des tarifs :
A bas nos fils et nos charbons de terre...
Vos sentiments me semblent un peu vifs.
Car vos tissus pèsent dans la balance ;
Sans dédaigner sa bière et son tabac,
Le Belge boit tant de bons vins de France :
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Chez nous, Monsieur, pourquoi brouiller les cartes ?
De vos partis le nombre est scandaleux :
Bourbons aînés, Orléans, Bonapartes,
Les blancs, les verts, les rouges et les bleus.
Sur mon pays n'appelez pas l'orage :
Le Nord pourrait profiter du mic-mac...

N'avez-vous pas chez vous assez d'ouvrage ?
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Oui, la Belgique, ainsi que l'Angleterre,
Veut accueillir vos exilés nombreux ;
Comme jadis sa porte hospitalière
Est de nos temps ouverte aux malheureux.
Si quelque jour un vent contraire emporte
Ceux dont les mains comblent votre bissac,
Même pour vous elle ouvrira sa porte :
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Comme écrivain, votre place est immense ;
Car votre plume, émerveillant Paris,
A renversé, pour l'honneur de la France,
Tous les hauts faits des généraux proscrits.
Lorsque pour eux vous déchirez l'histoire,
De mon pays ne faites pas le sac :
N'avez-vous pas encore assez de gloire ?
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Mons, 29 *Mai* 1852.

TOUT NOTRE SANG EST A LA LIBERTÉ.

RÉPONSE D'UN BELGE AUX JOURNAUX FRANÇAIS.

Musique de M. Alp. Janssens. — 98.

En plein Paris, des journaux populaires,
Sans encourir les arrêts du censeur,
Disent qu'au Rhin la France a ses frontières,
En menaçant la Belgique, une sœur.
Français, j'entends, de l'Eridan au Tibre, } (*bis.*)
Bénir ton nom, ton courage indompté : }
Ton sang coula pour rendre un peuple libre!
Ne t'arme pas (*ter*) contre la liberté.

Nous n'oublîrons jamais mil-huit-cent-trente,
Car nous avons la mémoire du cœur.
La France est là qui, dans la lutte ardente,
Nous tend la main; et le Belge est vainqueur.
Mais aujourd'hui que l'on blesse la fibre
D'un noble cœur qu'on a tant exalté,
Nous jetterons le cri d'un peuple libre :
Tout notre sang est à la liberté.

Journaux français, plus de paroles aigres;
Interrompez un ignoble travail :
Il vous abaisse au niveau des rois nègres
Qui parquent l'homme ainsi qu'un vil bétail.
N'est-il en vous plus un écho qui vibre
Pour rappeler ce mot : fraternité ?

Souvenez-vous qu'il est beau d'être libre.
Respectez donc ici la liberté.

N'espérez pas de voir notre industrie
A deux genoux adorer le veau d'or ;
Tous, nous aimons les lois de la patrie
Et, s'il fallait défendre ce trésor,
Laissant l'outil pour l'arme de calibre,
On reverrait le Ruwaert redouté.
Un petit peuple est grand quand il est libre :
Tout notre sang est à la liberté.

Si vous voulez agrandir vos frontières,
Renversez donc les douanes, les octrois.
Plus d'étrangers! que les peuples soient frères,
Et que partout l'homme ait les mêmes droits.
Plus rien alors ne rompra l'équilibre
De ce vieux monde encor si tourmenté.
Je bénis Dieu, car mon pays est libre :
Vive le Roi ! Vive la liberté !

Juin 1860.

LES TABLES PARLANTES.

AIR : *Tout le long de la rivière.* — 25.

A Paris, muguets et barbons,
Font cercle autour des guéridons.
Au lieu de discours politiques,
Quoi! des phrases cabalistiques,
Des doigts, magnétiseurs puissants,
Qui s'ouvrent dans un même sens
Pour évoquer les anges et les diables...
La France se tait et fait parler les tables,
La France fait parler les tables.

Grâce aux tables, maint séraphin
Chante ici-bas l'hymne sans fin.
Mais, quand cet ange d'espérance
Etend ses ailes sur la France,
Des démons aux griffes de fer
Accourent du fond de l'enfer :
Contre un bon ange on voit lutter vingt diables.
La France se tait et fait parler les tables,
La France fait parler les tables.

Chez les Français spirituels,
Plus de chansons, plus de noëls ;
Au dessert la tablomanie
Soudain fait surgir un génie
Dont les électriques accents
De l'homme enivrent le bon sens...
Un rire fou fait grimacer le diable,
Lorsque le bon sens roule ainsi sous la table,
Le bon sens roule sous la table.

Mais narguant le diable qui rit,
J'invoque un généreux esprit...
Ah ! c'est l'esprit d'une bouteille :
Sorciers, qui me prêtez l'oreille,
Je vous crois un pouvoir divin,
Si par vous l'eau se change en vin.
Le vin possède un fluide admirable
Qui, pour moi, souvent a fait danser la table,
Le bon vin fait danser la table.

Le monde, au train dont nous allons,
Fait une course à reculons.
Français, plus de plaisanterie ;
Car, avec la sorcellerie,
Le charme et l'imposition,
Je crois voir l'inquisition :
Pour nous rôtir, des moines charitables
Feraient des fagots des débris de vos tables.
Que le diable emporte vos tables !

1853.

L'OISEAU CHANTEUR.

A PIERRE LACHAMBEAUDIE,

en réponse à ses couplets sur mes chansons et mes fusils.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Echos légers des plus doux sons,
Ta chansonnette recommande
Et mes fusils et mes chansons :
Dieu ! que leur vogue sera grande.
Pourtant ton envoi gracieux,
Parlant à mon âme attendrie,
De larmes a rempli mes yeux...
En lisant tes couplets joyeux,
Tout bas j'ai béni ma patrie. (*bis.*)

Un oiseau chante avec gaîté,
Dans le bois où Dieu lui fit place,
La nature et la liberté...
Mais le maître arrive et le chasse.
Sensible, aimant, comme autrefois,
Calme comme son innocence,
L'oiseau va dans un autre bois
Faire entendre sa douce voix :
Le juge, c'est la conscience.

Si loin du nid où le bonheur
Le caressait dans son jeune âge,

Le tout petit oiseau chanteur
Est un aigle pour le courage.
Ecoutez : ce cœur valeureux,
S'oubliant dans sa mélodie,
Sourit au destin des heureux...
Amis, ce chantre généreux,
C'est l'humble et bon Lachambeaudie.

Mons, 28 *Avril* 1853.

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ.

Air *de la Brabançonne.* — 16.

C'est toi, moderne Babylone,
Qui fais surgir en même temps
Des travaux dont l'audace étonne
Et des milliers de combattants !
Ta splendeur m'oppresse et me glace :
Au sein de l'immense cité,
Je ne retrouve plus la trace
De l'arbre de la Liberté. } (*bis.*)

C'était un magnifique emblème :
Animé d'un sublime esprit,
Le prêtre donnait le baptême
A l'arbre saint, au nom du Christ.
Le Christ abolit l'esclavage :
Sa force fut la vérité.
L'Évangile est la loi du sage,
Le code de la Liberté.

Un beau ciel sur son vert feuillage
Répandait un charme infini ;
La discorde attira l'orage
Qui fit tomber l'arbre béni.
Ici l'arbre est tombé... Qu'importe !
Par le vent son germe est porté :
Rien n'arrête le vent qui porte
Le germe de la Liberté.

Que nous font le règne du glaive,
La gloire d'un grand peuple armé,
Les hauts monuments qu'on élève,
Si le penseur est comprimé.
La pensée au ciel monte et vibre ;
C'est l'âme de l'humanité.
Comme l'air Dieu fit l'homme libre :
Rien n'est grand sans la Liberté.

Octobre 18...

TABLE

Préface des premières Chansons VI
Préface des Chansons nouvelles VIII

PREMIÈRES CHANSONS.

Je ne suis pas savant 3
A mon Père 6
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre? 8
Couplets à M. Dufau 10
La chanson du pêcheur 12
Le ciel est si beau 15
A Ferdinand Gravrand 16
Humble hommage, etc. 18
Mieux encore que la liberté 19
Le rêve de l'Eveillé 21
A J.-B. V. 23
La sagesse du Fou 25
Dieu fait les fleurs 26
Tu n'es pas là 28
Le phrénologiste 29
La chanson 31
Pauvre et riche. 33
A Léon Paulet. 35
Trop bien portant 37
L'enfant de la négresse 39
Les cendres de Napoléon 41
En attendant 43
Couplets au poète B. Q.. 45
L'anniversaire 47
Aux frères d'armes de l'empire 48

Lorsque l'hiver se prolongeait. 50
Le revenant 52
Chantez, petits oiseaux 55
Laissez-moi contempler les cieux 57
L'avantage d'être mort 59
Vivent les fous ! 60
Le premier sourire 61
La fête de Saint-Pierre 63
Jean qui pleure et Jean qui rit 65
A Norbert-Joseph Page, jeune statuaire . . . 67
Couplets à Béranger 70
Monsieur Doussart 72
Le lion de Waterloo 74
Couplets chantés au *Cercle lyrique montois* . . . 76
Le voleur 78
A Alexandre M. 80
Le bonheur c'est d'oublier 82
Couplet à des ouvriers 85
Les livres 86
Le savoyard 88
Qu'on s'embrasse et que ça finisse. 90
L'ange et le vieux poète 93
A la petite fille de Madame D. B. de Louvain . . 95
A mon ami Pierre Du Ménil 96
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse 98
Unissez-vous 100
Un rayon de soleil 102
Le bon curé 104
Adolphe Roussel à Louvain 106
Couplets à T. D. 108
Le nom de famille 109
Chanson à boire 111
Le rêve d'un chinois 113
Vivent les chants de nos aïeux 115
Après une visite à Béranger 117
La chanteuse ambulante 119
Le flamand aux portes d'une grande ville . . . 121
Aux Suisses 123
Le bon berger 126
Couplets à M. F.-G. Lemercier 129
Chanson à propos du jour de ma fête 130
Couplets à Pie IX 132
Frères et libres ! Chant belge 134
Me voilà donc un personnage ! 136

Couplet écrit sur la première page de l'album de L. P. 138
Le Christ a pardonné. 139
Couplet aux sous-officiers du 11e de ligne . . . 141
Bons ouvriers, chantez plus bas 142
Réponse d'un Belge au *Courrier Français* . . . 144
Ah ! si je savais le latin 146
Chantons notre pays 148
Le jour des Rois 151
A Auguste Piot, peintre d'histoire à Paris . . . 153
Mon bon curé, prenez bien garde à vous ! . . . 155
La mère du soldat 157
A MM. Carion, Barrois de Grammont et A. Marulaz 159
Couplets chantés au banquet offert à l'auteur, à Mons, le 20 mai 1850 161
Réponse à un toast porté par des officiers de l'armée, aux honnêtes ouvriers 163
Les épis 164
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu . . . 166
La plume d'or 168
Les chants du pays 170
Le retour de Paris 172
La fourmilière 174
La messe du Saint-Esprit 176
Couplet 178
Ce que veut l'ouvrier 179
L'ivrogne 182
Flamands, Wallons 185
Le paresseux 187
Les caisses de retraite 189
La tireuse de cartes 191
Le paysan 193
La particule 195
L'hirondelle 197
Comment Joseph entend le communisme . . . 199
La chanson pendant l'orage 201
L'héritage, ou comment l'or peut faire le bonheur . 203
Vive le métier de nos pères ! 206
L'aïeule 208
La loi 210
La richesse du pauvre 212
Couplet adressé à Antoine Joseph Prud'homme . . 214
Le typographe Prud'homme 215
Le travail, c'est la santé. 217
Le Braconnier 219

Le conscrit 221
Ce que je vis sur la grand'Place de Mons, un jour de foire 223
Nul ne doit rougir de son père . . . 225
Mon étau 228
Le bon et le mauvais riche 231

CHANSONS NOUVELLES.

La Bière 235
Un soir d'hiver. 237
Le veau d'or 239
Un jour d'été 241
L'étudiant 243
Le bon prêtre et le mourant 246
Couplets à Barthélémy Frison 248
Les Titans. 250
Prière au prince royal à l'occasion de sa majorité . 252
Les bords de la Meuse 254
Le chant du Laboureur 257
Le père Faro 259
Le vieil ouvrier 261
Le Doudou 263
L'ouvrier décoré 266
Le charbon de terre 268
La musette et le chansonnier 270
Réponse de M. Charles Rogier à la chanson précédente 272
Les sabots neufs 274
En avant! 276
Jocrisse 278
Le drapeau du Soldat 281
Le chant de l'atelier 283
Les petits airs et les petites chansons 285
Le plaisir et la charité 287
L'enfant du pays 288
Une marine 290
Le Roi et Charles Rogier 292
Le lilas de ma cour. 294
La mort du lilas 296
Le nouveau Cadet-Rousselle 297
Le pilote de Tournai 300
XXV^e^ anniversaire 303

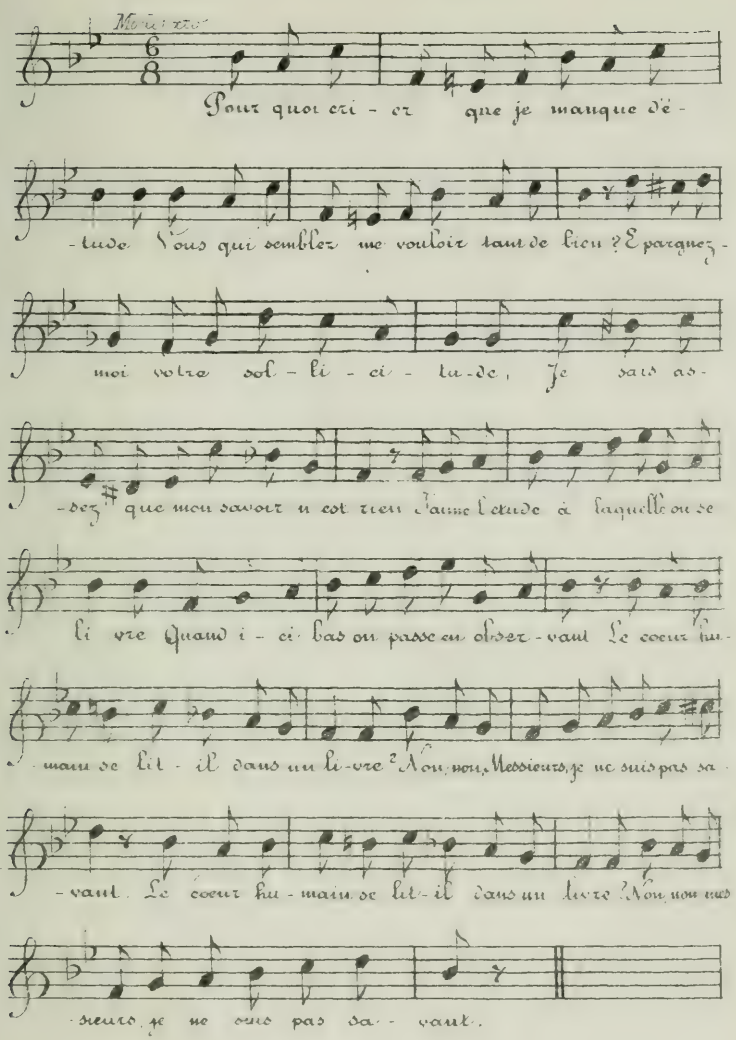
La prière en commun 305
Les lions et les ours 307
Ballade 309
Le prince de Ligne et Sire Robert Peel . . . 311
La loi sur la charité 313
Tu fais honneur aux ouvriers montois 315
Le lendemain de la fin du monde 317
Couplet à M. Charles Rogier 319
Une chaumière dans les Ardennes . . . 320
Réponse à Sancho 321
Les grenouilles et les oiseaux 324
La chanson du berceau 325
La bataille des éperons d'or 327
La Saint-Hubert 332
La chanson des enfants 335
Monsieur du Flafla 337
L'œil de Fourrier 339
Couplets à mon filleul Antoine Delmée . . . 340
La cruche 342
Le château de bon accueil 344
Les soldats de l'industrie 346
Tout vieillit 349
Les anges du foyer 351
Couplet à Van de Steene 353
Noël 354
Cantate des orphelins 356
Faites grâce aux pauvres charbonniers . . . 358
Couplets de noce 360
Comment vous portez-vous? 362
Une immortelle 364
Promenade du soir 366
La patrie et le Roi 368
Rien que vingt ans 370
La chanson des petits 372
Le 10 septembre 374
Les inondés de la Hollande 376
Le Jubilé de cinquante ans 378
Le retour des enfants chez leur mère convalescente . 380
Au cercle montois 382
Restez unis, ô chers petits enfants 384
Hommage au comte de Hainaut 386
A mon ami Bertram (Eugène Landoy) 388
Le banquet 390
Mon portrait 392

Les volontaires belges à Tacamburo, (Mexique) . . 394
Le credo du chansonnier 396
Vers récités au Théâtre de Mons 398
Promenade du matin 399
La fille de l'ouvrier 400
A Victor Hugo 402
Aux tireurs Anglais et Français 403
La pose de la première pierre 405
Près de la rivière 408
La presse 410
Une ombre antique 412
Réponse d'un belge à monsieur Granier de Cassagnac 413
Tout notre sang est à la liberté 415
Les tables parlantes 417
L'oiseau chanteur 419
L'arbre de la liberté 421

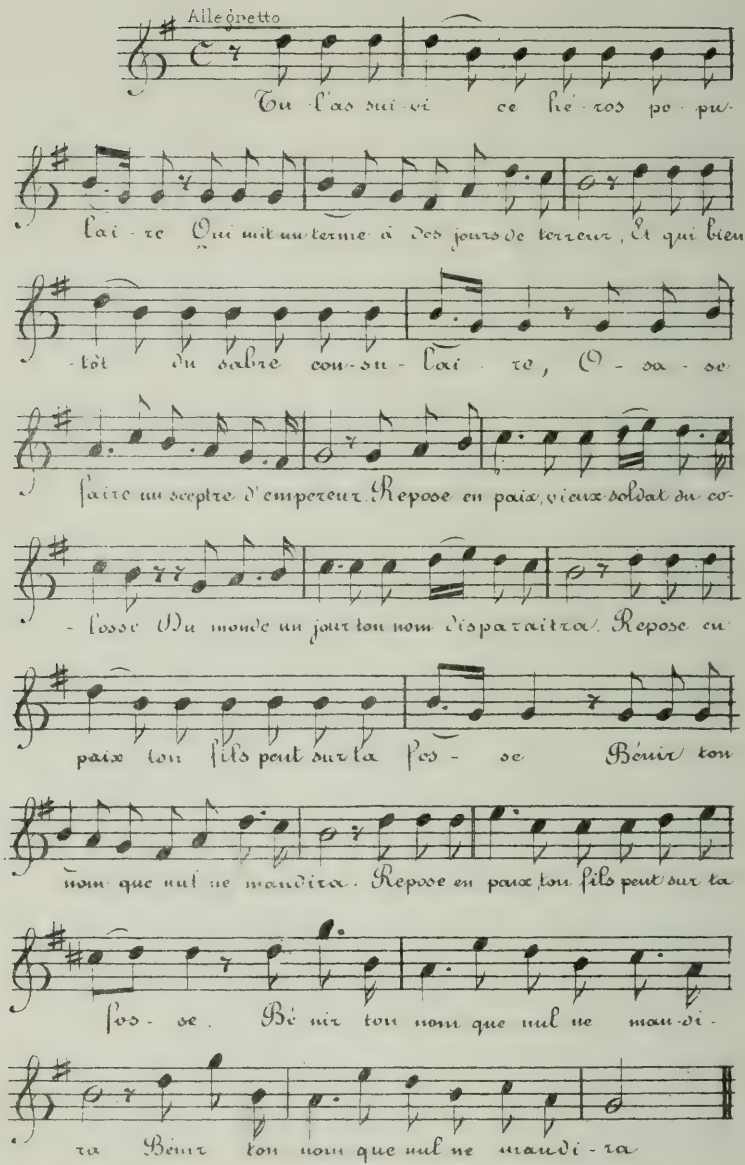
FIN DE LA TABLE.

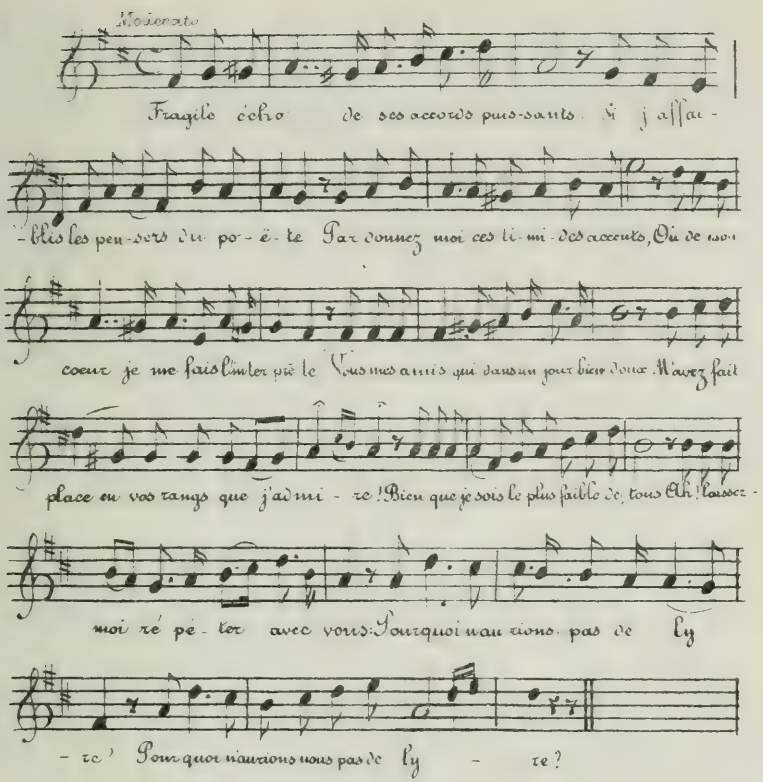
AIRS NOTÉS

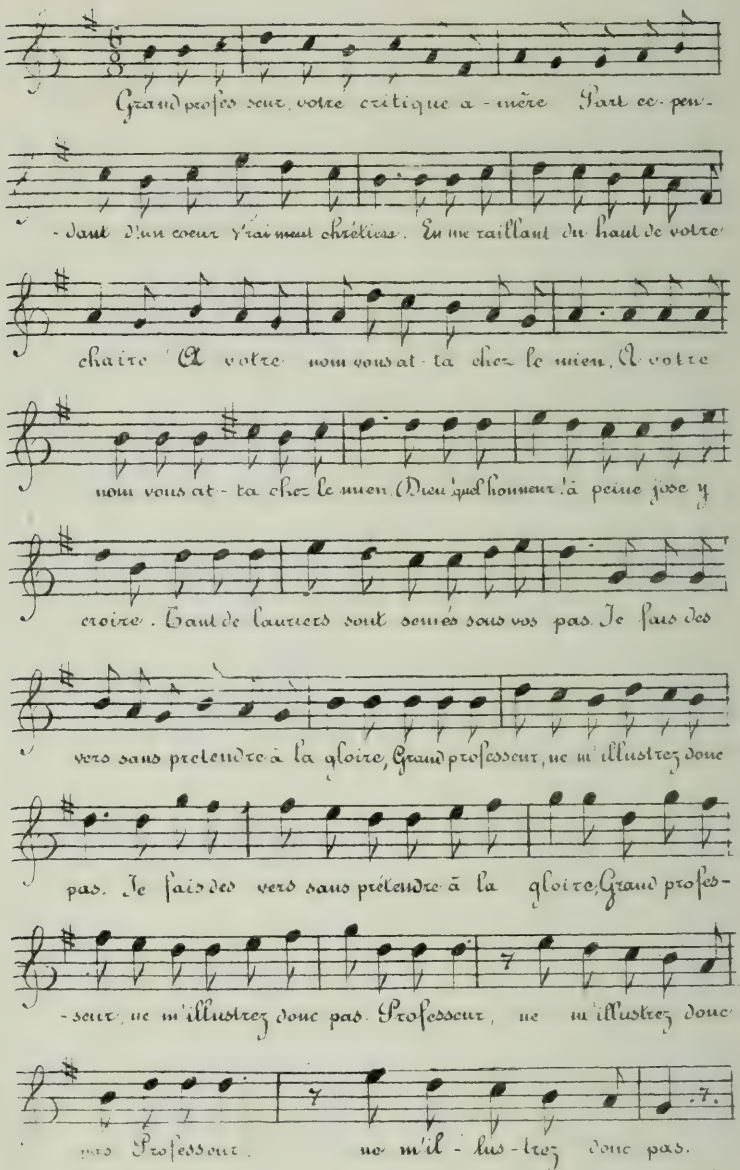
Air de l'Anonyme. — 1.

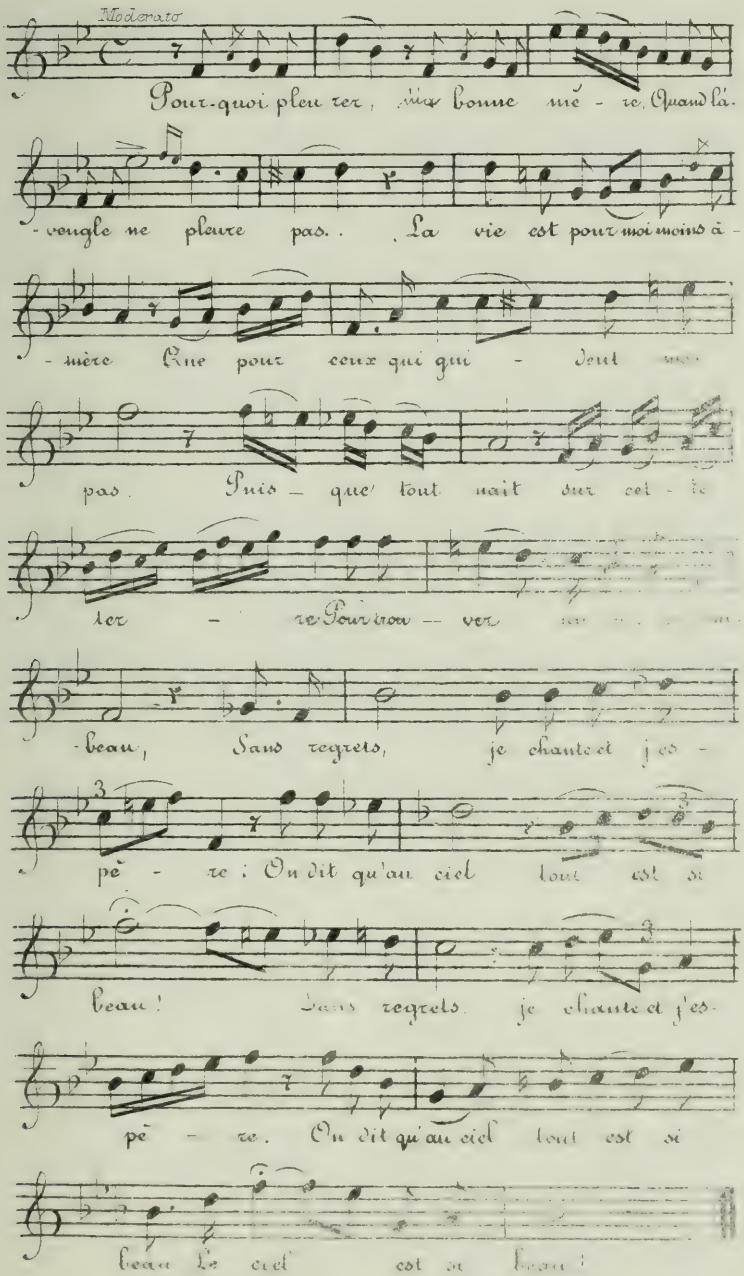


Chr: Te souviens-tu ? — 2.

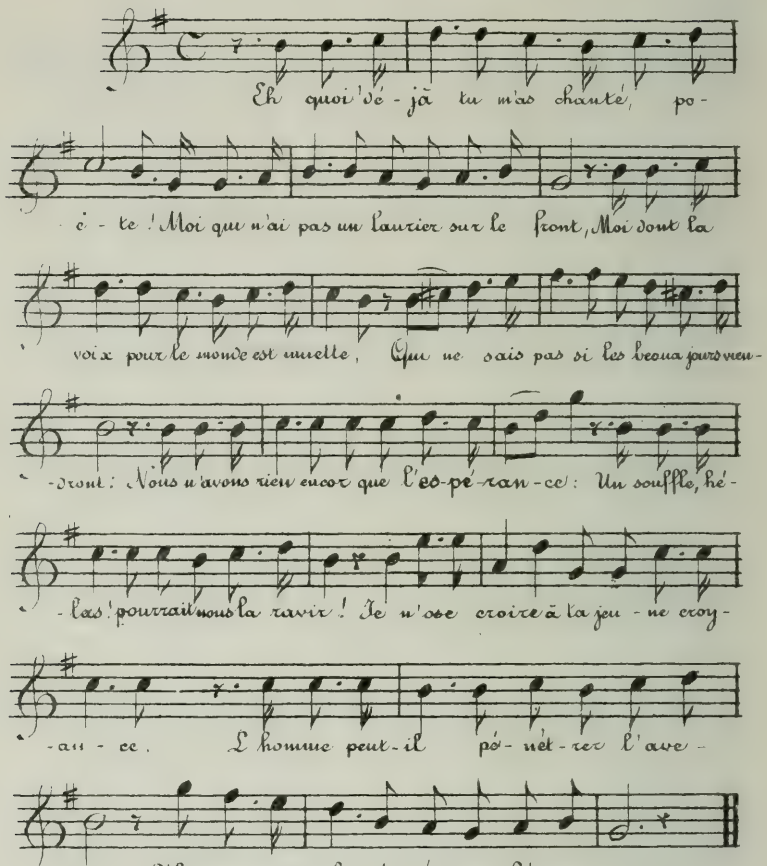



Moderato
Fragile écho de ses accords purs-saints Si j'assai-
-blis les peu-sers du por-ë-te Par donnez moi ces ti-mi-des accents, Où de mon
coeur je me fais l'interprète Vous mes amis qui dans un jour bien doux M'avez fait
place en vos rangs que j'admi-re! Bien que je sois le plus faible de tous Ah! laissez-
moi ré pé-ter avec vous: Pourquoi n'aurions pas de ly
-re? Pourquoi n'aurions nous pas de ly - re?


Grand profes seur votre critique a - mère Part ce pen -
- dant d'un coeur vraiment chrétien. En me raillant du haut de votre
chaire A votre nom vous at - ta chez le mien, A votre
nom vous at - ta chez le mien. Dieu quel honneur! à peine jose y
croire. Tant de lauriers sont semés sous vos pas. Je fais des
vers sans pretendre à la gloire, Grand professeur, ne m'illustrez donc
pas. Je fais des vers sans prétendre à la gloire, Grand profes -
- seur, ne m'illustrez donc pas. Professeur, ne m'illustrez donc
pas Professeur. ne m'il - lus - trez donc pas.

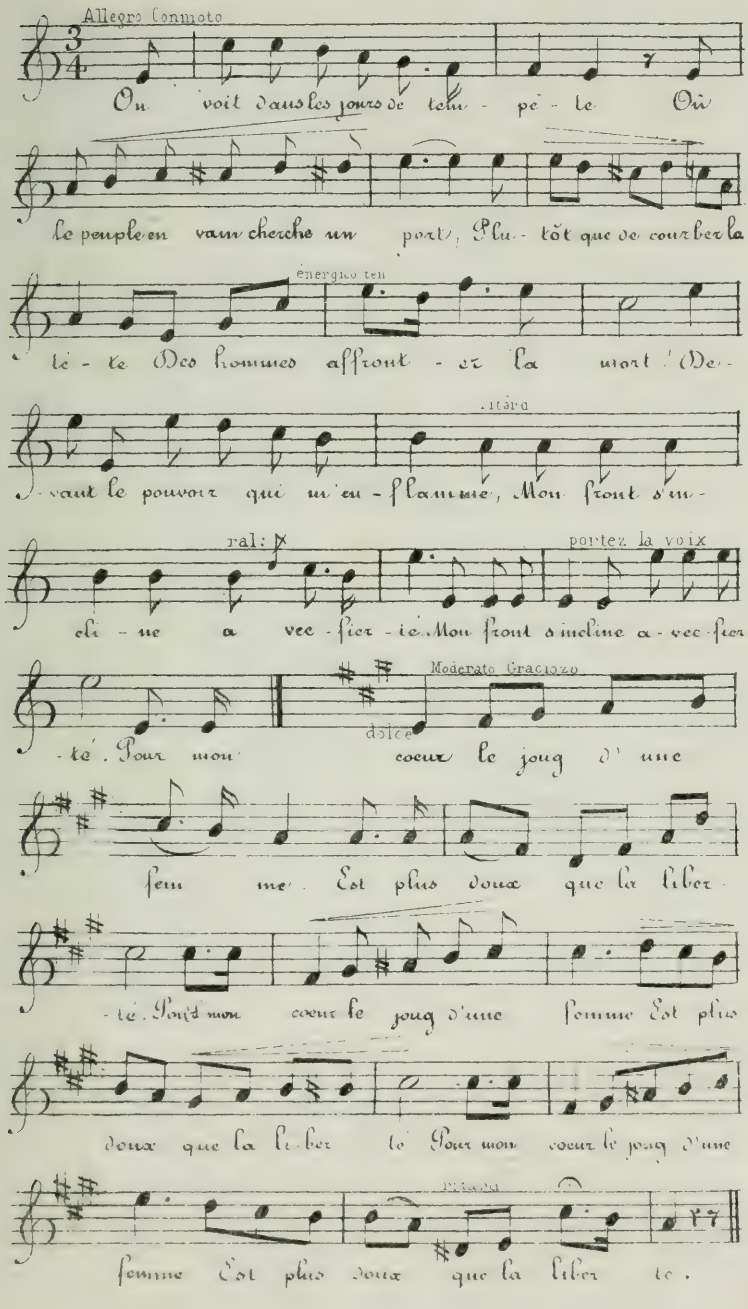

Moderato
Pour-quoi pleu rer, Ma bonne mè - re, Quand là-
-veugle ne pleure pas. La vie est pour moi moins à -
- mère Que pour ceux qui gui - dent
pas. Puis - que tout naît sur cet - te
ter - re Pourvoy -- ver
-beau, Sans regrets, je chante et j'es -
pè - re : On dit qu'au ciel tout est si
beau ! Sans regrets je chante et j'es-
pè - re. On dit qu'au ciel tout est si
beau Le ciel est si beau !

Air d'Aristippe — 6.

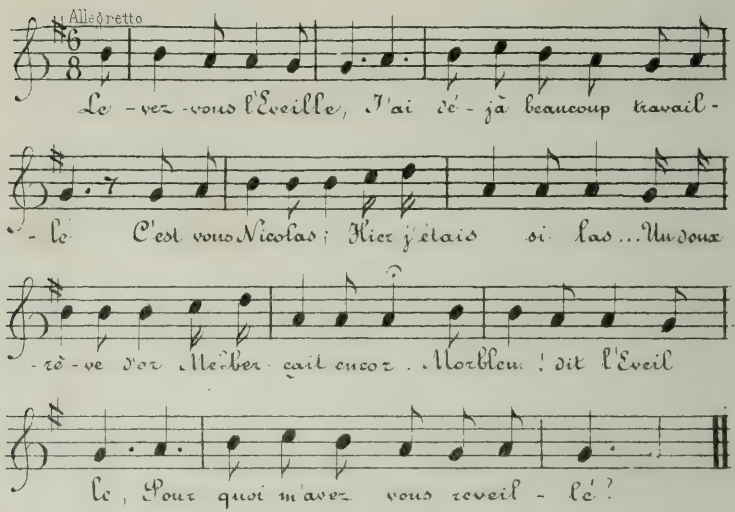


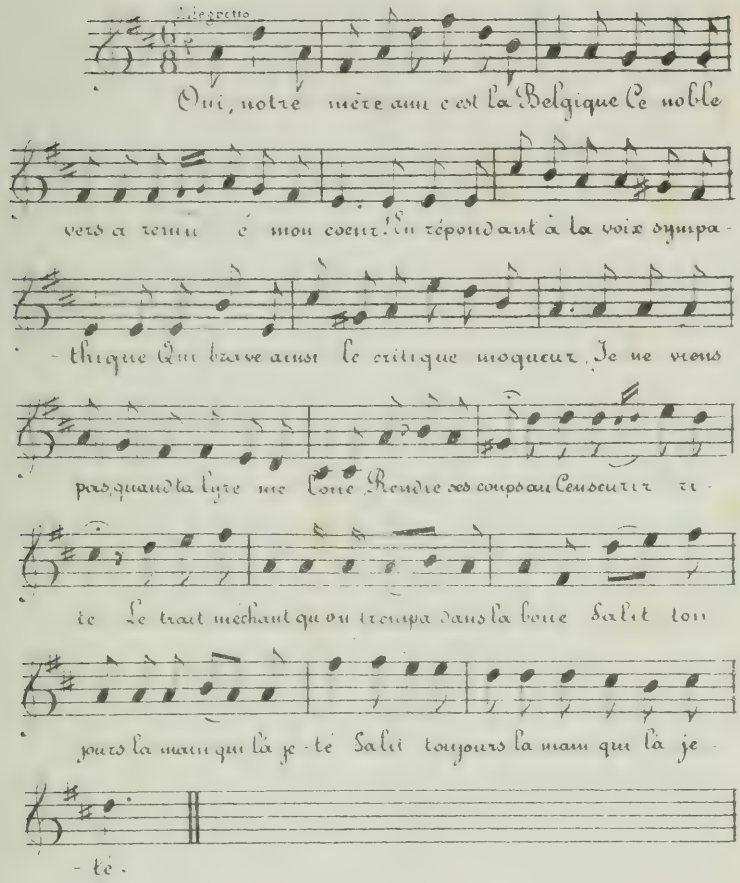
Musique de M.r Alexis Delfosse

Mieux encore que la liberté.

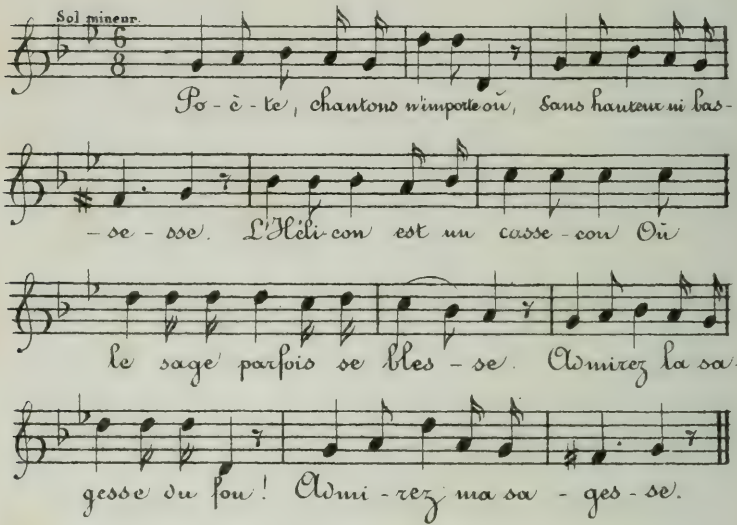


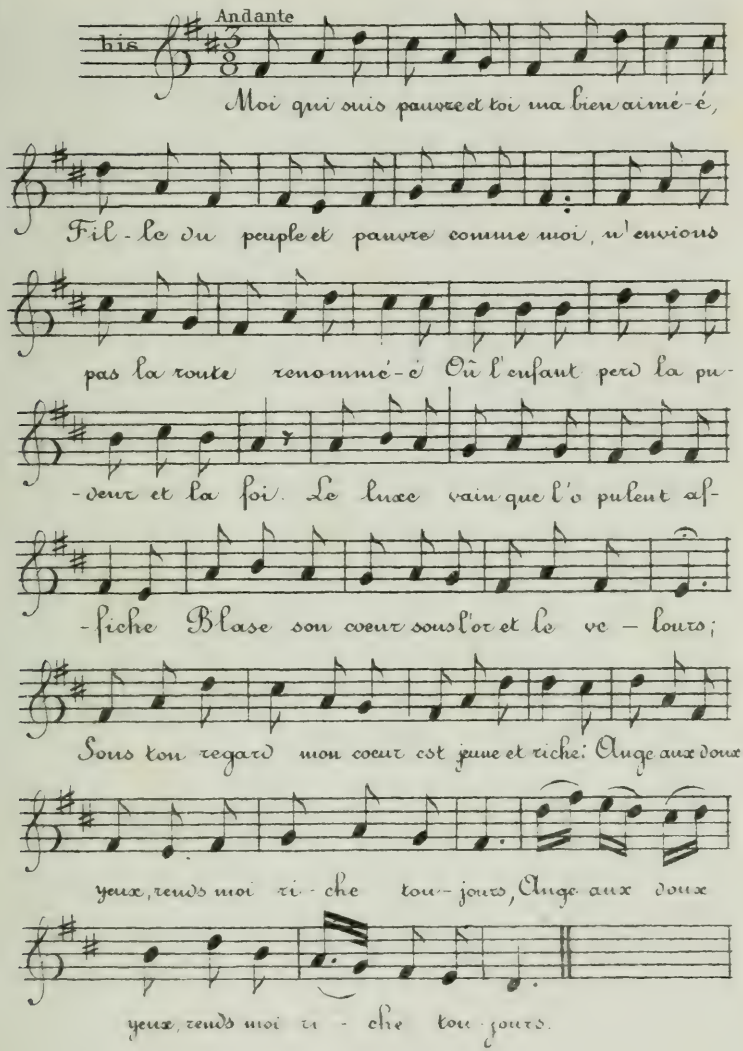
Air du Roi Dagobert. — 8.

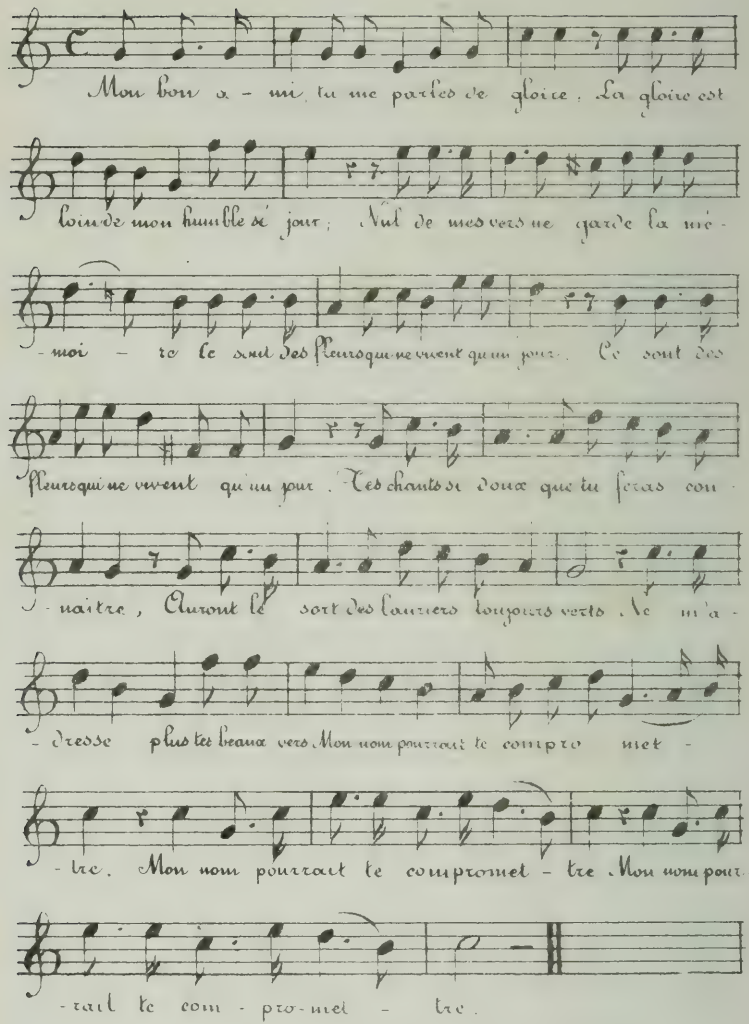


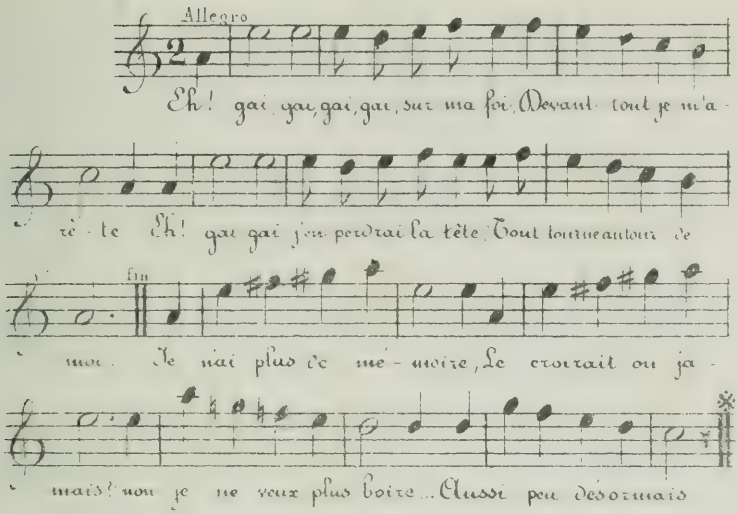

Allegretto
Oui, notre mère aimée c'est la Belgique Ce noble
vers a remué mon coeur! En répondant à la voix sympa-
-thique Qui brave aussi le critique moqueur, Je ne viens
pas quand ta lyre me sonne Rendre ces coups au censeur ri-
-te Le trait méchant qu'on trempa dans la bonne Salit ton
jours la main qui la je-té Salit toujours la main qui la je
-té.

Air : Rendez-moi mon cochon, Démons ! 10.

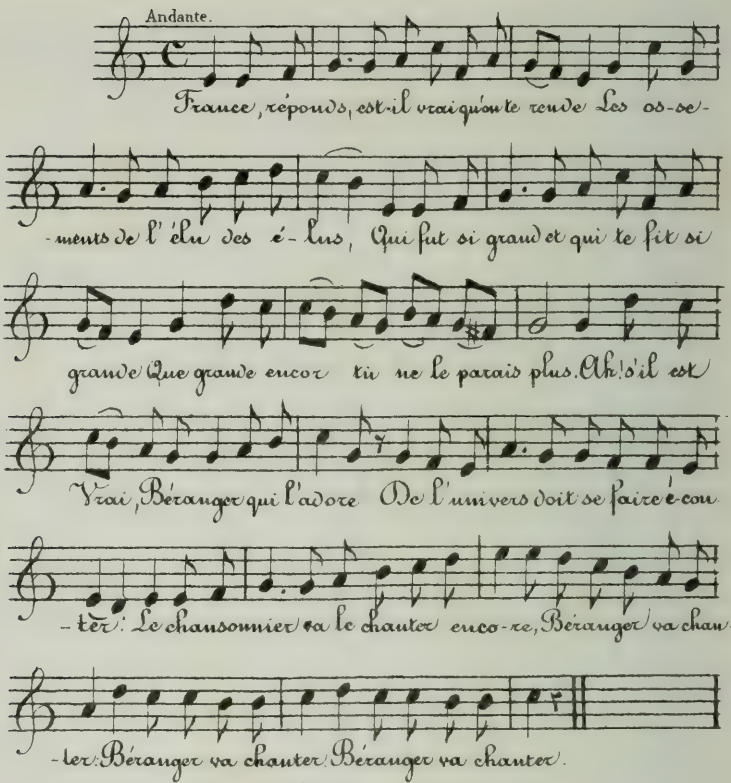


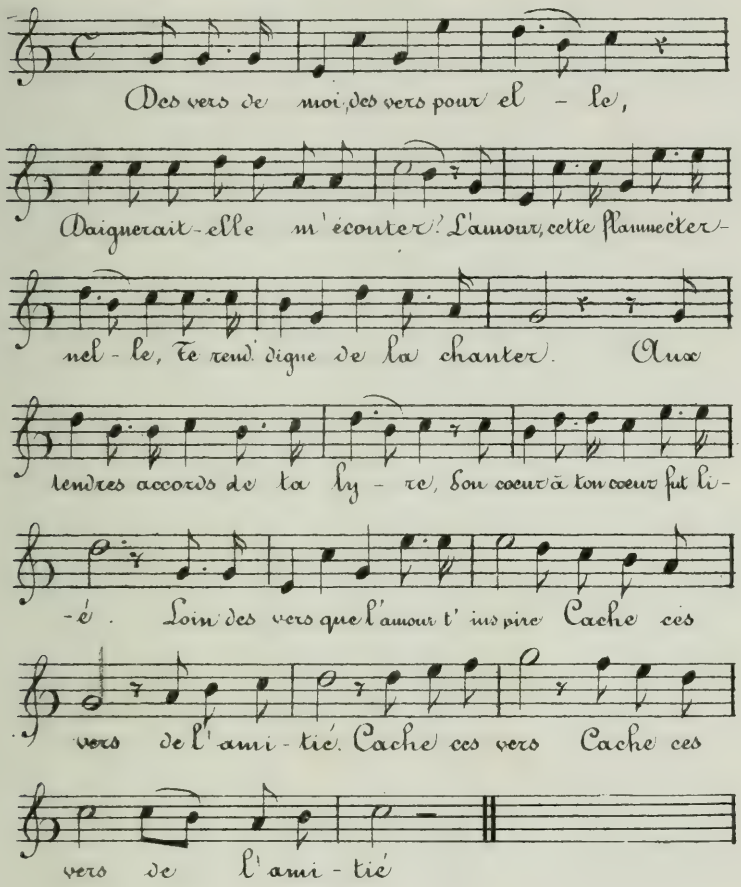

bis
Andante
Moi qui suis pauvre et toi ma bien aimé-é,
Fil-le du peuple et pauvre comme moi, n'envions
pas la route renommé-é Où l'enfant perd la pu-
-deur et la foi. Le luxe vain que l'o pulent af-
-fiche Blase son coeur sous l'or et le ve-lours;
Sous ton regard mon coeur est jeune et riche: Ange aux doux
yeux, rends moi ri-che tou-jours, Ange aux doux
yeux, rends moi ri-che tou-jours.

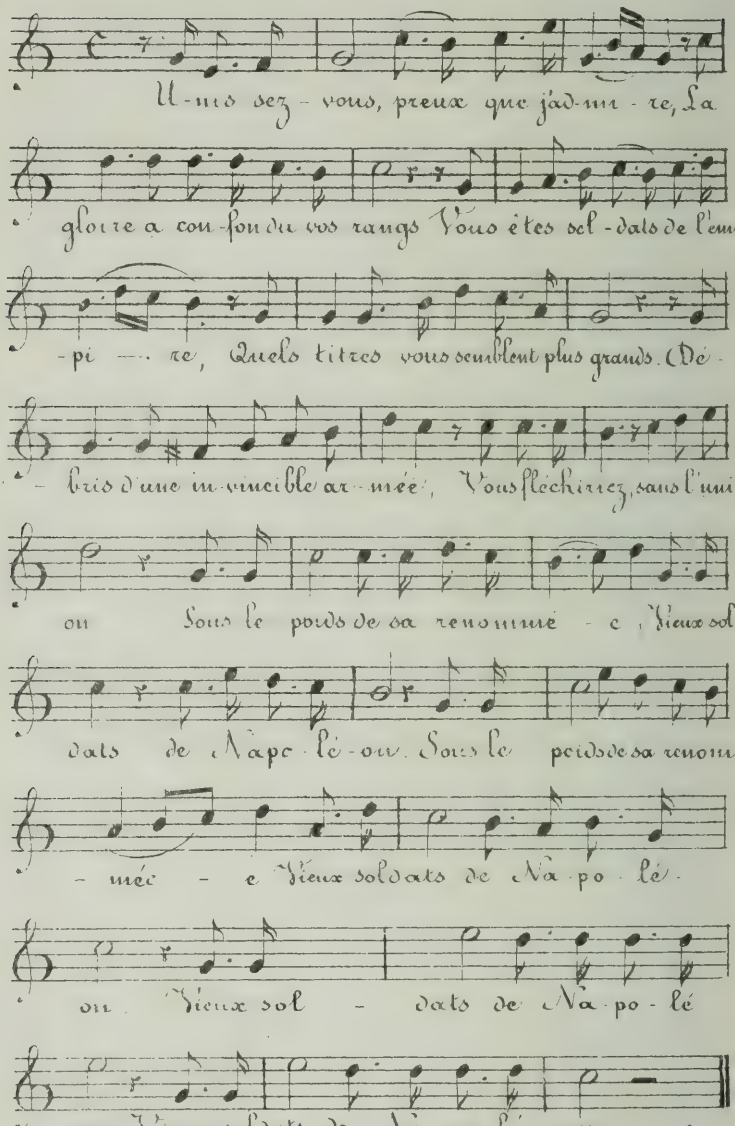

Mon bon a - mi tu me parles de gloire. La gloire est
loin de mon humble sé jour; Nul de mes vers ne garde la mé -
- moi - re le seul des fleurs qui ne vivent qu'un jour. Ce sont des
fleurs qui ne vivent qu'un jour. Tes chants si doux que tu feras con -
- naître, Auront le sort des lauriers toujours verts. Ne m'a -
- dresse plus tes beaux vers. Mon nom pourrait te compro miet -
- tre. Mon nom pourrait te compromet - tre. Mon nom pour -
- rait te com - pro-miet - tre.


Allegro
Eh ! gai, gai, gai, gai, sur ma foi, Devant tout je m'a -
rê - te Eh ! gai gai j'en perdrai la tête Tout tourneautour de
fin
moi. Je n'ai plus de mé - moire, Le croirait on ja -
mais ! non je ne veux plus boire ... Aussi peu désormais

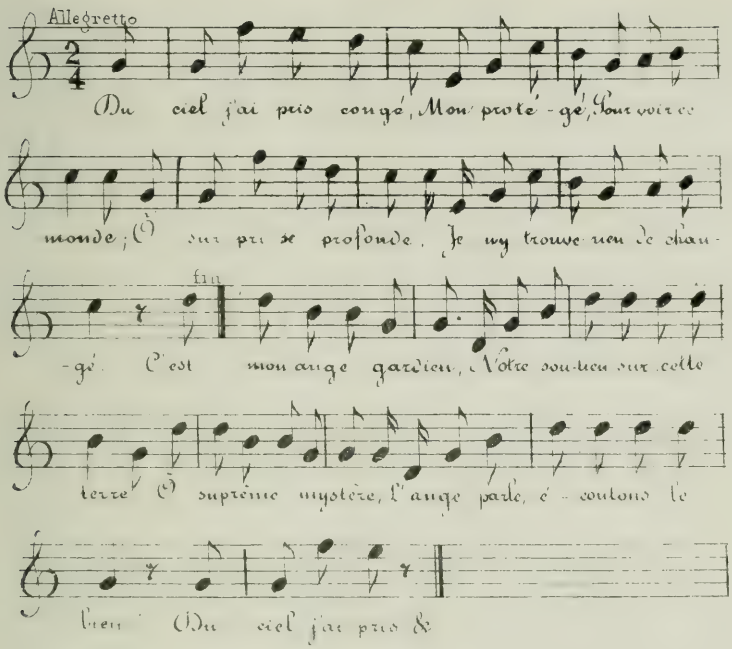
Air du Dieu des bonnes gens. — 14.

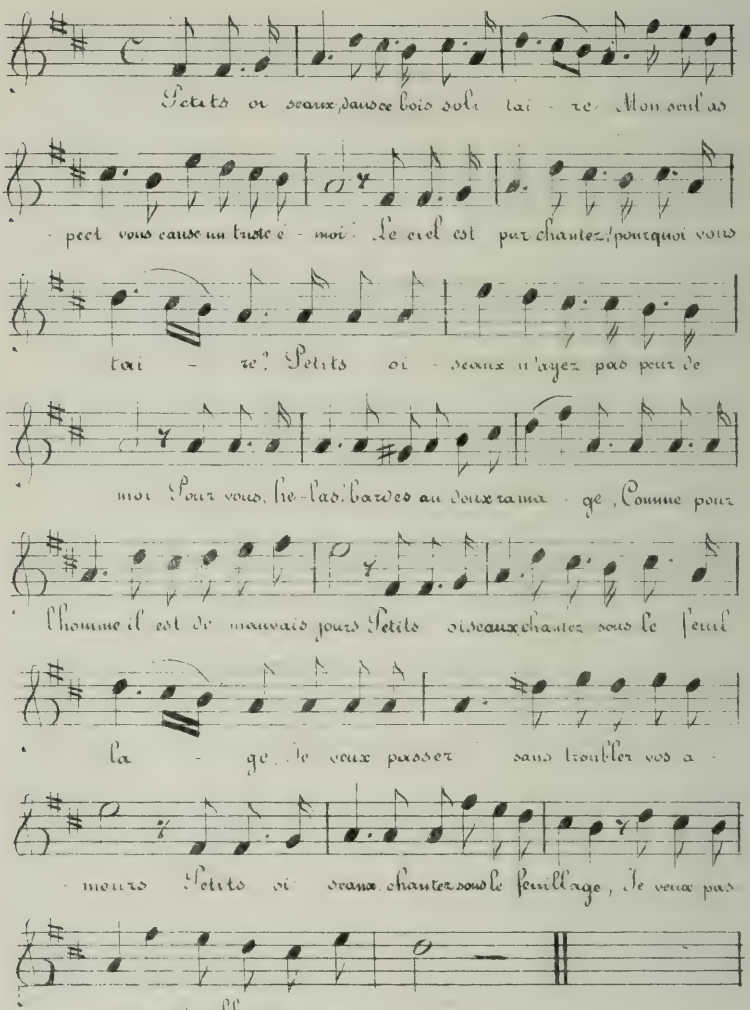


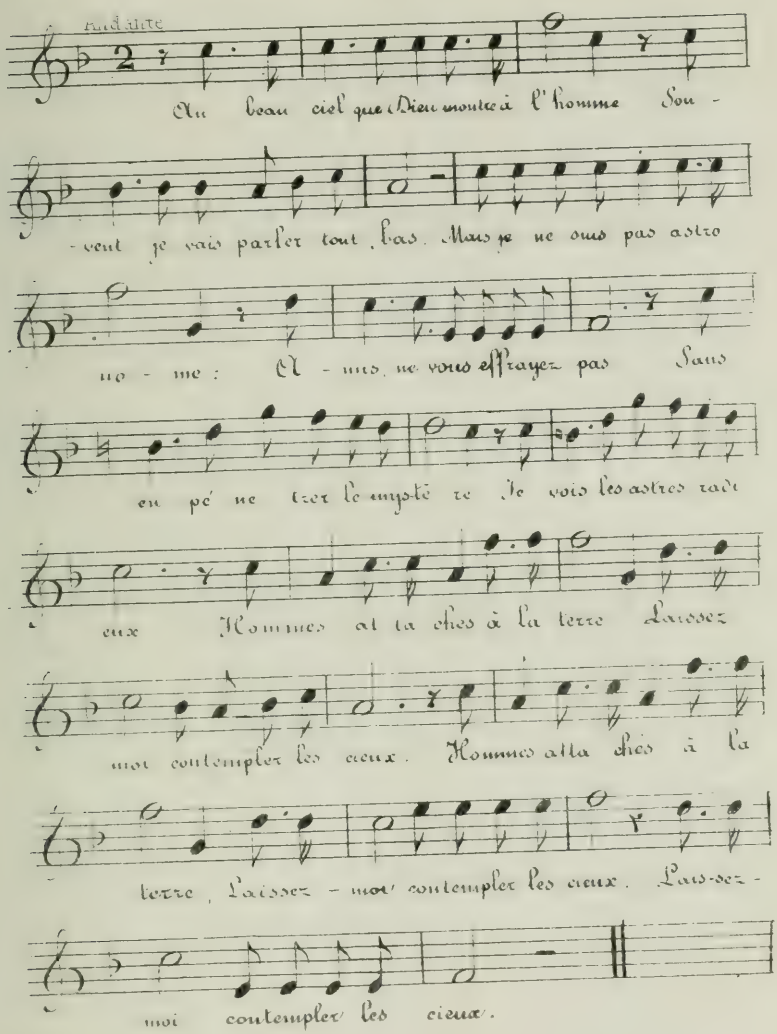

Des vers de moi, des vers pour el - le,
Daignerait-elle m'écouter? L'amour, cette flamme éter-
nel - le, te rend digne de la chanter. Aux
tendres accords de ta ly - re, Son cœur à ton cœur fut li-
-é. Loin des vers que l'amour t' inspire Cache ces
vers de l'ami - tié. Cache ces vers Cache ces
vers de l'ami - tié


Unissez-vous, preux que j'admire, La
gloire a confondu vos rangs Vous êtes soldats de l'empire, Quels titres vous semblent plus grands. (Débris d'une invincible armée, Vous fléchirez, sans l'unir
on Sous le poids de sa renommée, Vieux soldats de Napoléon. Sous le poids de sa renommée Vieux soldats de Napoléon.
on Vieux soldats de Napoléon
on. Vieux soldats de Napoléon.

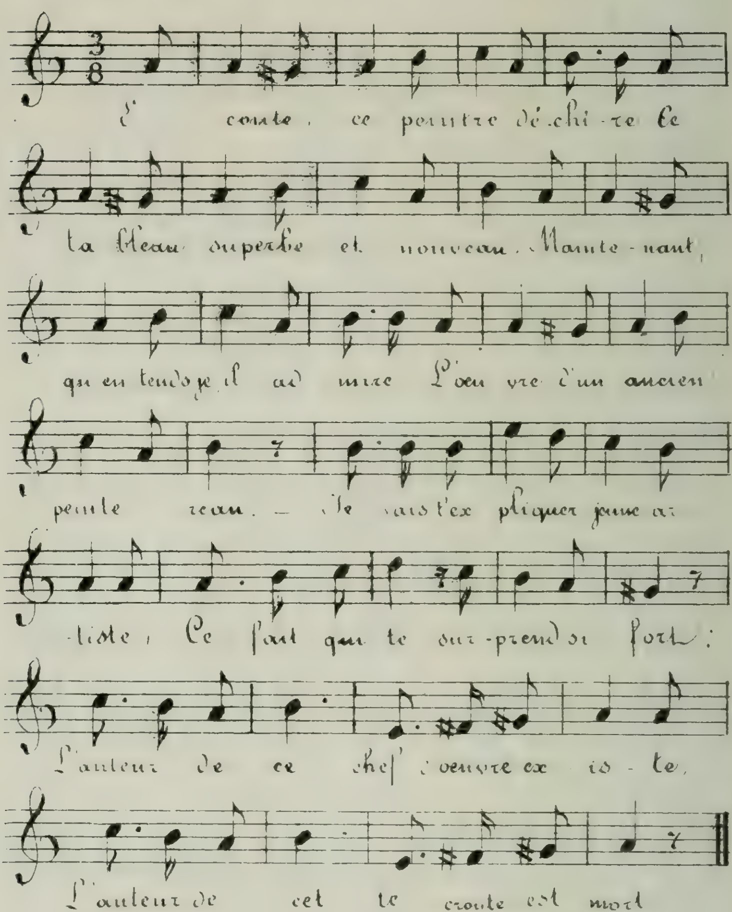
Air : Maman ce p'tit bâteau. 17.



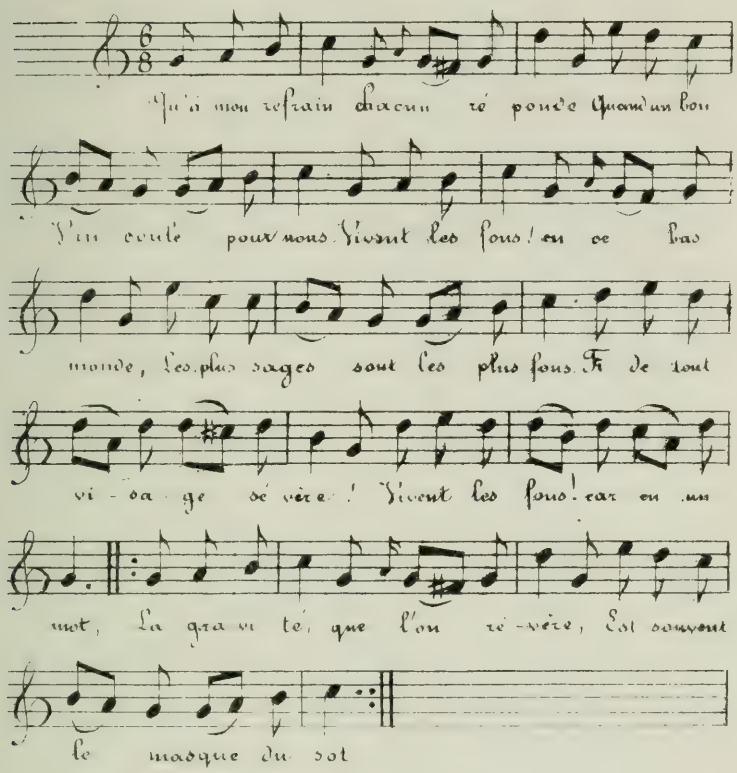
Air d'Jelva.

Petits oi seaux, sans ce bois soli tai re. Mon seul as
pect vous cause un triste é moi. Le ciel est pur, chantez! pourquoi vous
tai re? Petits oi seaux n'ayez pas peur de
moi. Pour vous, hé-las! j'arme au doux ra ma ge, Comme pour
l'homme il est de mauvais jours. Petits oiseaux, chantez sous le feuil
la ge, Je veux passer sans troubler vos a
mours. Petits oi seaux, chantez sous le feuillage, Je veux pas
ser sans troubler vos a mours


Andante
Au beau ciel que Dieu montre à l'homme Sou -
-vent je vais parler tout bas. Mais je ne vous pas astro
no - me : A - mis, ne vous effrayez pas Sans
en pé ne trer le mystè re Je vois les astres radi
eux Hommes at ta chés à la terre Laissez
moi contempler les cieux. Hommes atta chés à la
terre, Laissez - moi contempler les cieux. Lais-sez -
moi contempler les cieux.

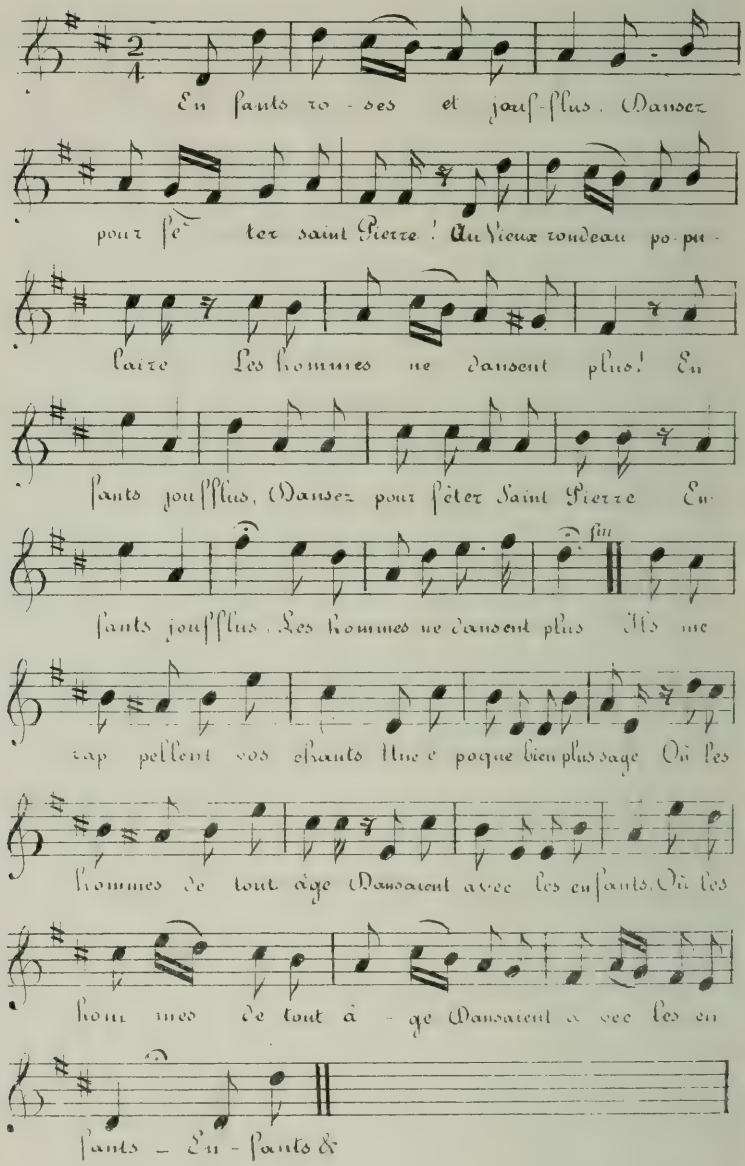
Air : C'est un lan-la, landeririette. 20.

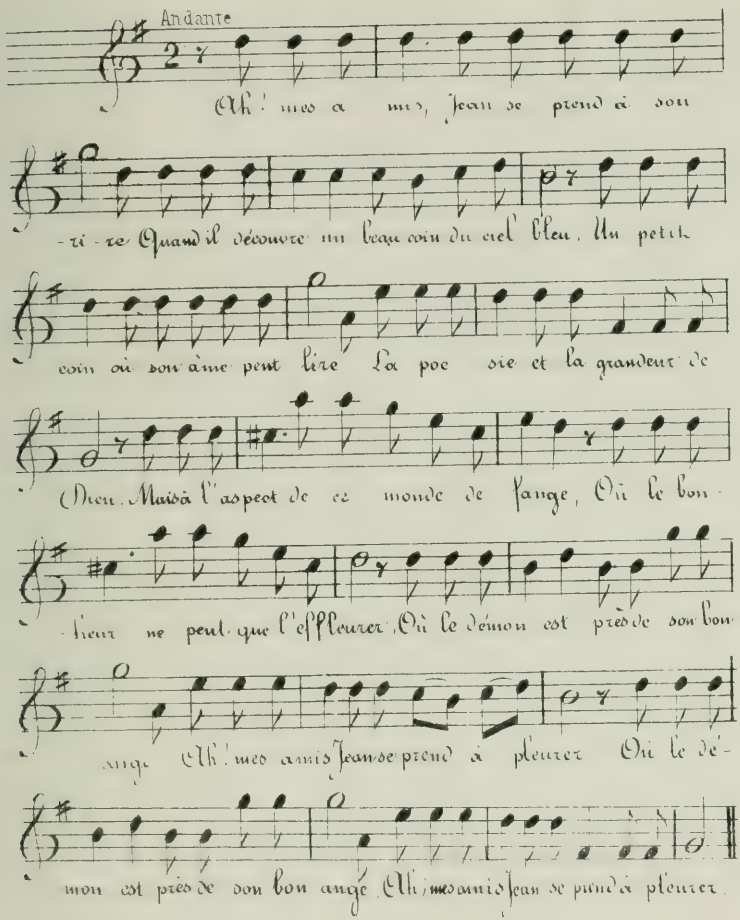


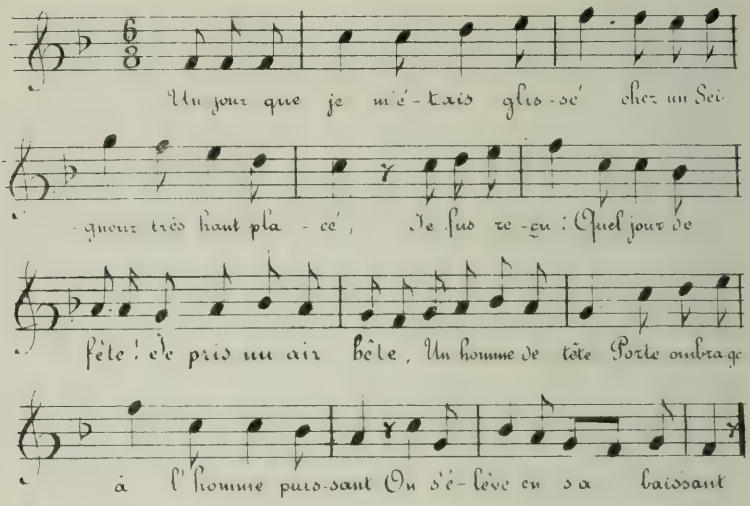
Air : Eh quoi ! vous sommeillez encore ! (de Fanchon) / 21.

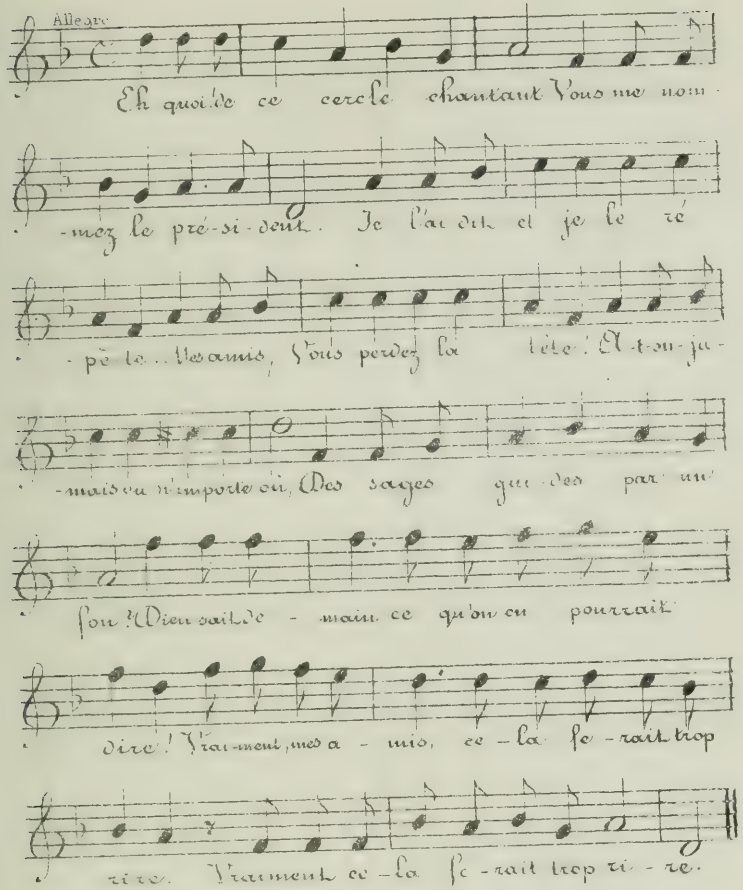


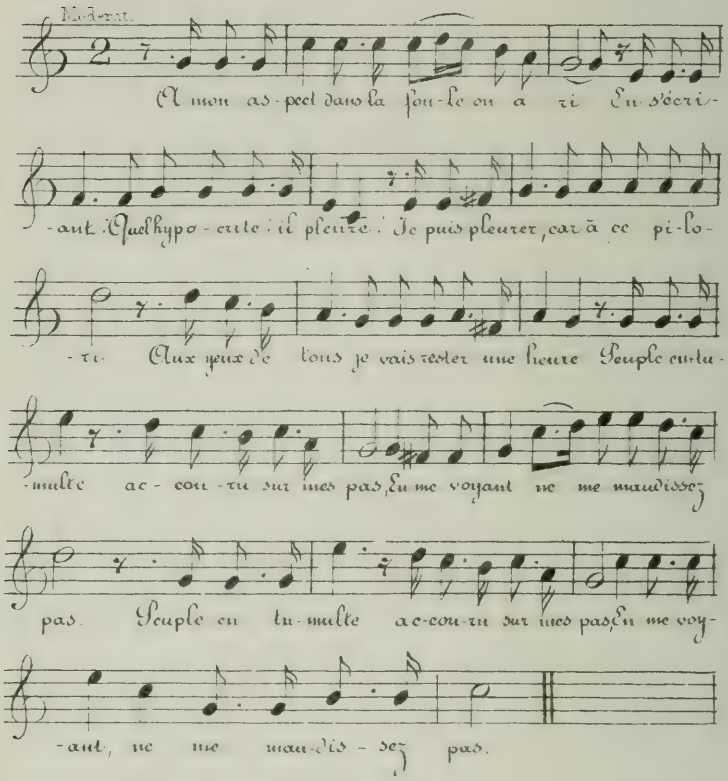
Air : Pour dot ma femme a cinq sous. 22.

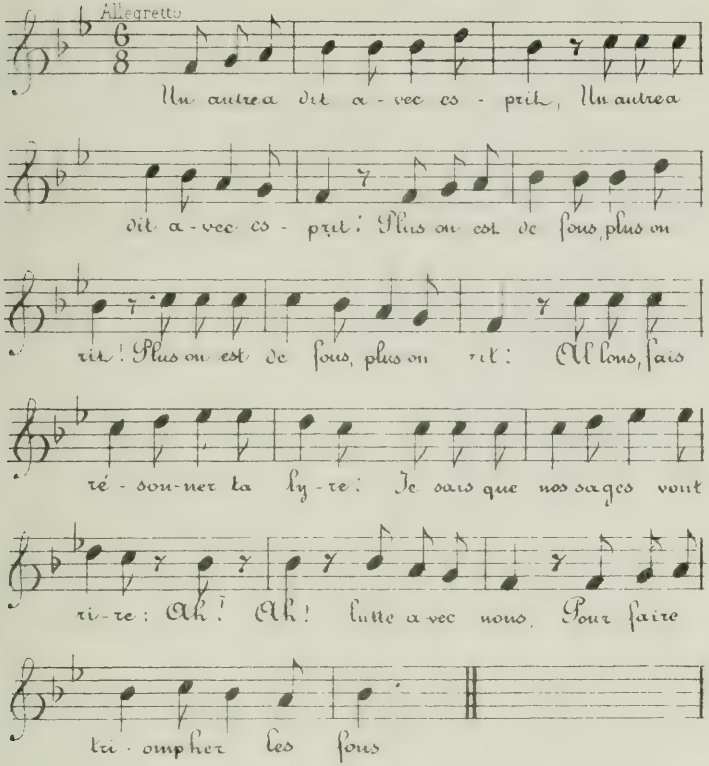



Andante
Ah! mes a mis, Jean se prend à sou
-ri-re Quand il découvre un beau coin du ciel bleu. Un petit
coin où son âme peut lire La poe sie et la grandeur de
Dieu. Mais à l'aspect de ce monde de fange, Où le bon-
heur ne peut que l'effleurer, Où le démon est près de son bon
ange Ah! mes amis Jean se prend à pleurer Où le dé-
mon est près de son bon ange Ah! mes amis Jean se prend à pleurer.

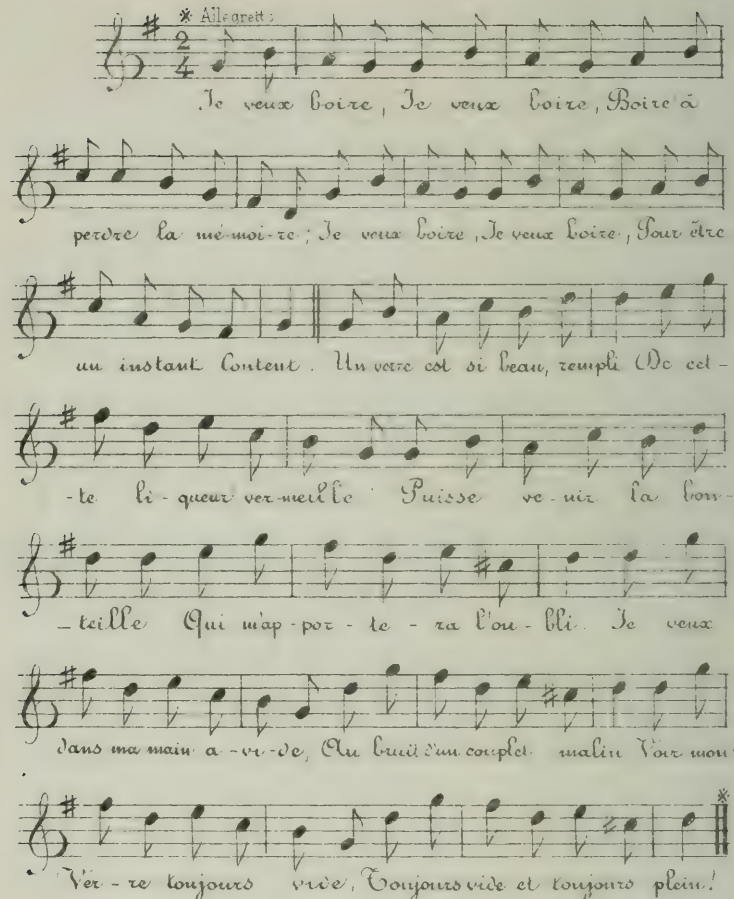

Un jour que je m'é-tais glis-sé chez un Sei-
-gneur très haut pla-cé, Je fus re-çu : Quel jour de
fête ! Je pris un air bête, Un homme de tête Porte ombrage
à l'homme puis-sant On s'é-lève en s'a baissant

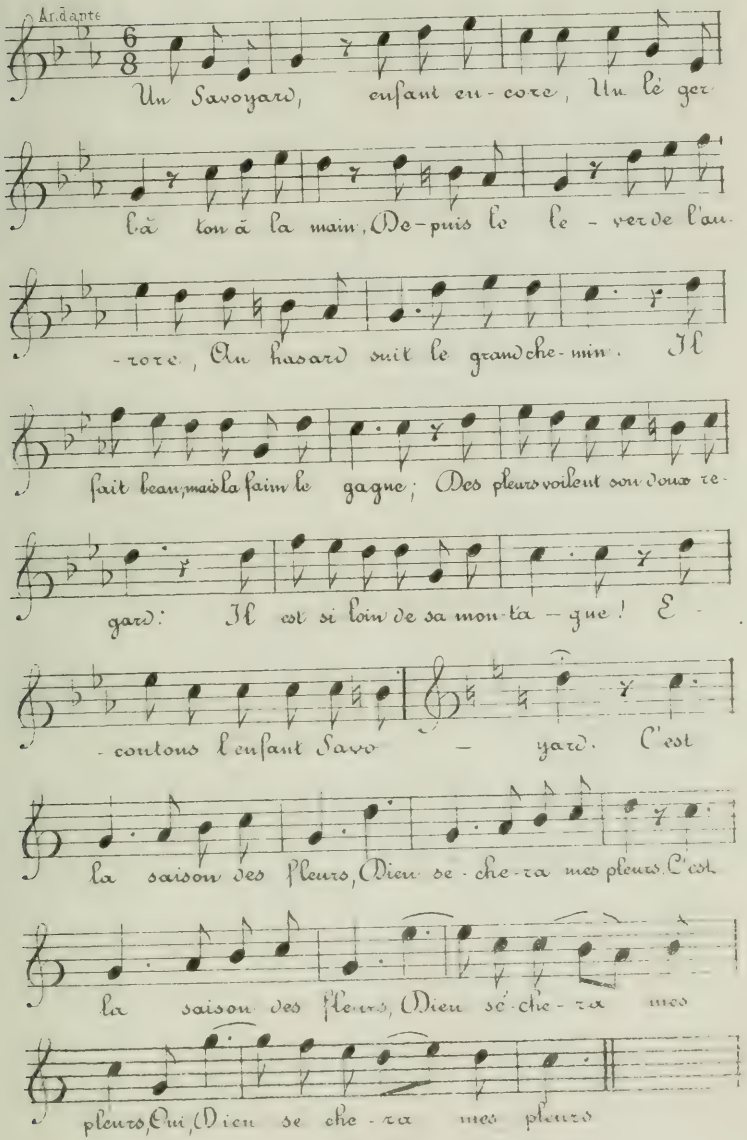

Allegro
Eh quoi de ce cercle chantant Vous me nom-
-mez le pré-si-dent. Je l'ai dit et je le ré
-pè-te... Vos amis, vous perdez la tête! A-t-on ja-
-mais vu n'importe où, Des sages qui des par un'
-son? Dieu sait de - main ce qu'on en pourrait
dire! Vraiment, mes a - mis, ce - la fe - rait trop
rire. Vraiment ce - la fe - rait trop ri - re.

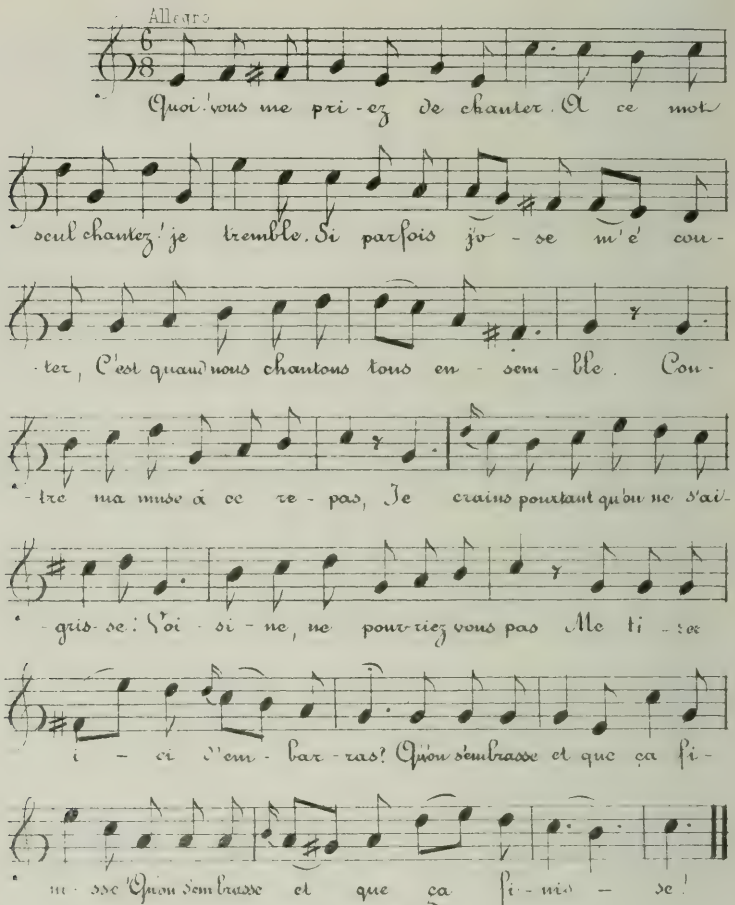

Modérat.
A mon as-pect dans la foule on a ri En s'écri-
-ant: Quel hypo-crite! il pleure! Je puis pleurer, car à ce pi-lo-
-ri. Aux yeux de tous je vais rester une heure Peuple en tu-
-multe ac-cou-ru sur mes pas, En me voyant ne me maudissez
pas. Peuple en tu-multe ac-cou-ru sur mes pas, En me voy-
-ant, ne me mau-dis-sez pas.

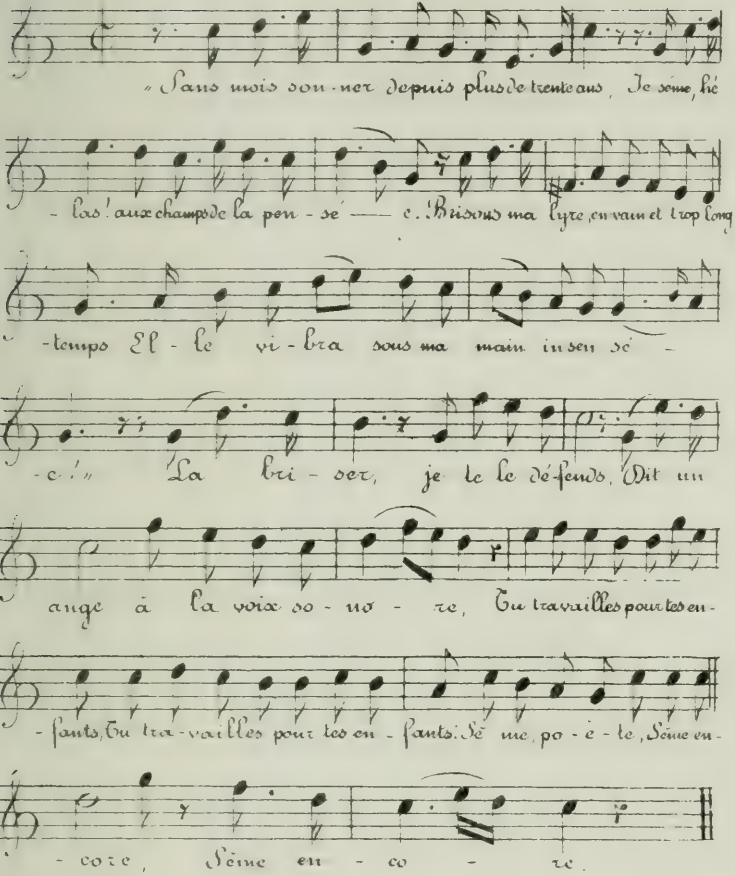

Allegretto
Un autre a dit avec es - prit, Un autre a
dit avec es - prit : Plus on est de fous, plus on
rit ! Plus on est de fous, plus on rit : Allons, faisons
résonner la lyre : Je sais que nos sages vont
rire : Ah ! Ah ! lutte avec nous, Pour faire
triompher les fous

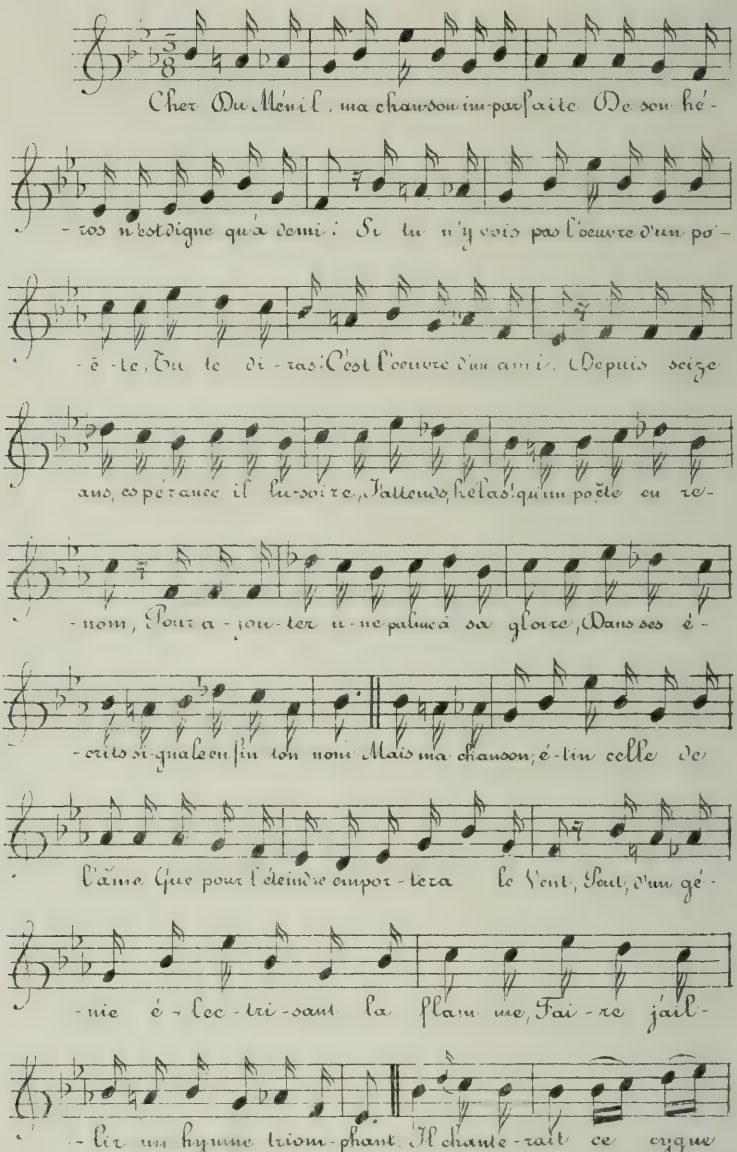
Air de la Légère. — 28.

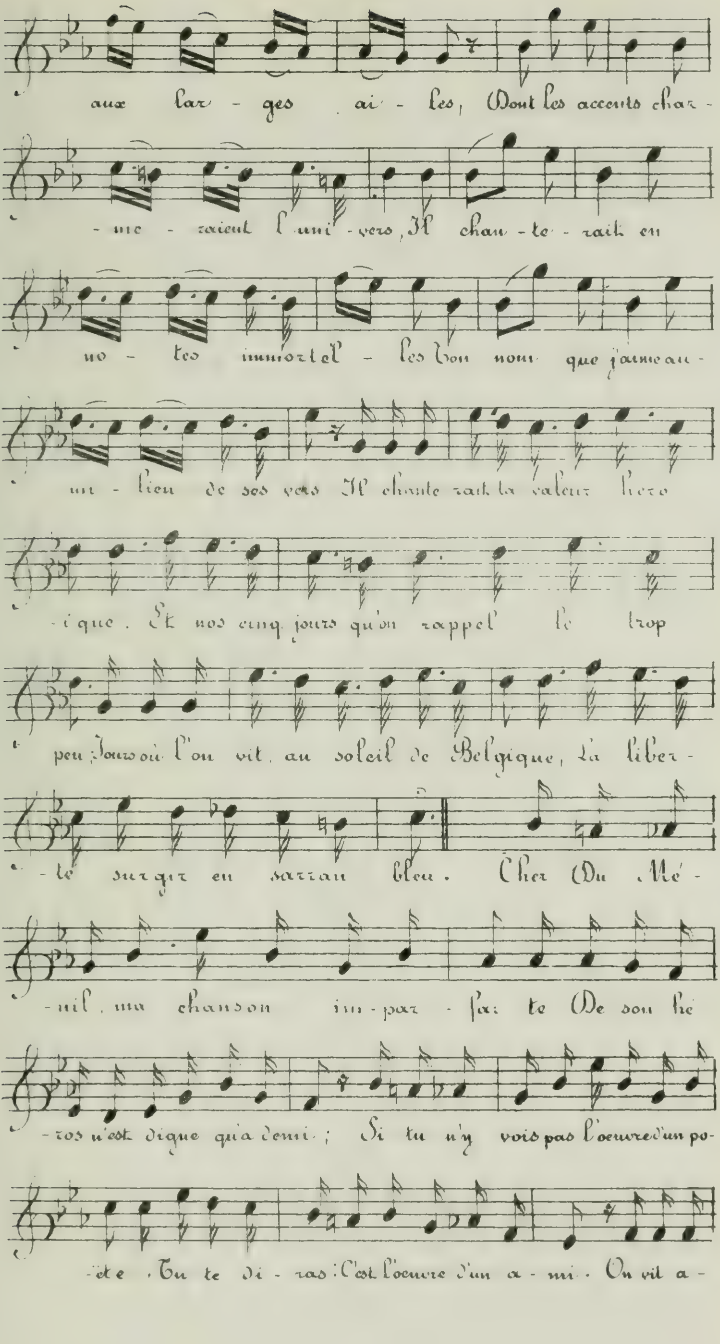


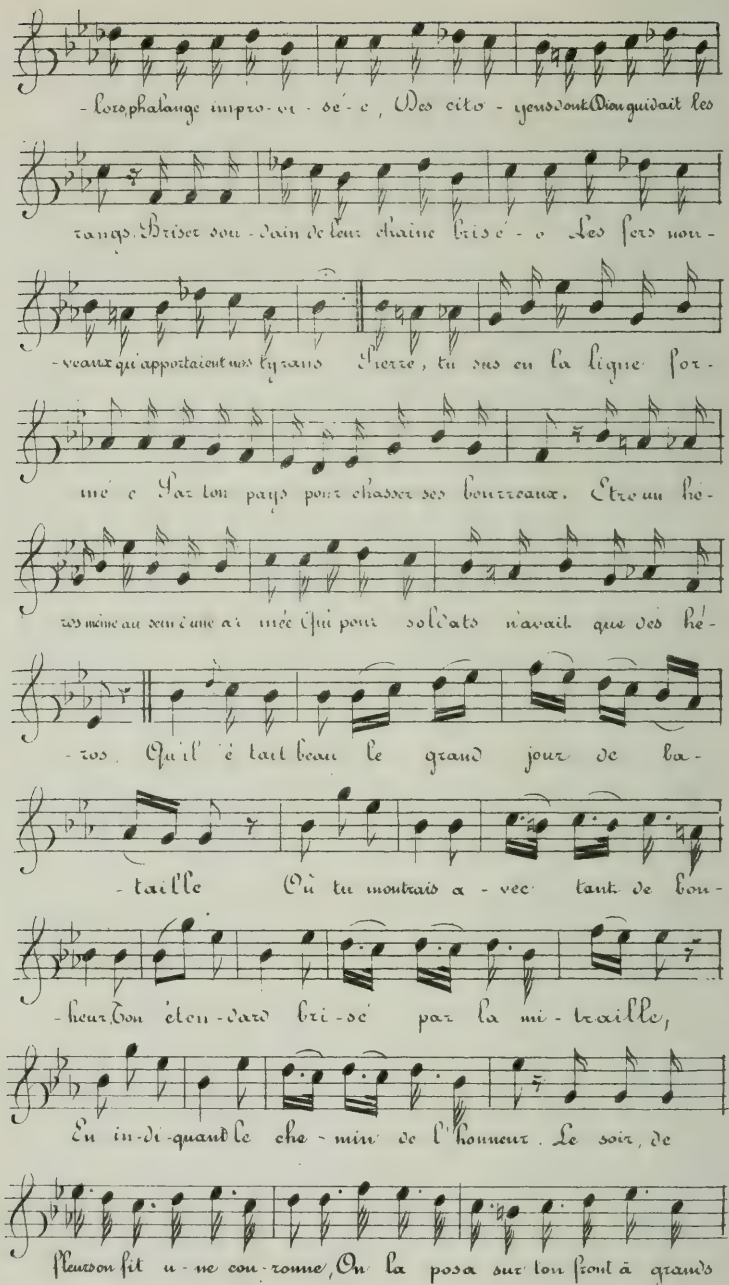

Andante
Un Savoyard, enfant encore, Un bâton à la main, Depuis le lever de l'aurore, Au hasard suit le grand chemin. Il fait beau, mais la faim le gagne ; Des pleurs voilent son doux regard : Il est si loin de sa montagne ! Et -
-coutons l'enfant Savoyard. C'est
la saison des fleurs, Dieu sèchera mes pleurs. C'est
la saison des fleurs, Dieu sèchera mes
pleurs, Oui, Dieu sèchera mes pleurs

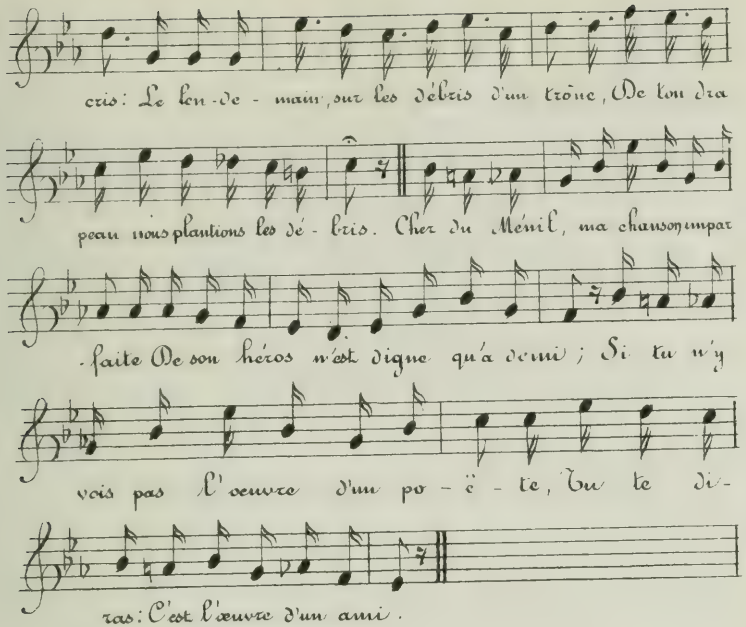

Allegro
Quoi ! vous me pri-ez de chanter. A ce mot
seul chantez ! je tremble. Si parfois j'o-se m'é cou-
-ter, C'est quand nous chantons tous en-sem-ble. Cou-
-tre ma muse à ce re-pas, Je crains pourtant qu'on ne s'ai-
-gris-se : Voi-si-ne, ne pour-riez vous pas Me ti-rer
i-ci d'em-bar-ras ? Qu'on s'embrasse et que ça fi-
-nisse Qu'on s'embrasse et que ça fi-nis-se !


« Sans mois sonner depuis plus de trente ans, Je sème, hé
- las! aux champs de la pensée — c. Brisons ma lyre, en vain et trop long
-temps El - le vibra sous ma main insensé -
-c.! » La briser, je le le défends. Dit un
ange à la voix sonore, Tu travailles pour tes en-
-fants, Tu travailles pour tes enfants. Sème, poète, Sème en-
-core, Sème encore.

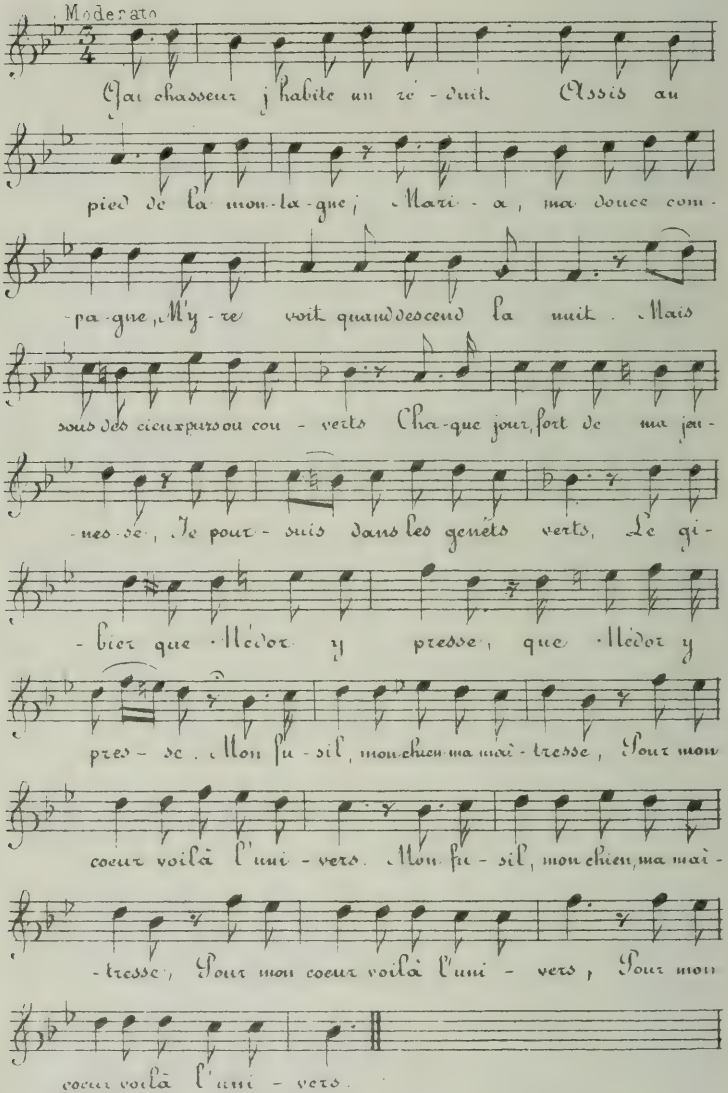

Cher Du Méril, ma chanson im-parfaite De son hé-
-ros n'est digne qu'à demi: Si tu n'y vois pas l'oeuvre d'un po-
-ë-te, Tu le di-ras: C'est l'oeuvre d'un ami. Depuis seize
ans, es-pérance il lui-soi-re, J'attends, hélas! qu'un poële en re-
-nom, Pour a-jou-ter u-ne palme à sa gloire, Dans ses é-
-crits si-gnale enfin ton nom. Mais ma chanson, é-tin celle de
l'âme Que pour l'éternité empor-tera le Vent, Seul, d'un gé-
-nie é-lec-tri-sant la flam-me, Fai-re jail-
-lir un hymne triom-phant. Il chante-rait ce cygne


aux lar - ges ai - les, Dont les accents char -
- me - raient l'uni - vers, Il chan - te - rait en
no - tes immortel - les ton nom que j'aime au -
mi - lieu de ses vers Il chante rait la valeur héro
- ïque. Et nos cinq jours qu'on rappel' le trop
peu; Jours où l'on vit au soleil de Belgique, La liber -
- té surgir en sarrau bleu. Cher Du Mé -
- nil, ma chanson im - par - fai te De son hé
- ros n'est digne qu'à demi; Si tu n'y vois pas l'oeuvre d'un po -
- ète, Tu te di - ras: C'est l'oeuvre d'un a - mi. On vit a -

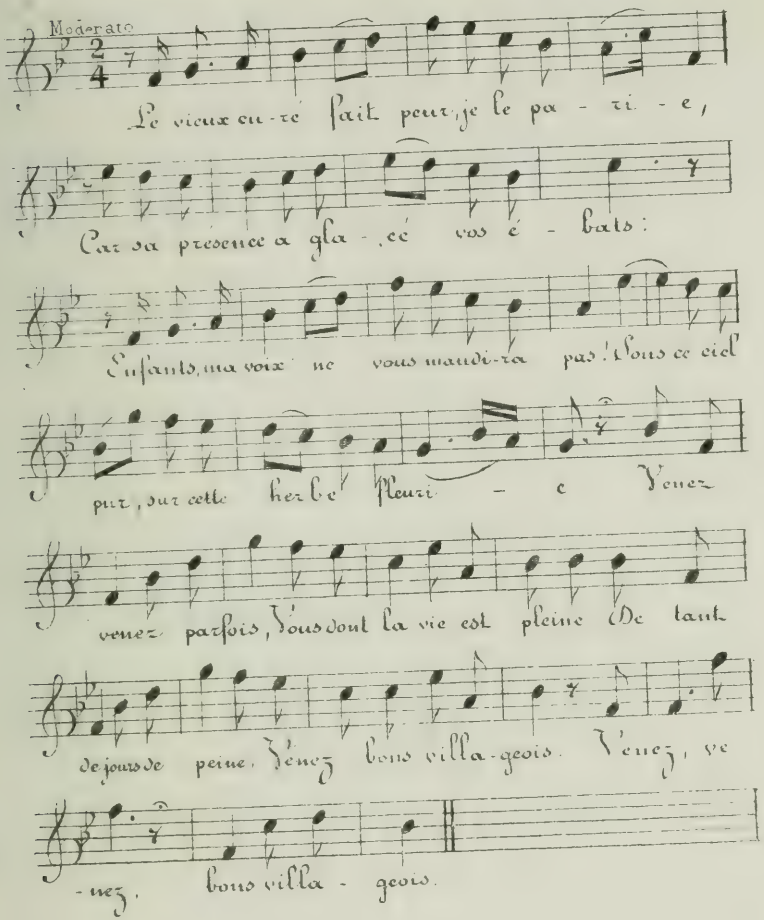

-lorsphalange impro-vi-sé-e, Des cito-yens dont Dieu guidait les
rangs. Briser sou-dain de leur chaine bri-sé-e Les fers non-
-veaux qui apportaient nos tyrans Pierre, tu fus en la ligne for-
mé-e Par ton pays pour chasser ses bourreaux. Etre un hé-
ros même au sein d'une ar-mée Qui pour soldats n'avait que des hé-
-ros. Qu'il é-tait beau le grand jour de ba-
-taille Où tu montrais a-vec tant de bon-
-heur Ton éten-dard bri-sé par la mi-traille,
En in-di-quant le che-min de l'honneur. Le soir, de
fleurs on fit u-ne cou-ronne, On la posa sur ton front à grands

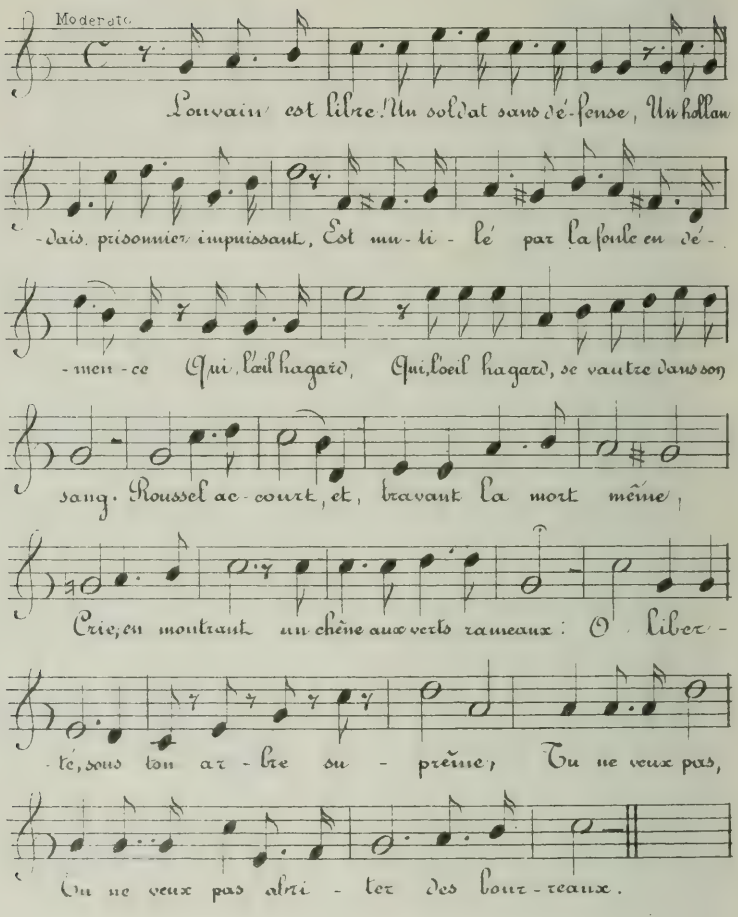

cris: Le fen-de - main, sur les débris d'un trône, De ton dra
peau nous plantions les dé - bris. Cher du Ménil, ma chanson impar
-faite De son héros n'est digne qu'à demi; Si tu n'y
vois pas l'œuvre d'un po - ë - te, Tu te di-
ras: C'est l'œuvre d'un ami.

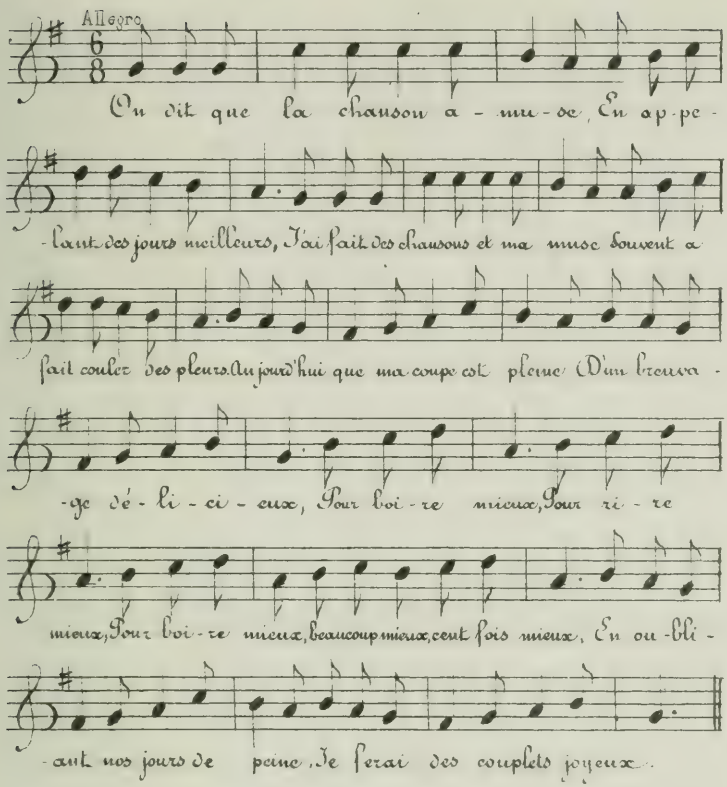
Air : Verse, verse bon vin de France — 33.

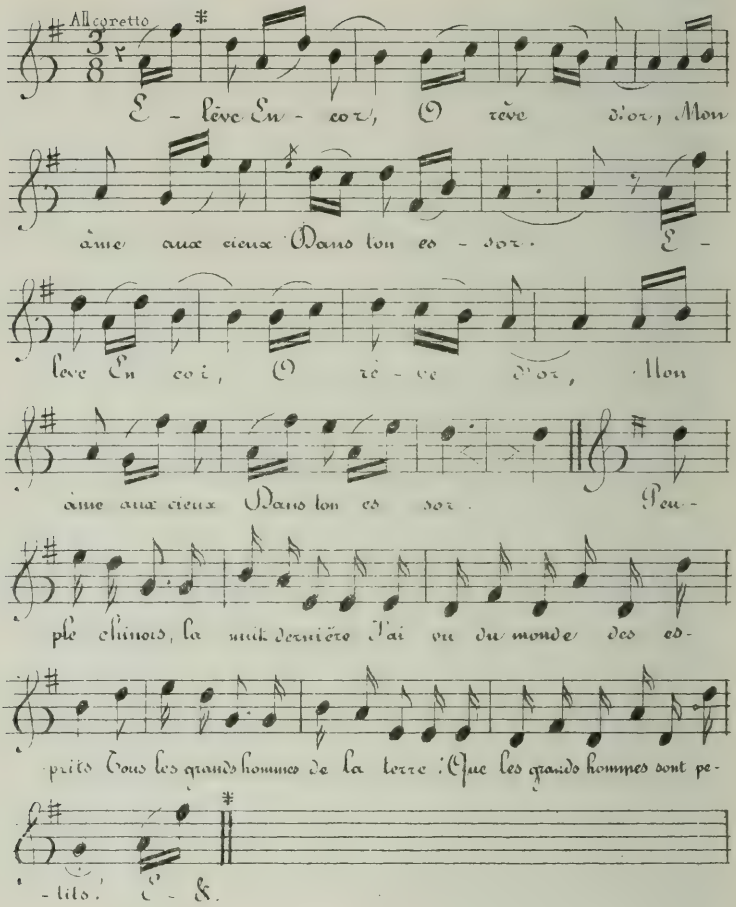


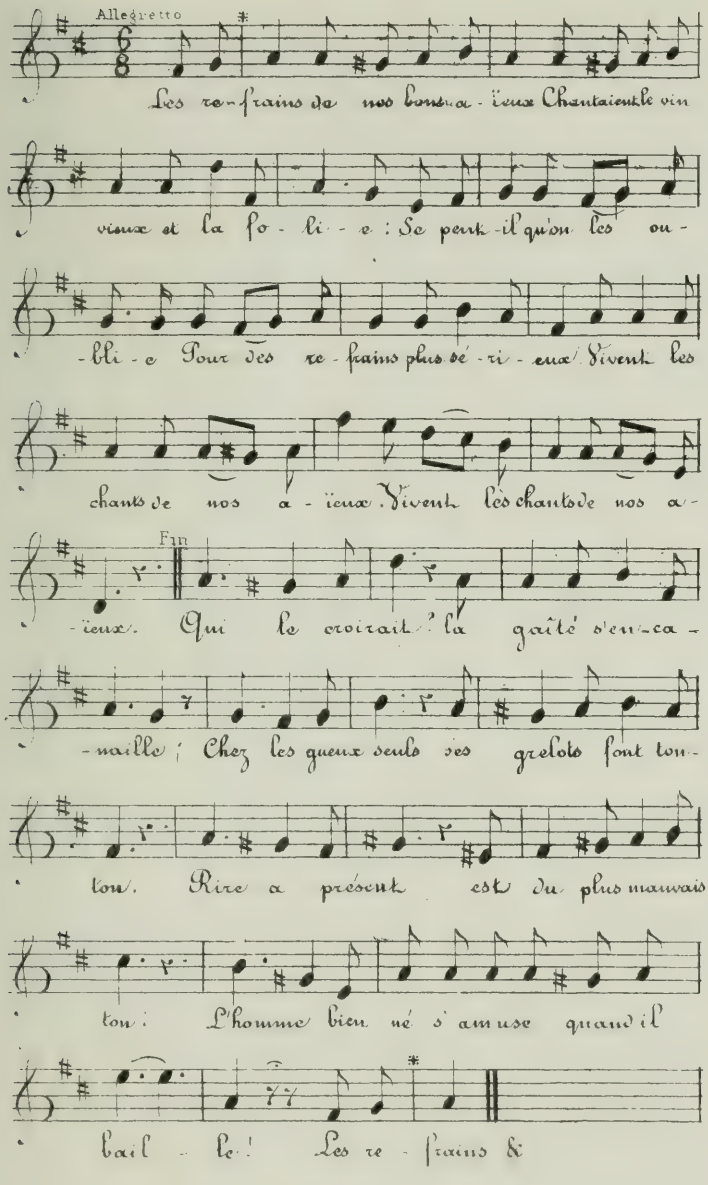
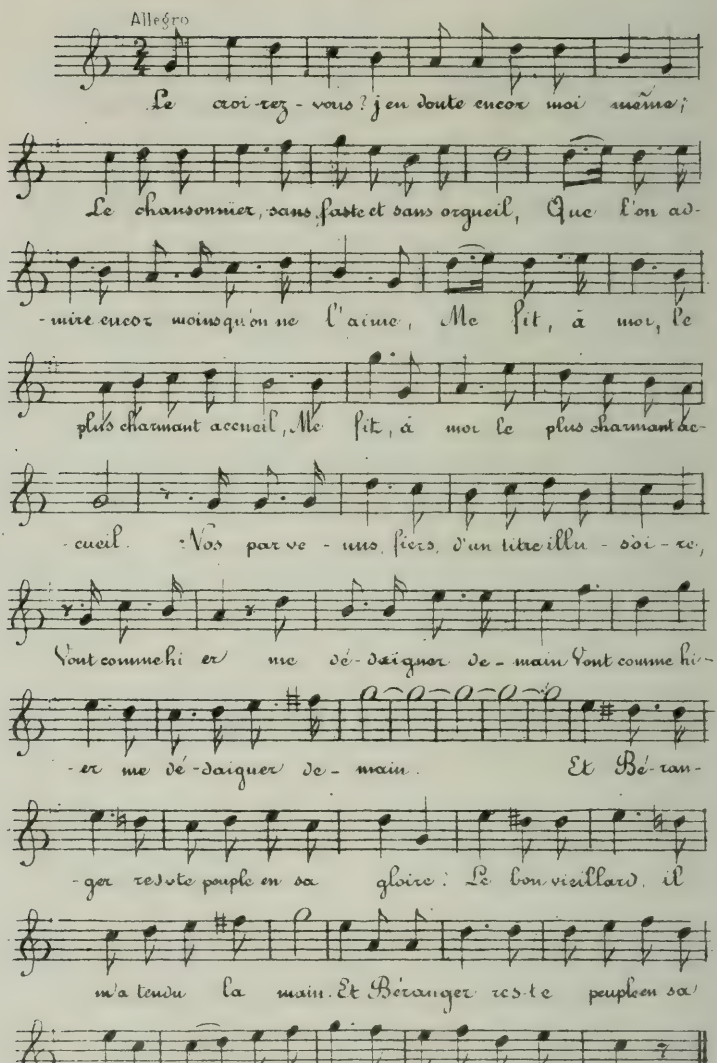
Air: Heureux climat, beau ciel de l'Italie. 34



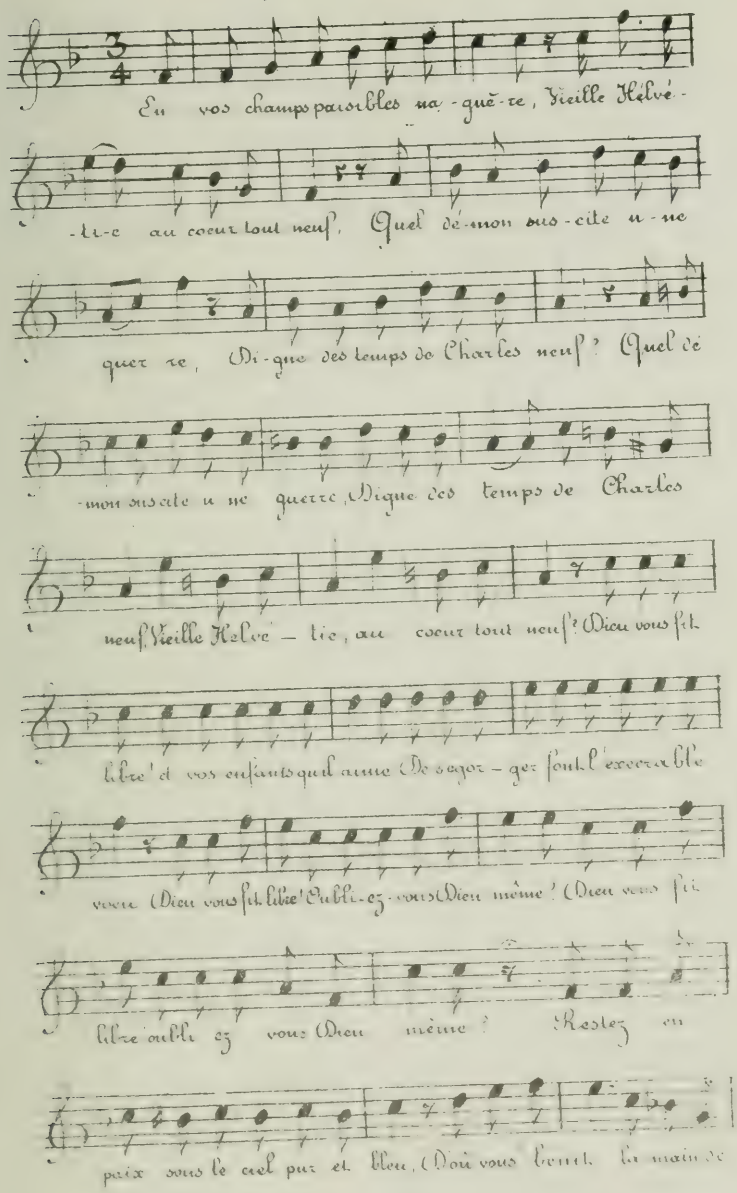

Moderato
Louvain est libre! Un soldat sans défense, Un hollan
-dais, prisonnier impuissant, Est mu-ti-lé par la foule en dé-
-mence Qui, l'œil hagard, Qui, l'œil hagard, se vautre dans son
sang. Roussel ac-court, et, bravant la mort même,
Crie, en montrant un chêne aux verts rameaux: O liber-
-té, sous ton ar-bre su-prême, Tu ne veux pas,
Tu ne veux pas abri-ter des bour-reaux.

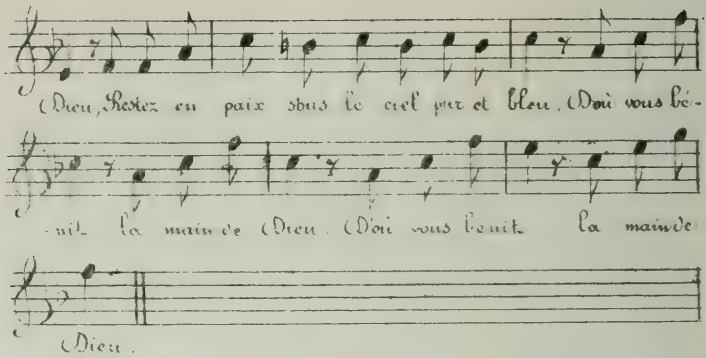

Allegro
On dit que la chanson a - mu - se, En ap - pe -
-laut des jours meilleurs, J'ai fait des chansons et ma muse souvent a
fait couler des pleurs. Aujourd'hui que ma coupe est pleine D'un breuva -
-ge dé - li - ci - eux, Pour boi - re mieux, Pour ri - re
mieux, Pour boi - re mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux, En ou - bli -
-ant nos jours de peine, Je ferai des couplets joyeux.

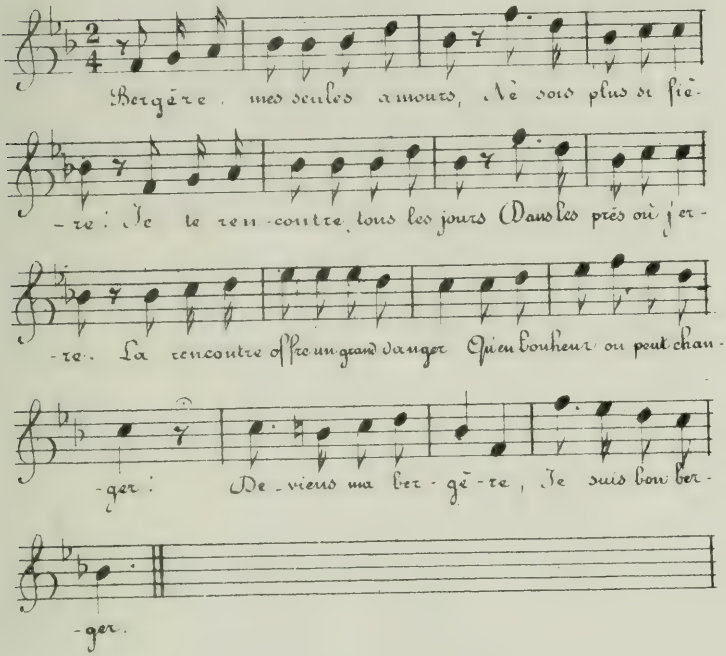

Allegretto
Élève En - cor, Ô rêve d'or, Mon
âme aux cieux Dans ton es - sor.
Élève En cor, Ô rê - ve d'or, Mon
âme aux cieux Dans ton es sor.
Peu -
plé chinois, la nuit dernière J'ai vu du monde des es-
prits Tous les grands hommes de la terre Que les grands hommes sont pe-
- tits. É - &.

Air : Rendez moi mon léger bâteau


Allegro
Le croi-rez-vous? j'en doute encor moi même;
Le chansonnier, sans faste et sans orgueil, Que l'on ad-
-mire encor moins qu'on ne l'aime, Me fit, à moi, le
plus charmant accueil, Me fit, à moi le plus charmant ac-
-cueil. Vos parve-nus fiers, d'un titre illu-doi-re,
Vont comme hier me dé-daigner de-main Vont comme hi-
-er me dé-daigner de-main. Et Bé-ran-
-ger reste peuple en sa gloire: Le bon vieillard, il
m'a tendu la main. Et Béranger reste peuple en sa
gloire Le bon vieillard, il m'a tendu la main.

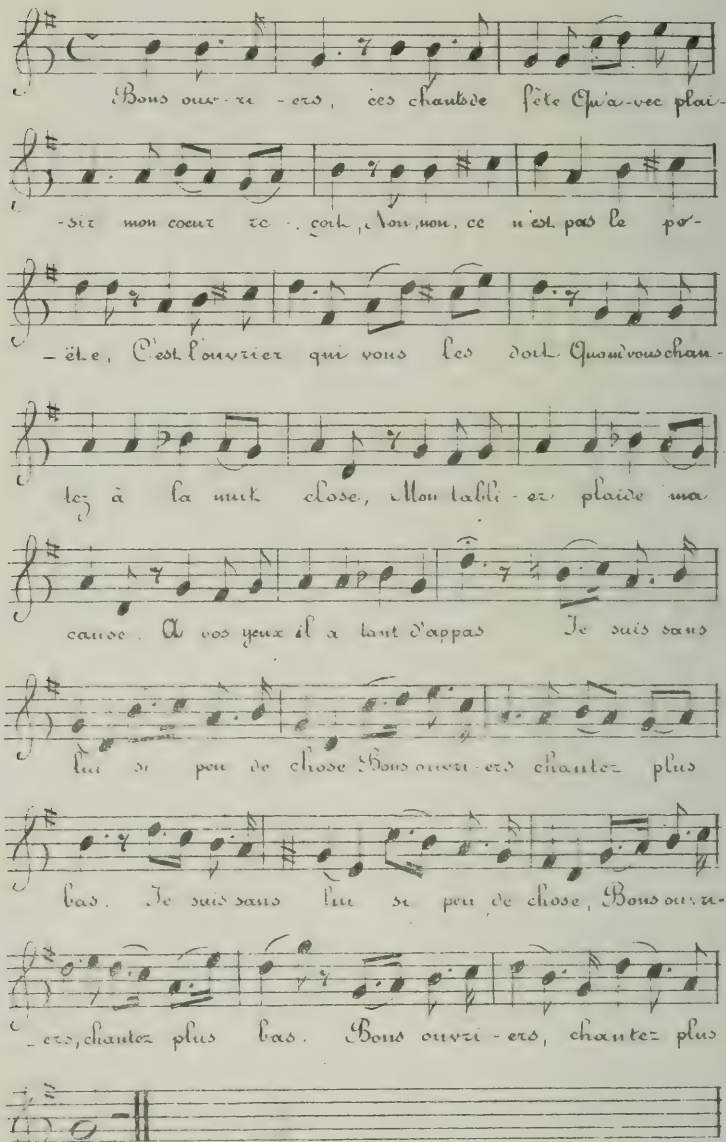
Air de la Vieille. (Les deux divorcés.) 10.

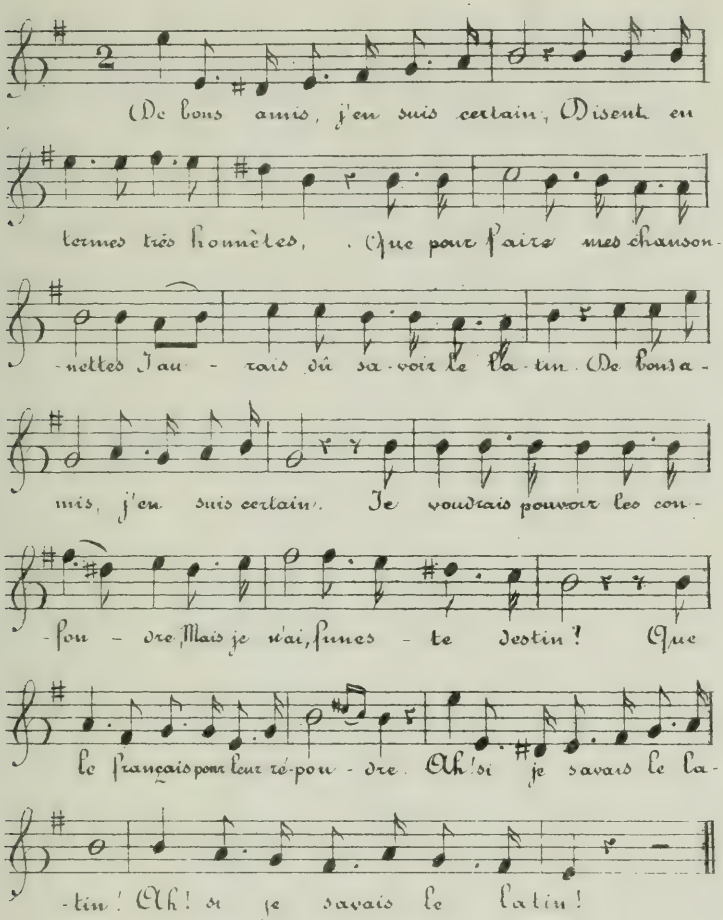



Dieu, Restez en paix sous le ciel pur et bleu. Doù vous bé-
-nit la main de Dieu. Doù vous benit la main de
Dieu.

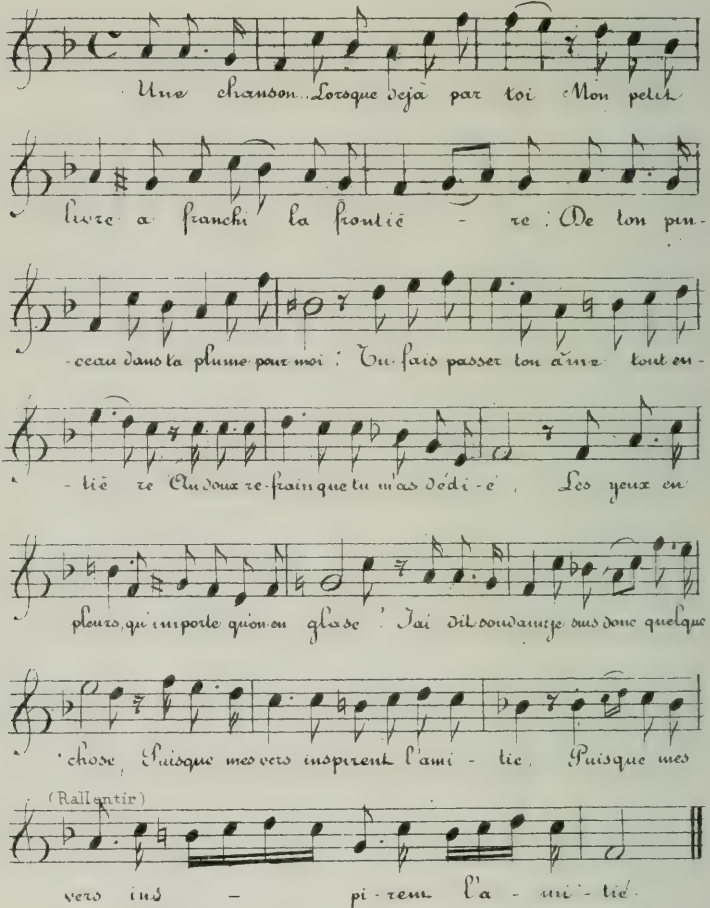

Bergère, mes seules amours, Ne sont plus de fière-
-re: Je te rencontre tous les jours Dans les prés où j'er-
-re. La rencontre offre un grand danger Qu'en bonheur on peut chan-
-ger: De-viens ma ber-gè-re, Je suis bon ber-
-ger.

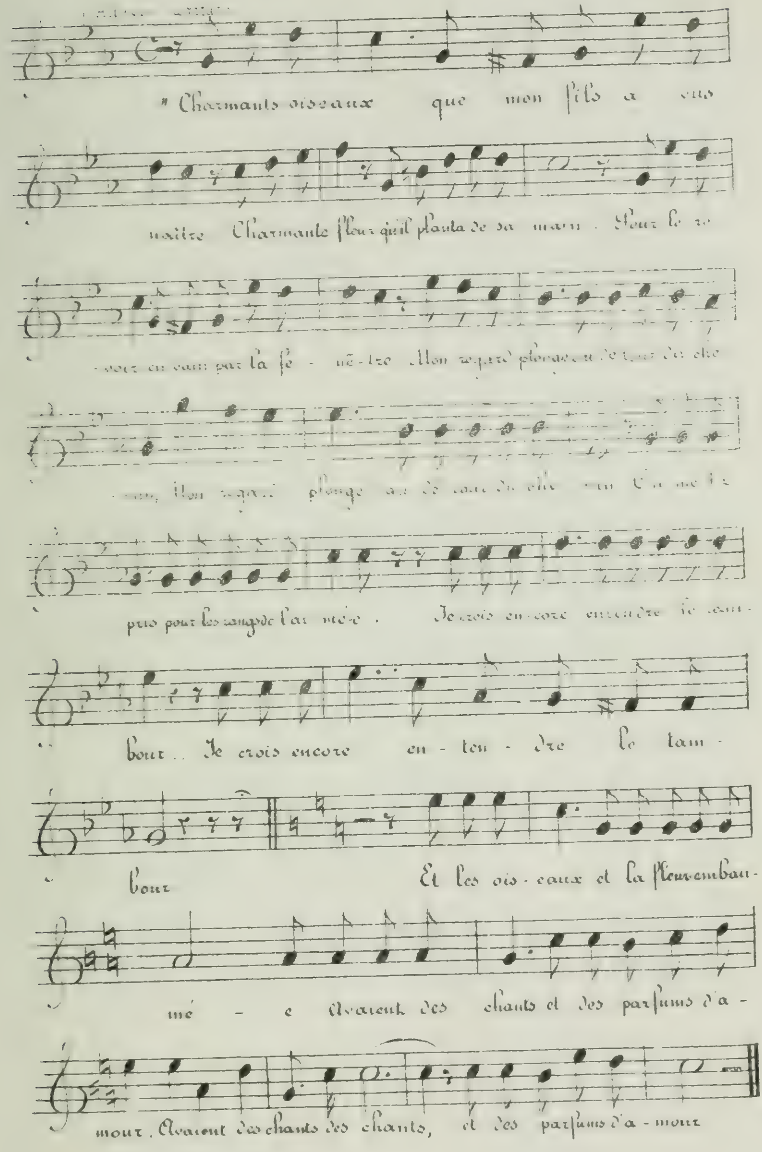
Air : Bon ouvrier, voici l'aurore — 42.

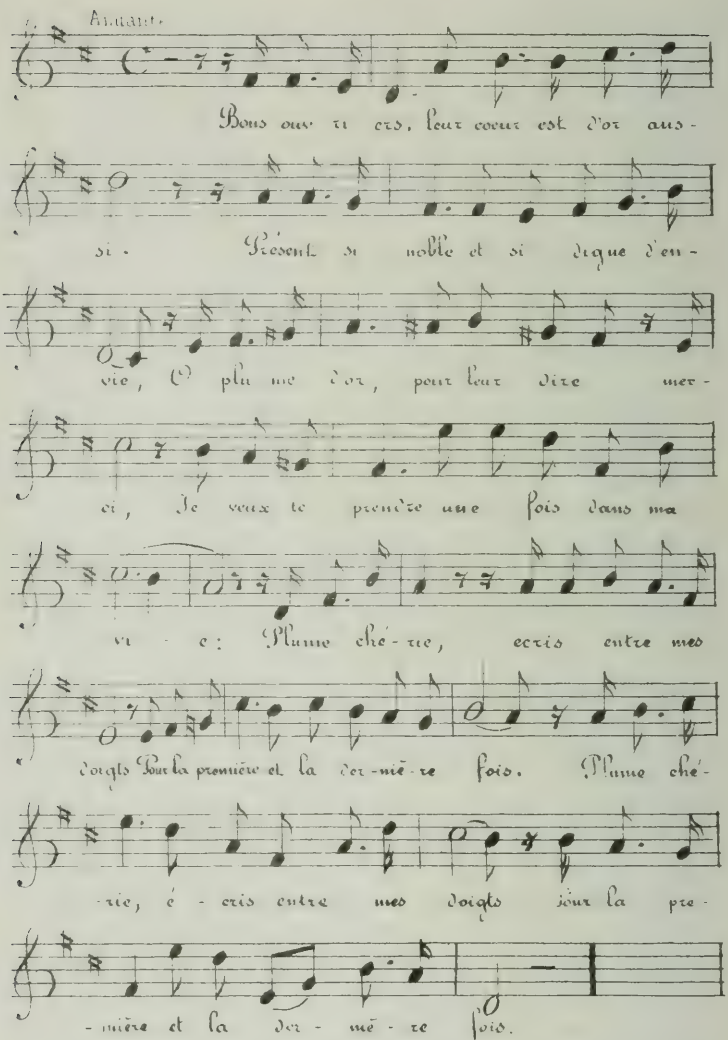



2
De bons amis, j'en suis certain, Disent en
termes très honnêtes, Que pour faire mes chanson-
-nettes J'au - rais dû sa-voir le la-tin. De bons a-
mis, j'en suis certain. Je voudrais pouvoir les con-
-fon - dre Mais je n'ai, funes - te destin! Que
le français pour leur ré-pon - dre. Ah! si je savais le la-
-tin! Ah! si je savais le latin!

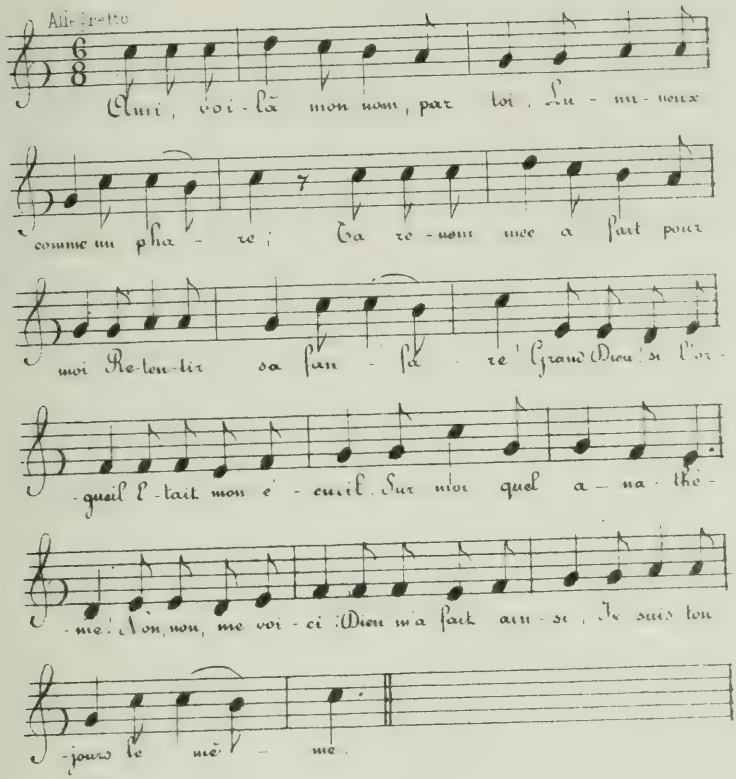
Air : En amour comme en amitié — 44.



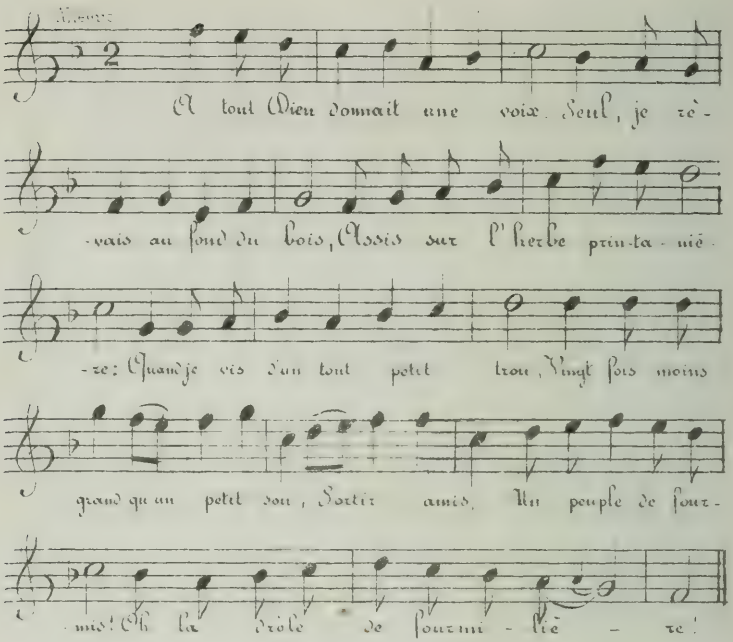

Charmants oiseaux que mon fils a vus
naître Charmante fleur qu'il planta de sa main. Pour le re-
bour.. Je crois encore en - ten - dre le tam -
bour Et les ois - eaux et la fleur embau-
mé - e Avaient des chants et des parfums d'a -
mour. Avaient des chants des chants, et des parfums d'a - mour

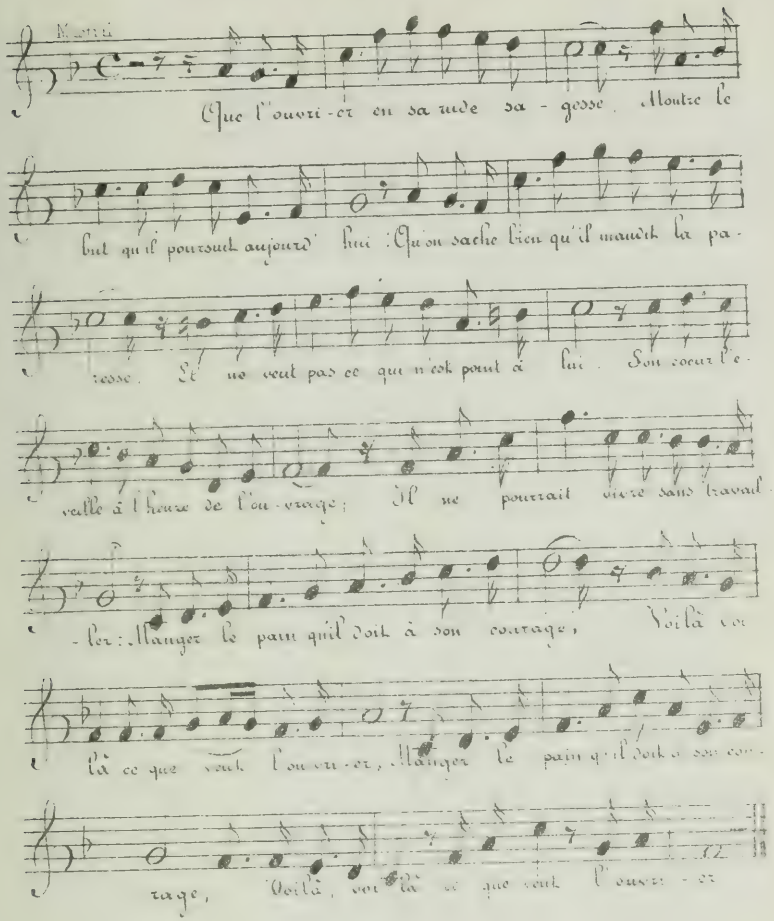

Amant.
Vous ouvrez, leur cœur est d'or aussi.
Présent si noble et si digne d'envie,
Ô plus me d'or, pour leur dire mercy,
Je veux te prendre une fois dans ma vie:
Plume chérie, écris entre mes doigts
Pour la première et la dernière fois.
Plume chérie, écris entre mes doigts pour la première
fois.

Air : Mon père était pot.

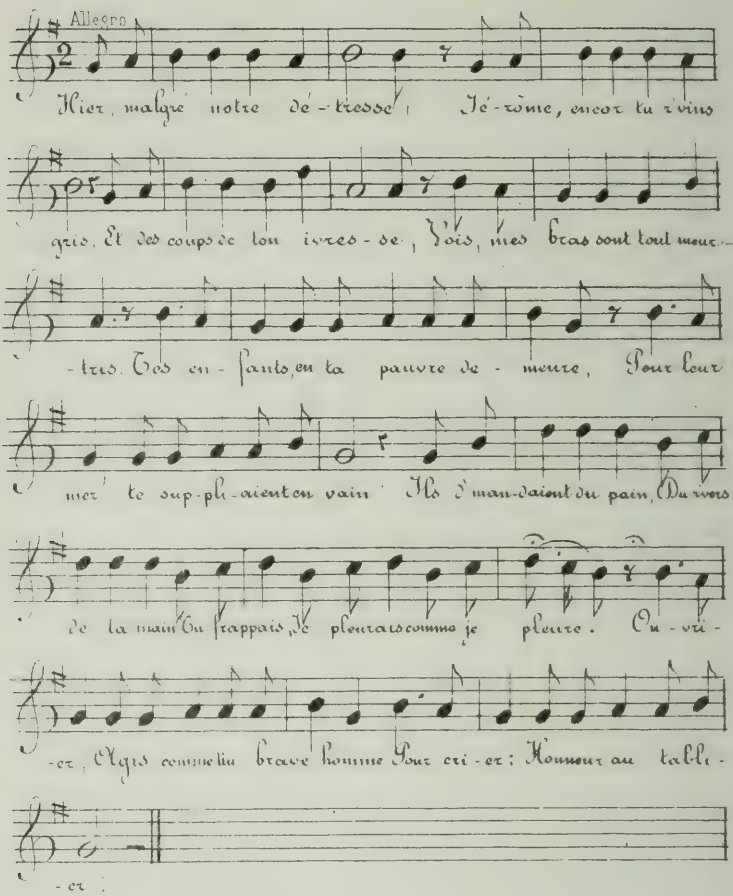


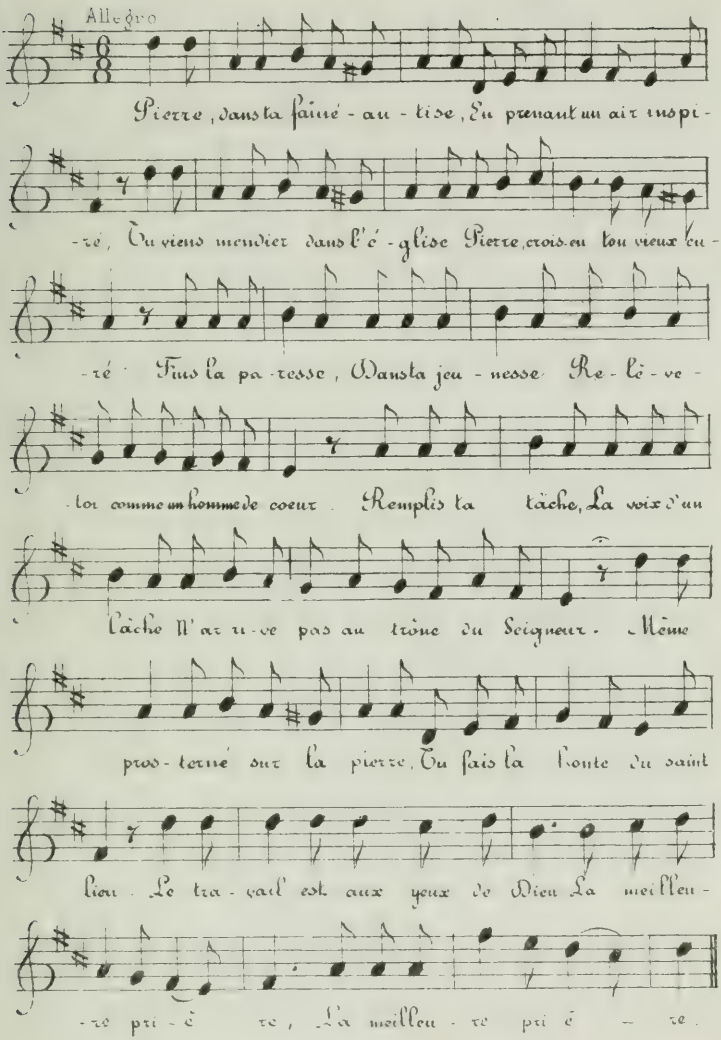
Air : A coups d'pieds, à coups d'poing. — 48.




Que l'ouvri-er en sa rude sa-gesse, Montre le
but qu'il poursuit aujourd'hui: Qu'on sache bien qu'il mandit la pa-
resse. Il ne veut pas ce qui n'est point à lui. Son cœur e-
veille à l'heure de l'ou-vrage; Il ne pourrait vivre sans travail
-leur: Manger le pain qu'il doit à son courage, Voilà voi
là ce que veut l'ouvri-er, Manger le pain qu'il doit à son cou-
rage, Voilà, voilà ce que veut l'ouvri-er

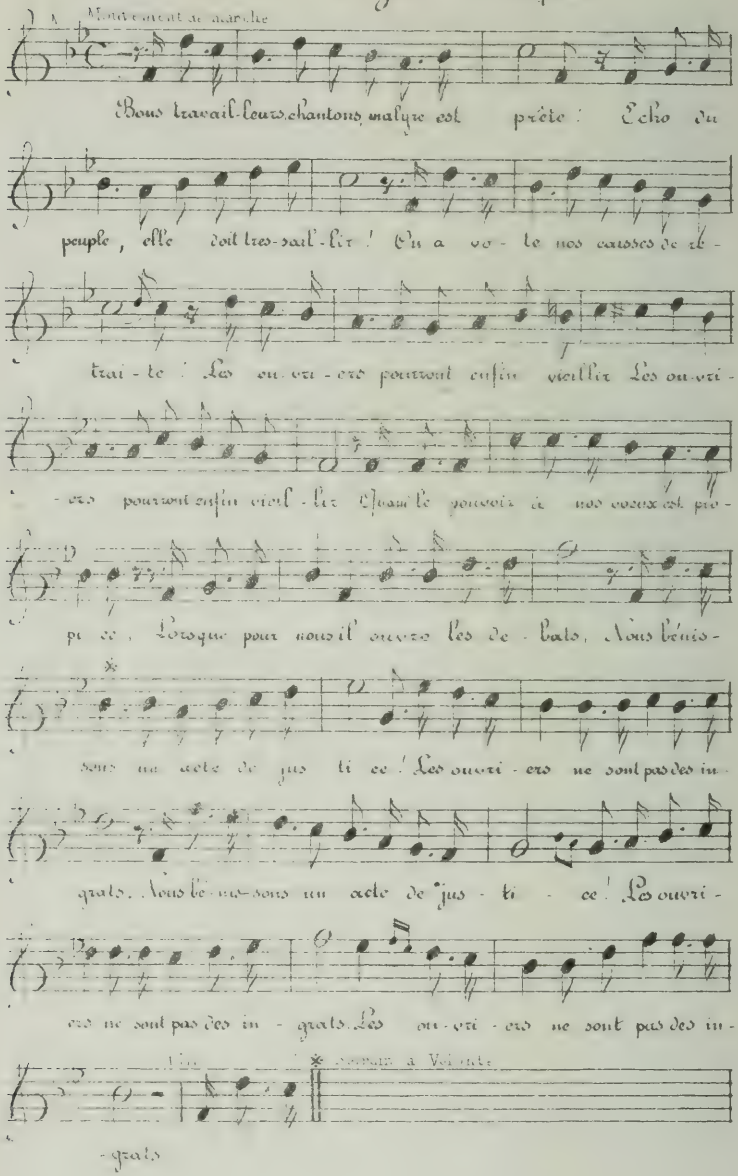
Air : En avant, Fanfan la Tulipe. 50.

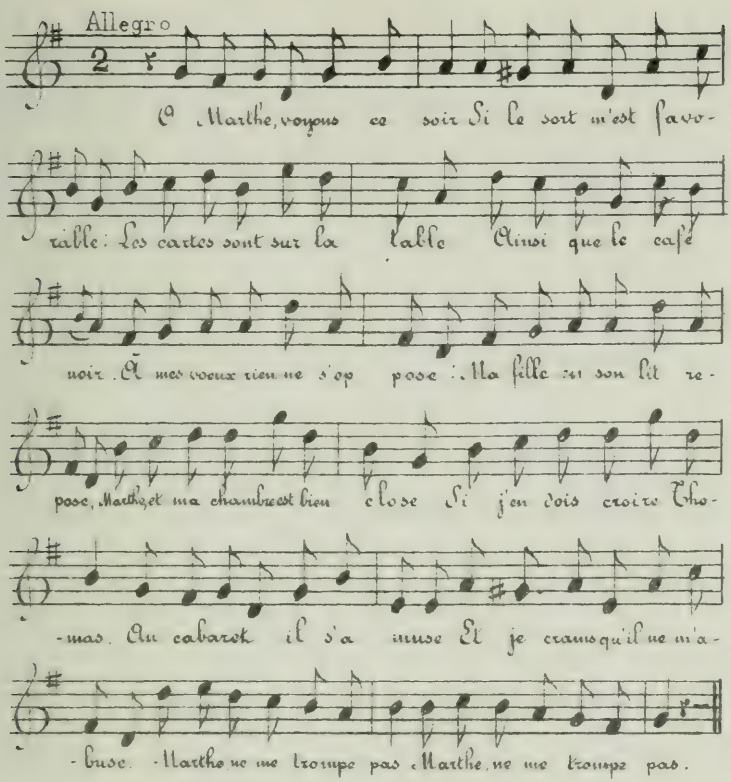



Allegro
Pierre, dans ta jeu - nesse Relève -
-lon comme un homme de coeur. Remplis ta tâche, La voix d'un
l'âche N'ar ri - ve pas au trône du Seigneur. Même
pros - terné sur la pierre, Tu fais la honte du saint
lieu. Le tra - vail est aux yeux de Dieu La meilleu -
-re pri - è re, La meilleu - re pri è re.

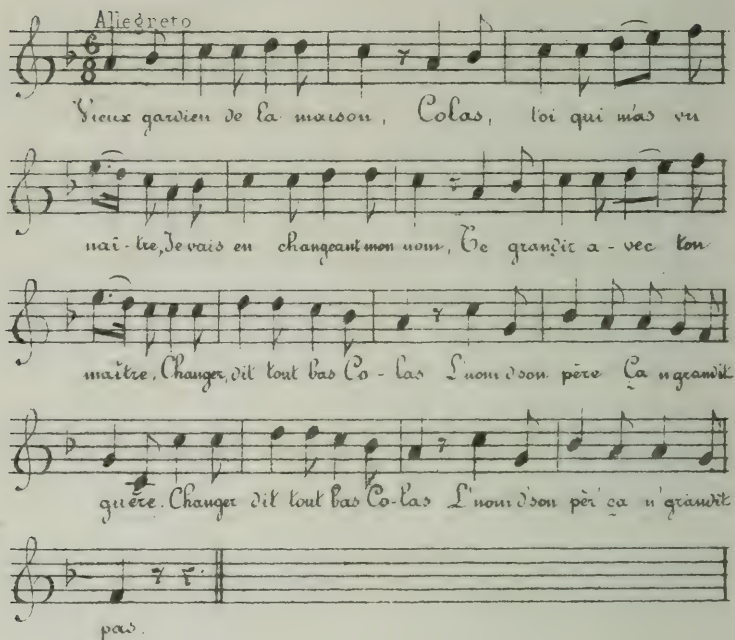
Les Caisses de retraite — 52.

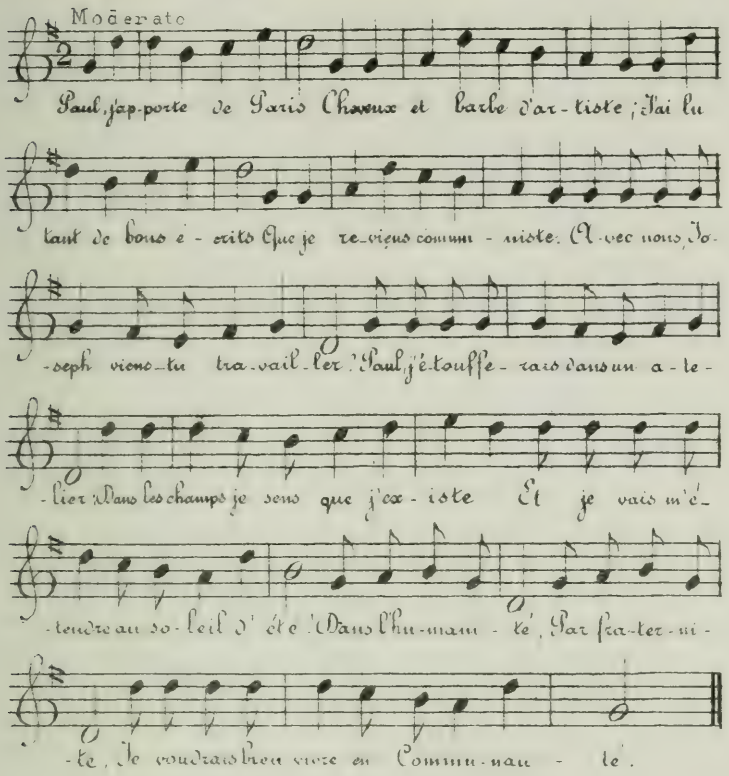
Musique de Mr Jules Denefve.

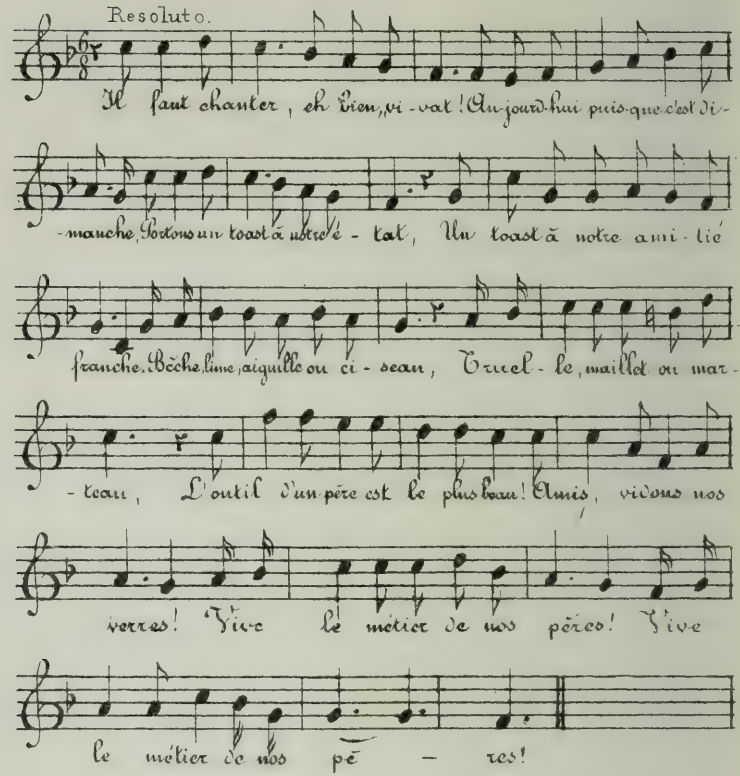



Allegro
Ô Marthe, voyons ce soir Si le sort m'est favo-
rable : Les cartes sont sur la table Ainsi que le café
noir. A mes vœux rien ne s'op pose : Ma fille en son lit re-
pose, Marthe, et ma chambre est bien close Si j'en dois croire Tho-
-mas. Au cabaret il s'a muse Et je crains qu'il ne m'a-
-buse. Marthe ne me trompe pas Marthe, ne me trompe pas.

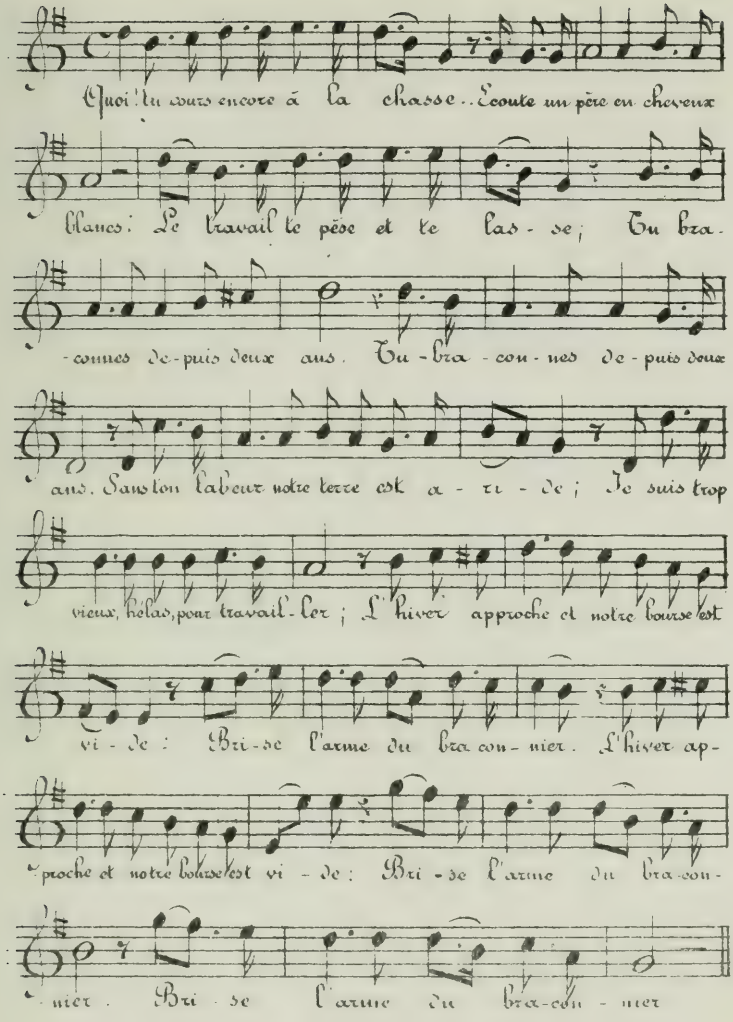
Air : L'autre jour le bian Colas. — 54.

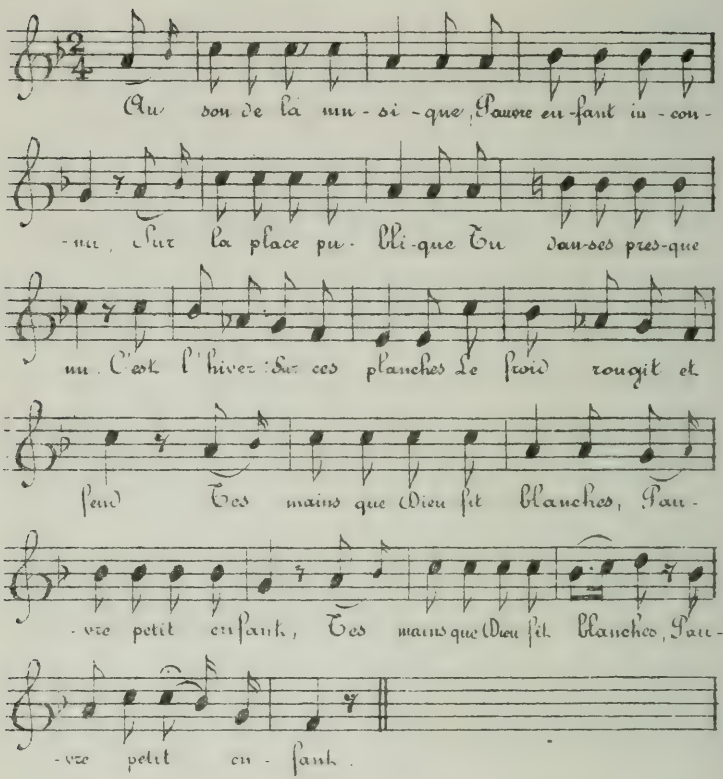


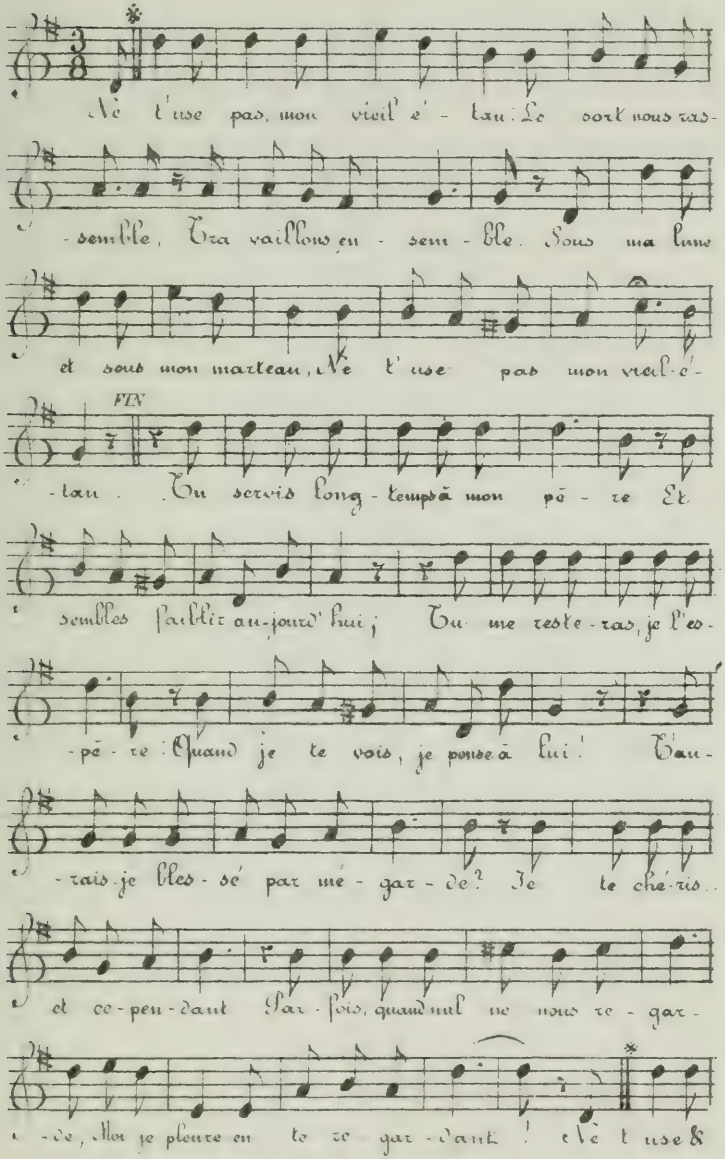

Modérato
Paul, j'ap-porte de Paris Chaveux et barbe d'ar-tiste; J'ai lu
tant de bons é-crits Que je re-viens communi-niste. A-vec nous, Jo-
-seph viens-tu tra-vail-ler? Paul, j'étouffe-rais dans un a-te-
-lier. Dans les champs je sens que j'ex-iste Et je vais m'é-
-tendre au so-leil d'été. Dans l'hu-main-té, Par fra-ter-ni-
-té, Je voudrais bien vivre en Commu-nau-té.


Resoluto.
Il faut chanter, eh bien, vi-vat! Aujourd'hui puis-que c'est di-
-manche, Portons un toast à notre é-tat, Un toast à notre ami-tié
franche. Bêche, lime, aiguille ou ci-seau, Truel-le, maillet ou mar-
-teau, L'outil d'un père est le plus beau! Amis, vidons nos
verres! Vive le métier de nos pères! Vive
le métier de nos pē — res!

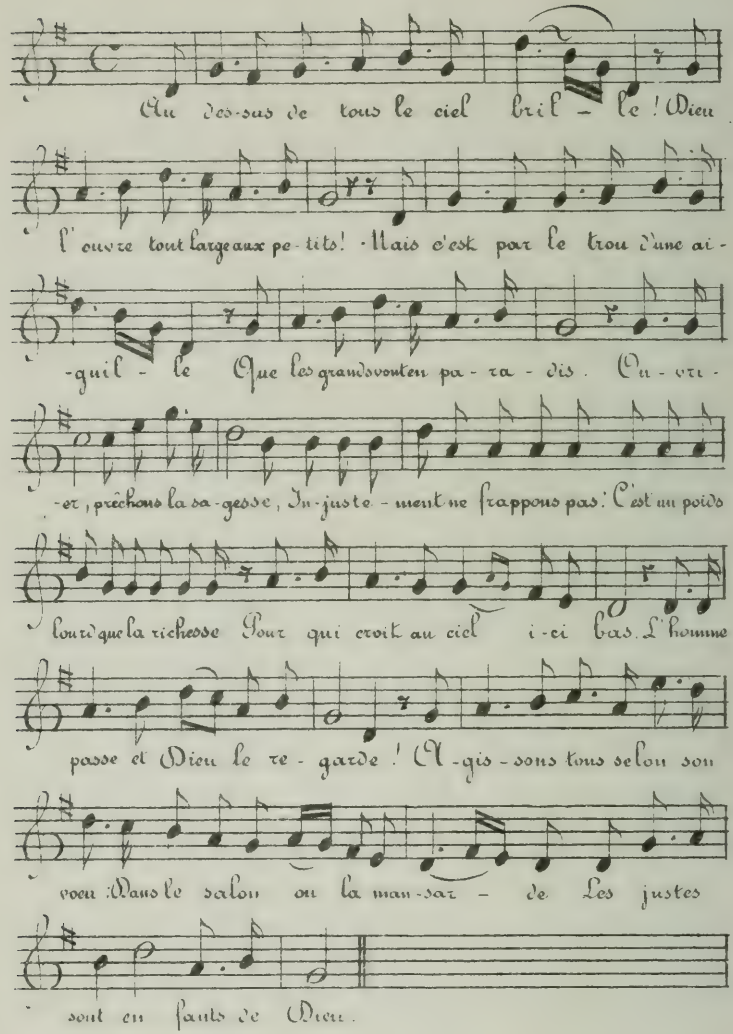
Air de Lantara.




Au son de la mu-si-que, Pauvre en-fant in-con-
-nu, Sur la place pu-bli-que Tu dan-ses pres-que
nu. C'est l'hiver: Sur ces planches Le froid rougit et
fend Tes mains que Dieu fit blanches, Pau-
-vre petit enfant, Tes mains que Dieu fit blanches, Pau-
-vre petit en-fant.

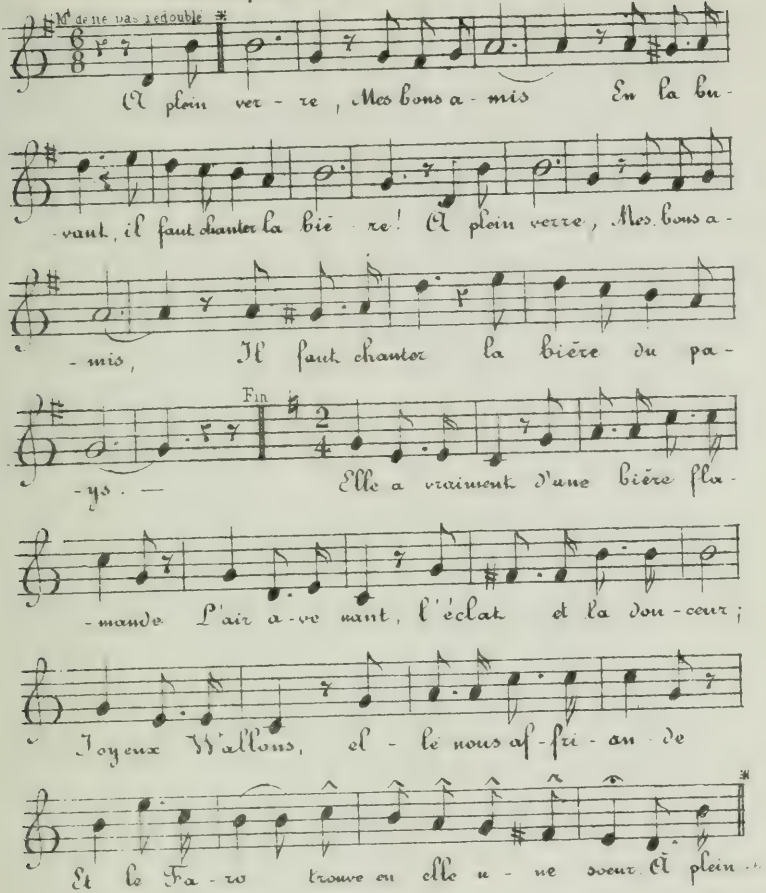

Ne t'use pas, mon vieil é - tau : Le sort nous ras-
- semble, Travaillons en - sem - ble. Sous ma lime
et sous mon marteau, Ne t'use pas mon vieil é-
FIN
- tau. Tu servis long-temps mon pè - re Et
semblas faillir aujourd'hui ; Tu me reste-ras, je l'es-
- pè - re : Quand je te vois, je pense à lui ! Tau-
- rais-je bles - sé par mé - gar - de ? Je te ché-ris
et ce-pen-dant Par-fois, quand nul ne nous re - gar-
- de, Moi je pleure en te re gar - dant ! Ne t'use

Air des Louis d'or. — 60.

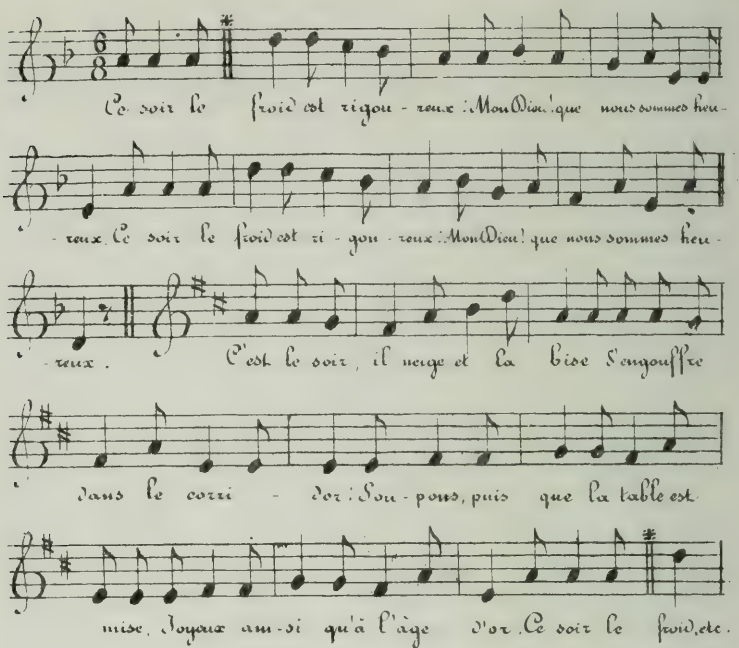


La Bière. 61.

Musique d'Antoine Clesse.

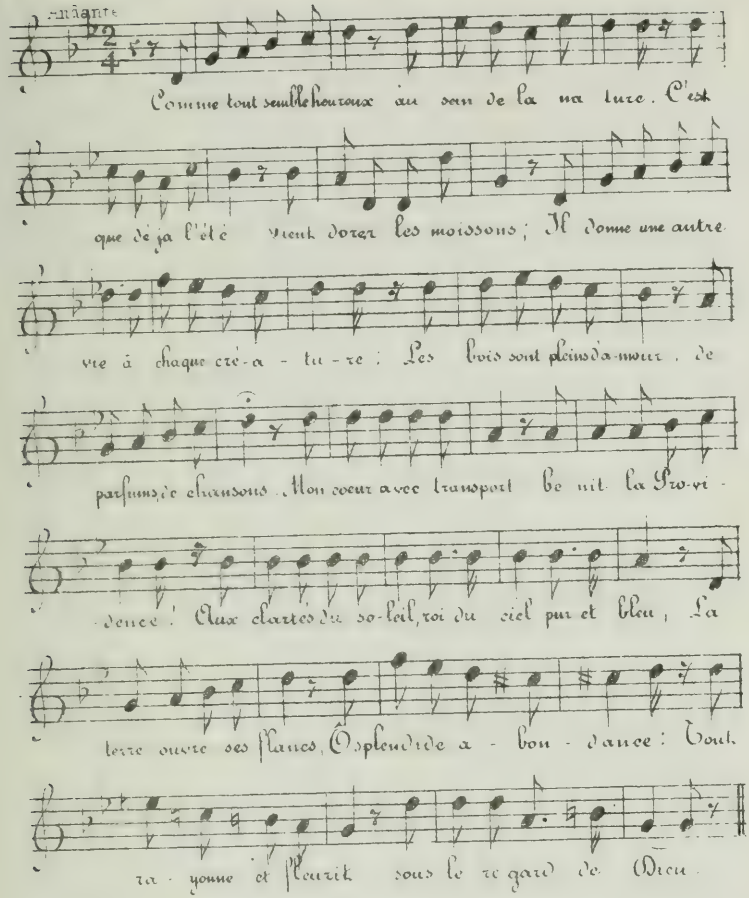


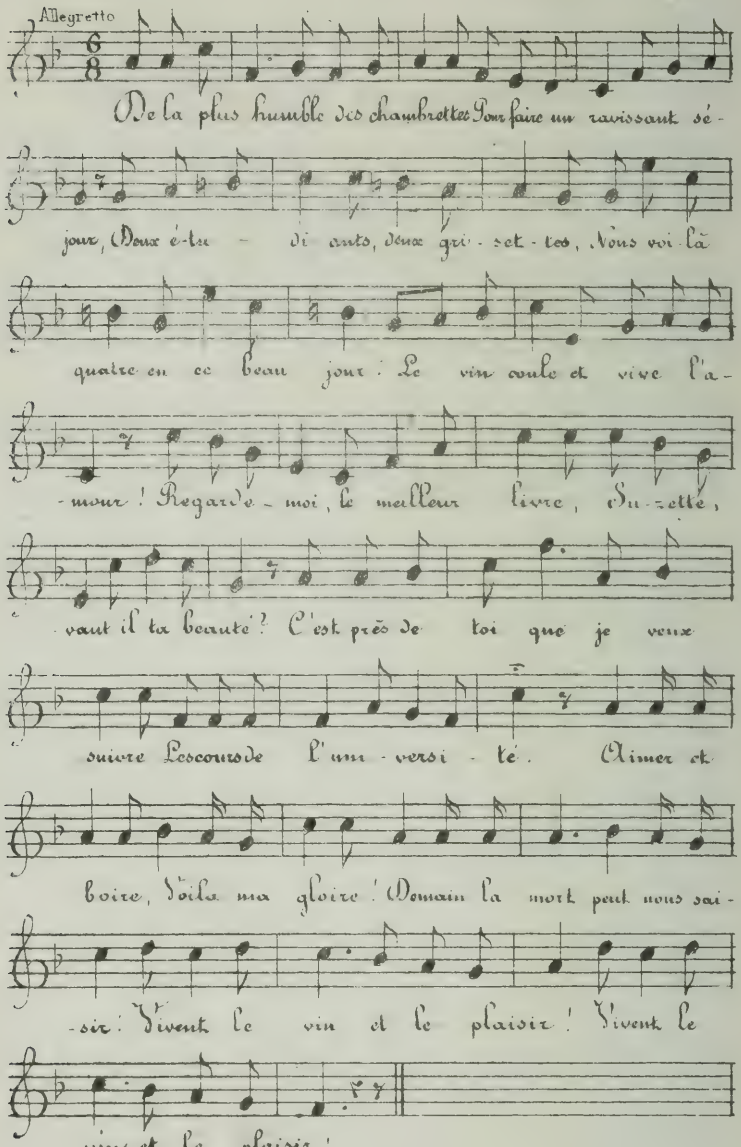
Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut – 62.

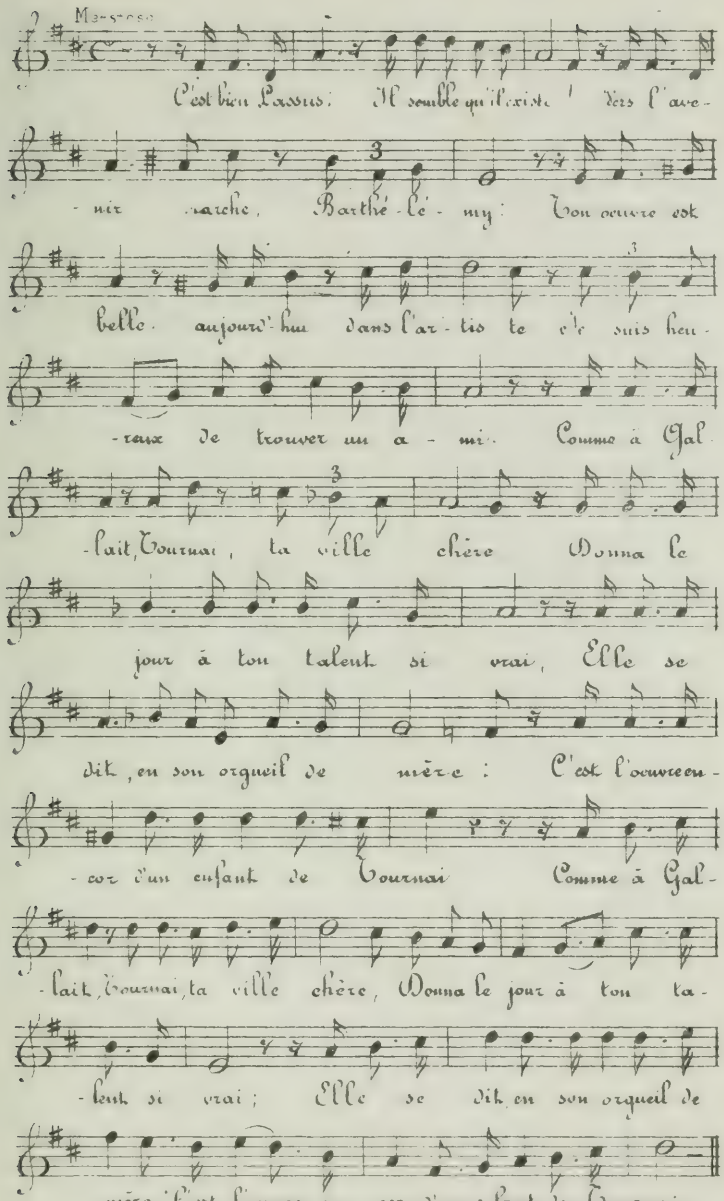


Un jour d'été. 63.

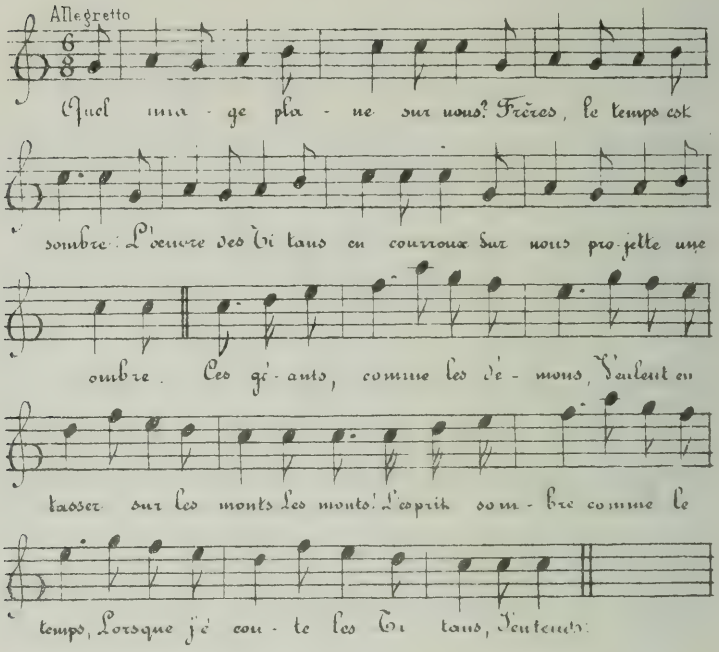
Musique d'Antoine Clesse.




Allegretto
De la plus humble des chaumbrettes Pour faire un ravissant sé-
jour, Deux é-tu - di ants, deux gri - set - tes, Nous voi-là
quatre en ce beau jour : Le vin coule et vive l'a-
-mour ! Regarde - moi, le meilleur livre, Su-zette,
vaut il ta beauté ? C'est près de toi que je veux
suivre Le cours de l'uni - versi - té. Aimer et
boire, Voila ma gloire ! Demain la mort peut nous sai-
-sir ! Vivent le vin et le plaisir ! Vivent le
vin et le plaisir !

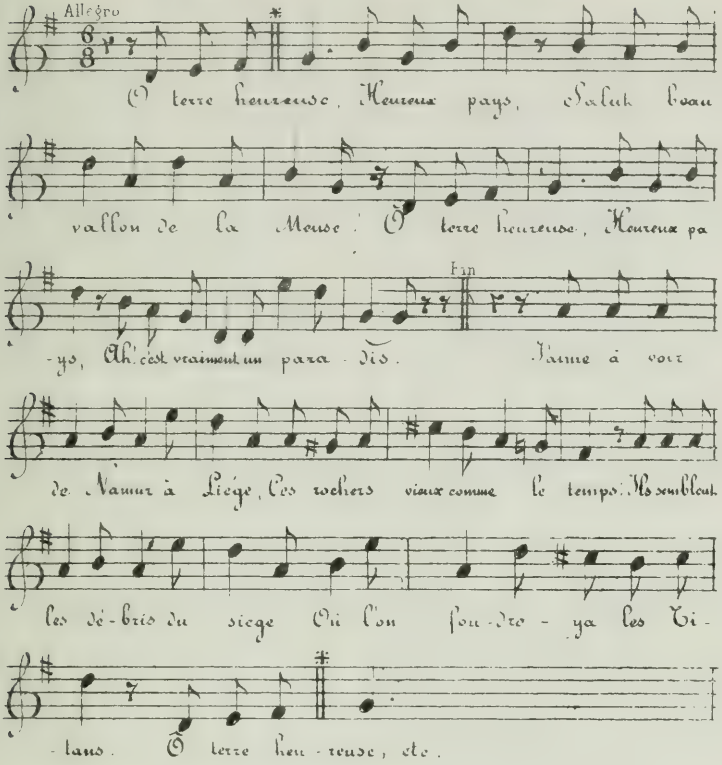

Marseise
C'est bien Lassus: Il semble qu'il existe ! Vers l'ave-
-nir marche, Barthé-lé-my: Ton œuvre est
belle aujourd'hui dans l'ar-tis te s'le suis heu-
-reux de trouver un a-mi. Comme à Gal
-lait, Tournai, ta ville chère Donna le
jour à ton talent si vrai, Elle se
dit, en son orgueil de mère: C'est l'œuvre en-
-cor d'un enfant de Tournai Comme à Gal-
-lait, Tournai, ta ville chère, Donna le jour à ton ta-
-lent si vrai; Elle se dit en son orgueil de
mère: C'est l'œuvre en cor d'un enfant de Tournai.

Air : Quand un tendron vient en ces lieux. 66.



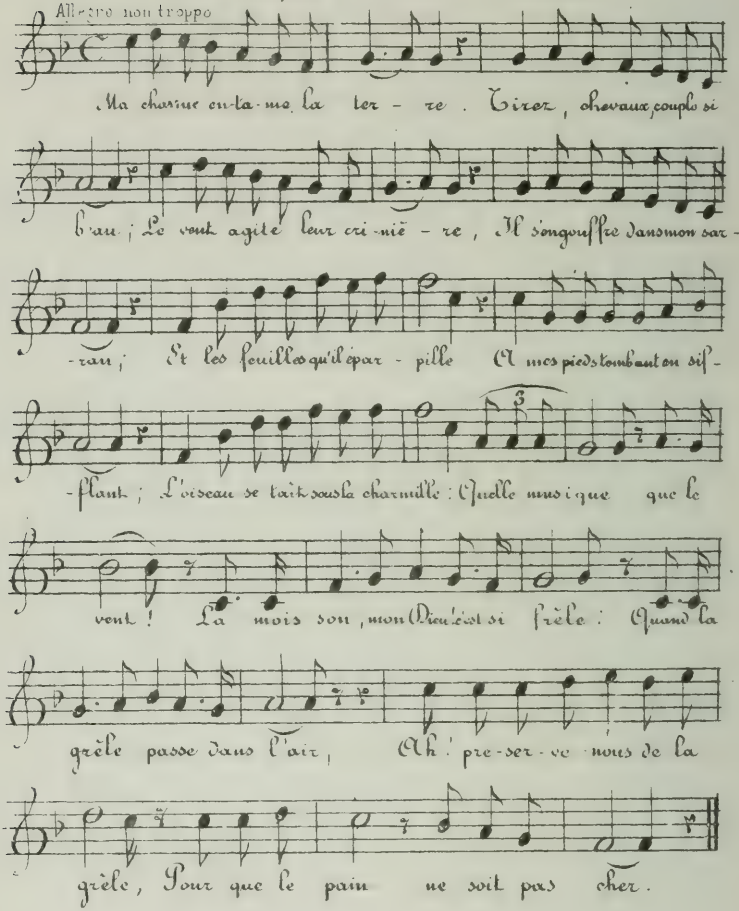
Les Bords de la Meuse

Musique d'Antoine Plesse.



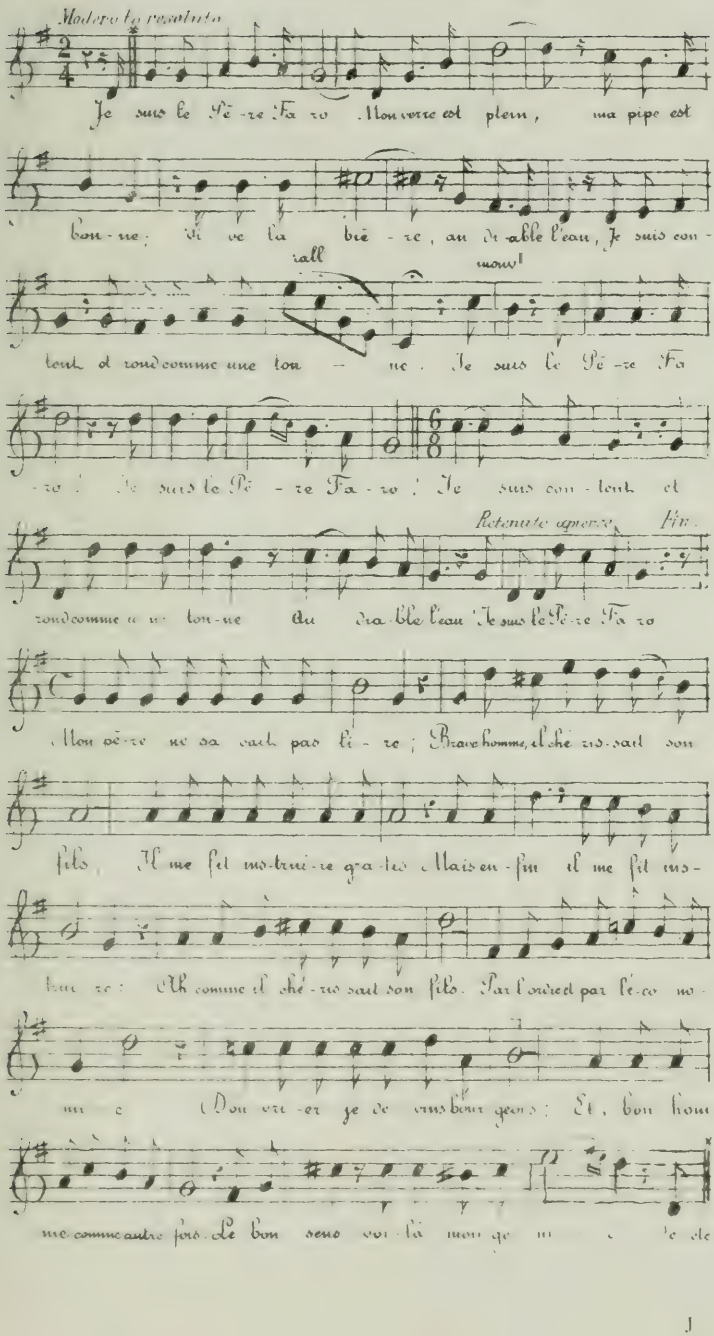
Le Chant du Laboureur — 68.

Musique d'Antoine Clesse.



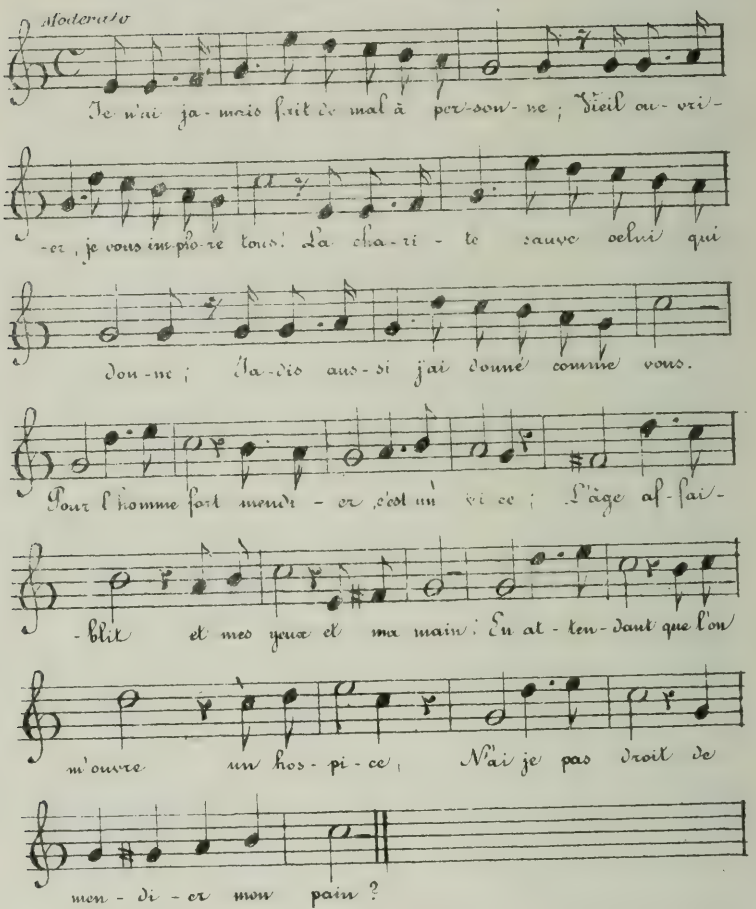
Le Père Fare.

Musique d'Antoine Clesse



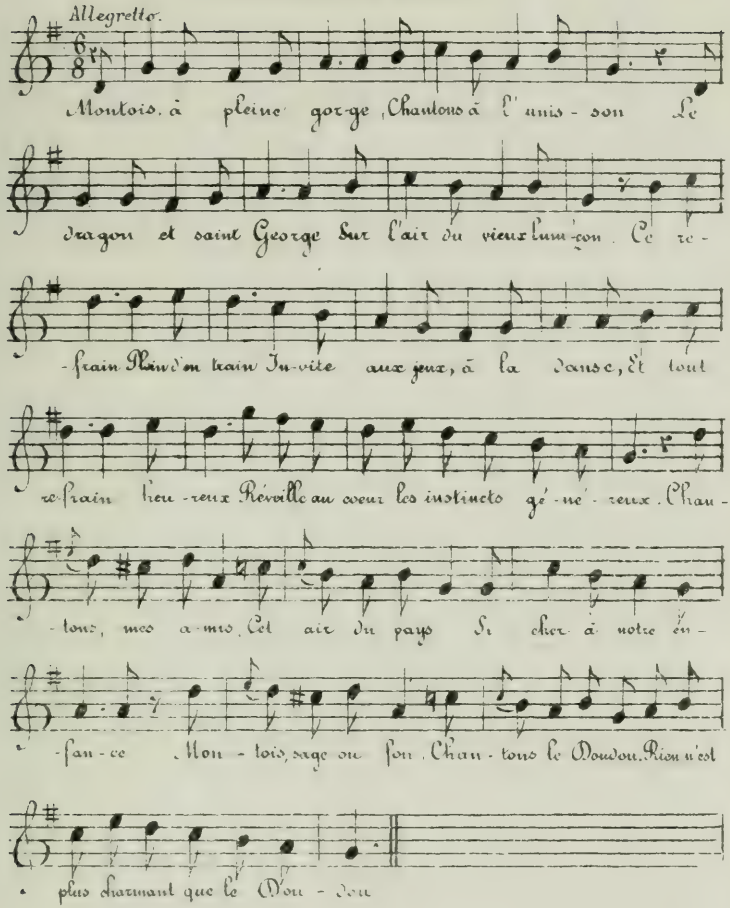
Le Vieil Ouvrier.

Musique d'Antoine Clesse.



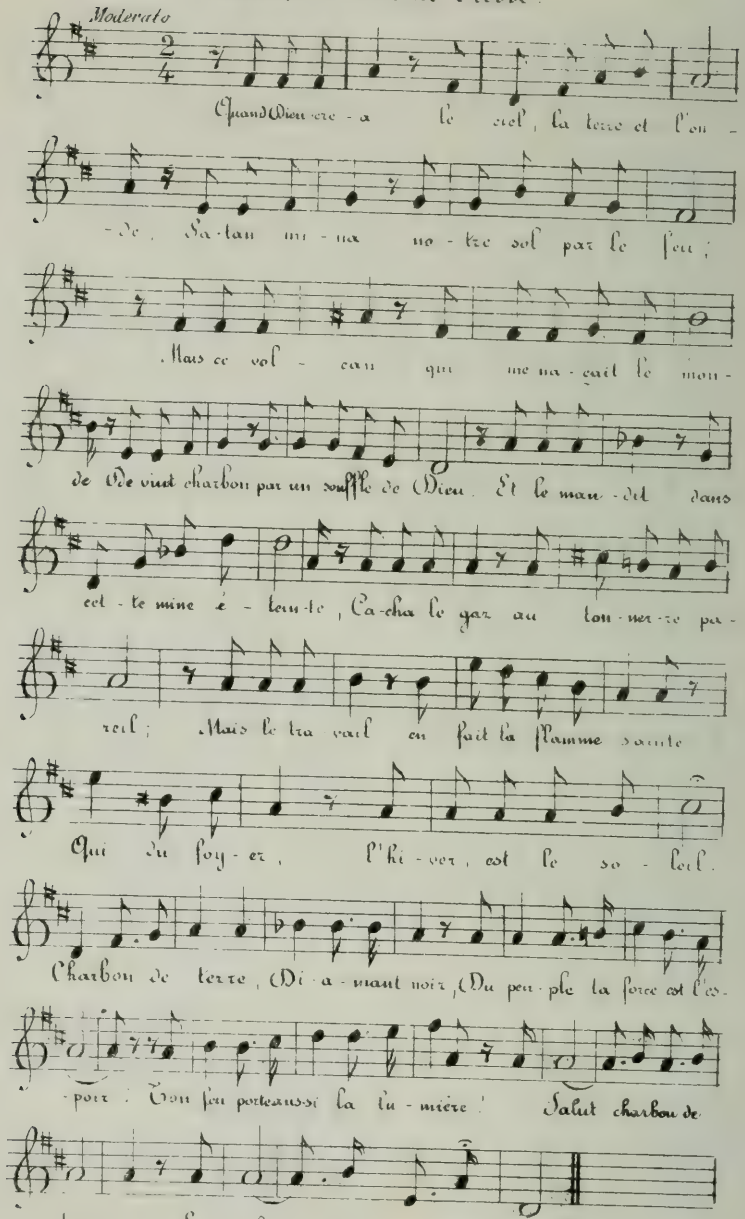
Le Doudou.

Air populaire Montois.



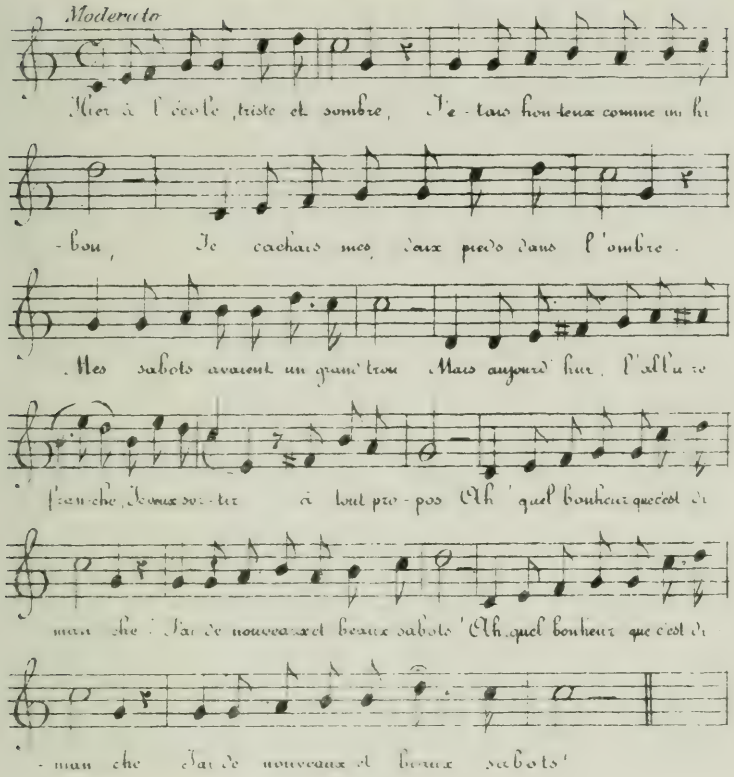
Le Charbon de terre.

Musique d'Antoine Clesse.

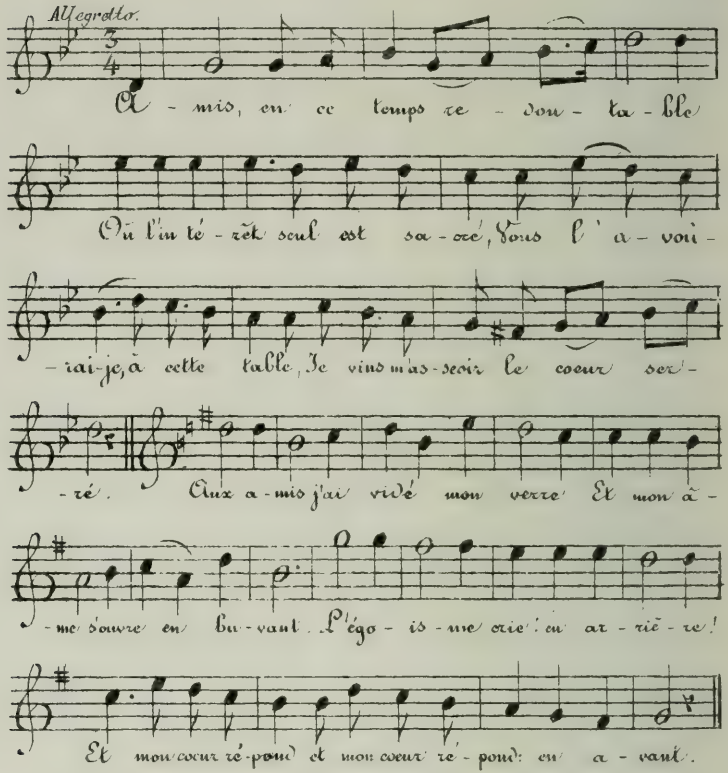


Les sabots neufs.

Musique d'Antoine Plesse.

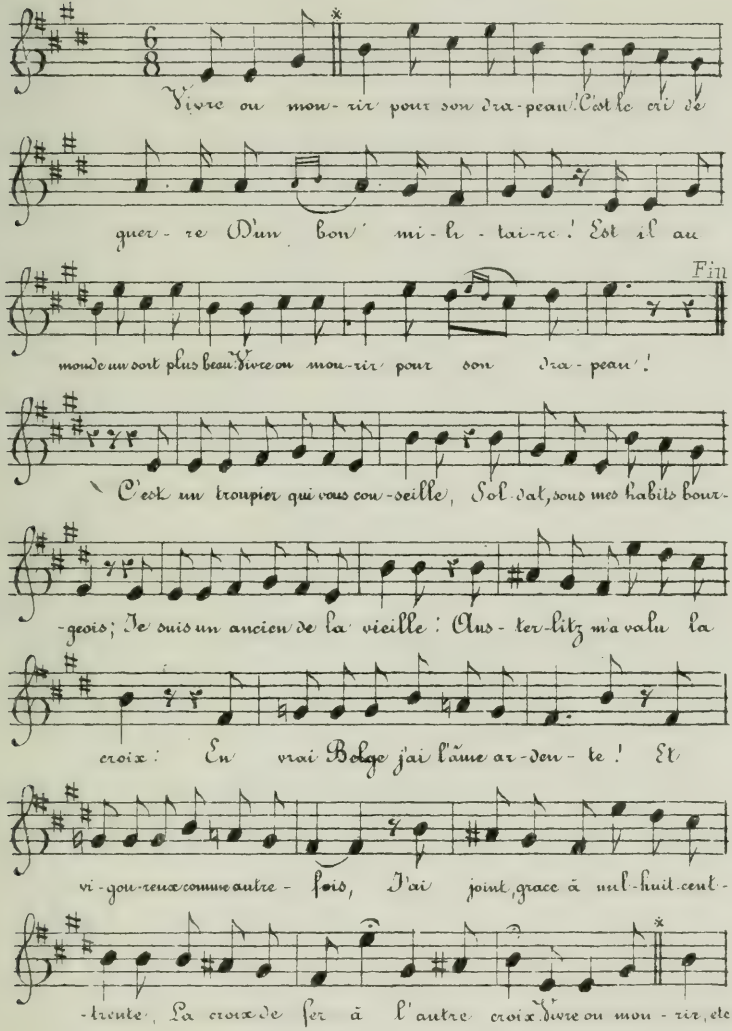


Air : Plus on est de fous, plus on rit. ..



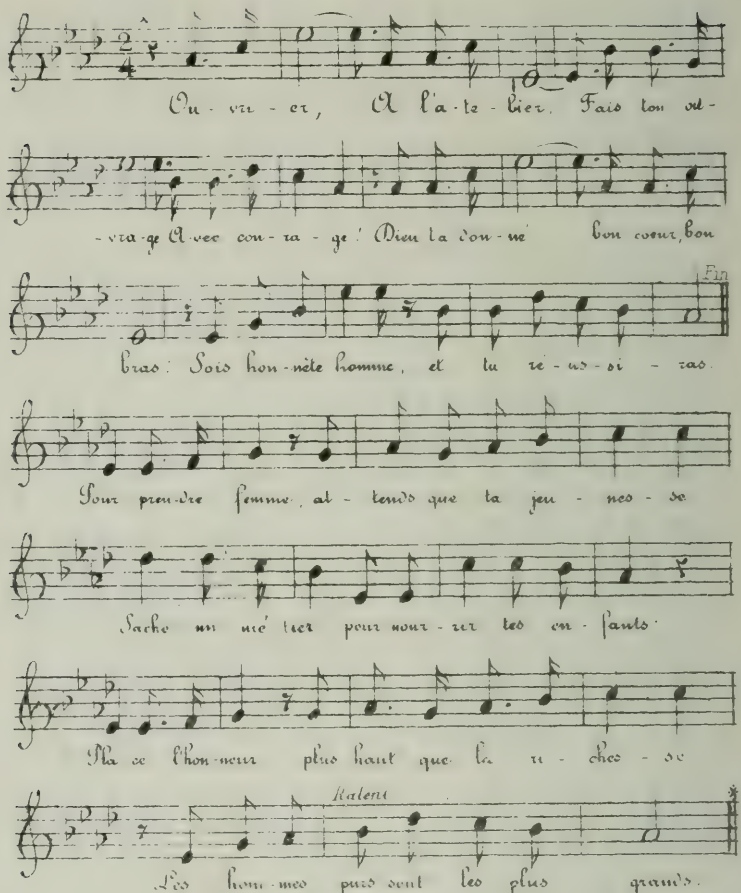
Le Drapeau du soldat. — 75.

Musique d'Antoine Clesse.

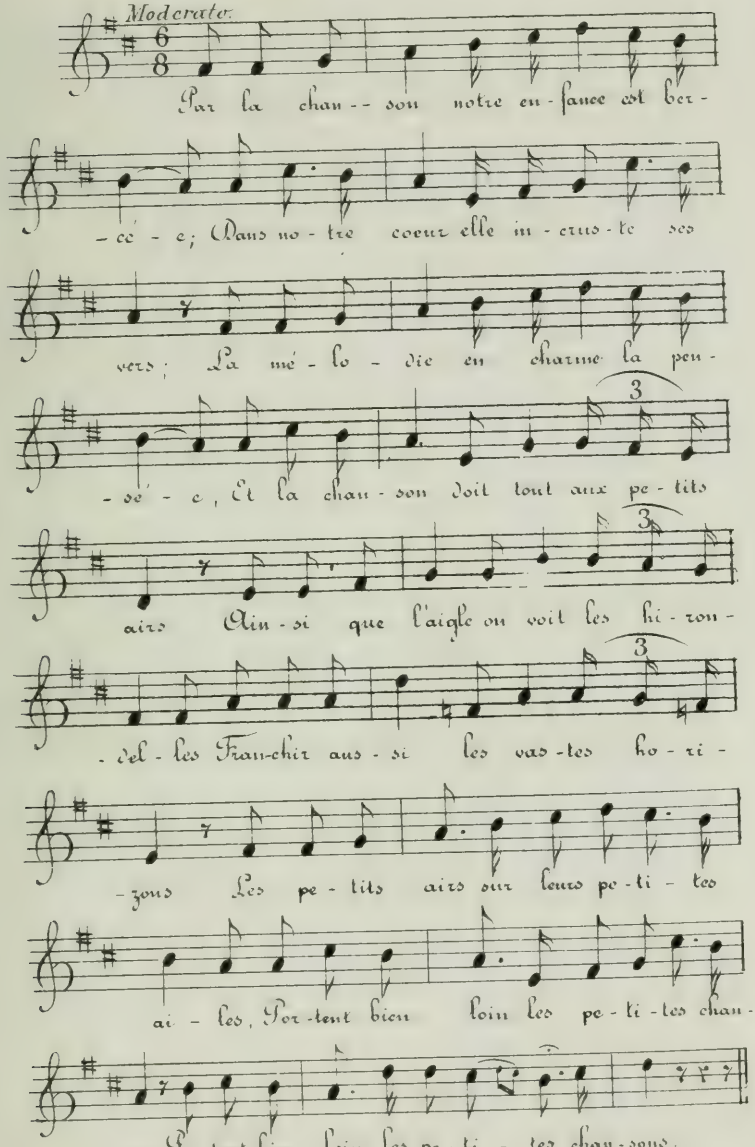


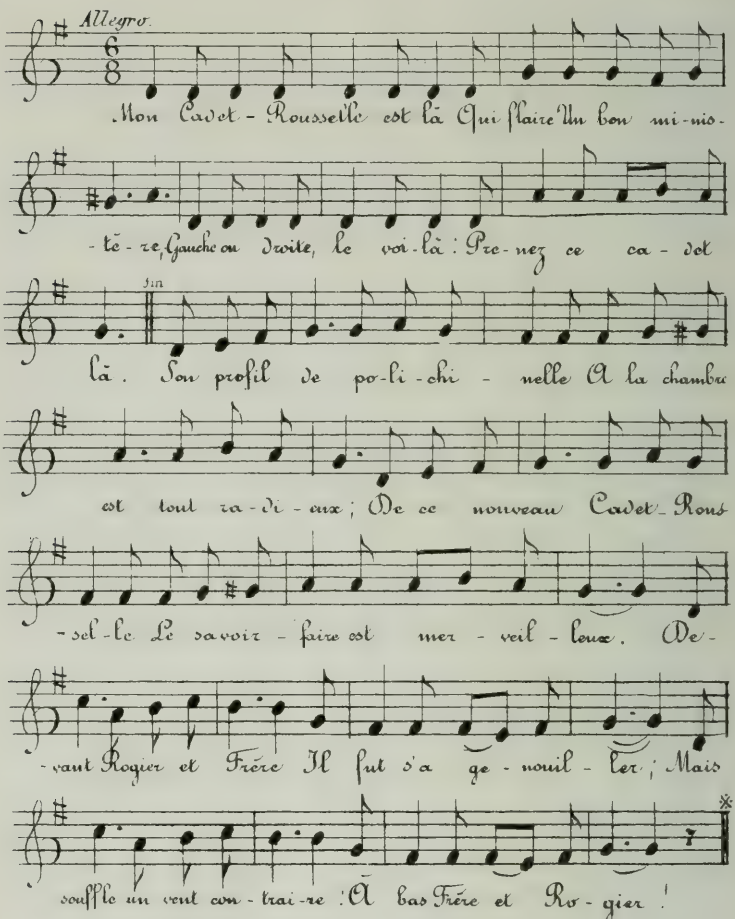
Le Chant de l'atelier.

Musique d'Antoine Clesse.

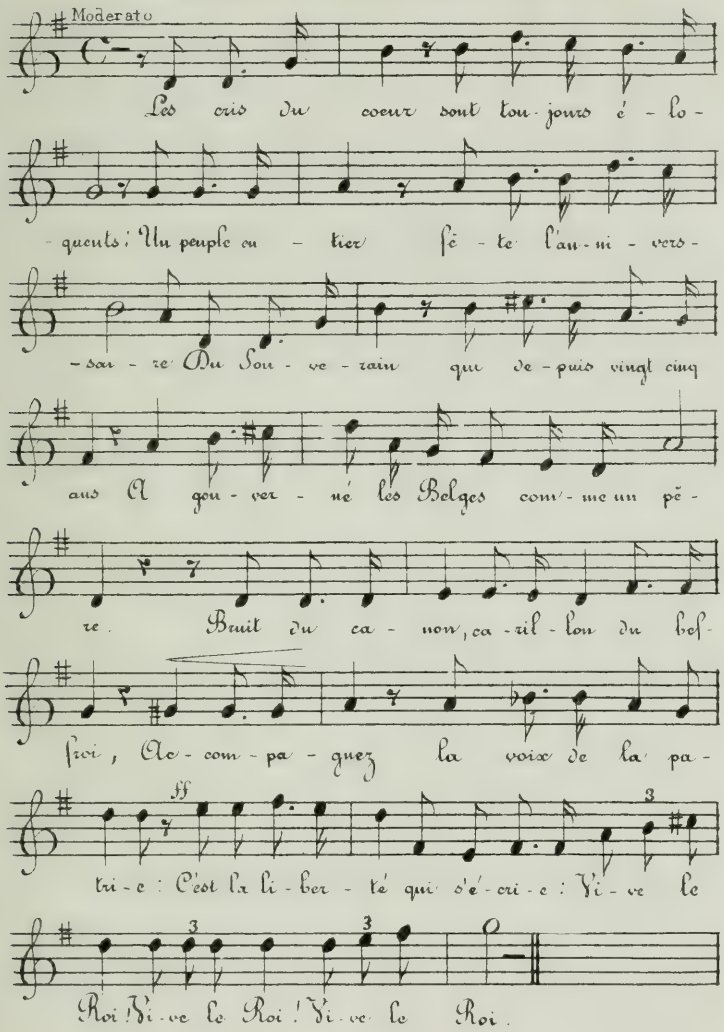


Musique d'Antoine Clesse.

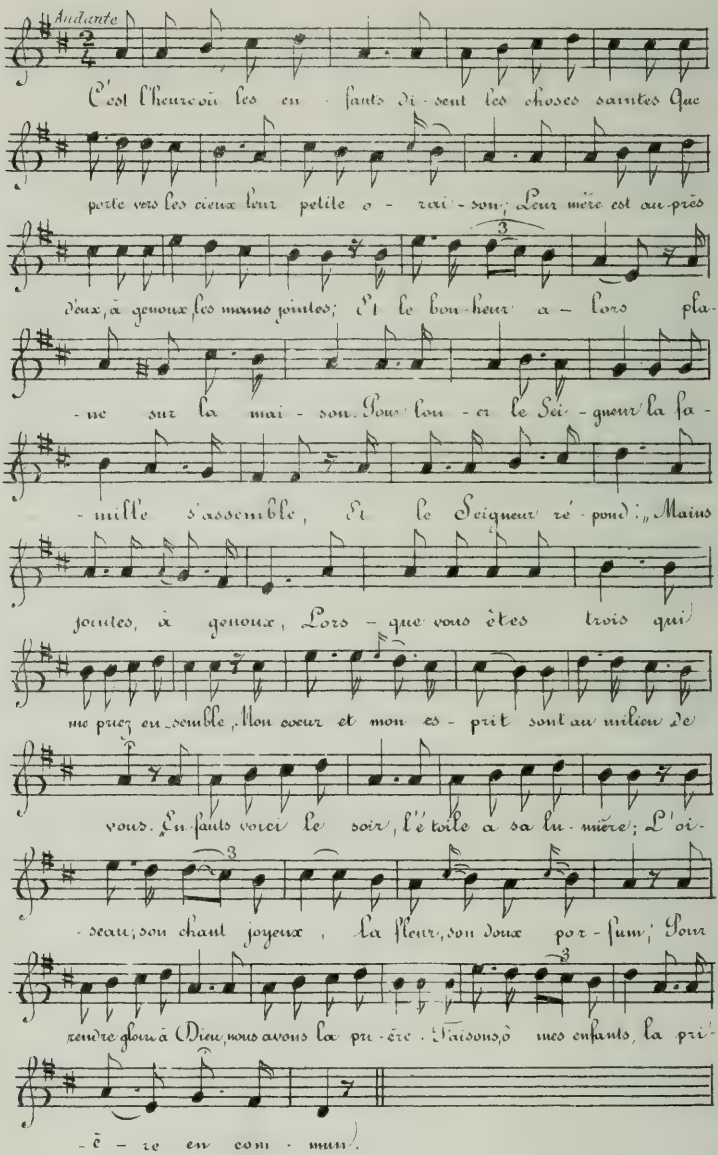


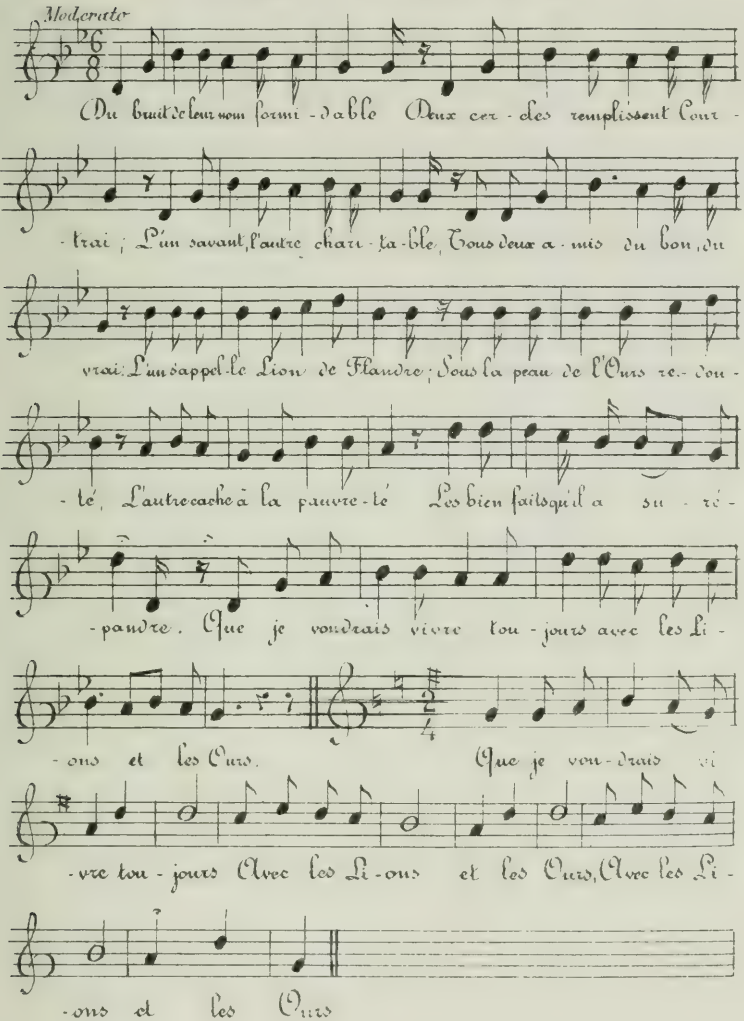

Allegro.
Mon Cadet-Rousselle est là Qui flaire un bon mi-nis-
-tè-re, Gauche ou droite, le voi-là : Pre-nez ce ca-dot
là. Son profil de po-li-chi-nelle A la chamba
ost tout ra-di-aux ; De ce nouveau Cadet-Rous
-sel-le Le savoir-faire est mer-veil-leux. De-
-vant Rogier et Frére Il fut s'a-ge-nouil-ler ; Mais
souffle un vent con-trai-re : A bas Frére et Ro-gier !

Musique d'Antoine Clesse.

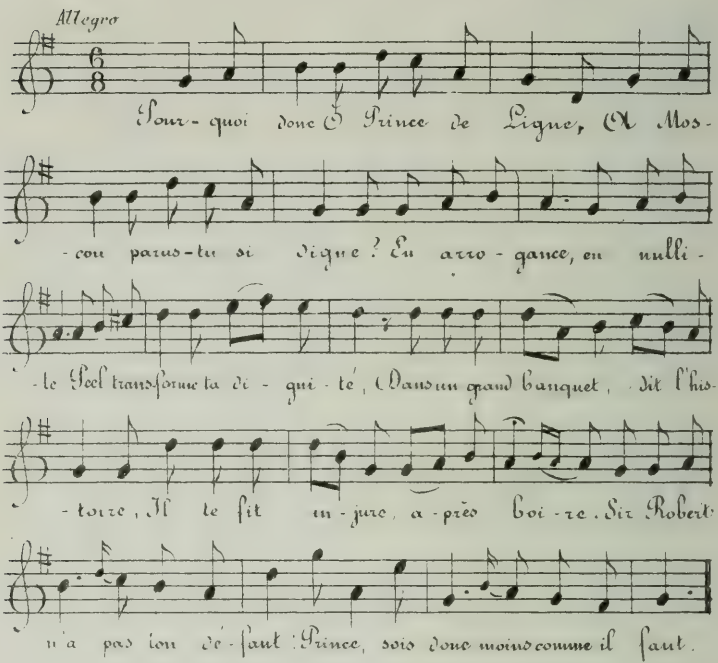


La Prière en Commun. — 80.

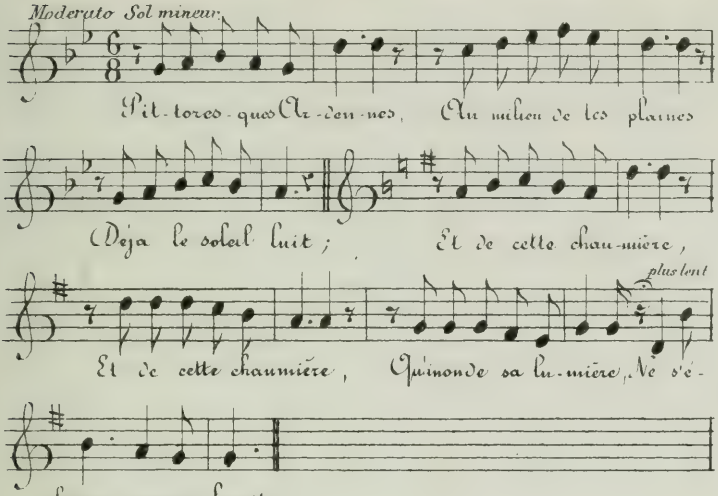
Musique d'Antoine Plesse.

Musique d'Antoine Plesse.



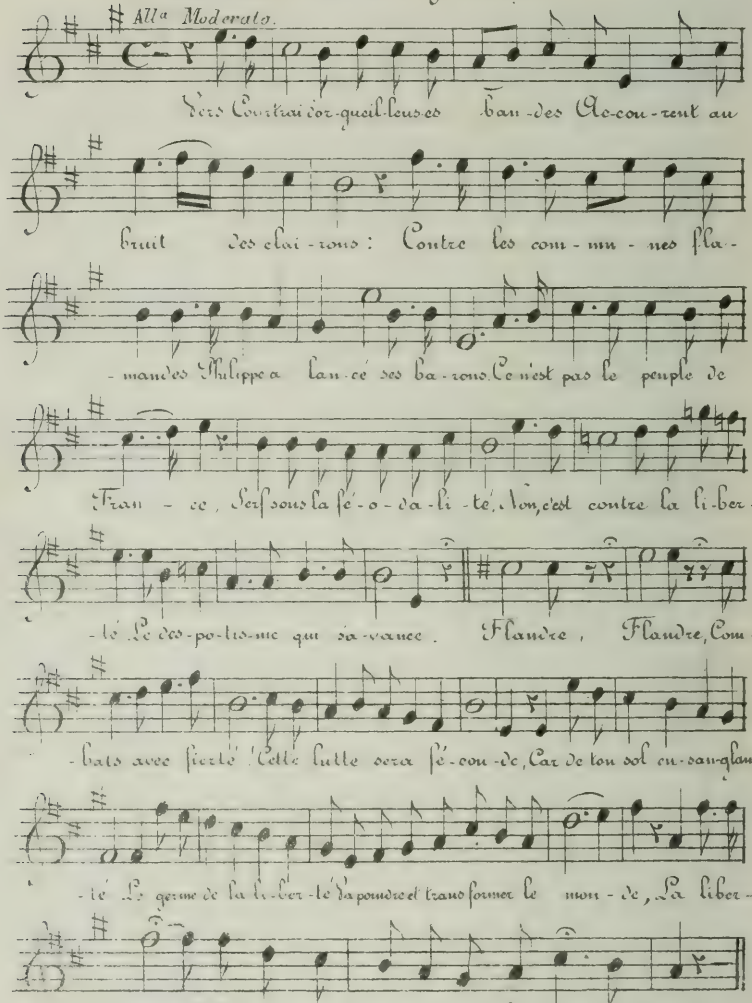
Air : On dit partout que je suis bête. — 82.



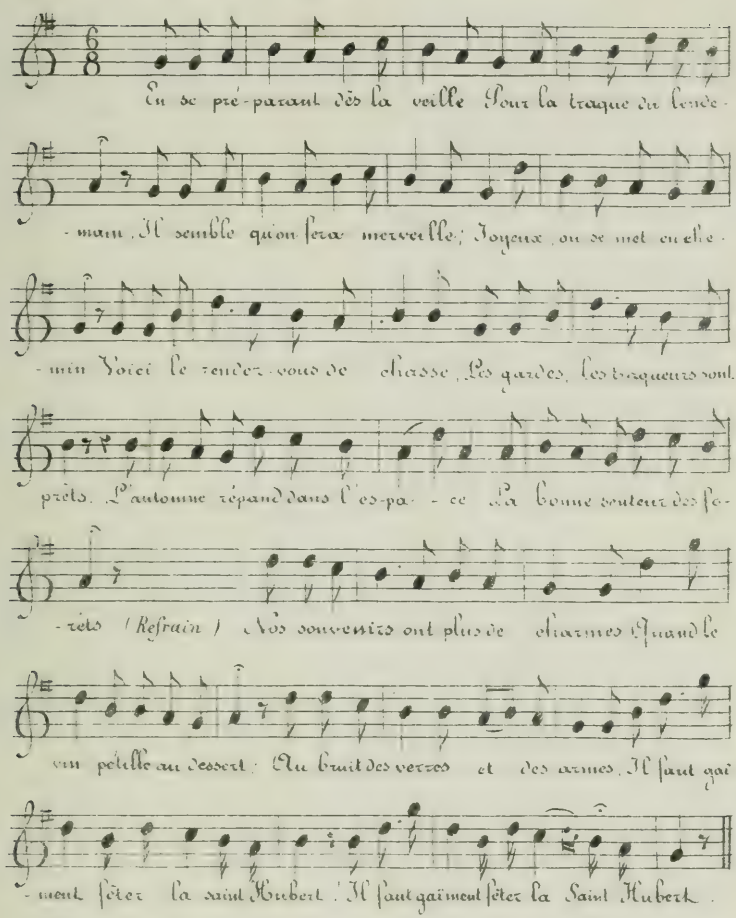
Musique d'Antoine Clesse.

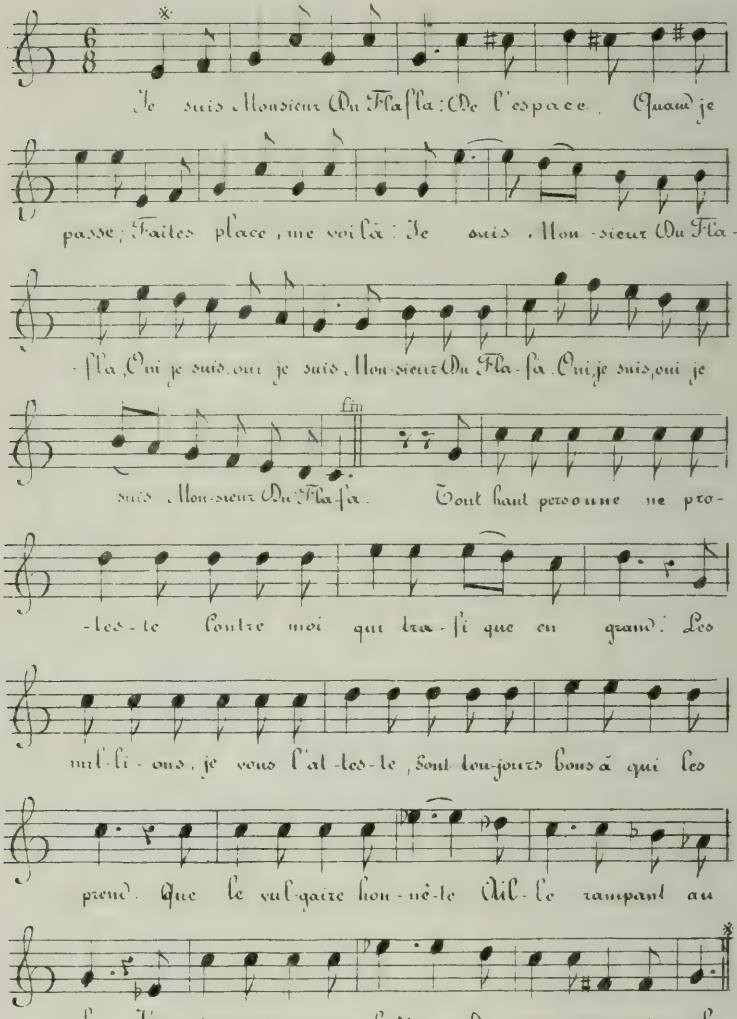


Musique de A. Gevaert.



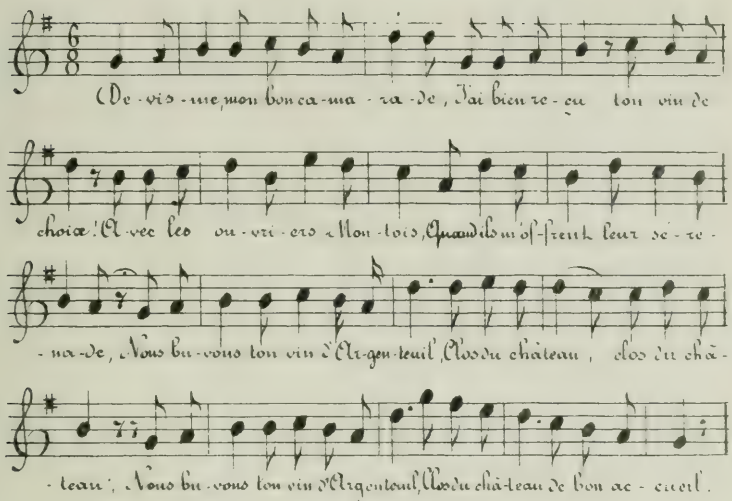
Musique d'Antoine Plesse.



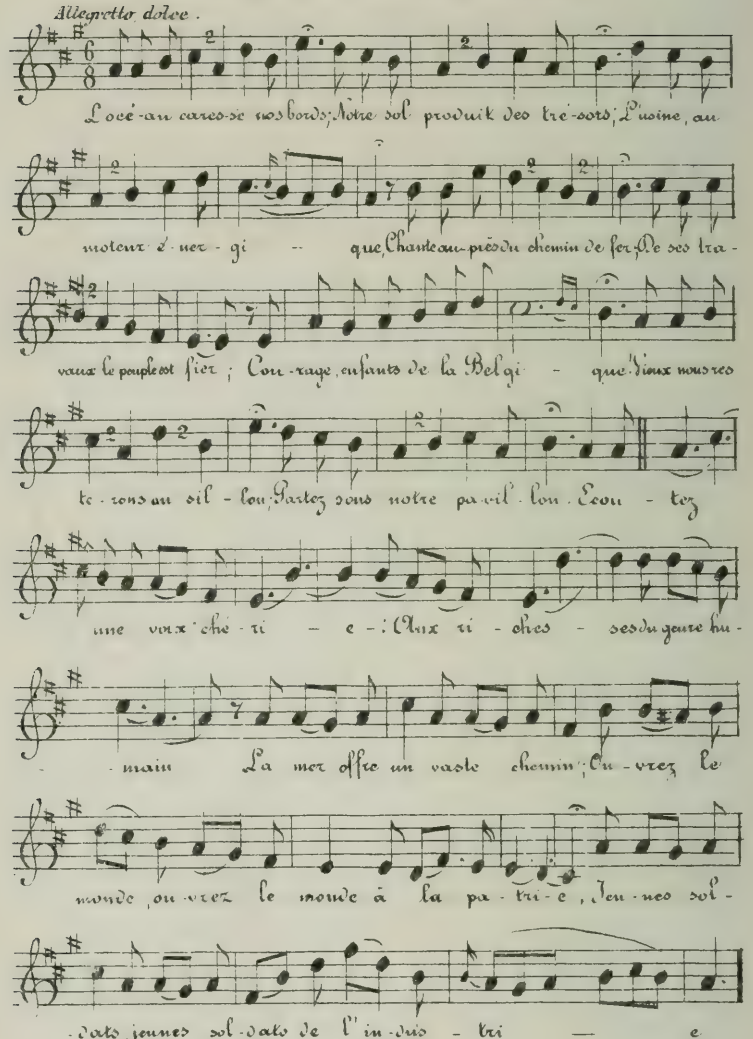

Je suis Monsieur Du Flaflа : De l'espace. Quand je
passe ; Faites place, me voilà : Je suis Mon-sieur Du Fla-
-flа, Oui je suis, oui je suis Monsieur Du Fla-flа. Oui, je suis, oui je
fin
suis Mon-sieur Du Flaflа. Tout haut personne ne pro-
-tes-te Contre moi qui tra-fi que en grand : Les
mil-li-ons, je vous l'at-tes-te, Sont tou-jours bons à qui les
prend. Que le vul-gaire hon-nê-te Ail-le rampant au
sol ; J'ai su rester au faîte De plus mon premier vol.

Le Château de bon Accueil — 87

Musique d'Antoine Plesse.

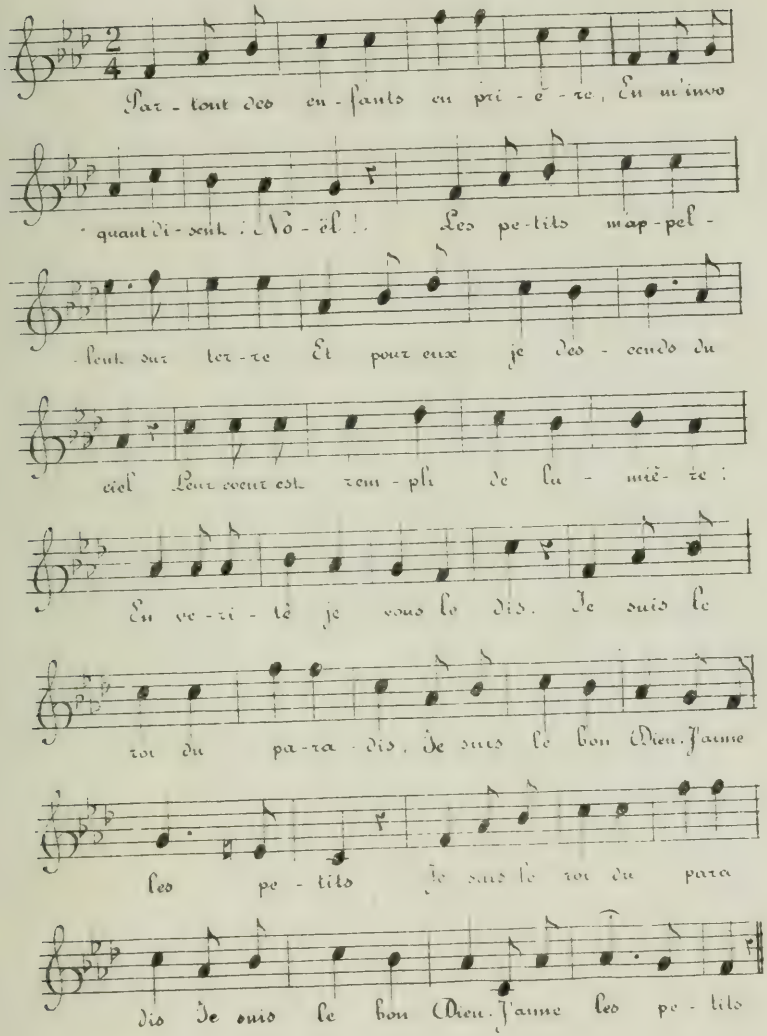


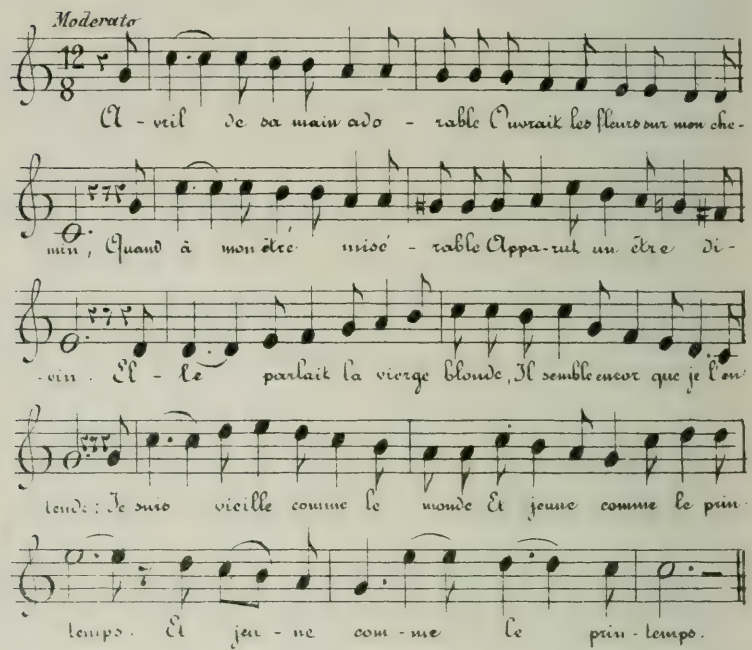
Musique de Pierre Dupont



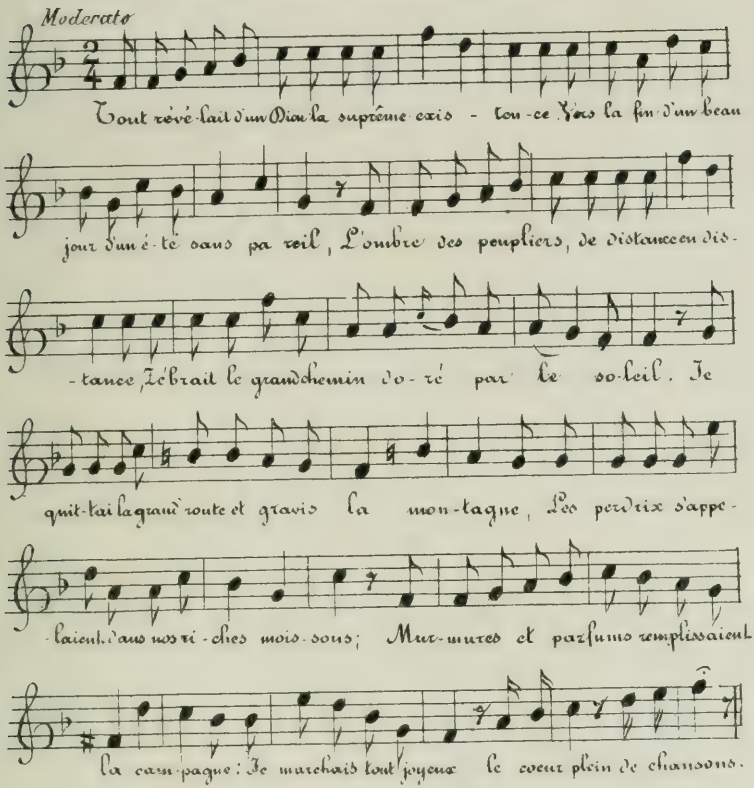
Noël

Musique d'Antoine Clesse.

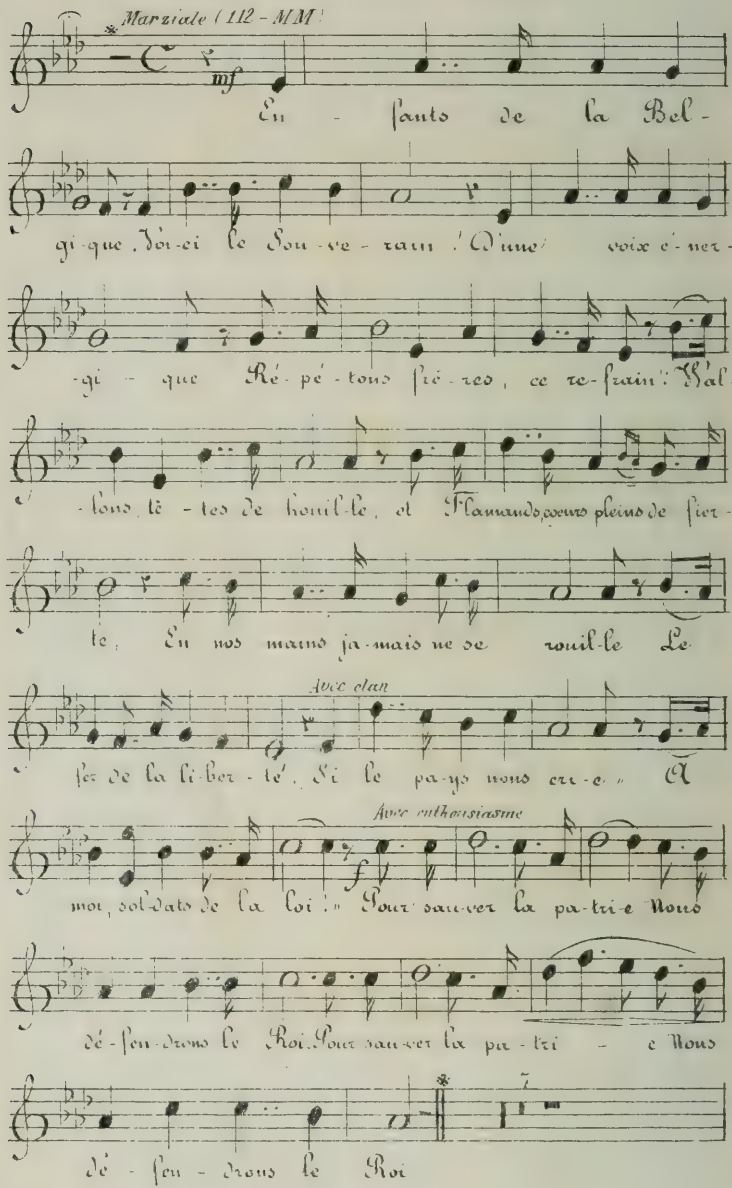


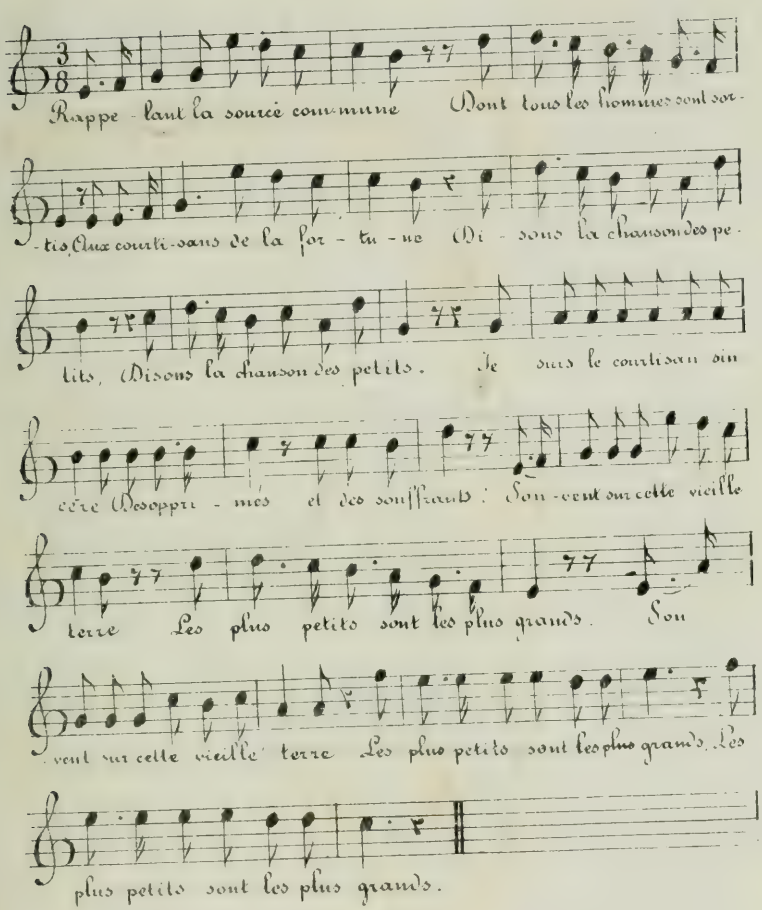

Moderato
Al - veil de sa main ado - rable Ouvrait les fleurs sur mon che-
min ; Quand à mon être mi sé - rable Appa-rut un être di-
-vin . El - le parlait la vierge blonde , Il semble encor que je l'en-
tends : Je suis vieille comme le monde Et jeune comme le prin-
temps . Et jeu - ne com - me le prin - temps .

Musique d'Antoine Clesse.



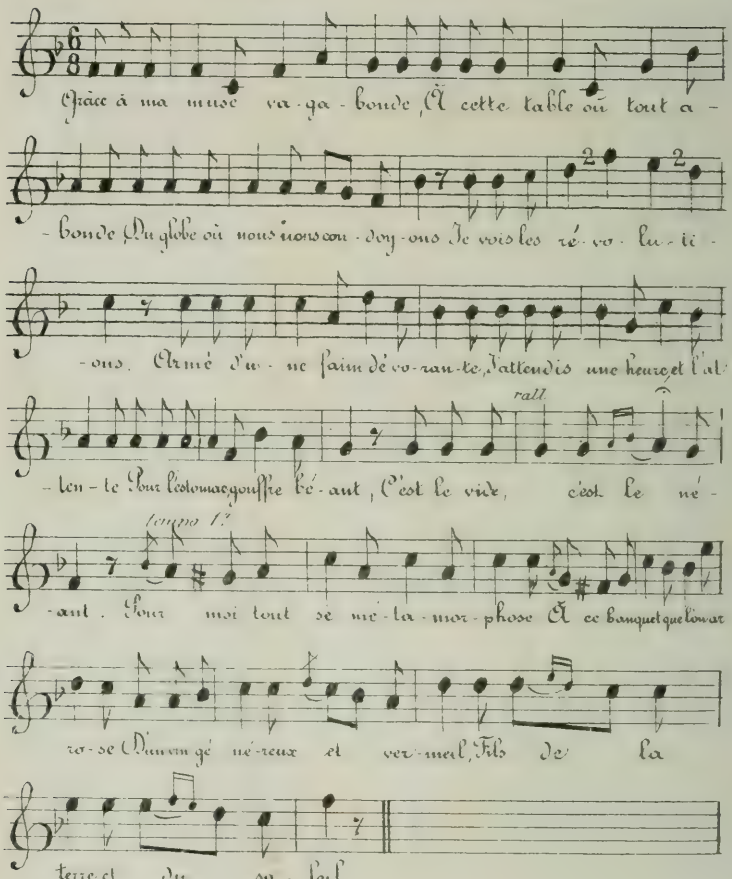
Musique de Toussaint Radoux.



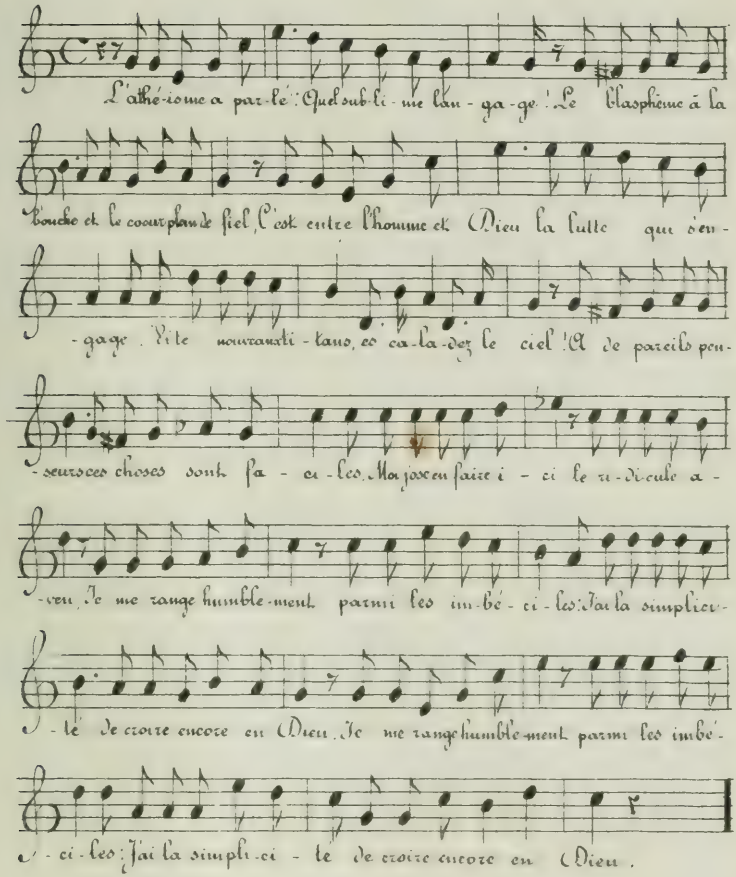

Rappe - lant la source commune Dont tous les hommes sont sor -
- tis, Aux courti - sans de la for - tu - ne Di - sons la chanson des pe -
tits, Disons la chanson des petits. Je suis le courtisan sin
cère Desoppri - més et des souffrants : Son - vent sur cette vieille
terre Les plus petits sont les plus grands. Son
vent sur cette vieille terre Les plus petits sont les plus grands. Les
plus petits sont les plus grands.

Le Banquet

Musique d'Antoine Clesse.

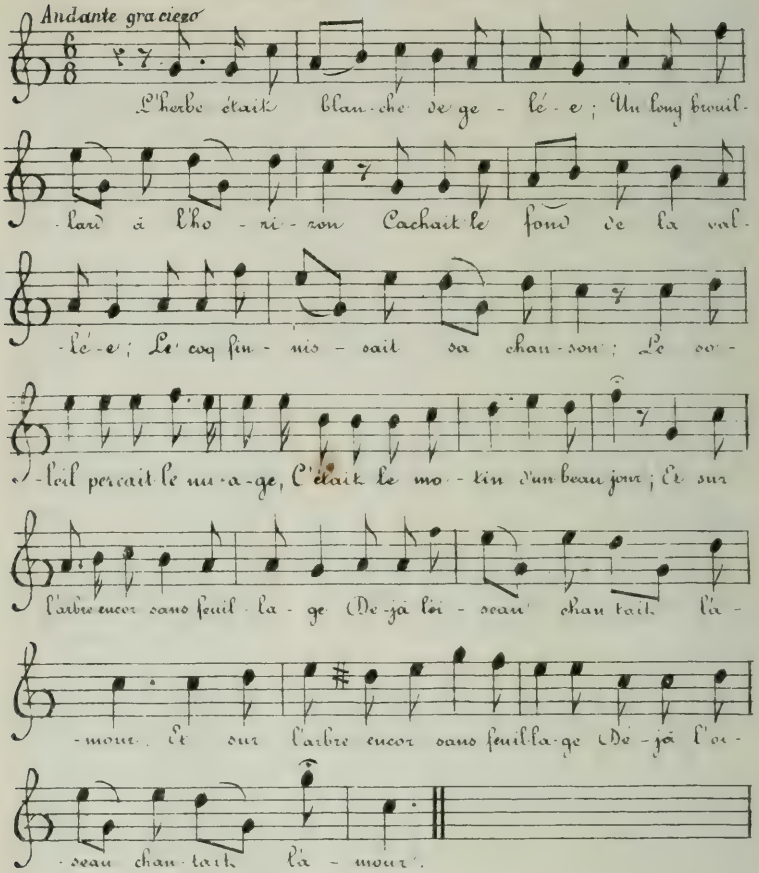


Musique d'Antoine Clesse.

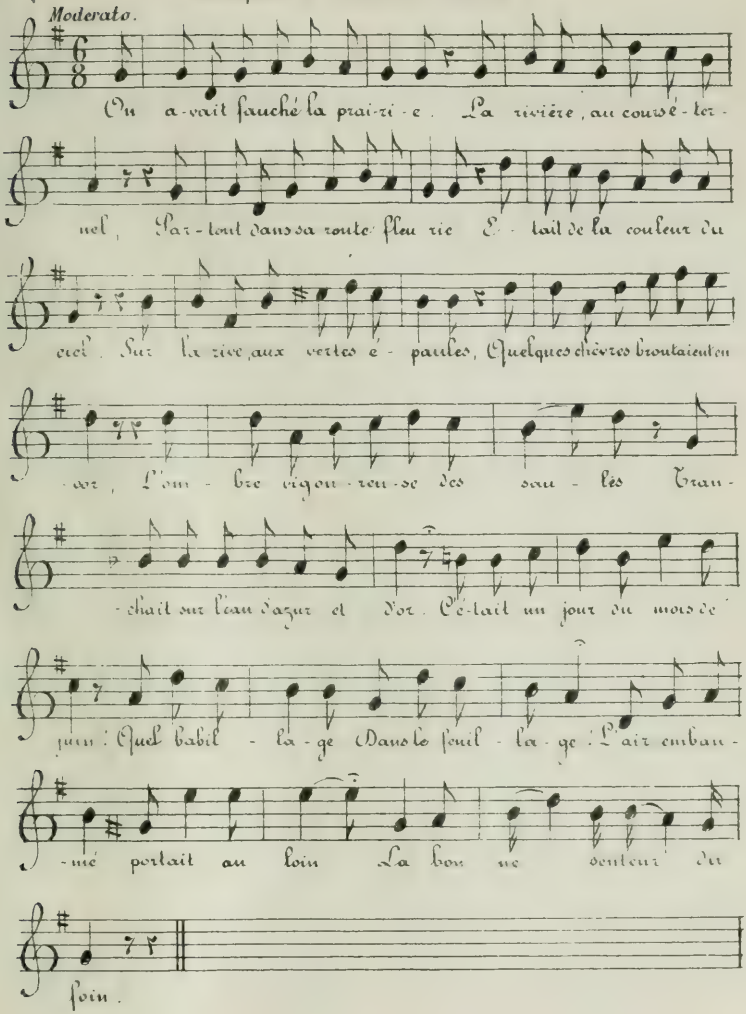


La Promenade du matin.

Musique d'Antoine Clesse.

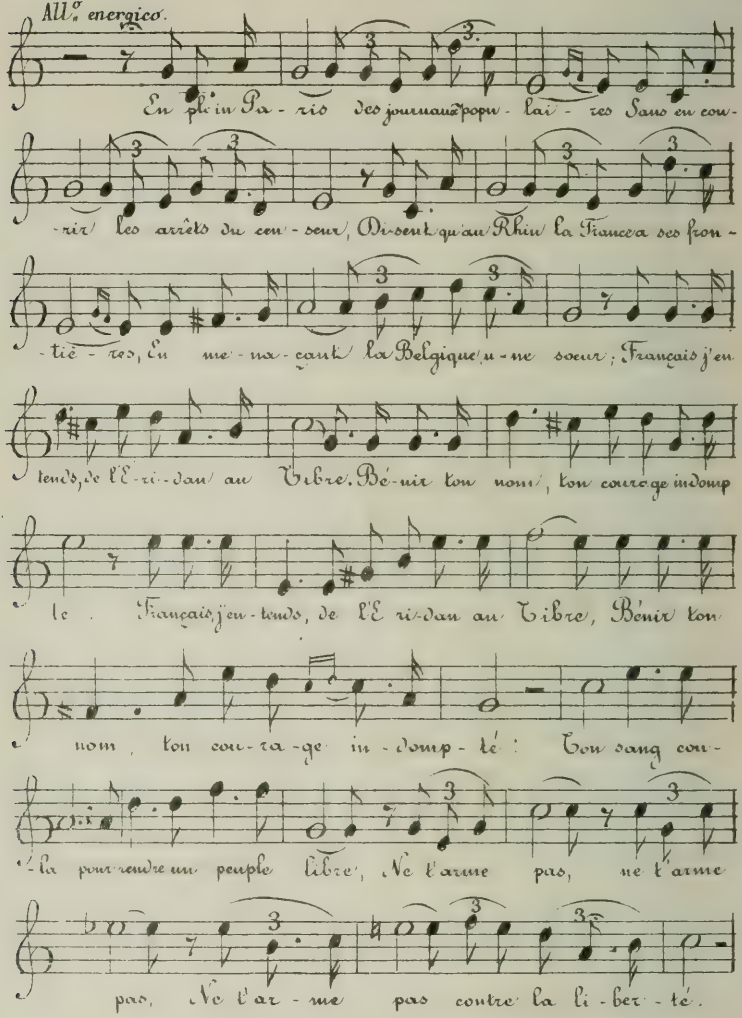


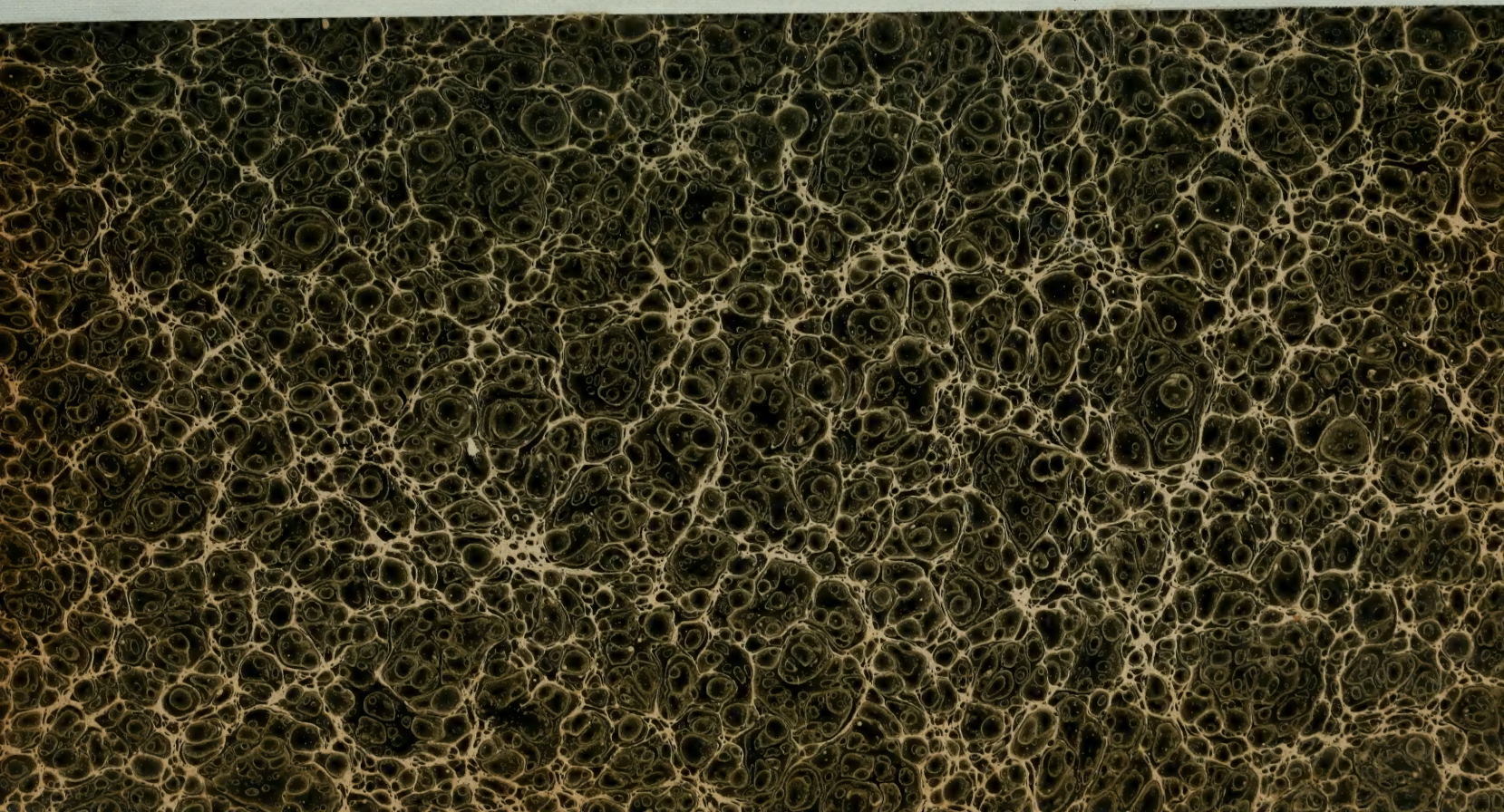
Musique d'Antoine Plesse.



Tout notre sang est à la liberté!

Musique d'Alp. Janssens.





M Clesse, Anto...

CALL NO.: M 1619 C63.

AUTHOR: Clesse, Antoine

TITLE: Chansons

VOL.:

DATE CHARGED: March 9/77

TO

BINDING SECTION ----------

TICK AND INITIAL